REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXVIe ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

D

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXVIe ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

TOME TRENTE-TROISIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1916

054
R3274
1916, [v. 3]

26 Dec. '16.

136601

SCÈNES DE LA VIE MILITAIRE

EN COMMANDANT LA TROUPE

Aucun des lecteurs de cette *Revue* n'a oublié les romans et récits militaires signés du pseudonyme d'*Art Roë* par le lieutenant-colonel Patrice Mahon, qui devait tomber glorieusement à Wissembach au mois d'août 1914. Il avait débuté dans les lettres par un roman de vie militaire, *Pingot et moi*, où il mettait en scène l'officier dans ses rapports quotidiens avec ses hommes. Le récit que nous publions fait suite à ce roman célèbre. Écrit plusieurs années avant la guerre, il montre avec éclat comment nos officiers se préparaient, en y pensant toujours, à un conflit qu'ils jugeaient inévitable, et comment ils se posaient, au cours des manœuvres, les questions mêmes que nous voyons se présenter chaque jour sur le champ de bataille. Ce qui donne au récit une allure incomparable de fierté et de noblesse, c'est la conception que le jeune officier, — il était alors capitaine d'artillerie, — se faisait de l'armée, symbole de « la France qui ne change pas, » et du lien moral établi une fois pour toutes entre ceux qui, à l'heure décisive, sauront « mourir les uns pour les autres. » C'est pour tous ses camarades que parlait Patrice Mahon, lorsqu'il résumait l'œuvre commune dans ce mot magnifique : « servir de toute son âme. »

Cheverny, 20 juillet 1903.

Quatre heures du matin... Tandis que le capitaine de logement rassemble les fourriers à vingt mètres d'ici, sur une esplanade dont le centre est marqué par un puits, moi, sur la place de l'Église, je regarde ma petite colonne qui achève de se

former. Un café, n'ayant pas fermé de la nuit, si l'on en juge par les bougies encore allumées qui finissent de se consumer à la clarté du jour, débite en hâte ses liquides; on boit, on pose les verres vides, les gros sous tombent sur le comptoir. Les voitures à bagages, que j'emmène aussi, sont attelées, ou presque; les chevaux de la dernière arrivent.

Nous marchons par quatre jusqu'au carrefour où l'autre moitié, celle qui vient à pied de Cour-Cheverny, doit nous rejoindre. Elle a eu, comme nous, l'ordre qui déterminait l'heure du passage à ce *point initial* et cependant elle manque au rendez-vous.

Le chef de musique, qui se trouve seul, m'explique qu'il a vu le rassemblement terminé, mais il n'a pu prendre sur lui que d'amener ses musiciens. Le reste est en panne, faute d'un mot dit, d'un geste fait : il n'y avait pas d'officier. On s'expliquera plus tard sur l'incident et l'on débrouillera les responsabilités. Mais voilà mon départ manqué; voilà perdue une demi-heure au moins de cette fraîcheur matinale durant laquelle on marche allégrement et l'on couvre de bonnes longueurs de chemin.

Toute la suite de la marche se ressent de cet accroc, et d'autant plus que l'étape est longue et le temps mesuré juste. Il faut envoyer chercher ces clampins, il faut les attendre; puis, dès sept heures, au soleil qui darde, il faut les pousser devant soi comme un chien mordant chasse un troupeau de moutons. Le docteur, derrière nous, est trop bon; au moindre bobo, il les laisse s'arrêter pour que les batteries les ramassent et les chargent sur les coffres. « Ce ne sont pas des fantassins, » dit-il. Il parle d'un déchet inévitable, 10 pour 100 environ dans les premières marches. L'entraînement manque; les pieds ne sont pas faits...

Dix heures. Nous traversons Pontlevoy. De l'eau qu'ils puisent au passage dans les seaux posés exprès sur les trottoirs, les ranime; du vin, que les musiciens ont attrapé des mains d'une bonne vieille, puis d'un boucher réjoui, heureux de les voir boire, les réveille, ces liquides absorbés les ragaillardissent; ils entonnent le *Chant du Départ*. L'air si beau, si large et si grave s'étend sur la troupe, et sur un *decrescendo* de notes basses, ils jettent l'apostrophe : « Tyrans, descendez au cercueil ! » Une mélodie claire, simple, française, qui monte droitement comme un chant d'oiseau, comme les autres bruits

de la terre dans la pureté du ciel tourangeau. On songe à tant d'autres qui marchèrent à ce même air, qui y moururent, esclaves volontaires qu'enchaînait ce chant de liberté. Il les allège, il les ranime, il leur donne la force d'aller jusqu'à la forêt de Montrichard. Là, la dernière halte les étale sous la futaie, les repose à la fraîcheur du bois. Ils ont des jambes ensuite pour la dernière lieue, et quand ils débouchent dans la vallée du Cher, le pays déployé devant eux, les arbres de la rivière, et surtout les coteaux chargés de vigne leur agréent, leur promettent une population riche, leur couvert mis, un favorable accueil.

— Qui donc disait qu'il n'y avait pas de vin à Montrichard? demande une voix.

Le vin rouge de Cheverny, le vin blanc de Montrichard sont deux thèmes qui nous mènent jusqu'aux portes de la ville. On s'époussette, on se cravate, on se boutonne pour faire une entrée convenable. Les musiciens vont au chariot-fourragère chercher leurs instrumens. Dix minutes au moins leur sont nécessaires pour descendre la grosse caisse, les basses, les contrebasses; ils reviennent cahin-caha sous l'œil paternel du chef qui les gourmande en distribuant les partitions.

Montrichard, 21 juillet.

A peine les ordres donnés, la troupe se fractionne et s'émiette; elle va, par morceaux, derrière les fourriers, gagner les places assignées dans le cantonnement; la fonction militaire, — la marche, — est achevée; ce sont maintenant les fonctions domestiques qui s'accomplissent; on panse et on abreuve les chevaux, on prépare la soupe, on apporte le fourrage; le maréchal des logis de jour réunit les noms des chevaux malades; le brigadier de jour, les noms des hommes. Dans tout cela, moi, je ne parais pas, je ne dois pas intervenir. C'est pourquoi je baye aux corneilles dans la rue de la petite ville française. Le vieux pignon d'une maison de bois, l'encadrement Renaissance d'une fenêtre à meneau, un joli visage, des yeux purs de jeune fille, les cheveux bouclés d'un enfant, m'occupent çà et là et, comme on fait un bouquet chemin faisant, je cueille çà et là ces impressions.

Sur la place ensoleillée, les tilleuls que dessèche l'ardeur de midi exhalent une odeur voluptueuse. C'est le charme indolent

de la Touraine qui s'envole dans ce parfum. C'est l'encens de la terre, c'en est la grâce, la paix et la félicité.

On sort de l'église, on en descend par l'escalier oblique qui borne à gauche l'enceinte du château, à droite une haute maison. Au fond, l'escalier ferme le décor, et c'est un tableau charmant que le défilé de ces Tourangelles en costume d'été. La scène est ancienne, la vie qui y circule est jeune. De l'une ni de l'autre les yeux charmés ne peuvent se détacher.

Time is money, dit-on en industrie ; mais cet aphorisme est faux en style militaire. Pour nous, soldats, le temps est sans valeur ; nous devons le dépenser sans compter. Il me faut une demi-heure pour remonter le long de la rue de Blois, jusqu'aux écuries de la première demi-batterie. On me rend compte là d'un accident arrivé au cheval aubère ; et comme la faute en est au harnachement, le bourrelier, assis sur un tas de fagots, coud déjà sur la bricole un morceau de peau de mouton. Un quart d'heure ensuite pour pousser jusqu'aux cuisines de l'autre section. Là, le cuisinier, très dévoué, mais, quoi que je puisse dire, noir de visage et graisseux d'habits, m'expose son menu et me fait approuver sa soupe à l'oseille, son rôti et ses haricots. Le vin n'est pas cher ; l'hôtesse, une bonne âme, donne la salade et les ingrédiens.

Le brigadier d'ordinaire lui a raconté l'histoire de la soupe au caillou :

Il y avait une fois un pauvre soldat qui n'avait pas d'argent pour sa provende et rien qu'une marmite avec de l'eau. Il mit dans cette eau un gros caillou et dit à l'hôtesse :

— Je vais donc manger de la soupe au caillou.

Il dit de même aux voisins de l'hôtesse ; on sut dans tout le village que le soldat allait manger de la soupe au caillou.

— Moi, je lui donnerai bien un peu de beurre, dit l'hôtesse.

— Moi, je te donnerai deux oignons, dit le voisin.

— Et moi, une tête de chou, dit un troisième.

Le charron donna un morceau de lard, le buraliste une petite saucisse, le cordonnier des abatis de poulet. Le soldat mis le tout sur le feu. Un brave homme lui apporta sa soupe :

— Merci, dit le soldat, la mienne est meilleure. Il retira le caillou qu'il jeta sur la route et se mit à manger.

. . . .

Il est quatre heures, les résultats des visites sont connus quand je repasse place de l'Hôtel-de-Ville. Les ordres pour la marche de demain arrivent, je dicte les miens et quelques papiers à signer, un rapport à faire sur la mort de la jument « Vagabonde » achèvent de remplir mon conciliabule avec le maréchal des logis chef.

Déployons maintenant les cartes, traçons au crayon rouge l'itinéraire du Nord-Est au Sud-Ouest, nous passons de la feuille de Blois à la feuille de Loches. On dirait d'une aiguillée de fil cousant ensemble tous ces feuillets. On songe qu'en effet l'armée assemble entre elles et réunit ces parties du tout. Elle est le fil d'Ariane, grâce auquel la France se retrouve elle-même dans le labyrinthe national. Oui, nous la cousons, nous la rapiéçons la France, et d'autres coupent les fils à mesure que nous tirons l'aiguille.

Saint-Flovier, 6 août.

Une marche assez maussade, assez mal partie, difficile ensuite à activer et à égayer. Il est vrai que la colonne à cheval ne nous rattrapera pas de bonne heure, retardée qu'elle est par le pont suspendu. Il manquait des hommes au rassemblement; les retardataires arrivaient à la dérobée, rasant les murs de la petite ville. La Creuse miroitait paisiblement au petit jour, on l'aurait crue plus lumineuse que le ciel, quand nous la passâmes. Deux écharpes de brouillard traînaient sur elle; le soleil se levait derrière les arbres debout çà et là sur la crête du plateau.

Deux heures d'une allure triste, ensommeillée. Puis la chaleur croissante nous ranime enfin, et, comme des alouettes tirelirent, les soldats se mirent à chanter. Dès lors, moi, le chef, je n'eus plus qu'à les suivre et, botte à botte avec le docteur, à philosopher.

Nous avions parlé d'abord des belles chênaies du Berry; du gui qui pousse sur les chênes plus rarement que sur les autres arbres; du culte druidique; de la cause inconnue pour laquelle ce gui plus rare était seul considéré comme sacré. De là, nous remontâmes à parler de la psychologie des primitifs. D'où vinrent, aux hommes de la préhistoire, les idées élémentaires d'armes, d'abris, de vêtemens, de tout? Par quelle expérience millénaire la race s'éleva-t-elle jusqu'à cette conception? Les sauvages sont le grand document à consulter sur ce problème.

Mais que de variétés dans les mœurs sauvages! Comment faire la synthèse de la mentalité sauvage, jusqu'à créer le type du *primitif?* Puis, quel abîme entre les prétendus sauvages qui ne sont que des civilisés en retard, et l'anthropoïde grossi en qui se composaient des idées obscures, au hasard de sa lutte contre les êtres et contre les élémens!

Cependant, la troupe qui repart après un repos traverse alertement, monte d'une seule haleine les rues de Preuilly-sur-Blaise. La traversée des lieux habités agit sur elle à la manière d'un coup de fouet : c'est connu. Je ne sais si cette excitation passagère provient d'un désir de paraître, ou si c'est l'effet réflexe produit par la vue des choses et des gens. Mais, arrivés sur le long plateau qui s'étend vers Charnizay, une variation d'allure se produit en sens inverse. Conséquence fatale, dit le docteur, de ce que la route est rectiligne et qu'on n'aperçoit pas de village à proximité.

Il faut alors sévir contre quelques traînards, faire la grosse voix, menacer de punition, envoyer au serre-file une consigne sévère. Les Parisiens sont de médiocres marcheurs, mais par les lazzis qu'ils font ils aident les autres à marcher. Le docteur et moi, nous sommes bien d'accord pour défendre l'accès de la voiture médicale impitoyablement. Quelques-uns cependant, qui font les clampins, ne demandent pas d'autre faveur que de marcher leur propre pas. Ils rejoignent ponctuellement aux haltes, avec un retard régulier, leur retard personnel.

— Dis donc, François, dit l'un d'eux. L'as-tu vu, le jet de vapeur sur la rivière?

François, moins attentif aux paysages, répond à peine. Il mange et boit. Les deux camarades s'asseyent côte à côte au revers du fossé, et se désaltèrent l'un après l'autre au goulot du même bidon.

Ce souple organisme, la troupe, s'applique immédiatement à la configuration des lieux. Les fonctions communes prennent pour centres les points de réunion placés au cœur de la localité : la mairie, le champ de foire, la salle de la justice de paix ; là, siège le médecin, le vétérinaire, l'adjudant d'état-major. Hommes et chevaux, groupés pour le repos comme ils le sont pour la marche, occupent les différens *secteurs;* un même secteur se fractionne selon les élémens constitutifs de la troupe :

la section, la pièce. Il y a là question des cuisines et celle des abreuvoirs. Quand les fourriers ont résolu tous ces problèmes, fixé tous ces points, la place est prête pour nous, et nous pouvons entrer.

Le hasard et leur industrie nous ont servis à souhait aujourd'hui, et c'est vraiment un cantonnement idéal que celui où je fais mon tour quotidien, à cinq heures après midi. La capitale question de l'eau se trouve toute résolue par l'abondance des puits et la commodité des auges ; les chevaux, bien abreuvés, en sont à la botte du soir. Sous des hangars spacieux, qui les couvrent de soleil, mais où l'air circule de toutes parts, dans la litière jusqu'au ventre, ils ont des mines de bêtes heureuses ; et leurs conducteurs, heureux de ce bonheur, les regardent avec satisfaction. On a suspendu le harnachement à des tas de fagots, formé des panoplies d'armes et de trompettes, des guirlandes de gourmettes. La cuisine, toute proche, exhale une odeur d'oignon. Avec de la vaisselle officieusement prêtée par l'hôtesse, on a pu mettre un couvert. Rien ne manque, pas même une mare pour pêcher des grenouilles ; mais l'intérêt principal, le pittoresque vrai du tableau est dans le gourbi sous lequel ils ont abrité les selles, les paquetages, tout ce qui craint les risques de pluie.

C'est une fabrique rustique, au toit d'ajoncs, posée sur des pieux grossièrement équarris, à la fois grenier, cellier, fruitier, resserre d'outils et de semences. Il y a des établis, des billots, des étaux, des scies, des maillets, des cages à poules, des claies à fromages, des chaînes d'oignons, des pommes de terre, des noyaux de pêche, des bouteilles, que sais-je encore ? Le lieu est obscur et frais ; la verdure qui le tapisse glisse au dedans quelques pousses de lierre et des tortils de liseron ; je lui trouve je ne sais quoi de sincère, de bucolique et de charmant.

Le garde d'écurie, abrité là-dessous, y mange sa gamelle. Malade ces jours-ci, il a repris des couleurs ; sa toilette est faite, et l'on ne peut qu'admirer l'élégance, la douceur de physionomie, la distinction aristocratique des traits de cet ouvrier de Paris, prédestiné par la nature à quelque besogne intellectuelle. Il n'a d'autre ambition cependant que d'être bon soldat pendant deux années et bon ferblantier après.

Villeloin-Coulangé, 10 août.

Tout est en commun de ce que les soldats possèdent, et les droits de tous à la chose possédée sont égaux. Quiconque gâte ou dilapide sa part de la fortune collective appauvrit les autres; quiconque mange plus que sa portion de l'ordinaire, ou déchire ou salit ses vêtemens, diminue la ration de ses camarades, amoindrit les ressources grâce auxquelles on peut les vêtir. Ainsi chacun d'eux trouve dans les droits des autres la limitation de ses propres droits; il la trouve expérimentalement, au cours de l'expérience quotidienne à laquelle préside le commandement des officiers et leur administration.

Là est le sens de cette fonction administrative que certains officiers trouvent fastidieuse et qui ne peut paraître telle que si on en méconnaît le sens. Le premier soin d'un capitaine qui reçoit une recrue est de lui donner une gamelle et une cuillère. Il remplace un pantalon ou bien il y fait mettre une pièce selon que le mérite le détenteur du pantalon. Il enseigne la solidarité et la mutualité à propos d'une chemise perdue ou d'une semelle percée. Et il fait ainsi de la vie économique et domestique de la troupe, justement réglée et conduite, la base de la vie militaire dont il est le mentor et l'instituteur.

Ce n'est là cependant qu'une base, et il s'agit d'édifier au-dessus de ce soubassement. Les travaux du service intérieur sont alors la première assise. La propreté des locaux, les soins aux chevaux, aux harnachemens, au matériel, aux effets, aux armes, les corvées pour la perception du fourrage et des denrées, et surtout le service de l'ordinaire, c'est-à-dire la préparation, la cuisson et la présentation des alimens, forment les principaux articles de ce programme. Il faut y ajouter les soins corporels que beaucoup de soldats ne comprennent pas d'abord comme utiles à eux-mêmes, et dont ils ne s'acquittent que par obéissance, comme de n'importe quel service commandé; ces pratiques de salubrité et d'hygiène ne sont donc jusque là qu'une part de cet entretien économique et de cette gestion sage, par laquelle on ménage les deniers de l'État; la part principale, puisqu'elle a pour objet la conservation de la troupe elle-même, c'est-à-dire du premier et du plus précieux des capitaux engagés.

Cette fois, il s'agit d'autre chose que de mutualité économique : on en est à la mutualité morale. Les soldats font plus

que partager leur avoir et que cohabiter; ils font plus que s'aligner les uns sur les autres. Ils prennent aussi appui entre eux, ils s'aident à vivre et à travailler. Chacun à son tour balaye la chambre et apporte les plats au réfectoire; chacun à son tour monte la garde d'écurie, les sabots aux pieds et le fouet en sautoir; chacun monte la garde de police, le sac au dos et la jugulaire sous le menton. La loi d'égalité règle la distribution des rôles. On suit l'ordre d'ancienneté, pour les sous-officiers et les brigadiers; pour les hommes, on suit l'ordre des matricules qui détermine conventionnellement l'ancienneté.

Ce remplacement perpétuel des uns par les autres, ce respect qu'on a des « tours » leur donne bien le sentiment qu'on observe vis-à-vis d'eux la justice et qu'on les traite selon le principe d'égalité. Mais ce ne sont là que des besognes d'ordre intérieur, c'est du commandement à l'état « statique » pour ainsi dire, sans impulsion ni mouvement. Le dernier degré, celui qui mène à l'action militaire, à la dynamique du métier, consiste dans l'instruction professionnelle. L'officier forme donc, — comme l'instituteur forme des écoliers, — des fantassins, des cavaliers, des canonniers, et non seulement il les rompt à la pratique des besognes individuelles, mais il les exerce et les combine ensemble, il les assemble et les superpose, il les multiplie les uns par les autres. Le résultat de cet enseignement est la discipline expérimentale, la discipline moderne d'élèves instruits, *discipulus*, dans leur métier de guerre; il est l'achèvement de l'œuvre à trois étages, qui est l'un économique, l'autre domestique, et le dernier seul militaire, à proprement parler.

Or, l'éducation militaire est le but essentiel dont rien ne doit détourner l'attention des officiers. Ce qu'il faut qu'ils obtiennent, c'est une troupe prête à tous les actes de la guerre, et, par-dessus tout, aux besognes critiques et sanglantes du champ de bataille. Dans quelle mesure cet idéal est-il réalisé? La guerre seule pourrait le dire. Un grand pas est fait cependant, un grand bien est assuré quand la camaraderie militaire est réalisée, quand les soldats se secourent, s'entr'aident, devinent les besoins ou la peine les uns des autres. On a, en effet, dans cet altruisme du temps de paix, comme le germe ou la racine du dévouement qu'ils pourront déployer sur le champ de bataille. C'est pourquoi je me réjouis d'avoir vu aujourd'hui Gimbert parcourir le cantonnement pour retrouver un sac

égaré, celui du cuisinier, et faire ensuite quatre kilomètres au soleil en rapportant ce sac sur son dos.

Brassieux, 12 août.

Le parc est évacué, les lieutenans installent leurs sections. C'est pour le capitaine un instant de répit. J'en profite pour parcourir les journaux que le vaguemestre vient de me remettre. Assis sur une borne, à l'ombre d'un tilleul, je lis une dissertation sur la flotte anglaise et sur la flotte allemande, des commentaires sur la rencontre des deux empereurs à Swinemunde et sur la revue du *home fleet* passée par le roi d'Angleterre.

L'auteur s'inspire d'un article publié à la *National Review* par M. Wilson et s'exerce sur le thème de la comparaison des forces navales allemandes avec la *Channel fleet* anglaise. Le succès des premières, au cas d'une attaque brusquée contre la seconde, lui paraît possible. L'Allemagne serait libre ensuite de débarquer en Angleterre une armée d'un effectif imposant.

C'est toujours l'utopie du débarquement en Angleterre. C'est le vieux projet de la royauté française, de la Révolution, de Napoléon. Tous ces pouvoirs s'efforçaient en vain d'arracher à la *Channel fleet* d'alors le commandement des eaux du canal. S'ils n'y réussissaient pas, une marine européenne d'aujourd'hui y réussirait moins encore, car la *Channel fleet* n'est pas toute la marine anglaise ; même battue, elle ne perdrait pas le commandement de la mer; même débarquée, une armée d'invasion ne tiendrait pas la victoire, menacée qu'elle serait sur ses derrières par un retour offensif des escadres anglaises rappelées de toutes les mers à la défense de la mer métropolitaine.

Tout se ramène en définitive à arracher à l'Angleterre le commandement général qu'elle exerce sur les « vagues. » Je réfléchis une fois de plus à ce *Sea power ;* mais un de mes soldats m'interrompt pour me présenter son soulier. Il ne sait plus comment marcher : la semelle est complètement séparée de l'empeigne. L'accident s'est produit tout à coup au choc d'une grosse pierre.

— Nous verrons, lui dis-je, si l'ouvrier bottier peut le raccommoder. Plus que deux étapes ; rentrés à Orléans, nous sommes à portée de nos ressources : nous pouvons nous recompléter.

Il s'en va content. Et moi plus content encore de la

confiance et du sans-façon avec lequel il m'aborde et m'interrompt.

Au surplus, c'est le problème essentiel qu'il me pose en me présentant sa paire de souliers. Il me rappelle que les armées et les flottes se composent de gens instruits à vivre les uns pour les autres et, par là, préparés à mourir les uns pour les autres. La puissance de l'armement n'est pas tout. Ce qui importe, c'est le lien moral existant entre l'officier et le soldat; ce lien se consolide quand l'un a souci de l'autre; il prend ici pour symbole le fil que l'ouvrier bottier coudra tantôt par mon ordre entre cette semelle et cette empeigne...

13 août.

Je lis ceci : « Il n'y a pas de libre arbitre, mais nos actes résultent de la transformation dans notre organisme des mouvemens du monde extérieur. Pas de responsabilité : elle disparaît dans la morbidité de laquelle procèdent seuls les crimes. La peine est une conception mystique, contraire à tout esprit scientifique; la société, marâtre qui tolère ou favorise la genèse du crime, n'a pas le droit de punir; le crime seul est sa victime; il a le droit de se révolter contre elle. La peine de mort ne doit être appliquée qu'aux délinquans incurables dont la vie n'est qu'une source de malheur pour eux et les autres; mais ce n'est pas alors la décapitation que l'on doit employer : c'est l'euthanasie... »

Sur certains points, je serais presque d'accord avec cet auteur, sauf que je ne sais ce que c'est que l'euthanasie, et que, n'ayant pas de dictionnaire sous la main, je dois me résigner à ignorer quelque temps encore sa manière de faire mourir les « délinquans incurables. » Passons, d'ailleurs, sur ce moyen exceptionnel. Ce que je ne lui accorde pas volontiers, ce sont ses moyens curatifs ordinaires. Il les borne à l'internement dans certaines maisons de santé, les unes asiles de fous et les autres asiles de dégénérés dangereux. La graduation de la pénalité se résume pour lui à des nuances de régime, — plus d'azote chez l'un et plus de carbone chez l'autre, — ou à la pression de la douche : dix kilogrammes pour le simple fou, vingt kilogrammes pour le dégénéré dangereux.

Il s'imagine, le bon jeune homme, déraciner le crime par ces procédés-là et il oublie que la criminalité augmente en

France dans des proportions effrayantes depuis que ces théories débonnaires sont à l'ordre du jour.

Que ne sort-il de ses livres et de son laboratoire ? Que ne voit-il autour de lui la vie telle qu'elle est, et ce qu'a inventé avant lui, pour « l'hygiène sociale, » la sagesse collective des générations qui nous ont précédés? Il reconnaîtrait alors l'armée dans la grande maison de santé où se font les redressemens moraux, où le jeune homme de vingt ans participe à une vie purement collective, solidaire, hygiénique et désintéressée ; il s'y met aux mains de praticiens qui ignorent les formules de nos modernes Diafoirus, mais qui savent quand même leur affaire, notre affaire, pour l'avoir apprise expérimentalement. Ces empiriques-là, moins timorés que le psychologue, ne craignent pas de faire de l'orthopédie, et pour redresser un homme, de le punir autant qu'il l'a mérité.

Au risque de retomber dans le vomissement du moi « autonome » qui n'existe plus de par la Faculté, ou dans l'enfantine illusion du « libre arbitre, » ils font de la répression systématique. Ils envoient à la salle de police sinon le « moi » autonome d'un soldat coupable, du moins la « colonie de neurones consciens » qui lui sert de personnalité.

Orléans, 25 août.

Je l'avais connu au ministère comme un excellent officier d'état-major, et je me souviens qu'une fois, au retour d'une marche militaire, nous jouâmes au bridge ensemble, de Bar-le-Duc jusqu'à Paris. Les hasards de la vie nous séparèrent ensuite ; ils nous rapprochent aujourd'hui en le ramenant avec son régiment au camp de Cercottes, faisant de moi son acolyte à cette manœuvre de garnison. Il adresse son ordre, non pas personnellement à moi, mais au « commandant de l'artillerie du parti Est. »

Rendez-vous à huit cents mètres à l'Ouest du moulin de Gidy; j'y devrai être de ma personne à cinq heures du matin; mes batteries n'arriveront qu'à cinq heures et demie. A cheval donc à trois heures et demie; c'est l'heure fraîche de la nuit finissante et du premier matin. Des odeurs de feuillages, de fruits mûrs, le long des vergers, embaument l'air; les sens ne perçoivent rien que de doux, rien que de pur, et c'est divin de sentir grandir en soi la vie et la force à mesure que le jour

grandit dans le ciel. Les faubourgs traversés, dépassés, me voilà dans les vignes ; puis ce sont des champs moissonnés, un pré où la faux a tracé ses chemins que bornent des traînées de foin. Je marche à travers les chaumes droit au point du rendez-vous. Un cavalier, venu de l'Est, gagne aussi vers le même but ; les jambes de son cheval disparaissent derrière une levée de terre ; lui-même s'enfonce dans le sol ; il devient cul-de-jatte, puis ressort. Nous approchons, nous convergeons. Cinq heures sonnent au clocher. Nous arrêtons, nous nous saluons. C'est lui, c'est le commandant...

Des nuages en kyrielles s'en vont parallèlement dans le ciel, et l'on dirait ces traînées de foin qui bordent la route du faucheur à travers ce pré...

J'examine les cas de conscience que me soumet le commandant et je les résous de mon mieux. De concert avec le capitaine qui commande l'avant-ligne, je porte quatre canons à hauteur de la ferme qui lui sert de point d'appui : ainsi le veulent et la situation générale, qui prescrit une attitude de défensive active, et la décision du chef de parti, qui est de provoquer l'adversaire et de l'attirer sur le terrain choisi.

Nous attendons longuement et nous ne voyons rien venir. Les éclaireurs à moi, poussés vers l'avant, ne m'envoient aucune nouvelle. Le premier renseignement vient de l'arrière, du chef de parti : tout le détachement ennemi a été vu il y a une demi-heure, rassemblé dans la clairière de la Martinière. Je serais d'avis de l'attaquer ; mais le capitaine de l'avant-ligne, en allumant sa cigarette, dit qu'il préfère attendre, Un autre renseignement fait connaître la présence de patrouilles dans les bois, sur notre gauche ; je détache de ce côté deux canons, qui surveilleront la clairière du Chêne-Vert, vais les poster et reviens. Un réseau de surveillance, — cinq gradés à cheval, — est tendu en avant d'eux, et j'ai une bonne communication avec eux par vélocipédiste.

Le premier coup de feu, juste devant nous, là d'où nous désirions l'entendre venir ; puis d'autres, à droite, dans les vignes ; un crépitement discontinu, qui se diligente davantage d'instant en instant. Un officier, monté sur une meule, a cru voir une avant-garde sortir des ormes. Ce renseignement se confirme :

il y a deux compagnies; elles s'avancent, elles forcent pour déboucher. C'est fait : ils sont amorcés.

La situation se dessine : c'est pour moi l'instant de juger et d'ordonner, le moment de volonté. J'envoie au fond du terrain, là-bas, à la lisière du bois, la batterie restée jusqu'à présent inactive; elle verra de là tout le champ du combat et participera à toutes les phases sans plus avoir à se déplacer. Mes deux canons du petit bois ont brûlé quelques charges contre la poussière de troupe qui se présentait à eux. C'était toujours pour provoquer; maintenant que c'est fait, je les replie, et rappelle aussi la section du Chêne-Vert qui ralliera à travers bois.

Un problème se pose : faut-il ramener ceux-là aussi au bout du champ clos ou bien occuper une position intermédiaire? Je vois le pour et le contre, examine brièvement, mesure l'emplacement possible, la protection donnée par le terrain, la possibilité d'y tenir, la faculté de retraite à couvert et me décide finalement pour la position intermédiaire.

Nous canonnons de nouveau, moi l'infanterie; l'autre, plus loin, plus couvert, devine qu'il a l'artillerie à combattre et fait sans ordre ce qu'il doit faire.

Troisième phase : je me replie sur lui, je dérobe ce mouvement en faisant rouler les canons à bras vers l'arrière, jusqu'au fond du terrain.

Là, secrètement, on les remet sur leurs avant-trains, et nous nous évadons le long d'une lisière de bois, sans avoir été aperçus, je crois. Les coups de canon de l'adversaire ne redoublent pas, ne saluent pas notre passage. Nous remontons vers le fond du tableau, nous occupons une position nouvelle et recommençons à surveiller le terrain.

De là, nous pouvons agir contre l'adversaire, au moment où il aborde le point d'appui principal; nous le pulvérisons, nous l'anéantissons.

A la critique, on blâme ma position intermédiaire. Mais peu m'importe, car ils jugent d'après des choses que je ne savais pas et non d'après celles que je savais.

Barville, 29 août.

Ces premières manœuvres ne sont encore que des élémens de manœuvre. Brigade contre brigade, — soi-disant, — et, en fait, à cause de la petitesse des effectifs engagés selon

la lettre des conventions faites, régiment contre régiment.

Le début de celle-ci est pareil à celui de tant d'autres. Passage par un *point initial* vers lequel convergent de toutes les parties du cantonnement les compagnies et les batteries; chacune de ces unités a calculé son départ, elle passe au point à l'heure dite et la colonne se trouve formée, sans arrêt et sans retard. Marche en colonne pour gagner le terrain de la manœuvre : ce terrain est choisi d'après les circonstances topographiques qui peuvent ajouter à l'intérêt de l'opération. Il arrive aujourd'hui que ces circonstances sont tout à l'avantage du parti adverse. Il occupe à l'Est du ruisseau de la Rimarde une position qu'en littérature on pourrait dire « inexpugnable, » mais le style militaire n'aime pas les adjectifs et je me garderai bien de la qualifier ainsi. J'accompagne : et de même qu'en musique le rôle d'accompagnateur est un rôle sacrifié, de même en artillerie la mission que je vais remplir est de celles qui passent pour ingrates et sans agrément. Le fait est que je me trouve à une de ces chiennes de positions comme on n'en voit qu'en Beauce; avec ses 122 mètres de relief, elle occupe sur la carte d'état-major un grand blanc impressionnant; elle domine une plaine découverte dont les points les plus haut cotés ne dépassent pas 104 mètres, au Péage, 113 à Anorville, 118 au Moulin de la Montagne. Cette différence d'altitude assure au défenseur des vues sur tous nos mouvemens, elle entrave notre marche, qui ne pourra se faire que par circuits, détours, et qu'encore au prix de beaucoup de fatigue et de beaucoup de temps, on ne peut se flatter de défiler entièrement.

Il va sans dire que l'autre a de l'artillerie à la cote 122, que cette artillerie placée en contre-bas derrière la crête, échappe entièrement à nos vues et par suite à nos coups; que placée là aux aguets, avant que nous n'ayons débouché dans la zone dangereuse, elle a su exploiter l'avantage de cette priorité dans le temps; elle a étudié son champ de tir, fouillé à la lunette, décomposé, craticulé; des *croquis perspectifs*, sorte de schémas, qui donnent le tracé des crêtes et graduent ce tracé; l'amplitude des déplacemens faits par l'œil dans son tour d'horizon prépare le transport de son tir : elle est prête enfin à exploiter contre nous tous les avantages inhérens à la forteresse naturelle qu'elle occupe au sommet du terrain.

Mon rôle ardu sera d'accompagner le régiment qui marche

à l'attaque de ce fort et qui cherche ses défilemens à droite par le Péage et le Haut-des-Eaux.

Pas de défilement, et pourtant il faut avancer. Avancer à découvert, c'est se faire immédiatement paralyser, détruire. Comment sortir de ce dilemme? Je reconnais le terrain avoisinant Anorville, tandis que ma batterie reste derrière les maisons en situation d'attente, c'est-à-dire arrêtée sur roues, les canons sur les avant-trains : notre vocabulaire militaire prête au terme ce sens invariable et cette invariabilité est nécessaire pour qu'au mot employé dans un ordre réponde toujours, de la part de celui qui obéit, la même invariable action.

D'ici, la position ennemie apparaît au loin comme une longue courtine que jalonnent çà et là quelques arbres et derrière laquelle se lèvent les toits de quelques maisons. Elle est nette, continue; tout s'y passe en arrière de la crête et sans doute dans un contre-bas prononcé. Le terrain me couvre quelque peu et davantage encore la distance, car nous sommes à ces grandes portées où l'observation du tir devient difficile; conséquemment le réglage; et enfin l'efficacité. Je me risque donc à m'installer là; le silence qui règne en ce moment témoigne que l'autre n'a pas aperçu mon approche et qu'il ne peut saisir, pour me foudroyer, l'instant où je sépare mes avant-trains...

Je le provoque par mon feu; et des grondemens me répondent au loin.

Je supposai d'abord que ce pouvait être un écho; mais non : mon tir se prolonge, coupé par des intervalles de parfait silence. Il y avait donc eu riposte tout à l'heure et non pas illusion d'acoustique. Le duel d'artillerie est engagé. A si grande distance, en tâtonnant sans nous voir, nous ne saurions nous faire beaucoup de mal. Une ondée qui commence à brouiller l'atmosphère ajoute à la difficulté du tir et rend tout à fait illusoires les effets destructeurs. Nous le sentons tous deux, et, par une sorte de consentement mutuel, nous suspendons simultanément le feu.

L'idée me vient alors de profiter du rideau de pluie pour dérober à l'autre l'opération critique du franchissement de la crête. Il est temps pour moi de me résoudre à ce pas en avant. Homme par homme, l'infanterie s'est glissée au bas de la pente, il me faut l'y rejoindre, si périlleux que soit pour moi le passage

sur ce terrain dominé et battu. Amenez donc les avant-trains, mes canonniers, et bravement déployés en bataille, à la grâce de Dieu, franchissons cette barre en deçà de laquelle c'est la côte hospitalière, le havre protecteur, et plus loin, c'est la haute mer...

La voici, mer de chaumes, vagues vertes qui sont des sillons, luzernes écumeuses au ras desquelles les hirondelles se bercent comme les mouettes font sur les flots. Leur vol inquiet agite autour de nous la menace d'un orage et le voici qui se déchaîne en effet. Boum, boum, boum! Nous sommes vus; nous manœuvrons au trot sous la grêle de mitraille, nous doublons l'allure, car seule la vitesse de nos chevaux peut nous sauver.

La zone dangereuse est profonde de près d'un kilomètre. C'est un déplacement de cinq minutes environ. Longues, dangereuses et mortelles, pour peu que l'autre sache son métier d'artilleur. Et cependant, puisqu'il n'y a pas d'obus dans nos canons, nous gagnons sains et saufs l'abri que nous offre une levée de terre. Là, derrière le bouclier, nous reprenons haleine, et, pied à terre, donnons un peu de repos à nos chevaux.

La Brulat, 30 août.

Rien ici, dans ce cantonnement infiniment pauvre, que les biens élémentaires : l'eau, l'air, pour se rafraîchir et se reposer; les œufs, le lait pour se nourrir. J'ai eu soin, — comme font d'autres, quand ils consignent à la troupe l'entrée d'un café, — de dire : « L'ombre de la meule est réservée aux officiers. » Là, nous mangeons la bonne omelette, le beurre frais; nous dégustons le café venu de la popote des sous-officiers.

L'ombre qui tourne nous oblige à transporter notre alignement de l'autre côté de la meule; sur de bons canapés de paille, les yeux tout pleins du bleu du ciel, puis, bientôt, des ombres du sommeil, nous causons d'abord, nous nous reposons après. Notre conscience est pure, et, si pauvres que nous soyons, nous avons fait des heureux. Le garde-parc vide nos fonds de bouteilles, les poules picorent les miettes de notre pain.

La vie de la troupe circule autour de nous. Ce sont deux brigadiers d'ordinaire qui passent rapportant un sac de pommes de terre, le vaguemestre sur sa bicyclette, et c'est bon de s'endormir ainsi, dans une sécurité charmante, faite de leur confiance et de leur dévouement.

La Selle-sur-le-Bief, 31 août.

Nous faisons *au point initial* ce qu'on appelle une partie de drogue, étant partis à dessein un peu tôt des cantonnemens confus que nous occupions dans les bois et où nous nous trouvions enchevêtrés avec les fantassins. Par crainte de les couper en chemin, nous avons anticipé sur l'heure, et nous voilà arrêtés à ce carrefour du Gouet, avant même que la pointe d'avant-garde n'y ait passé. J'y retrouve, sur son beau cheval Fortunio, mon ami Journet, que je n'avais plus revu depuis les manœuvres de Chartres, en 1900. L'officier d'état-major y arrive à son tour, puis le chef d'état-major. Il donne un ordre à un officier de cavalerie, chargé de patrouiller sur le flanc gauche de la colonne. A moi-même, il m'assigne ma place définitive dans l'avant-garde. Et quand toute cette cuisine est faite, voici poindre la tête, puis défiler le gros de l'avant-garde. Nous y entrons, et voici, se dessinant devant nous à leur pas lent, qui raccourcit celui de nos chevaux, les fantassins, pliés sous le poids du sac et du fusil.

7 heures. La traversée de Montargis. 7 h. 50. La halte horaire. Une heure encore, puis de nouveau la halte. Nous allons ainsi, sans que l'ennemi nous montre autre chose qu'une poussière de cavalerie, rien qui vaille la peine qu'on s'arrête, ni qu'on lui adresse un coup de canon. Mais après la chapelle Saint-Sépulcre, ce harcèlement devient plus fréquent, plus irritant. A la fin, c'est une fusillade véritable bordant un bois tout proche; une compagnie se déploie contre cette lisière, tiraille et forme un rideau, derrière lequel la colonne continue à défiler. Plus loin, ce sont des formations de cavalerie qui se montrent dans une clairière. Si peu denses qu'elles soient auprès de nous, elles prétendent attaquer. Un escadron approche, grandit et se jette d'écharpe sur l'infanterie. Il ne nous avait pas vus, sans doute. Mais par le mouvement : « Halte en batterie, » je sépare mes trains, et par le feu à volonté, qui rend chaque chef de pièce maître de son personnel, je leur envoie de nos nouvelles et les décide à rebrousser chemin.

L'officier d'état-major opine que je n'aurais pas dû tirer, et le général pense que si. Ses raisons sont qu'il faut montrer aux fantassins la manière des artilleurs, et que, dans ces longues

marches traînantes, il est bon de ranimer la troupe en sonnant un réveillon de coups de canon.

. . . . . .

Une inscription aux portes de Montargis :

« A la mémoire de Gaillard, qui, dans les combats livrés sous les murs de la ville, au mois de septembre 1427, s'empara du drapeau des troupes de Warwick. » Hier, sous Ladon et Maisières, nous rencontrions des monumens élevés à l'honneur des soldats français tués en 1870 à la bataille de Beaune-la-Rolande. Les invasions profondes, les grandes plaies nationales ont seules atteint la France jusqu'ici en ce cœur même du pays; mais il est frappant d'en rencontrer sur le même terrain ce double souvenir et de passer dans la même étape d'un champ de bataille de la guerre franco-allemande à un champ de bataille de la guerre de Cent Ans.

. . . . . .

A Saint-Georges, l'hôte a servi un an au 82e d'infanterie, à Montargis. Il aimait fort les manœuvres, la marche ne le fatiguait pas. Au surplus, il avait de bons chefs et n'a pas à se plaindre du métier. A la Félines, nous trouvons un ancien mobile du Loiret, dont les souvenirs sont un peu brouillés. Il a servi sous Bourbaki et passé avec les débris de l'armée de l'Est en Suisse. Il eut les deux pieds gelés. Quel mauvais biscuit on mangeait alors! Et la misère, et la vermine!

. . . . . .

La Saussaie.

Notre petite colonne file bien dissimulée dans un pays couvert; les patrouilles de cavalerie n'ont pas éventé notre marche; nous allons diligemment, cherchant la troupe ennemie que nous avons mission de surprendre et de mordre au flanc.

L'ordre qui m'arrive de doubler au trot l'infanterie qui continue au pas et de galoper « de ma personne » jusqu'au colonel, m'avertit que nous approchons. En effet, la voici devant nous, le colonel nous la montre, la malheureuse troupe surprise. Elle défile tranquillement sur la route, à cinq cents mètres, sans soupçonner les yeux méchans qui l'épient derrière cette haie. Le cœur se serre à l'idée qu'en guerre ce pourrait être ainsi, que

des hommes marcheraient gaiement, fraternellement, le long d'un chemin et que tout à coup, d'autres hommes, cachés, les cribleraient de mitraille et les faucheraient comme des épis.

Notre canonnade brutale les arrête; ils jettent des tirailleurs dans les fossés et se hâtent d'abriter le gros des compagnies dans les plis du terrain. De notre côté, nous garnissons de coups de fusil la ligne du chemin de fer et voilà le combat noué.

Je me hâte de chercher un passage à niveau et crains de laisser un obstacle aussi sérieux que la voie ferrée entre ma batterie et le bataillon que je dois appuyer. Nouvelle position près de la maison du garde-barrière. De là, je vois les compagnies qui se déploient et refoulent devant elles l'adversaire à grands pas. Je les accompagne, non pas de mon mouvement, mais de mon feu et ne vois pas, quant à présent, de raison plausible pour chercher plus avant une autre position. Ces déplacemens d'une position à l'autre sont des instans d'arrêt pour l'action; ce sont aussi des occasions de se faire voir et de tomber, sans savoir, sous le feu d'une batterie aux aguets.

Un temps mort, un calme dans la bataille : ce sont les arbitres qui épiloguent et se mettent d'accord entre eux.

La troupe que nous avons bousculée n'était qu'un flanc-garde; mais elle est si bien refoulée, enfoncée, rejetée en débris sur le gros du dispositif de marche ennemi que le tribunal des conflits nous donne gain de cause. Il fait savoir aux chefs des *Blancs* que la continuation du mouvement commencé est devenue impossible; il les invite à se pourvoir d'après la nature de notre attaque et l'étendue du terrain que nous avons conquis.

La résolution prise ne pouvait être que celle de la retraite; et, en effet, voilà notre bataillon qui pousse de l'avant; je le suis au ras des bois et viens près de la Roserie occuper une crête découverte d'où je domine au loin le champ de bataille. A nos pieds, la ferme de l'Étang-Neuf, qui est nôtre; au loin, à peine visible derrière les arbres à fruits qui parsèment ici la plaine, et trahie cependant par la poussière qu'elle soulève, une colonne ennemie rétrograde sur Fouchères. Je la canonne, je la provoque; elle m'oppose une artillerie bien empêchée, je pense, de me voir, couvert que je suis par le terrain, bien imprudente de s'exposer là sous mon feu, au lieu de chercher elle-même un couvert. Elle tire et je lui oppose un silence dédaigneux.

— Combien de coups? dis-je au sous-chef artificier.

Il compte les gargousses dans les coffres et les répartit; et pour un instant inactifs, nous attendons...

Cette fois, notre colonne principale est entrée en action, et, comptant sur son avance que mesure d'avance à nos yeux le recul de l'ennemi, nous accentuons davantage notre pression sur son flanc. Le bataillon que nous refoulons cède davantage. Notre poursuite devient chasse. J'abandonne ma position de la Roserie et viens librement, à découvert, couronner une autre crête et dominer un autre champ de tir. C'est comme un champ clos réservé pour nous, vide de toute habitation; à gauche et à droite, des bouquets de bois; devant nous, un terrain descendant qui se relève en glacis de l'autre côté. Au loin, quelque chose cependant comme un toit et jetant les yeux sur la carte pour y trouver les élémens de vocabulaire nécessaires à l'expression des ordres, je trouve cette maison lointaine à nous : le Bout du Monde.

En avant donc vers ce Bout du Monde. Nos fantassins vont si vite que j'ai peine à les suivre; j'ai descendu la pente, je suis au fond de la cuvette, que je les entends tirer sur l'autre bord du trou. Je m'apprête à laisser là mon monde et à reconnaître tout seul la direction où l'employer, quand un officier arrive au galop et, sans prendre le temps de s'arrêter, me crie :

— Sur la gauche... Contre-attaque formidable... Faites vite...

Il passe, cherchant plus loin un autre secours; et tandis que je porte le mien là où il est requis, le commandant du bataillon lui-même accourt et me dit :

— Nous sommes f...

En effet, la situation est désespérée. Le bataillon qui fuyait devant nous et qui n'était qu'une amorce, nous a conduits sur un gros ennemi massé autour du Bout du Monde : une brigade au moins, prête à s'avancer, à nous saisir, à nous happer. L'instant court où elle est encore immobile nous permet de prendre position contre elle. Par deux pièces jetées à droite, par deux autres dirigées vers la gauche, j'encadre l'infortuné bataillon et, comme l'abeille meurt en enfonçant son dard, je n'ai pu faire qu'une décharge avant d'être noyé dans le flot montant.

Un officier lève joyeusement son sabre en arrivant sur nos pièces et des réservistes dégouttans de sueur raillent au passage les canonniers. Leurs brandissemens de baïonnettes effrayent les chevaux attelés à nos avant-trains; il y a un tournoiement d'attelages, des cris, une sorte de mêlée, et je crains

un moment qu'on n'en arrive aux coups. Cependant, l'ordre se rétablit à mesure qu'on nous dépasse; des lignes denses se succèdent, tambours et clairons battent et sonnent avec rage, tandis qu'à distance notre artillerie répond.

C'est le tableau final, l'apothéose de théâtre qu'on ne peut *prolonger* sans la rendre absurde et dont le déploiement même n'a d'autre sens que d'exciter et d'enivrer les soldats.

Sonnerie : Halte à la manœuvre.

Puis : Ralliement en campagne. On entend des ordres quand des chasseurs d'escorte nous arrivent. Le général en chef les a éparpillés tout autour de lui pour rameuter son monde. Il prescrit de rallier sur son fanion tricolore et dans la direction de Château-Miroir. Toute la machine s'ébranle, les tronçons de troupe se réunissent les uns aux autres; souples, articulées, les unités passant au travers les unes des autres; les colonels les ramassent, les placent, si bien qu'en un quart d'heure seulement les vingt mille hommes sont groupés.

Nous, derrière, en troisième ligne, nous ne voyons rien de ce qui se passe au centre : une parade, paraît-il, pour la remise à un général d'une croix de commandeur. Le ban qu'ouvrent les tambours du régiment de droite est répété de proche en proche par tous les régimens. Même répétition quand le ban est fermé; et l'on se disloque vers les cantonnemens dans une poussière si dense qu'on n'y voit pas à deux pas.

La Saussaie, 2 septembre.

A deux heures, l'officier d'état-major n'était pas encore arrivé à Villebougis, pour y faire la répartition du cantonnement. Plutôt que de l'attendre, j'ai jeté mon dévolu sur ce hameau écarté de la Saussaie auquel personne ne prétendra, bien sûr, et où nous trouverons du moins sans retard des abris pour couvrir nos chevaux, de l'eau pour les abreuver.

En effet, l'installation s'y fait sans encombre, bien au large; et nos soldats éprouvent aussitôt la cordialité des habitans aux pots de vin qu'on leur fait vider. Il y a des œufs, du laitage, aucune auberge; et comme nous n'avons dans notre train aucune cantine, comme nous n'appliquons pas non plus pour nous nourrir le système de la popote, le problème qui reste à résoudre est celui de nous nourrir. La bonne vieille chez qui je trouve un lit s'effraye d'une responsabilité pareille. Ce

serait trop « d'embarras, » dit-elle, elle ne sait pas la cuisine ; sauf quand il vient des gens aux jours de fête ; elle ne fricasse de toute l'année ni poulet, ni lapin ; et surtout pour des messieurs comme nous, non vraiment, elle n'ose pas.

La voisine, heureusement, est moins timide, plus arrangeante. Une grande paysanne, bien verticale, au masque dantesque qu'encadre son mouchoir de cotonnade. Un de nos ordonnances qui servira à table fait auprès d'elle le marmiton et voilà enfin, servis à la lueur tremblante de la chandelle, la soupe au lait, les œufs, les haricots et le miel.

On fait pour les chevaux une orgie de fourrage. Un paysan va jusqu'à les abriter dans son feneau et, au bout d'une heure, ils ont à belles dents creusé une grotte à l'intérieur de ce foin. Le laitier qui sonne de la trompette et rappelle en vain au centre du hameau, s'en va bredouille ; le lait est bu par les soldats ; les gens n'ont rien à lui porter.

Mardilly, 1er septembre.

Nous arrivons en « parens pauvres » au château de Mardilly. La maison est pleine d'invités, en ce jour d'ouverture de la chasse ; et, si gracieux que soient les hôtes, il est certain que nous les gênons. Le châtelain, ancien officier de cavalerie, ouvre tout grands ses communs, son potager, sa cave ; il en résulte que tous les soldats seront abrités, abreuvés, que les pommes de terre ne leur coûteront rien.

Le régisseur nous nourrira et, comme les matières premières viennent du château, œufs, perdreaux, vins, liqueurs, nous n'aurons pas à nous occuper de notre menu. Par un jeu de réciprocité tout naturel, je fais dans l'après-midi une conférence sur le canon à tir rapide. Toujours la même conférence pour gens du monde et invités de château que j'improvisai une fois et que je répète maintenant à tout propos. D'abord, des explications générales sur le mécanisme : ouvrir la culasse, charger, mettre le feu. La question du pointage me mène à celle du recul ; j'explique comment le canon, dans sa course arrière, bande un ressort qui se détend pour le ramener ensuite en avant ; comment, dans ce retour automatique, l'affût reste rigoureusement immobile et le pointage est intégralement conservé. Après cela, un peu de manœuvre ; un simulacre de tir. Une heure entière a passé et, comme l'attention de mes

auditeurs est à son terme, nous revenons à pas lents vers le berceau où le thé est servi. Nous traversons le chaume poudreux tout à l'heure encore ensoleillé, et subitement plongé dans l'ombre par le soleil qui tombe derrière les arbres du parc.

— A quelle distance tirent vos canons? demande la châtelaine.

C'est ennuyeux d'être interrogé sur les choses militaires; mais enfin, ces choses sont nouvelles pour eux, sinon pour nous.

— La portée maxima du canon atteint six, sept kilomètres, ou davantage; mais la portée utile n'est que de cinq kilomètres en raison de l'impuissance où l'œil de l'artilleur est de suivre les effets du tir au delà de cette distance.

— Et dans cette étendue de cinq kilomètres l'effet meurtrier du canon est le même à toutes les distances?

— Le même...

Un feu de curiosité intelligente brûle dans ses yeux purs. C'est là l'étincelle de foi jeune, de confiance enfantine que la femme garde toute la vie aux yeux. Lumière d'autant plus radieuse, d'autant plus intelligente qu'avec l'éclat de sa pensée on y sent le rayonnement de son cœur.

Elle parle à son tour : à Paris, elle est d'un dispensaire de la Croix-Rouge et tous les mardis, à Plaisance, va panser les pauvres gens. Elle dit qu'il faut faire pardonner la fortune par la charité. Le domestique apporte le samovar et nous nous asseyons à la table du thé.

La Saussaie, 3 septembre.

Encore une manœuvre avec l'infanterie, mais cette fois sous le commandement d'un autre colonel. Le caractère différent du chef fait différentes les relations de service, l'étendue de l'initiative, le degré de confiance en soi-même, l'assurance et la réussite dans l'exécution. J'ai tous ces avantages aujourd'hui, au plus haut degré : pas d'ordres, rien que des indications, des conseils, ou, par momens, des prières plus impérieuses cent fois que des ordres, auxquelles je défère avec hâte, en mettant en jeu tous mes moyens.

Lui et moi, nous allons à la chasse non pas comme un aveugle et son chien, mais comme un chasseur et son chien. Et je ne saurais dire, des deux troupes que nous commandons, laquelle fait le chasseur et laquelle fait le chien, mais je sais

que nous nous entendons à merveille et par télésympathie, par l'effet d'une mystérieuse télégraphie sans fil, dont le secret consiste en ceci : que, placés devant une même situation, nous pensons de la même manière, nous travaillons d'accord et nous nous prêtons un mutuel appui.

La tragédie classique avait ses trois unités : le temps, le lieu et l'action. Nous avons aussi les nôtres qui, rangées dans l'ordre de la difficulté croissante, s'énoncent ainsi : *l'unité de but*, réalisée partout où les ordres généraux sont bien donnés et où les exécutans sont dûment renseignés sur les intentions du général; puis *l'unité d'action*, par laquelle tous les instrumens travaillent ensemble à la réalisation du but commun. Celle-ci est bien plus rare : elle exige un savoir professionnel étendu, qui, souple et prompt dans ses moyens, les emploie juste aux fins poursuivies; une présence d'esprit toujours alerte, une invention inépuisable, enfin cette équation impossible de l'intelligence et de la volonté qui fait les vrais hommes de guerre, quels que soient leurs grades et le nombre de leurs galons. *L'unité d'action*, on peut le dire, n'est que rarement réalisée; elle met rarement d'accord tous les élémens qui réagissent entre eux dans l'action; le problème de cet accord est transcendantal, et cependant la difficulté d'atteindre à l'unité d'action n'est rien encore auprès de celle qu'on éprouve à réaliser l'unité d'âme et l'unité d'humeur. Loin d'avoir l'unité d'âme, on n'a pas toujours l'égalité d'humeur.

C'est pourquoi j'aime infiniment ce colonel d'humeur égale, qui n'étouffe pas l'âme de ses subordonnés. Je suis prêt à le servir comme il convient : de toute mon âme. Son régiment défend une sorte de promontoire entouré de vallées profondes, boisées, par où l'adversaire peut venir ; et j'aurais bien voulu me poster en avant, assez loin au delà des bois, pour commander la tête de ces vallées, ou du moins la principale d'entre elles. J'avais galopé dans cette espérance jusqu'à ses premiers tirailleurs; mais ma reconnaissance s'est trouvée interrompue, et je suis resté seul devant les coups de fusil, découvert par le rapide mouvement de retraite que prononçaient ses troupes. Mon lieutenant, intelligemment, n'a pas attendu mon retour. Je l'entends qui tire et le rejoins, installé avec ma batterie dans un champ de pommes de terre, en arrière d'un champ de maïs. Et tandis que nous sommes là, observant à la lunette, sur une

crête lointaine, un état-major de brigade, des renseignemens défavorables arrivent. Il y a deux bataillons à droite, dans les bois; ils filtrent vers l'arrière dans l'intention évidente de nous déborder.

Je reconnais cette fois sur le flanc droit et sur l'arrière. La situation est pire encore qu'on n'aurait pu croire ; car voici des *Blancs* partout, dans les clairières; ils arrivent à hauteur de nos réserves de bataillon. Je fais choix d'un emplacement, où quelques mètres de relief au-dessus de la région avoisinante me permettent de découvrir toute la lisière du bois. D'ici, nous les tiendrions, nous les enfermerions dans la souricière. Mais les miens, que j'appelle par un sous-officier, puis par un trompette, n'arrivent pas. Surpris par cette tentative de débordement, ils ont fait face à droite et tirent au plus vite pour parer au plus pressé.

Inquiétude, impatience : pourquoi ne m'obéit-on pas? Je suis là tout seul où on ferait de si bonne besogne; eux, que font-ils, que voient-ils? Un quart d'heure se passe ainsi, l'infanterie ennemie continue à foisonner devant moi, quand enfin ils arrivent; le lien élastique qui les rattache à moi les resserre, les rapproche et les voici, bien fidèlement, qui séparent les trains et basculent les caissons à l'endroit même que je leur avais assigné. Cette fois, nous sommes maîtres du terrain, et l'adversaire le sent, car aux coups de canon que je lui adresse, il s'arrête, hésitant, il n'ose se risquer à l'invraisemblance d'une marche déployée à six cents mètres de mon canon. Je cherche des yeux un arbitre pour faire constater la mainmise sur ce coin du champ de bataille. Il s'en présente un, d'une autorité plus haute et d'une compétence plus incontestée que je ne pouvais l'espérer : le général en chef.

La vue de son fanion tricolore, cravaté d'un ruban à trois couleurs, impressionne les soldats qui se raidissent et manœuvrent imperturbablement. La sentence qu'il rend les frappe davantage : « Pas un fantassin, dit-il, ne déboucherait vivant hors de ces bois. » Un officier d'ordonnance galope vers l'avant pour leur porter l'arrêt. Nous restons là à veiller, tandis que cette parole du maître produit son effet. Les *Blancs* disparaissent; leur manœuvre, au lieu d'aboutir ici, se poursuit sous bois, se transporte plus loin. Les nôtres, que ce retard tire de peine, ont le temps d'évacuer leur terrain et d'aller eux-mêmes en

arrière vers Saint-Georges et Villechavant renouveler le combat.

Nous les y devançons ; et tandis qu'ils s'accrochent aux buissons, aux fossés, aux mottes de terre, rétrogradent pied à pied et chicanent le terrain à coups de fusil, nous allons plus librement, escortés par la compagnie qui nous sert de soutien, vers le point le plus haut du terrain. Une attraction spéciale, qu'on pourrait dire égale et de sens contraire à l'accélération de la pesanteur, nous porte vers ces emplacemens dominans. Ils donnent des vues plus étendues, ouvrent de plus grands champs d'action ; nous nous gardons cependant de les occuper tout de go et de nous y installer à découvert. On peut voir sans se laisser voir, et cette latitude est d'autant plus grande qu'une seule personne doit voir : le capitaine ; nos souples moyens de pointage dispensent les pointeurs de voir, ou du moins de voir le but; ils voient autre chose, des points auxiliaires placés obliquement ou sur le flanc, ou même en arrière du front. La liaison de ces points auxiliaires au but est faite par l'œil du capitaine, sorte d'organe supérieur ou si l'on veut de commutateur, prunelle d'épervier par rapport à laquelle l'œil du pointeur n'est plus qu'un œil de taupe, accommodé pour la vision prochaine, rattaché étroitement au terrain.

Ainsi, l'unique condition dont il faille se préoccuper, dans la détermination de l'emplacement définitif, est le choix d'un poste observatoire à l'usage du capitaine. Cette condition une fois remplie, il n'y en a plus d'autre à prévoir, du moins d'ordre personnel.

Il n'y a plus que cette nécessité balistique, que la trajectoire des canons puisse passer par-dessus le masque couvrant, et c'est le casse-tête de la masse couvrante. Or, il est loisible de choisir en contre-bas de la crête une position très voisine du sommet : c'est celle du défilement du matériel ; ou plus enfoncée derrière le couvert : c'est celle du défilement de l'homme à pied. Plus abritée encore : c'est celle du défilement de l'homme à cheval. On arrive enfin, à cinq ou six cents mètres au-dessous de la crête, à défiler les lueurs du canon. On soustrait ainsi à l'adversaire non seulement la moindre tête d'homme ou de cheval effleurant le contour du terrain, mais jusqu'à ces éclairs instantanés qui sont les seuls indices par lesquels la poudre sans fumée décèle la déflagration du coup de canon.

Entre ces divers degrés d'enfoncement et de défilement, on choisit selon les opportunités du combat. La ligne de défilement du matériel donne la protection *minima;* mais elle donne une grande facilité d'ouverture de tir, de transport de tir, de variation et de nuance dans le tir. La souplesse du matériel à ces divers points de vue devient en effet d'autant plus grande que le pointeur a devant lui un panorama plus étendu et que, délivré du bandeau que le terrain lui mettait sur les yeux, son champ visuel ressemble davantage à celui de son capitaine. Le défilement des lueurs donne une sécurité absolue; mais alors, l'*observatoire* est forcément éloigné de la ligne de feu; le capitaine ne peut plus se faire entendre à la voix; il lui faut des intermédiaires; il en résulte des lenteurs ou des erreurs dans la transmission des ordres, et la complication plus grande des rouages fait perdre au canon les propriétés de vitesse qu'il devait à la perfection de son mécanisme et de sa construction.

Ainsi, à mesure qu'on recule derrière la crête et qu'on s'enfonce, on diminue il est vrai les facultés d'action de l'adversaire, mais on amoindrit proportionnellement ses propres facultés. Dès lors, le choix à faire ne peut être qu'une cote mal taillée, et le degré de sécurité qu'on s'assure s'achète toujours par une diminution du degré d'efficacité. Il résulte de là que la recherche de la sécurité « en soi » doit être abandonnée, qu'elle est fausse et coupable au point de vue militaire; il convient d'y substituer le souci d'une sécurité *relative :* la sécurité en vue de l'action.

Voilà donc une lumière introduite dans ce débat obscur; voilà le rattachement fait, du problème spécial que l'artilleur se pose, quand il se préoccupe de protéger ses hommes, ses chevaux, ses canons, au grand problème émouvant et transcendant de la bataille qui se livre et du succès qu'il faut remporter. Il est dans la bataille comme la partie est dans le tout. Sa sécurité varie en fonction de son action. Agit-il à grande distance, au début d'un engagement contre un adversaire posté, caché, cherche-t-il à provoquer seulement; tâte-t-il à coups de canon son champ de bataille, qu'il *doit* se couvrir, qu'il ne peut se risquer à découvert sans aller au-devant de la ruine et sans anéantir de gaîté de cœur sa propre action.

Les conditions changent bientôt dans les phases suivantes de l'action. La nécessité d'être alerte et souple, de veiller à la fois sur les quatre coins de l'horizon, fait renoncer au défile-

ment profond. On revient à la formule : voir sans être vu, que les anciens artilleurs appliquaient au pointeur penché sur sa culasse et plaçant l'œil à la hausse de son canon.

Le capitaine voit et il dérobe entièrement aux vues son matériel et son personnel. Le plus qu'on puisse faire alors est d'occuper la ligne de défilement du matériel. Et bientôt, l'artillerie étant décidément entrée dans la mêlée et n'ayant plus d'autre rôle que d'accompagner l'infanterie amie à la conquête du terrain, tout devient position; tout couvert est suffisant, la moindre haie, la moindre culture, une ride du terrain; on s'établit là où l'on peut, là où l'on doit; le temps manque pour délibérer un choix; tout retard causé par une indécision sur l'emplacement allongerait le temps, mort pour l'action, pendant lequel l'artillerie se déplace et va vers l'action, le capitaine n'a pour se résoudre que le répit qu'il gagne à coups d'éperon, que l'avance prise sur ses attelages qui trottent, par sa monture qui galope. Comment, à ces minutes critiques, pourrait-il se soucier encore de sécurité?

Or, la situation qui s'offre à moi, quand j'accède à ce plateau de Villechavant, est une de ces situations moyennes qui s'accommodent d'une solution de juste milieu. Pas d'artillerie devant nous : nous avons donc, sur celle qui pourrait paraître, l'avantage de la priorité; mais un combat d'infanterie très profond, qui se dispute à six cents mètres par des lignes de tirailleurs affrontées l'une à l'autre et que des réserves en marche dans toutes les parties du paysage s'apprêtent à venir soutenir. On en voit qui foisonnent aux lisières de Villebougis. Ayant à franchir un espace découvert, dominé par notre canon, elles courent au pas gymnastique se blottir dans un bois; et par la clairière à l'Est de Saint-Georges, d'autres abondent, bouillent à l'envi dans le récipient de ces bois.

En même temps que je surveille ces arrière-plans, je tiens le glacis du plateau sous mon feu prêt à intervenir si un nouvel ennemi voulait refouler la ligne frêle de nos tirailleurs. Il y a quelques coups de canon épisodiques, sur un fanion du général, sur un escadron ennemi qui file au bord du plateau, à peine visible sous les pommiers. L'attente où nous sommes pourrait se prolonger davantage, mais la sonnerie intervient. Les grandes haltes s'installent; les feux s'allument pour le café; et tandis qu'hommes et chevaux se reposent, nous nous écartons de deux cents mètres, cherchant aux premières maisons de Ville-

chavant la bonne femme qui voudra bien nous servir l'omelette et nous verser le pichet de vin.

La Petite-Justice, 4 septembre.

Joli exemple de marche échelonnée ce matin. Le groupe des trois batteries auquel j'appartiens avait à se transporter en plaine au-devant d'un adversaire en position; ce mouvement délicat ne pouvait être fait à la légère, mais demandait de l'étude, une préparation.

Un rideau de bois facilitait notre première approche. Je dus me porter avant les autres jusque derrière cet écran. J'y parvins sans peine par une marche serpentine, utilisant tantôt les reliefs du sol, tantôt les cultures et, posté là à la dérobée, j'ouvris le feu. Cette provocation aurait détourné vers moi l'attention de l'adversaire; il m'aurait cherché dans le paysage sans me découvrir; le duel d'artillerie aurait bientôt tourné à mon avantage; ce premier affaiblissement de ses forces aurait permis aux deux autres batteries d'entrer en ligne; et non pas furtivement, comme moi, mais d'une manière plus hardie, en se portant de l'autre côté du rideau qui me couvre et redoublant mes coups contre l'adversaire ébranlé déjà partiellement par mon tir.

Notre manœuvre se développe de la sorte. Quand les deux autres batteries ont pris position à l'avant du bois, je vais les rejoindre, par un nouveau mouvement de tiroir; le groupe entier se trouve réuni sous le commandement de son chef d'escadron. Cet échelonnement nous a paru à tous rationnel et satisfaisant; mais nous seuls en avons conscience; il passe inaperçu du haut commandement; et quand, une heure après, nous arrivons au cercle où se tient la critique, nous nous fondons dans la masse; il n'est plus question de ce que nous avons fait.

Moins cohérentes, plus décousues, ont été les opérations de l'infanterie. C'est qu'aussi sa tâche était plus vaste, son théâtre plus étendu. La complexité du problème tactique excluait toute solution rationnelle et ne permettait plus qu'un cachet d'élégance ornât la décision du commandement. Ainsi, dans un atelier où travaillent plusieurs machines-outils, on n'aperçoit que poulies, courroies, transmissions obliques, une forêt enchevêtrée où disparaît toute idée d'ensemble. Si quelque forme géométrique apparaît dans ce chaos, ce ne peut être que dans son détail. On voit alors un balancier lever, puis abaisser son

bras parabolique. Partout ailleurs, la géométrie est absente; les profils ont la lourdeur des courbes empiriques; et, si simple qu'il soit auprès de la complication des problèmes de guerre, ce problème de construction est encore trop vaste pour accommoder des formes analytiques sur lesquelles le géomètre exerce son raisonnement abstrait.

Combreux, 9 septembre.

Le gîte d'hier était si médiocre que nous avions préféré la paille aux lits qui nous étaient offerts. Dans la paille même, il y avait de si déterminés ronfleurs, que vers deux heures du matin, je pris le parti de sortir et d'aller dormir au grand air, sous un arbre, côte à côte avec un des gardes d'écurie.

La lune cheminait à travers les branches de l'arbre, inondant les chaumes de sa clarté fraîche, nous baignant tous dans sa lumière. Puis le ciel pâlit, les coqs chantèrent, et sans qu'il fût besoin de frotter une allumette, je pus lire au cadran de ma montre : trois heures du matin. Les hommes s'appelaient les uns les autres dans les hangars voisins, une lanterne dansait derrière la barrière clayonnée : c'étaient les va-et-vient du réveil et les premiers préparatifs du départ.

Les ablutions matinales ensuite, la bonne réaction reposante que détermine dans le corps las l'eau fraîchement tirée du puits. A quatre heures, le pied à l'étrier. A cinq heures, nous nous emboîtions à notre place dans la lente colonne d'infanterie. Nous manœuvrions avec elle jusqu'à deux heures après midi.

Le gîte du soir est fait pour nous consoler de celui de la veille. Il nous marque, par un de ces contrastes familiers à la vie militaire, qu'au château comme dans la chaumière nous sommes les hôtes bienvenus et, que n'appartenant en propre à aucune des couches sociales, mais bien à la nation tout entière, notre place indéterminée n'est nulle part, mais aussi elle est partout.

Le duc d'Esparre veut nous loger tous, — onze officiers, — dans le joli château posé sur son socle ancien, que des fossés pleins d'eau entourent, habités par une bande de cygnes; il a fait préparer nos chambres. Nous y montons, rustres que nous sommes, brouillés avec le confort par quelques jours de vie dure, et d'autant plus sensibles au charme élégant de cette hospitalité.

Le valet de chambre me montre le jeu des boutons qui commandent à la lumière électrique, les robinets d'eau chaude et

d'eau froide. Le dîner est à sept heures et demie; et comme nous n'avons pu jusque-là saluer individuellement la duchesse, le commandant nous présente :

— Capitaine Mahon... Capitaine Prosper... Lieutenant de Chadaillac...

— J'ai appris avec regret la mort de votre grand'mère, dit la duchesse à ce dernier.

Et la conversation se nouant entre elle et cet officier, qui est de son monde, la série des présentations s'arrête là.

Une maison de grand style et de grande simplicité; un luxe ancien, classique et comme naturel. Le service discret, parfait; un menu court, exquis.

Le commandant, qui veut plaire, se lance dans un développement sur les musées d'Italie. Il en est venu là en passant par un portrait de Largillière, qui lui fait face contre le mur de la salle à manger, et il en a deviné l'auteur. Félicité pour cette preuve de compétence, il a parlé de Venise, de Florence et de Rome; mais il avait affaire à forte partie, et, la maîtresse de maison le poussant, il s'échauffe, sue sang et eau, sur les primitifs italiens.

Dans la soirée, on l'entoure encore, on lui demande de faire danser.

— Que je joue une polka ? répond-il perplexe.

Vieil habitué de music-hall, il a dans la tête plus d'un souvenir de polka, mais ce ne sont que des réminiscences vagues, fortuites, des lambeaux plutôt que des airs.

— Après tout, essayons, dit-il, et d'un jeu rythmé, léger, il retrouve un motif de *scie*, le varie tant bien que mal et l'accompagne au petit bonheur. Il y a des fausses notes, dit-il, mais d'autre part le piano est faux et par compensation d'erreurs, la mélodie juste se trouve rétablie.

La châtelaine sourit : elle avait prévenu : le piano est détestable au point que des touches restent accrochées et ne se relèvent plus.

— N'importe, dit le commandant, nous les décrocherons.

En frappant plus fort, il les décroche en effet, et cependant dans le vieux salon les jeunes officiers et les jeunes filles dansent de légers pas de quatre, changent de main, se campent, repartent pour quatre mesures de galop.

— Encore ! disent-ils, joyeux.

Et le commandant, qui s'éponge, tape autre chose de si gai,

de si pimpant, que les figures des portraits ont l'air de sourire. On dirait que tous ces grands-pères vont sortir de leur cadre et descendre en chantant comme Jupiter dans *Orphée aux Enfers :* « Et moi, je veux aussi danser le menuet! »

Orléans, 10 septembre.

C'est fini, nous remisons, nous liquidons. Les chevaux rangés aux écuries, le matériel rangé sous les hangars, les hommes de la classe rentrés dans leurs foyers, les jeunes officiers partis en permission, je reste seul dans cette petite maison de garnison d'où la maîtresse est absente, où il n'y a plus que les chevaux et les chiens. Je relis, je dépouille, je déchire ou je garde, j'oublie ou je me souviens. Il fait nuit. Ce sont les bonnes heures silencieuses où l'officier s'appartient enfin, après avoir appartenu au service. Ma lampe éclaire la carte déployée sur ma table. Des traits de couleur y marquent le chemin fait, les cantonnemens pris, puis les chemins occupés, tous les hasards de notre vie; et, dessous, c'est le palimpseste indélébile où les signes se superposent, montrant les montagnes, les rivières, la nature invariable, puis les villes anciennes, les routes dont le lacet noue entre eux les lieux habités et fait à ce corps un réseau circulatoire, les bois, les cultures, tout ce que le travail des hommes fait foisonner à la surface de la terre, tout ce que leur langue a nommé, qu'elle fût le celte, le gaulois ou le latin.

Et par-dessus ces choses permanentes, il y a ce que la carte ne nomme pas, mais ce qu'elle suggère : la vie d'aujourd'hui, son labeur, ses joies, ses passions, ses peines, son mélange quotidien avec la mort. Mêlés quelques jours à cette vie nationale, nous n'avons fait que lui montrer l'image de la nation; nous étions pareils aux Hébreux antiques, nomades du devoir, nous portions avec nous notre arche et nos tables de la Loi. Que reste-t-il cependant de notre voyage? Rien que ce trait de crayon rouge avec lequel je marquais de jour en jour le chemin fait, les cantonnemens, puis les positions occupées; une trace effacée déjà, un fil perdu dans le complexe écheveau des va-et-vient, des échanges, du mouvement perpétuel de cette lutte inquiète de tous contre tous qu'on appelle la paix. Peu de chose pour les autres : un symbole entrevu, peut-être illusoire; mais pour nous-mêmes, nous avons fait beaucoup.

Nous sommes sortis de la routine inerte, propre à la vie de

garnison. L'obéissance passive à la lettre des règlemens, les tours de service, les corvées, tout ce stade inférieur de la vie militaire, nous en sommes sortis et nous nous sommes élevés à une autre discipline : discipline d'action et de fonction. Nous nous sommes affranchis de la solde, toujours payée, de la soupe toujours trempée à la fin du jour ; et cessant d'être des rationnaires, nous sommes devenus des soldats.

La charte ancienne n'exigeait du militaire « qu'une soumission entière et de tous les instans. » Et conformément à l'esprit de cette règle ecclésiastique, Proudhon pouvait écrire que le soldat ne connaît ni famille, ni citoyen, ni justice, ni patrie; que son pays est son drapeau; sa conscience l'ordre de son chef; son intelligence au bout de sa baïonnette. Il ne voyait dans l'armée que l'instrument de la sauvegarde constitutionnelle; la vie militaire telle qu'elle était de son temps, telle qu'elle est aujourd'hui encore pendant la plus grande partie de l'année, ne lui permettait pas de voir autre chose ; et cependant nous faisons plus, nous faisons mieux, pendant ce temps trop court où nous allons manœuvrer en plaine avec les fantassins et les cavaliers.

Nous distribuons des rôles ; nous ouvrons à chacun selon son grade une zone d'autonomie et d'initiative; nous créons ainsi un commandement d'espèce non plus ecclésiastique comme celui que raillait Proudhon, mais un commandement industriel. C'est un jeu d'engrenages roulant les uns sur les autres et c'est une machine intelligente où chaque organe pense, ordonne et veut. Le mouvement est commun ; la sourceen est en bas, la direction en est en haut. La nécessité qui domine cet ensemble n'est plus dans le *sic volo, sic jubeo* du maître suprême : elle est dans la nature des choses et dans la fatalité des faits.

Ainsi, la pratique manœuvrière substituée à la doctrine de l'obéissance passive, celle de la discipline des fonctions. Cette vérité est devenue évidente pour moi le long de nos chemins de Beauce; je l'ai découverte, en songeant le soir, autour de nos cantonnemens: je l'ai rapportée, je la garde, je la pratique et je l'aime. Mais je la trouverais plus belle encore si notre grand travail n'était pas si improductif, si la machine militaire ne travaillait pas à vide et si toutes nos ornières avaient seulement la valeur d'un sillon.

ART ROË.

LA
Revue des Deux Mondes
EN 1870-71

Au début de l'automne 1914, malgré les menaces qui pesaient sur Paris, malgré les questions angoissantes que se posait le Directeur de la *Revue des Deux Mondes*, celle-ci ne cessa pas de paraître. Elle dut cette continuité de vie à son directeur, le regretté Francis Charmes, à la rapidité de sa décision, à son énergique persévérance : il continuait la tradition de la maison.

En effet, quarante-quatre ans auparavant, lors de l'invasion de 1870-71, le fondateur de cette même Revue se trouva aux prises avec les mêmes difficultés.

Pourtant, et en dépit des événemens chaque jour plus tragiques, nos défaites et l'investissement de Paris, François Buloz lutta avec fermeté pour conserver à sa *Revue*, au milieu de la tourmente, l'indépendance et la vie. Les volumes de cette époque semblent étroits, comparés à ceux qui les précèdent; mais à combien de tribulations le directeur eut-il affaire! Enfermé volontairement dans Paris assiégé, bientôt dans l'impossibilité de correspondre au dehors avec ceux de ses rédacteurs dont le concours aurait pu lui être assuré, en proie à mille ennuis matériels, redoutant chaque jour la déception du lendemain, il fit face à tout.

A peine les angoisses du siège furent-elles terminées, que d'autres épreuves surgirent : la Commune.

C'est le chapitre de ces jours douloureux que je voudrais résumer ici. Ceux qui en furent témoins et les rédacteurs les plus fidèles sont morts aujourd'hui. Mais avec les souvenirs que les miens m'ont laissés j'ai pu recueillir, dans les correspondances de cette époque, bien des témoignages qui font revivre encore l'histoire de ces temps disparus...

En juillet 1870, François Buloz, âgé, usé par un travail incessant de quarante années et des inquiétudes de toutes sortes, récemment accablé par la perte du plus tendrement aimé de ses fils (1), restait d'esprit aussi vigoureux qu'autrefois.

Pourtant, à la fin de sa vie, sa mauvaise vue lui refusant tout service, il se faisait lire les œuvres qu'on lui envoyait; il suivait cette lecture avec intérêt, ne laissant passer ni une erreur, ni une faute de français, car cet homme, dont la légende a voulu faire un ignorant, avait reçu à Louis-le-Grand une instruction solide, et préparé ensuite Normale. On se souvient qu'il disait à Maxime Du Camp à propos de Mérimée : « Pas un seul d'entre vous ne connaît la grammaire ! » et Maxime Du Camp admettait qu' « après tout c'était bien possible (2). »

J'ai pu ajouter à la volumineuse correspondance de la *Revue des Deux Mondes*, correspondance qui s'étend de 1830 à 1877, maintes lettres de François Buloz, retrouvées ici ou là, au hasard d'une vente, ou communiquées par les enfans ou petits-enfans de ses correspondans d'autrefois. C'est dans ces lettres que se manifeste le mieux son ardeur à combattre et que paraît le plus son amour pour la *Revue*. Écrites hâtivement, sur un coin de bureau, ou de sa maison de Savoie, pour rappeler à l'ordre son fils ou son secrétaire, il est là tout entier. Il les harcèle et les tourmente, déplore leurs lenteurs, blâme leurs négligences, donne des ordres, lance des arrêts. On le sent vibrant, ardent, furieux et... magnifique.

« Je vous prie en grâce, mon cher Radau, de ne vous occuper que du numéro, et de ne pas recevoir les C... V... dont je n'ai rien reçu et à qui je n'ai rien à répondre. Si vous ne leur fermez pas la porte, *on vous prendra votre temps* et vous ne ferez rien de bon. A la *Revue* donc, et rien qu'à la *Revue!* » Encore : « Pensez à Fromentin; que devient Saint-René? Il avait promis... Qu'avez-vous pour le numéro? — Un

(1) Louis Buloz, mort à Ronjoux, en juillet 1869, à vingt-sept ans.
(2) Maxime Du Camp : *Souvenirs littéraires.*

tel, un tel, un tel!!! — On ne fait pas un numéro avec cela! »

D'un de ses rédacteurs il écrit avec impétuosité : « Il cite Michel B... jusque dans sa plus mauvaise langue : *Les germes semés!!!* J'ai enlevé le passage à cause de ce barbarisme; on sème des graines, on ne sème pas des germes. Est-il possible que des professeurs au Collège de France ne sachent pas cela?... »

I

Au début de juillet 1870, après les menaces de guerre qui semblèrent conjurées le 12 par la réception de la dépêche Olozaga, F. Buloz se rendit en Savoie. C'était son habitude, hiver comme été, chaque quinzaine, après le numéro, d'y emporter les épreuves du numéro suivant. Il se reposait ainsi dans son pays d'origine, en travaillant encore, sous le toit de sa maison de Ronjoux qu'il aimait.

Mais deux dépêches vinrent, cette année-là, l'y troubler de nouveau. Il fallait, à ce moment, quinze heures pour se rendre à sa propriété, — un vrai voyage, — et, depuis son départ de Paris, les événemens s'étaient succédé avec rapidité : la demande de garantie réclamée par l'opposition (1) avait été accueillie à Saint-Cloud, transmise à notre ambassadeur Benedetti, qui eut pour mission de la soumettre au roi Guillaume. On sait l'accueil que le Roi fit à notre ambassadeur, accueil suivi de la trop fameuse dépêche d'Ems. La déclaration de guerre éclatant aussitôt après ces événemens, — le 19, — la présence du fondateur devint nécessaire à la *Revue;* on lui télégraphia donc, et il se hâta de revenir.

Le 21 juillet, il trouva Paris « ronflant comme un tambour, » et la population électrisée par un vif enthousiasme. A cette époque, About écrivait : « J'ai quitté Paris à regret hier soir; il était vraiment beau. Jamais le peuple de la grande ville ne m'avait paru si animé, si fier, si content de lui-même,

(1) « M. Clément Duvernois demande à interpeller le Cabinet sur les garanties qu'il a stipulées ou qu'il doit stipuler pour éviter le retour des complications successives avec la Prusse. Le Cabinet répondra à l'interpellation le jour qui lui conviendra le mieux. (*Silence général.*) » — (Compte rendu de la séance de la Chambre, 12 juillet 1870.)

depuis le départ de l'Empereur pour la campagne d'Italie en 1859... »

Faut-il s'en étonner? F. Buloz ne subit pas le même enthousiasme; il fut tout de suite accablé de tristesse à la pensée du sang français qui allait couler. Malgré cela, il eut, jusqu'au bout, confiance dans les destinées de sa Patrie, et crut, à chacun de ses revers, qu'elle se relèverait et qu'elle triompherait en dernier ressort.

Ardent patriote, il souffrit cruellement des malheurs successifs qui fondirent sur la France; il les constatait avec amertume, ils l'accablaient, mais il n'aurait pas voulu qu'on s'en lamentât devant lui; à l'annonce de chacun de nos désastres, il pensait à la victoire prochaine qui l'effacerait, et le pessimisme qu'il rencontrait autour de lui l'exaspérait.

Cependant, le 1er août, il écrivait à George Sand : « ... Dans quelles terribles affaires nous entrons avec cette guerre sauvage! Dieu veuille que notre armée réussisse à châtier tant d'insolentes prétentions et d'ambitions cupides! Il n'est question à Paris que des mauvais traitemens infligés aux Français attardés au delà du Rhin; ici, au contraire, on accueille comme avant les Prussiens restés en France, et il doit en être ainsi (1). »

A cette heure, revenu à Paris avec Mme F. Buloz et son fils Charles, qui devait, depuis la mort de l'aîné, succéder à son père dans la direction de la *Revue*, F. Buloz songea d'abord aux difficultés auxquelles il lui faudrait faire face, concernant ses rédacteurs dispersés, car, au début, il ne s'arrêta guère à l'éventualité d'un siège; il ne pensa qu'à paraître chaque quinzaine, en composant des numéros intéressans. Aussi fit-il appel aux bonnes volontés de ses collaborateurs.

Beaucoup étaient au loin. George Sand à Nohant allait, à la fin de septembre, en être chassée par une épidémie de variole terrible, qui la força d'émigrer dans la Creuse; Cherbuliez à Genève, Fromentin à la Rochelle, Saint-Marc Girardin à Magnac-Bourg, Michel Chevallier à Asnelles; quant à Montégut, il avait disparu, et ses amis s'inquiétaient, le croyant mort ou fou.

Au commencement de la guerre, et malgré leur éloignement, les rédacteurs pouvaient encore envoyer leurs travaux,

(1) Inédite. (Collection S. de Lovenjoul. F. 227. F. Buloz à G. Sand. 1er août 1870.)

mais petit à petit, et à mesure que l'invasion se rapproche, les communications deviennent difficiles, puis impossibles, lorsque le réseau qui se resserrait se referme autour de Paris.

Le 17 août, la France, après les défaites de Wœrth et Frœschwiller, subissait l'invasion ; depuis le 9, le siège était mis devant Strasbourg, nos armées s'étaient battues sans relâche à Borny et à Rezonville-Mars-la-Tour. La nouvelle de cette dernière bataille avait été reçue à Paris avec transport : on en avait fait une victoire (1). Ce n'était qu'une demi-défaite, et F. Buloz écrit à George Sand : « Les nouvelles sont un peu meilleures, on a réussi à se concentrer en repoussant l'ennemi, et en lui faisant éprouver de lourdes pertes (2). Cependant, ce sera long si on veut rester sur la défensive pour harasser les Prussiens, et dans tous les cas, Paris ne sera pas un agréable séjour, puisqu'on pense à battre l'ennemi sous ses murs, avec une armée par derrière et une armée par devant, » — puis, comme le romancier doutait qu'on pût lire ses romans à de pareils instans, il écrit : « On vous lira *malgré tout*, croyez-moi (3). »

On le voit, F. Buloz conservait, à travers nos épreuves, un espoir tenace.

Victor Cherbuliez, qui lui était très affectueusement dévoué, voyant la tournure que prenaient les événemens, lui avait offert de le rejoindre à Paris..., de passer avec lui ces heures cruelles, de l'aider dans sa tâche. Mais le directeur de la *Revue* avait refusé l'offre délicate de son ami. « Cherbuliez était marié, il avait trois enfans, il ne devait pas venir s'exposer ainsi dans la France en guerre (4). »

Le 19 août, Cherbuliez est à Saint-Cergues avec son père, souffrant ; il suit anxieusement la marche des armées, et il écrit à F. Buloz son impression, l'opinion qu'il se fait..., ses espoirs. Hélas ! comme tous, il se leurrait : « Je suis très heu-

(1) « Mais, dit l'Impératrice, il y a une dépêche que vous ne connaissez pas... Le maréchal est victorieux à Rezonville. » *L'Empire libéral*, tome XVI, p. 276. E. Ollivier.

(2) 16 000 Allemands avaient été blessés ou tués (A. Malet, *XIXe siècle*).

(3) Collection S. de Lovenjoul. F. Buloz à G. Sand, 17 août 1870, F. 230. Inédite.

(4) On sait que Cherbuliez, dont la famille française originaire du Jura avait émigré au moment de l'Édit de Nantes, avait gardé à la France un attachement profond. Après nos revers, il le lui manifesta de la façon la plus touchante en demandant sa naturalisation.

reux de voir que vous regardez les événemens d'un œil moins sombre. Quoi qu'en disent les bulletins prussiens, il paraît positif que dans cette grosse affaire du 17 (1), le maréchal Bazaine, qui avait en tête deux armées prussiennes, a maintenu ses positions, et que l'ennemi a fait des pertes si considérables qu'il a demandé un armistice. Voilà un événement de bon augure. Comme vous le dites, la crise sera longue ; elle ne sera pas au-dessus des forces et du courage de la France. Mais que dire d'un gouvernement qui a engagé une telle partie sans être prêt, et en faisant croire au pays qu'il l'était? Il me semble que ce gouvernement s'est rendu impossible, et il suffit de lire la proclamation du général Trochu (2) pour être assuré que la République existe aujourd'hui de fait.

« ... Quelles cruelles journées vous avez traversées! Si, contrairement à mes vœux les plus ardens, la situation s'assombrissait de nouveau, et que la *Revue* eût besoin de faire appel à ses ouvriers, ils ne lui feraient pas défaut. En ce qui me concerne, je tiens à vous réitérer l'assurance que je vous ai fait donner par ma femme.

« Dans quelle attente fiévreuse nous vivons! Heureusement, le temps est cette fois-ci un auxiliaire de la France. Il paraît que les forces qui se concentrent à Châlons sont considérables. C'est pour cela que les Prussiens avaient si fort à cœur d'écraser l'armée du Rhin sous les murs de Metz. Ce qu'a fait ces jours-ci le maréchal Bazaine encourage les espérances qu'il inspirait. Ce n'est encore qu'un commencement, mais c'est quelque chose que de commencer, quand on prend en main une partie si déplorablement compromise... (3). »

Les deux amis avaient donc bon espoir; ils ne se laissaient pas aller au découragement, malgré tant de désastres déjà.

Charles de Mazade qui, à Paris, continua fidèlement sa chronique pendant tout le siège, écrivait alors : « Est-ce qu'on s'énerve dans les découragemens mortels ou dans les effervescences stériles? Nullement; il y a une sorte de tranquillité ferme et résolue, on n'entend plus de cris dans nos rues ; dans le pays, il y a de l'émotion sans doute, et point d'hésitation... »

(1) Il doit être question ici encore de Rezonville : le 16 août, car le 17 les armées se concentraient pour la lutte du lendemain, Gravelotte-Saint-Privat.

(2) Trochu venait d'être nommé gouverneur de Paris, 18 août.

(3) Inédite.

Cette opinion de Mazade sur « la confiance nouvelle qui s'est réveillée et se proportionne au péril public, » c'est l'opinion de la *Revue*.

Chaque jour, comme dans les jours heureux, on se réunit près du vieux fondateur. On vient prendre « l'air de la maison, » connaître les nouvelles, les commenter, discuter à perte de vue sur les événemens, enfin l'aider à composer les numéros, souvent difficiles. Les fidèles sont là : Louis Vitet, Gaston Boissier et Perrot, Ernest Renan et Mézières, Mazade, Mignet, tant d'autres...

Cependant, la situation empirait ; la nouvelle des événemens de Sedan porta un coup mortel aux plus vaillans. F. Buloz accueillit avec satisfaction la République ; il pensait qu'elle sauverait la France, et, quoique ne se dissimulant pas le danger terrible que celle-ci courait dans cette aventure, il se reprenait à espérer.

Voici une lettre de Victor Cherbuliez du 11 septembre ; son opinion sur les Prussiens de 70, leur ambition colossale, leur Dieu, etc., on croirait cette lettre datée d'hier.

« Votre lettre, mon cher ami, m'a fait du bien. Elle me prouve que votre courage ne s'est pas laissé abattre, que vous êtes debout, à l'œuvre, comme la France. Et pourtant, que de coups frappés autour de vous ! Ce pauvre Montégut !

« Il est certain que, dans toute l'Europe, l'opinion se désabuse ou se réveille. En Angleterre, il n'y a qu'un cri pour demander au gouvernement une intervention active. Qui ne se sentirait menacé par cette colossale ambition, si peu soucieuse de dissimuler ses appétits ? Je ne serais pas étonné qu'au quartier général prussien, il n'y eût partage d'opinions et de sérieux dissentimens ; mais le roi Guillaume est ivre de ses succès, et sûr de *son Dieu*. Quelqu'un qui est souvent bien informé me disait hier que, pour le cas de pression active et menaçante, il ne traitera pas avec la République, ce nom le fait frissonner ; son premier exploit fut d'étouffer à Baden dans le temps l'insurrection républicaine. Selon le quelqu'un que je cite, l'idée du Roi serait d'imposer à la France l'Impératrice régente et Napoléon IV. Ce serait le seul gouvernement qui pourrait lui faire toutes les concessions qu'il désire. Il se plaît à croire que le paysan français mordrait à cet hameçon, qu'il serait facile d'obtenir de lui un nouveau plébiscite à l'aide de quelques

désordres sanglans qu'on fomenterait dans une ou deux grandes villes. Voilà le plan que lui attribuerait mon informateur. C'est vraiment supposer qu'il n'y a plus de France ni plus d'Europe. Comme vous, je suis républicain à outrance; c'est le seul salut possible, et ce sera la vengeance.

« On assure que le général Trochu est loin de désespérer; vous devez savoir ce qu'il pense de la situation. Patience, espérance, tout est là; l'horrible cauchemar où nous vivons prendra fin.

« Ma femme vous envoie ses plus cordiales amitiés. A vous plus que jamais (1). »

Voici la réponse de F. Buloz; elle est datée du 18 septembre, c'est une des dernières lettres qu'il ait écrites avant l'investissement :

REVUE
DES
DEUX MONDES
PARIS
17, rue Bonaparte, 17

Paris, le 18 septembre 1870.

« Mon cher ami,

« L'ennemi nous enserre de plus en plus, et nous voici bientôt bloqués. Pourtant, je persiste à dire que Paris fera une très bonne contenance, aura une grande vigueur, et que nous nous relèverons de l'abîme.

« Je voudrais aussi faire bonne contenance et que la *Revue* maintînt sa situation. C'est pourquoi il faut que nos collaborateurs du dehors et des départemens nous prêtent un vif et ardent concours. Vous ne m'avez rien dit à ce sujet dans votre dernière lettre, et pourtant je compte tout à fait sur vous. Rassurez-moi sur l'époque où vous pourrez m'adresser votre manuscrit, qu'il faudrait me faire tenir par la légation suisse (2). Chose singulière, la *Revue* va aussi facilement en Allemagne que par le passé; ce sont les départemens envahis qu'il est difficile de servir.

« Nous avons reçu une lettre de Montégut qui, heureuse-

(1) Inédite.

(2) Ce manuscrit, qui était celui de *la Revanche de Joseph Noirel*, ne put être envoyé à ce moment. Le roman ne parut qu'en 1871, le 15 juillet, etc.

ment, n'est ni mort ni fou ; il s'est tout simplement réfugié à Limoges, dans son pays.

« Tout à vous,

« F. Buloz. »

Mme F. Buloz ajoutait :

« Vous voyez, mes chers amis, où nous en sommes, Édouard (1), qui descend la garde, dit qu'on va se battre à Châtillon, et que l'ennemi est dans le bois de Verrières. On a beaucoup brûlé ces nuits dernières depuis Meudon jusqu'à Clamart, mais pas assez pourtant. L'esprit est bon à Paris, on veut se défendre. La population entière est sous les armes, depuis les enfans jusqu'aux grands-pères. Que Dieu nous assiste, qu'il nous fasse sortir de l'horrible position où nous sommes!

« Marie (2) est arrivée, je l'espère, à la Rochelle hier, sa dernière lettre, celle de ce matin, est datée d'Angers. La pauvre chère a eu une peine extrême à traverser ce biais si encombré... Mes chers amis, quelle douleur d'être ainsi séparés. Je suis bien accablée. On va se battre vers Châtillon et Verrières, toujours ce bois envahi.

« J'établis une ambulance chez moi au quatrième. Nous allons mettre le drapeau et les brassards de Genève. Me voilà, ainsi que ma bonne voisine, transformée en infirmière! Hélas! mes chers amis, à quoi serions-nous bonnes ici, si ce n'était à cela!

« Mon mari me charge de vous rappeler tout ce qu'il attend de vous pour la *Revue*. Moi, je vous rappelle ce que j'attends de votre dévouement, de votre amitié *surnaturelle*, si l'Ouest était menacé, si Marie vous appelait à son secours... écrivez-lui, je vous en prie... Maintenant, embrassons-nous, je vous aime de tout mon cœur.

« C. B. (3) »

On le voit, Mme F. Buloz, énergique elle aussi, se multipliait. C'était une femme d'une haute intelligence, douée de l'esprit le plus fin, la digne collaboratrice d'un tel homme. Elle l'avait, à ses pauvres débuts, encouragé et soutenu, et certainement cette charmante présence lui avait maintes fois allégé sa tâche ; elle

(1) Édouard Pailleron son gendre.
(2) Sa fille, Mme Édouard Pailleron.
(3) Inédite

aimait à rappeler que, dans les temps difficiles, elle avait été seule, dans un moment de crise, avec Sainte-Beuve, à croire aux destinées de la *Revue*.

Fille du musicien-chroniqueur Castil Blaze, Christine Buloz tint de lui l'amour de la musique et des lettres, elle tint aussi de lui sa vivacité de Provençale, — elle était née à Avignon, — et son esprit. Petite, mince, brune, fluette, sous son apparente fragilité, elle cachait une vive énergie. Romanesque un peu, un brin sentimentale, elle aimait les romans de Mme de Duras, savait André Chénier par cœur, et chantait pour moi, lorsque j'étais enfant, les Noëls et les Reveyés de son pays en provençal... Son mari, qui intimida tant de gens, ne l'intimida jamais; une seule question les divisa dans leur jeunesse : la religion. On pense que cette Provençale était fort pieuse, et François Buloz, enfant de 48, fort voltairien. Mais leurs discussions religieuses se terminaient invariablement par ces mots de Mme Buloz : « Tu auras beau dire, si tu meurs le premier, je ferai venir un prêtre ! » F. Buloz se dressait alors, terrible : — « Christ ! je te défends !... — Mais elle, secouant ses anglaises, lui répétait : « Tu l'auras, compte sur moi ! » et elle souriait.

En 1869, elle perdit sa gaieté à la mort de son fils. Je n'ai pas connu Louis Buloz, je sais que ce fut un être délicieux, doux, presque féminin, modeste, épris des lettres, ami des lettrés. Autant le père était parfois rude, intransigeant même, autant le fils, à ses côtés, fut affable et conciliant; l'un taciturne, s'extériorisant peu, l'autre volontiers mondain, et aimant la causerie. Tous deux s'entendaient pourtant; ce père et ce fils si différens se retrouvaient dans leur commun amour pour la *Revue*, dans leur goût passionné du travail.

Les collaborateurs de la maison aimaient ce « jeune disciple, » ils considéraient la *Revue* un peu comme leur maison et Louis, qu'ils avaient vu tout jeune, un peu comme leur enfant... Louis Buloz mourut à vingt-sept ans, après une longue maladie. Sa mère, qui l'avait emmené quelques mois avant dans le Midi, puis en Savoie, où il voulut mourir, le ramena à Paris dans son cercueil.

Elle fut terrassée. Mais, lorsqu'un an après, l'orage éclata, elle se ressaisit et fit de son mieux pour contribuer au sauvetage de la *Revue*.

En vérité, elle avait plus d'une tâche à remplir, dont la

moindre n'était pas d'affecter la confiance et l'espoir, alors qu'elle pleurait son enfant. Cependant, à George Sand, de temps à autre, elle confiait discrètement sa peine ; celle-ci aussi était mère, elle savait comprendre la douleur des autres mères, et la pieuse Mme F. Buloz eut toute sa vie pour George Sand une fervente affection... Lélia l'aimait. Autrefois, dans leur jeunesse, les différends entre le directeur de la *Revue* et le romancier furent fréquens, vifs souvent. Mme Buloz les apaisait, et George Sand l'appelait : « le petit ange de paix. »

Donc, auprès d'elle, Mme F. Buloz pleurait son fils, « la joie de ma vie et de mon cœur, la sécurité de l'avenir, la protection, le guide de sa sœur et de son frère, l'aide, l'ami de ce pauvre vieil homme qui se reposait avec tant de confiance sur l'intelligence, la douceur, la bonne grâce de ce cher disciple... Vous comprenez cela, n'est-ce pas? Il suffit d'être mère, il suffit d'avoir connu l'enfant que nous pleurons (1). »

Mais ces abandons étaient rares; d'ailleurs sa vaillance lui devint nécessaire; pour les sacrifices, elle était prête à les supporter : elle avait consenti le plus douloureux.

En septembre 1870, sa sœur, Mme Rosalie Combe, qui habitait la Provence, s'inquiétait de la situation ou Mme Buloz allait incessamment être acculée, enfermée dans Paris. Mais l'assiégée la rassure avec sérénité; pour un peu même, elle reprocherait à sa sœur de ne pas considérer les événemens avec suffisamment de sang-froid.

« Ma bonne et chère sœur, lui écrit-elle, calme-toi, je t'en supplie. Nous allons subir une crise, mais Dieu permettra qu'elle ne nous accable pas. » D'ailleurs, elle compte sur la défense qui « va être héroïque ; Paris est plein de soldats bien déterminés, les fortifications sont solides, les forts armés et défendus par les marins, les meilleurs artilleurs du monde, » puis elle termine crânement par ces mots : « Je vous écrirai jusqu'à ce qu'on nous enferme (2). »

II

Ils furent enfermés le 19.

François Buloz se débattit un instant entre ces deux alter-

(1) Collection S. de Lovenjoul : Mme F. Buloz à G. Sand. 5 août 1870. Inédite.
(2) Mme F. Buloz à Mme R. Combe, 10 septembre 1870, inédite.

natives : sortir de Paris et se réfugier à Ronjoux, si la *Revue* ne pouvait plus continuer de paraître, ou, si elle avait une seule chance de durée, rester à son poste de travail coûte que coûte.

Or, après avoir compté son monde, il conclut que, les ressources matérielles ne manquant pas, avec les rédacteurs présens on pourrait faire les numéros, chacun s'y mettant et apportant son aide à l'œuvre commune... l'avenir était bien noir, mais le fondateur aurait considéré le départ, dans ces conditions, comme une défection : il fallait durer, alors il resta, et dura.

Avec un personnel de plus en plus restreint, le plus souvent sans l'aide de son fils appelé au dehors par le service, il fit, je l'ai dit, face à tout. On a affirmé que la guerre l'avait miné, qu'il était mort de la guerre, c'est possible, et ceux qui ont fait cette remarque l'ont suivi de près et connurent son intimité; d'ailleurs il a dit lui-même que ces mois de siège comptèrent double dans sa vie. Il donna là un gros effort de travail, mais un effort moral plus douloureux encore : ce vieux combattant tint à prêcher d'exemple et, avec sa *Revue*, voulut relever l'énergie de ceux qui la liraient, exalter leur patriotisme, réveiller leur foi. Il travailla jusqu'à tomber de fatigue, il passa souvent ses nuits; il ne fut pas malade, il ne fut malade qu'après, alors il se sentit, comme on dit, « touché. » Mais tant qu'il se vit utile, il voulut continuer : il y mettait son point d'honneur.

Cependant, il craignit de manquer de copie. On a vu qu'il en demandait à Victor Cherbuliez au moment où Paris allait être isolé du reste de la France, il en demanda à George Sand, qui put lui faire parvenir les derniers feuillets de *Césarine Diétrich* avant l'investissement, puis pendant l'armistice, le *Journal d'un voyageur pendant la guerre*, et *Francia*. Il fit appel à A. Mézières, E. Caro, M. Du Camp, Renan, Saint-Marc Girardin, tourmenta Sandeau en vain, obtint d'Auguste Barbier *Les fils des Huns*, de Sully Prudhomme les *Stances sur le siège* et la charmante *Mare d'Auteuil*

Où mille insectes fins viennent mirer leur aile...

publia des nouvelles d'Erckmann-Chatrian, d'Albane (1), d'Amédée Achard; des articles de Quatrefages, Blanchard,

(1) Pauline Caro.

Fustel de Coulanges, Georges Perrot, Gaston Boissier, Paul Leroy-Beaulieu, Michel Chevalier, A. Calmon, Louis Reybaud, Augustin Cochin, et fit débuter, dans un travail intitulé : *Le champ de bataille de Sedan*, un jeune auteur qui lui sembla avoir la plume facile : M. Jules Claretie.

Mais tous ceux qui ont travaillé à la *Revue* pendant le siège ont-ils signé leurs travaux? J'ai sous les yeux le procès-verbal de la première réunion d'actionnaires qui eut lieu après tous ces événemens, le 30 octobre 1871, et je relève ceci... « La *Revue* n'a pas cessé de paraître, seule de tous les recueils périodiques, grâce à l'activité de la direction, grâce à l'honorable président du Conseil, qui non seulement relevait les courages, mais prêtait encore l'appui de sa plume éminente, etc. » L'honorable président du Conseil de surveillance était alors Mignet : son nom ne paraît sur aucun sommaire.

A George Sand, au fond de son Berri, F. Buloz continuait d'envoyer les épreuves de *Césarine Diétrich*. Avant que Paris ne fût fermé, il lui avait écrit :

« Je vous envoie l'épreuve de votre quatrième partie; je vous serais obligé de me la rendre le plus tôt que vous pourrez, car je crains de voir Paris bientôt complètement fermé. Je ne sais trop ce que j'y ferai pendant cette terrible crise, mais il faut que je m'efforce de continuer notre publication à tout prix, dussé-je y périr.

« Cela me coûte pourtant, et j'ai un moment pensé à vous aller voir pour me rendre à Ronjoux, car il n'y a plus d'autre chemin, et je ne sais pas si je ne serai pas contraint de le faire, lorsque les articles et les papiers me manqueront. Ce serait pourtant un déshonneur autant pour moi que pour les écrivains qui manquent à mon appel.

« Beaucoup ont fui. Il n'y a guère de vaillans comme vous, et je vous remercie de n'avoir pas manqué à ce moment suprême...

« Il n'y a plus que la République pour sauver la France, et je m'y rallie à tout jamais. Je voudrais la voir faire le tour de l'Europe et porter notre vengeance au delà du Rhin.

« L'Empire nous a trompés de la façon la plus odieuse, et nous a lâchement livrés à l'étranger. Il faut que la France se lève tout entière contre l'envahisseur; j'espère qu'elle le fera, le le dis tous les jours autour de moi, surtout aux miens, et mon

dernier fils va tous les jours aux fortifications, bien décidé à faire son devoir.

« Cela me rend ma tâche plus difficile avec ma mauvaise vue. Dans ces circonstances, aidez-moi de toutes vos forces, et dites-moi si Maurice ne pourrait pas prendre la place que vous allez laisser libre.

« Tout à vous cordialement.

« F. B.

« Donnez-moi du courage pour continuer ma tâche, « jusqu'à toute extrémité, » comme dit ce pauvre général Uhrich. Dieu veuille que Paris nous relève! Pour moi, je suis plein de confiance de ce côté. La seule chose qui l'ébranle quelquefois, c'est l'audace de M. de Bismarck et de ce vieux Roi... Comme ils marchent sur le cœur de la France (1) ! »

Mais George Sand craint de voir Paris fermé avant que les épreuves ne parviennent à la *Revue*. « La ligne est coupée, écrit-elle à son ami, et je ne reçois votre lettre et les épreuves qu'aujourd'hui 19. Je vous réponds et vous envoie lesdites épreuves par le courrier de ce soir. Les recevrez-vous? Je l'ignore. Si vous receviez la lettre sans les épreuves, passez outre en les revoyant avec soin. Nous sommes au milieu de la variole, qui sévit, dans nos petites maisons de paysans, autour de nous, avec une violence effrayante.

« Nous avons envoyé Lina et les enfans dans la Creuse. Nous restons au poste, Maurice et moi : mais nous n'osons vous engager à venir ici, car un de nos domestiques est déjà malade, et nous y passerons peut-être tous, — tous les fléaux à la fois !

« Je vous enverrai de la copie, s'il m'est possible. Maurice n'a rien. Soyez sûr que, jusqu'à mon dernier souffle, je ferai de mon mieux.

« A vous de cœur.

« G. S. (2).

« Mes vœux pour vous autres. »

Ainsi, le directeur et le collaborateur, à quelques heures l'un de l'autre, allaient être plus éloignés que s'ils avaient

(1) Collection S. de Lovenjoul : F. Buloz à George Sand, 17 septembre 1870 F. 232. Inédite.

(2) Inédite.

habité les deux bouts de l'Europe. L'isolement se faisait autour de Paris, le silence dans la province. « On nous dit qu'il y a de bonnes et grandes nouvelles, écrit George Sand le 26 septembre, nous n'y croyons pas. Paris investi, les lignes télégraphiques coupées; nous sommes plus loin de l'activité que l'Amérique. » Les nouvelles qui lui parviennent sont décourageantes : « On dit que tout trahit, même Bazaine; » ou surprenantes : « Des personnes qui connaissent Gambetta nous disent qu'il va tout sauver! »

On accueillait tous les espoirs, on croyait aussi, et ceux qui avaient le plus combattu le fameux « caporalisme » y croyaient le mieux, à cette armée que le gouvernement de la Défense, « en frappant du pied, » faisait « sortir de terre. Même devant l'exemple qu'avait donné l'armée ennemie, entraînée, assouplie, exercée par une longue préparation, on supposait que celle qui « sortait de terre » pourrait lui résister, en triompher même, cette armée, que le comte de Bismarck appelait, dédaigneux, un « rassemblement de gens en armes, non une armée. »

Sa résistance, certes, elle fut héroïque; on pouvait tout attendre de son esprit; mais, hélas! il fallut bien en convenir, « le plus clair, c'est qu'une armée sans armes, sans pain, sans chaussures, sans vêtemens et sans abri, ne peut pas résister à une armée pourvue de tout et bien commandée (1). »

III

On sait que Paris, après l'entrevue de Verrières, fut indigné des prétentions arrogantes de l'ennemi; plutôt que d'y accéder, « Paris, exaspéré, s'ensevelirait sous ses murailles (2), » s'écriait le gouvernement, et « la population tout entière se trouva réunie comme par enchantement dans une commune résolution de tenir bon jusqu'à la mort (3). »

Cette résolution fut la même partout, et F. Buloz l'adopta avec passion; on le verra dans sa ligne de conduite, on le verra dans les lettres à Ernest Renan, qui vont suivre. Ceci ne l'empêcha pas d'être sensible aux mille soucis de chaque jour, aux

(1) *Journal d'un voyageur pendant la guerre*, par George Sand.
(2) 28 septembre 1870.
(3) F. Sarcey.

inquiétudes, au manque de nouvelles, et ce manque de nouvelles fut, pendant le siège, un de ses plus cruels tourmens, — elles arrivaient peu et mal, on en était réduit aux vagues conjectures; même celles concernant les opérations qui se faisaient autour de Paris étaient inexactes, souvent démenties, et... que devenait l'armée de la Loire? Que devenait la France? « On ne peut évidemment douter qu'elle ne soit avec Paris, d'âme et de résolution, écrivait Mazade... Qu'a-t-elle pu faire depuis un mois? Dans quelle mesure a-t-elle organisé ses forces? » — C'était la nuit.

La crainte de ne pouvoir « durer, » pour la *Revue*, harcelait aussi F. Buloz; il redoutait les obstacles matériels, ceux contre lesquels on ne peut pas lutter : le manque de papier, par exemple, ceci était sa hantise. Le directeur, alors, se voyait forcé de limiter le nombre de pages des numéros, de refuser les longs articles.

« Ce n'est pas le moment de perdre courage, quand l'espoir commence à renaître, lui écrivait Louis Vitet le 8 octobre, en le quittant. Dites franchement votre embarras à vos abonnés. C'est une des nécessités du Siège, un cas de force majeure s'il en fut. Au lieu de onze feuilles, n'en donnez que huit, ou même six. Mais paraissez, et annoncez que vous continuerez à paraître. Je vous promets de me mettre à l'ouvrage... » Je ferai tous mes efforts pour vous venir en aide; mais, encore une fois, ne jetez pas le manche après la cognée, et soyez persuadé que le public vous saura gré des efforts que vous aurez faits (1). »

Je ne sais si F. Buloz eut jamais l'idée de « jeter le manche après la cognée, » comme le craint ici Louis Vitet, peut-être en avait-il menacé ses amis? Peut-être le directeur, ce soir-là, avait-il eu à se plaindre de quelque défection, ou était-il agité par des craintes nouvelles? Dans ces occasions, il n'épargnait personne, et ses boutades étaient vives... Plus simplement, je pense qu'il avait dû peindre la situation de la *Revue*, — difficile en vérité, — sous un jour plus sombre, résumer ses maux, et cela le soulageait.

Sous l'Empire, alors que la *Revue*, à deux reprises différentes, reçut les avertissemens d'usage, François Buloz, qu'à ces momens-

(1) Inédite.

là le sommeil ne visitait guère, n'allait-il pas volontiers s'assurer, — vers deux heures du matin, — que sa famille reposait? — « Sur un volcan! » s'écriait-il, avec véhémence, « à la veille d'être supprimés! » Demain, peut-être serait-on sur la route de Bruxelles! il appelait cela « envisager la situation! » D'ailleurs, il ne se décourageait pas pour si peu, et faisait d'avance son plan d'exil; mais il éprouvait le besoin qu'éprouvent ceux que la souffrance ou la crainte font veiller, de communiquer aux siens cette crainte ou cette souffrance.

Très peu de temps après la lettre qu'on vient de lire, — le 15 octobre 1870, — Vitet commença d'écrire au directeur de la *Revue* ses *Lettres sur la situation*, lettres pleines de foi, qui « respiraient, au dire d'un contemporain, le patriotisme le plus ardent et le plus éclairé; reproduites par tous les journaux, elles faisaient dans le public une sensation profonde. »

Pour en revenir à l'idée de résistance à outrance, ce fut toujours celle de F. Buloz; il pensait qu'après Sedan, la résistance désespérée de la France était son rachat, et, à ce propos, il eut, avec Ernest Renan, maintes discussions.

La déclaration de guerre avait surpris Renan en Norvège; il a écrit : « J'étais à Tromsoë où le plus splendide paysage des mers polaires me faisait rêver à l'île des morts de nos ancêtres celtes et germains, quand j'appris l'horrible nouvelle. » Il revint à Paris où il passa le temps du Siège et de la Commune, dans son appartement de la rue Vaneau.

F. Buloz, qui sollicita alors maintes fois sa collaboration, n'obtint de lui qu'un article sur la guerre en septembre 1870. Quoique Ernest Renan vînt souvent le voir et causer avec lui, il résistait à ces idées de lutte à outrance, et sur ce terrain, les deux hommes engagèrent de fréquentes, et du côté de F. Buloz de véhémentes polémiques.

Idéaliste de génie, Ernest Renan, qui avait, comme presque toute sa génération cru à l'Allemagne avant 70, fut violemment désillusionné par les épreuves cruelles qui atteignirent alors tous les Français. Découragé, il tomba dans le pessimisme le plus noir, il jugea la partie perdue, voulut se retirer de toute lutte. « Profondément convaincu, a-t-il dit, de ce principe qu'une force organisée et disciplinée l'emporte toujours sur une force non organisée et indisciplinée, je n'ai jamais eu

d'espoir dans les efforts tentés pour continuer la lutte après le 4 septembre. »

François Buloz, au contraire, étant homme d'action, s'irritait de voir les esprits supérieurs renoncer à toute espérance, — il voulait que tout le monde fût debout et ces derniers en tête. N'ayant jamais cru foncièrement à l'idéalisme de l'esprit allemand, ni au désintéressement de ceux qui représentaient l'élite de l'intellectualité chez nos ennemis, il n'eut pas comme Renan de désillusion amère devant la révélation de cette barbarie, de ces mensonges, de cette outrecuidance, mais une violente indignation, et il reprocha souvent aux philosophes et aux représentans de la science française d'avoir placé trop haut certaines grandes figures prussiennes, Mommsen entre autres, qui se montrait, à l'heure de nos revers, et après avoir été si bien accueilli chez nous, le plus rude et le plus implacable de nos adversaires.

Ces quelques lignes m'ont paru nécessaires pour expliquer les lettres de F. Buloz qui vont suivre, lettres auxquelles, malheureusement, je ne puis joindre les réponses de Renan : je ne les ai pas retrouvées. D'ailleurs, je ne sais si Renan répondait par lettre aux argumens de F. Buloz. Les discussions des deux hommes avaient lieu le soir, et F. Buloz, avec sa nature belliqueuse, lorsque Renan l'avait quitté, le poursuivait encore d'un argument plus fort ou d'une preuve plus éclatante. Je pense qu'Ernest Renan, qui écrivait peu, se retranchait dans sa dialectique séduisante et subtile.

A la vérité, il nous est bien difficile de juger, avec notre esprit actuel, les intellectuels de 70.

La génération née après 70, sans avoir vu les désastres, a souffert des désastres, a été élevée dans la haine de l'Allemagne, et l'horreur de ses crimes. Celle qui est venue dix-huit ou vingt ans après, issue de la première, a épousé les mêmes querelles et adopté les mêmes tendances. La France ensuite, s'étant ressaisie et relevée, aux idées cette génération a joint le désir de l'action : nos enfans ont eu tout petits la passion de la Revanche, ce furent de petits nationalistes qui écrivirent « Vive Déroulède ! » sur les murs du lycée, dès qu'ils surent écrire, et qui fleurirent les statues de Jeanne d'Arc canonisée. Ce sont aujourd'hui, au rebours des générations d'idéologues qui les avaient précédés, de jeunes hommes d'action. Il est clair

qu'ils ne peuvent comprendre les philosophes de 70, qui, à cette époque, conservaient, malgré tout, de grandes et belles espérances de paix future et de réconciliation universelle! » « Utopies! » s'écriait F. Buloz, qui ne partageait pas, lui non plus, ces rêves.

« Notre conversation d'hier, écrit-il à Ernest Renan le 22 octobre, m'a rempli d'humeur noire et de sombres pressentimens. Non, vous ne pouvez vous réserver pour des jours plus néfastes encore, et tous, nous devons d'abord tout faire pour prévenir et empêcher absolument ces jours funestes qui revenaient trop dans notre conversation d'hier. Ils ne viendront pas, ces jours plus néfastes encore, et nous vaincrons cet impitoyable ennemi qui nous cerne. Songez à ce jour-là, et non à d'autres. La France ne s'est-elle jamais relevée d'aussi bas? A quoi sert d'ailleurs de songer à un désastre suprême, si ce n'est pour le détruire en animant tous les courages? Vous prendrez certainement votre part dans cette tâche commune, et vous ne pouvez vous retirer de nous à l'heure où tant d'autres sont loin de Paris, et travaillent sans doute au salut public. Si la politique vous répugne, il y a d'autres manières de concourir au but que nous devons tous nous proposer, et certainement vous ne garderez pas le silence dans ce temps de malheur où tous les hommes de talent doivent faire entendre leur voix (1). »

Après les nouvelles de la prise et du sac de Châteaudun, il lui écrit encore le 25 :

« Vous voyez l'horrible conduite de l'Allemagne en France et ce qu'elle vient de faire de cette petite ville de Châteaudun, qui a voulu défendre ses foyers. Il n'y a plus d'illusion possible, et ses savans, ses écrivains, Mommsen en tête, poussent avec furie au démembrement de notre pays. Il n'y a plus d'hésitations, si vous voulez garder l'Alsace et la Lorraine, qui ne veulent pas des Allemands. Lisez les manifestes de Mommsen dans la *Perseveranza* de la fin d'août, vous me direz ce qu'il faut attendre des sentimens de ces sauvages civilisés, comment aussi ils devaient recevoir vos appels à la conciliation des deux pays. Nous avons été dupes et il ne faut pas continuer ce rôle naïf, car ils y ajouteront l'offense.

« Tout à vous.

« F. Buloz. »

(1) Inédite. Les lettres de F. Buloz à Renan m'ont été communiquées par Mme N. Renan.

Ainsi ce sont les historiens reçus en France par ce triste Empereur, introduits par lui dans nos archives, celles des Affaires étrangères notamment (à l'exclusion des écrivains français) comme Sybel et Mommsen (1), qui sont à la tête de la croisade contre la France! Me dira-t-on ce que nous avons fait à ces charmans hôtes de ces dernières années (2)? »

Il est de fait que la colère de F. Buloz contre Mommsen s'expliquait. Le 10 août, par l'organe de la *Perseveranza*, puis le 20, par celui d'*Il Secolo*, Mommsen, dans plusieurs lettres haineuses, cherchait à éloigner de nous les sympathies, et peut-être le secours de l'Italie.

« Ce n'est pas nous, disait-il, qui avons introduit chez un peuple d'une ancienne et charmante culture cette littérature aussi sale que les eaux de la Seine à Paris, qui gâte les cœurs de la jeunesse et corrompt les classes aisées de la nation. Ce ne sont pas les Allemands qui pourront jamais, ni ne voudront s'emparer de ce qui vous appartient justement, tandis que le berceau de vos rois est devenu un département français... si, comme le malheureux délivré des mains d'un voleur par un chevalier d'industrie, vous avez dû payer votre rançon à ceux-là mêmes qui s'introduisaient chez vous en se disant vos libérateurs, si votre liberté est incomplète et précaire, n'est-ce pas la main de la France que vous sentez sur vous? Une seconde journée de Sadowa sur les bords du Rhin vous donnera la liberté complète et durable... » Il nous accusait aussi d'avoir préparé cette guerre pendant trente ans, etc.

Le 22 novembre, F. Buloz revint à la charge auprès d'Ernest Renan à propos de la circulaire de Jules Favre. Cette circulaire répondait à celle du comte de Bismarck parue quelques jours auparavant. La circulaire de Bismarck expliquait la rupture des pourparlers du chancelier avec M. Thiers, en accusant les membres de notre gouvernement d'avoir rendu l'armistice impossible par leurs exigences, d'ailleurs, « de n'avoir pas voulu sérieusement laisser l'opinion du peuple

(1) Il est intéressant de rapprocher cette lettre de l'article de Fustel de Coulanges paru dans la *Revue* du 1er septembre 1870, sur le livre de J. Zeller : *Origines de l'Allemagne et de l'Empire germanique*. Il semble que le directeur l'ait véritablement inspiré. Quoi qu'il en soit, il est à remarquer que Fustel de Coulanges fut à peu près le seul, parmi les intellectuels de son temps, à juger avec clairvoyance la duplicité et les ambitions allemandes.

(2) Inédites.

français s'exprimer par la libre élection d'une représentation nationale. » Jules Favre au contraire affirmait que le gouvernement français était prêt à convoquer cette assemblée, « si l'armistice avec ravitaillement le lui permettait; » il ajoutait : « Je laisse à la conscience publique le soin de juger de quels côtés ont été les obstacles (1). »

— « Lisez la circulaire de M. Jules Favre, mon cher monsieur, écrivait F. Buloz, et votre loyauté, votre sincérité ne pourront se refuser à voir où est la vraie ruse, le mensonge même. Vous ne pourrez non plus continuer d'accuser le gouvernement de repousser l'Assemblée nationale. Seulement, il la veut dans des conditions libres et rassurantes. Ceux qui la veulent autrement, veulent poursuivre des projets conçus dans je ne sais quelles intentions fâcheuses. Or, vous n'êtes pas de ces hommes-là.

. . . . . .

« Nous voulons nous faire estimer par une résistance honorable... Les ramollis sont ceux qui cèdent Sedan et Metz avec une armée de 100 000 hommes, non ceux qui préfèrent les dangers de la lutte, en un mot ceux qui la craignent (2). »

En ce qui concerne l'Assemblée nationale, il faut rappeler ici qu'Ernest Renan publia dans les *Débats* de novembre 1870 trois articles relatifs aux élections... il en était très partisan, il estimait qu'il fallait y aviser immédiatement, se hâter de constituer une assemblée régulière élue par la nation, qui pût traiter de la paix. L'armistice, qui devait permettre « d'assurer la liberté des élections, » n'ayant pas été conclu au début de novembre, et la question ayant été remise, Renan le déplorait; il aurait voulu qu'on passât outre. « Il n'est pas admissible, disait-il, que la France se prive d'une fonction essentielle de sa vie nationale, parce qu'elle ne peut l'accomplir avec tout l'appareil ordinaire, et d'une manière uniforme dans toutes les parties de son territoire. »

Cependant, il est permis de se demander quelles auraient été de telles élections, sans armistice, pendant l'occupation allemande; dans les départemens envahis par exemple? Le

(1) Les Parisiens connurent donc la circulaire du comte de Bismarck et celle de Jules Favre concernant l'entrevue de Versailles, avant de lire le rapport de M. Thiers rapportant cette entrevue. Celui-ci ne parut dans les *Débats* que le 1er décembre d'après la publication du *Times*.

(2) Inédite.

résultat obtenu n'aurait-il pas été douteux, malgré l'assurance qu'avait donnée le comte de Bismarck à M. Thiers en lui déclarant que « même si le gouvernement voulait faire des élections sans armistice, le gouvernement allemand lui donnerait toutes facilités! »

Enfin, le jeudi 1er décembre, les *Débats* publiaient le rapport de M. Thiers concernant son entrevue avec le comte de Bismarck.

La lecture de ce rapport émut vivement François Buloz. Thiers était son ami, il admirait en lui l'infatigable travailleur, il admirait surtout l'homme qui se consacrait si passionnément au sauvetage de son pays : il écrivit tout de suite à Renan dans l'idée de le convaincre, toujours, et cette fois l'argument lui paraissait sans réplique.

« Rien ne me lassera, bien que vous ne me répondiez pas, pour vous faire revenir à une plus juste appréciation de l'atroce politique de la Prusse. Êtes-vous convaincu, maintenant, après le rapport de M. Thiers, que le roi de Prusse et le parti militaire prussien, non M. de Bismarck, n'ont jamais voulu traiter sans Paris, et sans l'Alsace et la Lorraine? Il faut donc nous revenir, vous ne pouvez persister dans vos premiers sentimens. Un homme de votre talent doit être avec nous, sur des questions fondamentales, pour notre pays (1).

De fait, le rapport de Thiers, très sobrement écrit, donne une impression frappante de grande vérité; on y voit clairement notre bonne foi, et la fourberie de nos ennemis. On se souvient que le chancelier de la Confédération du Nord, « très courtois, » semble d'abord tout admettre et tout accorder, puis il feint de se montrer hésitant, gagne du temps (2), bref sur la question du ravitaillement de Paris, aborde, lui, la question des « équivalens militaires. » Thiers lui demande ce qu'il entendait par là? »

— « C'était, dit-il, une position militaire sous Paris, » et comme j'insistais davantage. « Un fort, dit-il... peut-être plus d'un, peut-être... » — « J'arrêtai immédiatement le chancelier de la Confédération du Nord.

— « C'est Paris, lui dis-je, que vous me demandez. » Les

(1) Inédite, 1er décembre 1870.

(2) Le soulèvement du 31 octobre servit de prétexte à ses hésitations apparentes.

négociations furent rompues, on le sait, sur ces paroles, et Paris continua d'être enfermé, puis fut bombardé.

J'ignore ce que répondit Ernest Renan aux sollicitations de F. Buloz. « Vous ne pouvez vous réserver pour des jours plus néfastes encore... il faut nous revenir, » etc. Mais l'auteur de *la Vie de Jésus* se tint à l'écart : il préparait alors *La Réforme intellectuelle*.

En 1871 seulement, il revint à la *Revue* avec un article de politique contemporaine, et F. Buloz lui écrivait le 3 août :

« Votre travail, tout remarquable qu'il est, a deux inconvéniens pour nous, mais que vous pouvez faire disparaître, si vous le voulez. Il nous répète en quelques points relativement à nos désastres. Il répète un peu même votre article d'histoire philosophique sur la *Société contemporaine*, et il nous met hors de notre ligne en bien des points, ce qui est fort embarrassant. En outre, vous rabaissez tellement notre pauvre France qu'il n'y a plus qu'à l'enterrer; est-ce ainsi qu'on peut la relever? Vous n'êtes pas toujours juste non plus avec quelques-uns de nos amis, M. Thiers notamment, et ce pauvre Alfred de Musset, qui n'a pas réclamé le Rhin, mais qui s'est borné à répondre à une provocation du poète allemand.

« Je vous serais obligé de voir ce qui est possible dans votre revision de manuscrit, de causer avec mon fils et ces messieurs (1) des moyens de faire passer votre article sans trop nous mettre hors de nos voies. Voyez aussi, après l'article de M. de Laveleye (2), si nous pouvons nous jeter dans des aspirations monarchiques, au fond, l'auteur est pour la monarchie constitutionnelle, et cependant il ne repousse pas, tant s'en faut, la tentative qui se fait. Le pays est bien malade et il faut le traiter comme tel, le ménager, le traiter plus doucement... Tâchez de venir à ces accommodemens (3). »

Renan demeurait donc découragé; la Commune après le siège, l'occupation ennemie, les assemblées bruyantes, les soulèvemens populaires, autant d'amers souvenirs dans le passé,

(1) F. Buloz était en Savoie au début d'août lorsqu'il écrivit cette lettre à E. Renan.

(2) *Les Formes du gouvernement dans la Société moderne*, par E. de Laveleye, 1er et 15 août, 1er novembre 1871.

(3) Cet article que la *Revue* ne publia pas, parce qu'il la mettait « hors de ses voies, » était un fragment détaché de la *Réforme intellectuelle* concernant la Monarchie constitutionnelle.

autant de motifs d'inquiétude pour l'avenir ; puis « il craignait, » a écrit M. de Laveleye, « comme Tocqueville, Quinet, Passy, que nous n'aboutissions en fin de compte au despotisme démocratique, » — autre danger, — et s'adressant à Marcellin Berthelot, il disait : « Verrons-nous enfin de meilleurs jours, et notre vieillesse sera-t-elle comme l'arrière-saison du poète hébreu, qui récolta dans la joie la moisson qu'il avait semée dans les larmes? Vous l'espérez, et puissiez-vous avoir raison! Tant de fautes ont été commises, qu'il en est beaucoup qu'on ne peut plus commettre (1)! »

IV

Cependant, rue Bonaparte, à la *Revue*, la vie se poursuivait dans ces temps de siège, pleine d'angoisse : triste fin d'année ! Dès octobre on attendait le bombardement, de jour en jour ; des affiches et les journaux prescrivaient aux Parisiens de prendre des mesures contre les obus, « de garder chez eux des tonneaux remplis d'eau, de dépaver les cours, de descendre aux caves tout approvisionnement de charbon, bois, houille, de tenir les puits en bon état de fonctionnement, etc. » Mais l'ennemi comptant sur les soulèvemens populaires, et son grand auxiliaire, la faim, attendait.

L'échec du Bourget à la fin d'octobre venait frapper les Parisiens après la terrible nouvelle de la reddition de Metz... La reddition de Metz amena la journée du 31 octobre, car « toutes les précautions prises pour contenir les révoltes des exaltés furent inutiles... » et pourtant, ces mêmes Parisiens exaltés espérèrent de nouveau en apprenant qu'Aurelle de Paladines était victorieux quelques jours après à Coulmiers, et qu'Orléans était repris. Mais bientôt ce furent d'autres désastres : Beaune-la-Rolande, et la seconde journée de Champigny, si cruelle pour les assiégés qui en attendaient presque la délivrance. Il vint un jour où ils apprirent la dislocation de la première armée de la Loire ; glorieuse armée de la Loire, sans cesse défaite et toujours renaissante, n'a-t-elle pas donné la mesure du courage et de l'esprit français?

A Paris comme partout, cette année-là, le froid fut terrible.

(1) E. Renan, *Dialogues et fragmens philosophiques*.

En novembre le bois commença de manquer. F. Buloz, alors, emporta les bûches destinées à chauffer son appartement, pour en bourrer le poêle de l'imprimerie. Le 28 décembre, l'ennemi bombarda le plateau d'Avron; Paris, le 5 janvier, reçut son premier obus, et le directeur de la *Revue* corrigea, a dit Henri Blaze, « les épreuves du numéro jusque sous le canon des Allemands. »

Quant à Mme F. Buloz, sans nouvelles de sa fille ni de sa sœur depuis quatre mois, elle écrivait à Mme Combe le 6 janvier; elle lui parlait des soucis dont elle était accablée, « soucis cruels. » « Sans nouvelles, et vivant au milieu des angoisses d'un siège, Charles et Édouard faisant le métier de soldat, et enfin ce terrible fléau qui nous frappe, l'ennemi partout, dévorant, dévastant, l'avenir de tous et de tout ébranlé dans ses fondemens les plus profonds; malgré cela cependant, l'espérance ne nous abandonne pas, chacun se dit : C'est l'heure, la Providence va faire quelque chose pour Paris, tenons-nous ferme, donnons un grand exemple, soyons toujours la tête, ne nous laissons ni affaiblir, ni entamer... Oui, certes, la misère est grande, mais jamais la charité n'a été plus prévoyante, tout le monde donne sans compter, on habille, on nourrit, on visite tous les pauvres, on soigne les malades; les cantines pour les bien portans, les ambulances pour les blessés, se rencontrent à chaque pas. Cette ville est admirable d'élan patriotique et charitable.

« Je crains que l'annonce de ce bombardement ne te trouble pour notre sûreté; il ne faut pas t'en effrayer, les projectiles ne peuvent arriver jusqu'ici que par accident. Nos forts ne sont pas seulement ébréchés par cet pluie de fer qu'on leur envoie. Aujourd'hui on tire moins qu'hier, mais c'est un vacarme. »

Chaque matin, Mme Buloz, à l'ambulance de l'École des Beaux-Arts, assistait à la visite du chirurgien, voyait les pansemens, se rendait utile, était infatigable. « L'ennemi nous croit en famine, écrit-elle, ce n'est pas vrai, nous avons de quoi vivre pour deux mois encore. Nos cartes de boucheries sont marquées jusqu'au 15 mars, » et puis elle donne ce détail : « On tue les éléphans parce qu'ils dévorent trop de fourrage, on vend leur chair 25 francs la livre. »

Quoi que Mme Buloz en ait dit, les obus tombaient de préférence sur la rive gauche, qui fut fort éprouvée. J'ai vu long-

temps chez elle, enfermé pieusement dans un charmant secrétaire en bois de rose, deux souvenirs du siège de 70-71, deux objets aussi durs, aussi noirs l'un que l'autre. C'étaient un fragment d'obus tombé dans la cour de la rue Bonaparte, et 300 grammes de pain noir, ration d'une journée de Siège...

Malgré son courage, Paris s'épuisait. A la fin de décembre et jusqu'au 8 janvier, il fut privé de nouvelles. Mais le moral était encore bon. On trouvait moyen de plaisanter; on raillait le bombardement qui n'excitait pas de crainte, mais une vive curiosité. Parfois cependant, on s'indignait quand ces obus « inoffensifs » faisaient des victimes enfantines, comme à Saint-Nicolas, ou tombaient sur des blessés, comme au Val-de-Grâce. Le 8 janvier, les pigeons, que le froid terrible avait arrêtés, arrivèrent. On apprit la bataille de Bapaume, et, encore une fois, on se reprit à espérer.

Enfin, ce furent les luttes suprêmes de Chanzy, la retraite de Bourbaki; à Paris, Buzenval, et les morts, les morts nombreux que chaque jour faisait la misère. « On ne voyait que corbillards qui s'acheminaient seuls vers le cimetière. » A la fin de janvier, tout est fini.

Au moment de la capitulation, à la *Revue*, « on avait atteint l'extrême limite des ressources, il ne restait plus rien, ni papier, ni moyen d'alimenter d'imprimerie. »

François Buloz écrivait à George Sand le 3 février:

« Dans quel abîme sommes-nous tombés, mon cher George! et comment notre pauvre pays se relèvera-t-il de là? Espérons cependant que l'énergie, le travail, et le malheur nous retremperont. Nous avons supporté un blocus, un bombardement très douloureux, et pour moi personnellement, j'ai souffert tout ce qu'on peut souffrir pour faire la *Revue*, me couchant chaque jour à une heure et deux heures du matin, et toujours travaillant avec Charles, quand il n'était pas de service. Ces cinq mois, et nous ne sommes pas au bout, comptent double et triple dans ma vie. Nous avons fait tout ce que nous avons pu pour réveiller, pour exciter le patriotisme... Dire qu'une chose pareille n'a pas fait surgir un homme pour prendre la direction du mouvement, qui, après tout, était vraiment beau! La France, notre pauvre France, n'aurait-elle plus de ces hommes dévoués et grands, qui s'oublient eux-mêmes pour ne plus voir que leur pays aux abois?

« C'est là ce qui m'attriste et m'inquiète. Espérons cependant encore que la terrible crise, qui va suivre celle de nos désastres, produira quelques hommes nouveaux pour refaire la France, et reprendre vigoureusement l'œuvre de salut.

« Je vous écris aujourd'hui cette lettre que je prie mon gendre de mettre à la poste à Châteauroux, car celle de Paris ne va pas encore, et Pailleron, allant rejoindre sa femme à la Rochelle, est une voie plus sûre que la poste allemande, qui nous inflige l'humiliation de ne recevoir nos lettres que décachetées.

« J'ai eu de vos nouvelles par M. Plauchut et vous avez bien fait de rester à Nohant, car vous auriez été dans la nécessité de déménager pour éviter les obus, comme nous avons été sur le point de le faire (1).

« Ma foi! nous avons bravement persisté, ma femme et moi; mais dans notre maison, beaucoup se sont éloignés. Maintenant, à part les obus, la situation n'est guère plus facile pour la *Revue*, qu'il faut cependant continuer pour ne pas rendre les armes aussi aux Prussiens, car la moitié de nos collaborateurs sont loin de Paris, et si vous le pouviez, si la tristesse des temps ne vous a pas fait tomber la plume des mains, venez le plus tôt possible à notre secours...

« Vous verrez, quand je pourrai vous envoyer ces cinq mois de siège (car cela ne m'est pas permis encore), que nous avons combattu autant que nous le pouvions. Mais cela n'a servi de rien. Hélas!

« Si j'étais moins vieux, c'est maintenant que la *Revue* aurait une belle et utile campagne à faire pour tout reformer dans ce cher pays, si mal conduit, et si énervé aussi. Je l'essaierai si les jeunes esprits, mêlés à de pures intelligences, veulent mettre leurs forces à cette œuvre nouvelle, qui pourrait faire une nouvelle France, si on s'y mettait de tous côtés (2). »

George Sand répondit aux sollicitations de son directeur en lui envoyant le *Journal d'un voyageur pendant la guerre*, livre précieux et émouvant toujours; de telles œuvres, d'ailleurs, ne se démodent pas, elles ressemblent à ces beaux rosiers vigoureux et vermeils qui fleurissent en toute saison.

Les angoisses du siège avaient été cruelles et sanglantes,

(1) George Sand à Paris avait un appartement rue Gay-Lussac.
(2) Collection S. de Lovenjoul. — F. Buloz à George Sand, F. 234. Inédite.

celles qui suivirent furent terribles au cœur de tous les vrais Français. A la fin de février, avant la signature de la paix, Mme Buloz écrivait à son amie : « Nous attendons la paix, quelle paix, chère amie! Ils salissent jusqu'à ce nom! C'est l'égarement de notre pays qu'il faut dire; et Mme Buloz trouvait « Paris, à ces heures d'attente, plus triste qu'aux plus cruels jours de la défense. — Alors « les rues étaient vides, on entendait le canon, et parfois un obus venait s'écraser à notre porte, mais on avait le sentiment de l'action. A cette heure, tout est mort, espoir et défense... de grandes bandes de soldats désarmés, inoccupés, se traînent le long des quais et des boulevards, ne sachant que faire de leur temps... Comment ne trouve-t-on pas moyen d'employer tous ces bras vigoureux, quand ce ne serait qu'à déblayer les routes, et à faire l'exercice... Cette incurie nous a perdus, et nous perdra encore, je le crains bien (1). »

Pendant ces heures-là, on négociait : « Ces négociations ont été horribles, jamais vaincus n'ont été ainsi écrasés, humiliés, outragés dans leur impuissance, écrivait Jules Favre... Quand il fallut mettre le sceau à cette exécution, j'ai cru que j'allais mourir... Les Allemands étaient rayonnans, je souffrais tant, que leur joie avait cessé d'être une insulte. » Et encore : « M. Thiers a supporté cette épreuve héroïquement, mais, quand nous sommes remontés en voiture, il a fondu en larmes. Nous sommes venus ainsi jusqu'à Paris, lui pleurant toujours, moi étouffant et foudroyé... J'aurais voulu être au cercueil (2). » Ces lignes sont du 27 février 1871 : les lire une fois, c'est ne les oublier jamais.

Deux jours après, le 29, Mme F. Buloz écrivait à Nohant encore : « Ma chère amie, les articles de la paix sont arrêtés, vous les trouverez d'une abominable rigueur. Cependant, sans l'intrépide persévérance de M. Thiers à défendre pied à pied chaque lambeau qu'on voulait nous arracher, nous aurions été bien autrement et radicalement dévorés.

« La question de la limitation du contingent a manqué faire rompre la discussion. M. Thiers a menacé de se retirer si aucun des articles permettait une ingérence quelconque dans nos affaires de la part de la Prusse, — 1807 était toujours là à propos, pour soutenir une prétention. Enfin, ma chère amie, buvons ce calice rempli de tant d'amertume...

(1) Collection S. de Lovenjoul. Mme F. Buloz à George Sand, F. 210. Inédite.
(2) Lettre de Jules Favre à Jules Simon, 27 février 1871.

« Le 1er mars, nous subirons l'ennemi à Paris, cette entrée; le séjour quelque court qu'il soit, est plein de périls.

« Cette nuit, une partie de cette Garde nationale, celle qui est si peu sortie à l'heure où il fallait sortir, est allée attendre en armes les Prussiens, qu'on disait devoir entrer avant le lever du jour. Un conflit terrible est à craindre. Conflit dont nous aurons à supporter les résultats, qui nous vaudra peut-être le pillage et l'incendie, qui sera peut-être aussi le signal d'une lutte où nous aurons la douleur et la honte de voir les Prussiens assister comme témoins! Que Dieu veuille éviter de nouvelles misères à ce cher pays, qui en a vu et en a supporté de si grandes déjà! J'ai pourtant la ferme conviction que, quel que soit notre état de détresse, la France a en elle-même des forces vives pour aider à sa régénération. On peut lui ôter son argent et ses forteresses, elle a son génie national qui est hors d'atteinte. »

. . . . . .

« J'ai été bien émue, je vous assure, en lisant avec Charles ce *Journal d'un voyageur*, où, sans emphase, les sentimens les plus élevés sur les choses présentes sont joints aux impressions de grand'mère... Mon mari, qui ne pouvait lire, suivait ma lecture, il a rectifié deux assertions à propos de M. Jules Favre. M. Favre n'a jamais vu le roi Guillaume; à part cela, qui regarde l'histoire, tout allait à merveille... »

Le 13 mars, Mme Buloz assurait : « Nous aussi, nous acceptons de préférence à tout cette république de tout le monde, et non celle d'un parti violent, impossible, comme vous le démontrez vous-même. M. Thiers le veut aussi bien que les autres dans ces conditions-là...

« Fasse le ciel qu'on le croie, et qu'on apprécie ses efforts. C'est le tort des républicains, qui n'ont ni l'expérience ni la pratique des affaires, de ne se fier qu'à leurs utopies, et vous montrez admirablement où elles nous ont menés. Dites donc, et redites tout ce que vous avez dans le cœur et la conscience, l'immense autorité de votre parole doit avoir un effet bien salutaire sur l'esprit de ceux qui sont attardés.

« Je vous embrasse ainsi que Mme Lina et les belles petites Aurore et Gabrielle.

« C. Buloz (1). »

(1) Collection S. de Lovenjoul. Mme F. Buloz à George Sand, F. 242. Inédite.

Voici encore une lettre de Mme F. Buloz, datée du 2 mars, et concernant l'entrée des Prussiens à Paris : le coup de grâce pour ces assiégés qui avaient enduré tant de souffrances.

« Le traité est ratifié (1). Cette armée de voleurs a tenu, au prix d'une forteresse, à venir camper dans Paris, qu'ils n'ont pas pu prendre (2). Hier matin, trente mille hommes sont entrés. On avait établi un vrai parc à moutons sur la rive droite, des Ternes, jusqu'à la place de la Concorde; le faubourg Saint-Honoré servait de limite d'un côté, la Seine de l'autre. Ce n'était pas sans grand souci que nous avions vu cette clause acceptée. La population était exaspérée, on voulait tirer sur les troupes, se faire tuer, et nous faire bombarder encore une fois, et de plus près; amener le sac de la ville, l'incendie et enfin toutes les épouvantes. — Ces furies se sont apaisées, l'attitude a été bonne. Depuis hier, Paris a arrêté sa vie. Les maisons sont closes du haut en bas, les boutiques fermées. Le vide s'est fait aux environs du lieu désigné. La satisfaction puérile que les Bismarck se sont donnée tournera à leur honte. C'est un dernier outrage qu'ils ont voulu nous infliger, ce sera le complément, improductif cette fois, des infamies de cette guerre (3). »

V

Tout était donc fini. Les amis de F. Buloz, sa femme, le pressèrent, dès que les communications furent à peu près rétablies, d'aller prendre un peu de repos; il se rendit alors dans sa chère Savoie. Mais à peine y était-il arrivé, qu'il apprit que Paris, bouleversé, hélas! était en proie à une convulsion nouvelle, le gouvernement à Versailles, des barricades à Montmartre, et, dans l'Hôtel de Ville, un gouvernement improvisé : la Commune.

Le 20, la garde nationale et les soldats de l'armée régulière « lâchent pied et laissent faire; » le 21, « les barricades se multiplient et le désordre est parfait (4). »

Lorsqu'il apprit ces événemens, F. Buloz, déjà très éprouvé

(1) Par l'Assemblée Nationale le 1er mars 1871.

(2) « Nous avons arraché Belfort qu'on ne voulait pas nous rendre, mais en revanche on nous impose l'humiliation de l'entrée dans Paris. » (Jules Favre.)

(3) Mme F. Buloz à Mme R. Combe. Inédite.

(4) Taine, *Correspondance*.

par les luttes passées, fut profondément et douloureusement atteint; il voulut revenir, mais ses amis l'en empêchèrent : « Tout allait bien à la *Revue*, qu'il ne s'inquiétât de rien... » Voici d'ailleurs le télégramme, daté de Versailles, qu'il recevait, le 27 mars, en Savoie :

« Numéro en bonne voie. Sand arrivé. Soignez-vous. Gardez compagnon (1). Veillons à tout.

Signé : Ch. Buloz, Boissier, duc de Broglie. »

A Versailles, devenue capitale provisoire, autour de Thiers, s'étaient groupés Barthélemy Saint-Hilaire, Saint-Marc Girardin, de Rémusat, Louis Vitet... d'autres encore, et presque tous rédacteurs de la *Revue*. Une fois de plus, Mme F. Buloz donna la mesure de son dévouement : très courageusement, elle se rendit de Paris à Versailles, à travers les lignes, pour demander leur aide à ces collaborateurs; elle appelait cela « approvisionner la *Revue*. » Pendant deux mois que dura la Commune, elle fit le voyage neuf fois, et bien difficilement, car les communications étaient peu sûres, les moyens de locomotion des moyens de fortune, et la voyageuse fut souvent obligée de faire une partie de la route à pied. Aussi, ces fatigues, à la fin de la Commune, l'avaient-elles littéralement épuisée.

A son amie George Sand, elle confie :

« Je mène une rude vie depuis ces événemens exécrables, ma qualité de neutre (2) me permet d'aller chercher à Versailles, où tout rayonne, le ravitaillement nécessaire pour entretenir notre *Revue*. Je fais le métier de courrier et ce n'est pas sans fatigue et sans péril quelquefois... Mais, chère amie, je suis si lasse, si triste, si accablée de toutes nos misères, que j'accepte de bon cœur tout surcroît qui me tire de mon accablement. Que je voudrais être loin, ma chère amie, sous le premier arbre venu (3)!... »

Dans le procès-verbal de la séance du 31 octobre 1871, que j'ai déjà mentionné, je note ce passage attestant que la *Revue*, dans ces temps d'épreuve, a pu continuer de paraître... « grâce

(1) Son secrétaire.

(2) Mme Buloz veut dire que comme femme on lui accordait le laissez-passer nécessaire.

(3) Collection S. de Lovenjoul. — Mme F. Buloz à G. Sand, mars 1871, F. 252.

aussi au concours d'une femme dévouée que le rapport s'abstient de désigner, mais que savent nommer les membres de l'assemblée, qui témoignent le désir que leurs sentimens de gratitude soient exprimés à Mme F. Buloz. »

Pourtant, le rapport ne mentionne pas le fait suivant : craignant un moment que la *Revue* ne fût visitée par les émeutiers, Mme F. Buloz prit toutes les sommes qui se trouvaient dans la caisse, — environ 200 000 francs, — les cacha dans la doublure de son jupon, et passa ainsi tranquillement à travers les lignes ennemies, et jusqu'à Versailles, où elle put mettre la caisse de la *Revue* en sûreté... Thiers apprit par Rémusat cet exploit, dont il se plut à féliciter la vaillante femme.

Pendant ce temps-là, la Commune faisait rage, et prodiguait avec abondance ses décrets : « Thiers et les ministres accusés, leurs biens séquestrés, le budget des cultes supprimé, les biens des corporations religieuses confisqués, » dit Taine, et aussi : « leurs journaux, notamment *la Montagne*, demandant la guillotine. » On se battait au début d'avril, et le Mont-Valérien bombardait les insurgés; à F. Buloz qui voulait reprendre sa place rue Bonaparte, Barthélemy Saint-Hilaire télégraphiait le 3 de Versailles :

« On ne peut plus rentrer à Paris, ni surtout en sortir. Hier et aujourd'hui on s'est battu autour du Mont-Valérien, nous avons eu le dessus, mais ce n'est pas fini. »

Le 24, il lui écrivait :

« Monsieur et cher camarade, car nous avons été ensemble à Louis-le-Grand,

« J'ai lu votre lettre à M. Thiers, qui se prêtera à tout ce que vous désirez, et je vais arranger les choses entre lui et M. Saint-Marc et Vitet... Nos affaires vont beaucoup mieux. La Commune se désorganise à Paris, et Versailles se fortifie de jour en jour. J'espère que nos préparatifs touchent à leur terme, et on va agir avec la dernière rigueur très prochainement. Je crois qu'on peut compter sur le succès, et l'on peut même s'attendre à ce qu'il sera acheté sans trop de sang; cette semaine ne se passera pas sans une solution au moins partielle.

« M. Thiers va très bien, et je vous souhaiterais une santé comme la sienne (1). »

(1) Inédite.

Mais M. Barthélemy Saint-Hilaire se leurrait; la lutte fut plus longue qu'il ne l'avait imaginée, — elle devait durer plus d'un mois encore.

« Je pense que la soumission de Paris n'est plus qu'une affaire de temps, écrivait Taine à sa femme, le 9 avril, les troupes sont pleines d'entrain. » Et le 20 : « L'insurrection ne sera pas de sitôt vaincue. »

Cependant, à ces derniers momens, la Commune donnait, par ses manifestations violentes, des signes infaillibles de son impuissance croissante. Déjà, en avril, les *Débats* étaient, par elle, supprimés, et Mme Buloz s'attendait de jour en jour à voir la *Revue* subir le même sort.

Elle le subit, en effet. Un article de M. Beaussire sur le *Procès entre Paris et la Province*, paru le 1er mai 1871, fut le prétexte de cette exécution. L'auteur avait écrit : « Il s'en faut de beaucoup que Paris soit représenté par sa prétendue Commune; il ne l'est pas davantage par l'armée cosmopolite qui combat pour elle... »

M. Beaussire fut « brusquement emprisonné... » et la *Revue* reçut un bref avis d'avoir à cesser de paraître, — ceci le 19 mai. Quelques jours après, le 28 mai, la Commune était vaincue. La *Revue* parut donc le 1er juin, comme d'habitude.

Voici l'arrêt de mort lancé contre elle, au nom du citoyen Le Moussu, glorieux inconnu, qui, s'il n'a pas fait autre chose peudant son règne éphémère, a du moins inspiré l'intéressante pièce qu'on va lire :

Paris, le 19 mai 1871.

COMMUNE
DE
PARIS

CABINET
DU COMMISSAIRE
DE POLICE

« Nous, commissaire, délégué au Comité du Salut public, conformément au décret de ce jour, notifions aux imprimeurs et rédacteurs du journal la *Revue des Deux Mondes*, la suppression de ladite feuille, ainsi que l'article 2 dudit décret, défendant la création de tout nouveau journal.

« Pour le citoyen Le Moussu,
« Le Secrétaire,
« LAUEFER (1). »

(1) Cette pièce porte également, à gauche, un timbre circulaire rouge, contenant ces mots : « Commune de Paris. Commissaire des Délégations. Parquet. »

Mme F. Buloz, écrivant à sa sœur, deux jours après la réception de cet avis, n'en paraît pas autrement émue; elle ne semble émue que de la bataille qui se livre dans Paris. « On se bat d'une façon terrible de Montmartre à la Porte Maillot. Le canon n'arrête ni jour ni nuit. Nous avons bondi, l'autre jour, sous la commotion de Grenelle (1), toutes nos fenêtres se sont ouvertes brusquement. » Et puis : « Tu sais, ma chérie, que la Commune nous a supprimés ? Nous n'avons eu jusqu'à présent aucun ennui (2). »

Malgré la belle sérénité de Mme F. Buloz, il était temps que le second siège prît fin : tout le monde était à bout.

Tels sont les jours cruels qu'a traversés cette *Revue*.

Entourée de soins comme une fille tendrement aimée, sa vie, grâce à eux, ne fut pas interrompue.

Quant à son vieux fondateur, il servit avec elle son pays, car il demeura convaincu que toutes les énergies françaises devaient se consacrer à la grandeur, puis au relèvement de la Patrie. C'est pourquoi, pendant la lutte, il encouragea à la résistance suprême, qu'il considérait comme le suprême rachat, et, après la lutte, il fit entendre obstinément, dans la France dévastée et vaincue, des paroles d'espoir, de concorde et de résurrection.

MARIE-LOUISE PAILLERON.

(1) L'explosion de la poudrière, avenue Rapp.
(2) Inédite, 21 mai 1871.

LA
GUERRE DANS LE LEVANT

SALONIQUE — ERZEROUM — TRÉBIZONDE — BAGDAD

Le canon de Verdun, en soulevant l'émotion du monde entier, a fait oublier la prise d'Erzeroum. Aujourd'hui que la bataille de la Meuse, après deux mois de combats acharnés, constitue définitivement l'échec le plus grave que les Allemands aient subi depuis les batailles de la Marne et de l'Yser et marque très probablement le déclin de leur force offensive, il paraît juste et opportun de revenir à ce théâtre d'opérations d'Orient, où les Alliés ont éprouvé bien des déboires et des revers, et qui garde pourtant toute son importance.

Qui peut douter aujourd'hui, si les Alliés, profitant de la belle victoire des Serbes sur les Autrichiens, en décembre 1914, étaient entrés résolument dans les Balkans par Salonique, au lieu de se laisser hypnotiser par le forcement des Dardanelles et la chimère de la reconstitution de l'union balkanique, que Constantinople et la Turquie seraient passées des mains des Allemands à celles des Alliés, que la Grèce, la Bulgarie et la Roumanie, malgré leurs attaches germaniques, auraient été entraînées sur les routes du Danube, et que la jonction avec les Russes se serait faite dans la plaine hongroise ?

On se demande vraiment comment les diplomaties ont pu oublier que la question d'Orient a été la cause directe de la guerre actuelle et qu'elle tenait une place prépondérante dans le vaste programme de l'impérialisme pangermanique. Le plan politique et militaire allemand visait sans doute l'hégémonie

européenne, même mondiale, et la conquête des pays qu'il considérait comme indispensables à son expansion économique ou relevant de l'obédience féodale du Saint-Empire germanique ; mais dans les restrictions à ses convoitises qu'il pouvait prévoir du fait des surprises de la guerre, on peut affirmer, même à l'heure actuelle, que la sauvegarde de la grande conception Hambourg-Berlin-Vienne-Constantinople-Bagdad est restée toujours la préoccupation principale du Kaiser et des hommes d'État allemands.

Ce serait nier l'évidence que de méconnaître tout l'effort accompli par l'Allemagne, depuis plus de vingt ans, en Orient, — effort qui a abouti à sa maîtrise sur la Turquie, à la défection de la Bulgarie, à l'inertie de la Grèce et de la Roumanie, — et de penser qu'elle ne saurait pas, au cas où elle pourrait ouvrir la conversation qu'elle désire et qu'elle recherche sur les conditions d'une paix de lassitude et d'épuisement réciproques, faire valoir les droits acquis et balancer par les compensations orientales les concessions forcées aux frontières de l'Ouest et de l'Est.

Or, quels que soient les accommodemens consentis en faveur de la France, de la Russie, de la Belgique et de l'Angleterre, — et certes ils ne dépassent pas dans l'esprit des plus modérés, des plus clairvoyans peut-être, des dirigeans allemands les limites du *statu quo ante bellum*, — les Alliés ne pourraient commettre de faute plus grave, plus lourde de conséquences, que d'abandonner l'Orient aux Germaniques. Tout serait remis en question. Rien ne serait changé à l'état de l'Europe, sauf que plusieurs millions de jeunes hommes seraient morts inutilement! Les nations seraient contraintes à rester, comme auparavant, en armes, attendant la reprise fatale et prochaine de la guerre, an gré de la Puissance de proie qui, loin d'être abaissée et vaincue, retrouverait en Orient un accroissement rapide de ses forces de conquête. Il n'y a qu'à regarder une carte pour comprendre le bloc que formeraient les Empires du Centre avec les Balkans, l'Asie Mineure et la Mésopotamie, séparant désormais la Russie de l'Europe occidentale, joignant la mer du Nord au golfe Persique et à la route des Indes, dominant la magnifique façade de la Méditerranée du Levant et le canal de Suez.

A ce compte, l'Allemagne aurait beau jeu à reconnaître

momentanément le manque à gagner en Belgique et en Pologne. Elle ne perdrait rien pour attendre.

Est-il possible qu'on laisse une guerre pareille se clore sur un avenir aussi sombre et aussi incertain? Et quoiqu'on puisse dire que tout se réglera sur les grands fronts de France et de Russie, et que, le jour où nous serons sur le Rhin, et les Russes sur l'Oder, la question d'Orient sera résolue comme celle d'Alsace-Lorraine, il semble, à considérer les rudes batailles qu'il faudra livrer encore contre les fils de fer barbelés et les barrages de projectiles qui continueront à couvrir les lignes successives de résistance des Allemands, que les Alliés aient le plus grand intérêt à s'assurer aussi les positions nécessaires en Orient et à y frapper l'adversaire au point qui lui est peut-être le plus sensible.

Sans préjuger et sans contredire surtout les probabilités de l'offensive générale qui, nous l'espérons, dans le courant de l'été, se déploiera sur tous les fronts à la fois, et dont la menace inquiète déjà les Impériaux, on ne saurait trop répéter et faire comprendre à l'opinion publique, — qui, malgré les blancs de la censure, veut et peut être informée et exerce encore quelque action, — qu'il faut libérer cet Orient de l'emprise germanique et y assurer, comme ailleurs, les bases essentielles de la victoire européenne et de la paix mondiale!

C'est pourquoi, même au milieu du fracas de la canonnade de Verdun, nous devons ne pas oublier ce que représentent Salonique, Erzeroum et Bagdad dans les prochaines et décisives opérations.

***

La prise d'Erzeroum fut une surprise pour les belligérans. En plein hiver, la grande place forte d'Arménie enlevée d'assaut par une armée dont on ne parlait guère depuis un an, les Turcs en déroute! l'événement excitait un grand enthousiasme en Russie et chez les Alliés, et déconcertait les projets plus ou moins sérieux des Impériaux contre Salonique et contre l'Égypte.

Le réveil soudain de l'armée du Caucase, qu'on pouvait croire en quartiers d'hiver dans ces rudes régions, ouvrait-il une campagne nouvelle, préméditée et à longue portée, ou n'était-ce qu'une attaque brusquée dont les suites ne dépasseraient pas l'enlèvement d'Erzeroum? Les bulletins ne tardè-

rent pas à confirmer que les opérations prenaient une certaine ampleur et que les colonnes russes non seulement poursuivaient les Turcs, mais s'étendaient vers des objectifs définis : Trébizonde, Erzindjian, Bitlis. Était-ce le prologue de la libération de l'Arménie et d'une avance stratégique en Asie Mineure?

Avant d'examiner les perspectives que peut ouvrir la marche en avant de l'armée du Caucase, il n'est pas sans intérêt de résumer ce qu'elle a fait depuis le début de la guerre. Ce sera rendre un hommage mérité aux exploits des vainqueurs d'Erzeroum.

*
* *

Lorsque la Turquie, déjà germanisée, prit parti pour les Empires du Centre, ses armées, à peu près organisées par Enver pacha et le général allemand Liman von Sanders, étaient réparties, comme d'habitude, en Thrace, autour de Constantinople, en Syrie et Mésopotamie, en Arménie, en Arabie. Nous ignorons s'il y eut alors un plan germano-turc en vue d'une offensive contre l'Égypte, qui aurait pu être tentée à la faveur de la surprise causée par la détermination de la Turquie. D'ailleurs, l'Angleterre prit ses précautions; elle n'eut pour cela qu'à arrêter les contingens coloniaux qui transitaient par le canal. Et nous savons que la flotte alliée essaya de forcer brusquement les Dardanelles dès le mois de novembre 1914. A peu près à la même époque, un corps expéditionnaire anglo-indien débarquait à Koweït et s'emparait rapidement de Bassorah, menaçant Bagdad.

Les Turcs durent, par conséquence, s'opposer à la double attaque, très logique, qui visait Constantinople et Bagdad, les deux têtes de l'Empire ottoman. Entre les deux, ils pouvaient redouter une offensive des Russes du Caucase sur l'Arménie, champ de bataille traditionnel. Or, c'était de ce côté qu'ils disposaient de forces importantes, trois corps d'armée, les IXe, X^{e} et XIe; ils les renforcèrent du Ier corps et d'une division du XIIIe corps, portant ainsi leurs effectifs à plus de 150 000 hommes.

L'armée russe du Caucase avait été sans doute réduite au profit des armées de Pologne et de Galicie, déjà engagées dans de terribles batailles. Elle avait une mission plutôt défensive, tant du côté de l'Arménie que du côté de la Perse. Non pas qu'elle eût à craindre une agression de ce dernier pays, très

troublé par ses dissensions intérieures, mais parce que les Turcs pouvaient aborder la province transcaucasique aussi bien par l'Azerbeidjan persan et Tauris que par les routes directes de Kars et d'Erivan.

Ces deux villes de Kars et d'Erivan devaient fatalement attirer l'offensive turque : elles sont les deux capitales de la partie de l'Arménie cédée aux Russes par le traité de Berlin de 1878. La masse principale de l'armée turque se concentra assez rapidement au Nord-Est d'Erzeroum sur les routes de Kars et d'Ardahan. Elle attaqua vigoureusement, dès la fin de décembre, l'aile droite russe. Le Ier corps turc entrait à Ardahan, tandis que les IXe et Xe corps débouchaient brusquement sur Sarykhamich, au Sud-Ouest de Kars, tournant et prenant à revers le centre russe qui s'était avancé sur la route d'Erzeroum jusqu'à Kepri-Keuï et qui était aux prises avec le XIe corps. On reconnaît la méthode allemande cherchant l'enveloppement de l'aile et se rabattant par une large conversion sur le centre.

« La bataille s'engagea, dit la relation que nous avons sous les yeux, au milieu de tourmentes de neige et sous un vent glacial. » Le commandement russe sut habilement profiter des intempéries et de la montagne pour faire rétrograder ses troupes, avant qu'elles fussent cernées. La résistance héroïque des arrière-gardes retarda les Turcs, qui montrèrent cependant beaucoup d'impétuosité, et permit aux Russes de ramener leurs réserves et de contre-attaquer. Ils foncèrent sur le IXe corps turc, qui fut à peu près anéanti, puis sur le XIe, qui s'était avancé près de Sarykhamich et fut écrasé à son tour. « Le 15 janvier, la victoire russe était complète. » Les Turcs reculaient en désordre sur Erzeroum. Cette éclatante victoire n'eut d'autre résultat que de briser l'offensive turque. Les Russes ne purent poursuivre leur succès et essayer de s'emparer d'Erzeroum : leurs effectifs n'étaient pas suffisans et l'hiver était rigoureux. En outre, des forces turques s'étaient avancées dans l'Azerbeidjan et avaient occupé Tebris (Tauris). Elles n'y restèrent pas longtemps : les Russes les en expulsèrent dès la fin de janvier. Mais la situation en Perse devenait préoccupante. Les agens allemands y excitaient depuis longtemps les passions hostiles aux Russes et aux Anglais, et l'entrée en ligne de la Turquie risquait de soulever le monde musulman.

C'est bien ce qu'avait espéré la politique impériale. Le jour

où le Kaiser, dans son voyage en Orient, s'était déclaré l'ami des quatre cent millions de Musulmans, qui reconnaissaient, disait-il, l'autorité religieuse du calife de Constantinople, il prévoyait qu'à son appel, plus tard, la Guerre Sainte les entraînerait à sa suite et l'aiderait à réaliser le grand rêve oriental déjà éclos dans son cerveau. Ce dut lui être une de ses plus cruelles déceptions de voir non seulement l'indifférence que le monde musulman, en général, témoigna à l'alliance des Turcs et des Allemands, mais aussi le dévouement des soldats hindous et africains à l'Angleterre et à la France (1).

Après la reprise de Tebris, les Russes, avertis, procédèrent à l'occupation lente et méthodique de la Perse, n'y consacrant que les forces indispensables. Nous verrons plus loin où ils en sont arrivés.

Les deux armées restèrent en face l'une de l'autre pendant toute l'année 1915, sans autres événemens que l'avance des Russes dans la région du lac de Van et l'occupation de Van. Les Turcs se maintenaient, au contraire, solidement dans la région d'Olty, couvrant Erzeroum. Le théâtre d'opérations d'Arménie paraissait bien secondaire, en regard des grands fronts d'Occident et de Pologne, en regard même des Dardanelles. Du côté de Bagdad, la situation restait aussi stationnaire.

A la fin de 1915, la cause des Alliés paraissait bien compromise en Orient. La trahison de la Bulgarie, l'écrasement de la Serbie, la jonction définitive des Austro-Allemands avec Constantinople, relevaient la Turquie défaillante et rendaient vain tout l'héroïsme sacrifié aux Dardanelles. Les Turcs ne parlaient rien moins que de partir, avec le concours des Allemands, à la conquête de l'Égypte !

La décision des Alliés de rester à Salonique changea la face des choses. Si tardive qu'elle eût été, elle a annihilé tout l'effort fait par les Impériaux dans la campagne balkanique de l'automne dernier, elle a réservé l'avenir. En concentrant à Salonique une puissante armée, les Alliés tiennent en suspens la victoire que les Impériaux croyaient acquise, et gardent leur liberté d'action en Orient.

(1) Il ne faudrait pas cependant négliger les sentimens germanophiles qui ont été entretenus en Égypte par le précédent Khédive, et les résultats de la propagande des agens allemands en Afrique, en particulier en Tripolitaine et au Maroc. Une défaite des Alliés en Orient pourrait avoir de graves conséquences.

La reprise de l'offensive russe en Arménie en est la première manifestation.

*
* *

L'arrivée des Russes devant Erzeroum et l'assaut de la ville tiennent du prodige. Il faut dire que les troupes qui ont accompli ce fait d'armes appartiennent à ces corps du Caucase et de Sibérie que rien n'arrête, ni les neiges et les glaces de l'hiver, ni les chaleurs de l'été, ni les obstacles du terrain. Quand on pourra connaître en détail les batailles livrées par nos Alliés d'Orient sur cet immense front qui va de la mer Baltique à l'Arménie, une magnifique part sera réservée aux Caucasiens et aux Sibériens. Et leurs exploits ne sont pas terminés.

Il faut se rendre compte de ce qu'était la place forte d'Erzeroum et quelle forte organisation défensive les Russes ont si rapidement brisée.

La ville d'Erzeroum, qui est à l'altitude de 2000 mètres, est située dans une de ces plaines, anciens bassins lacustres, fréquentes sur les hauts plateaux arméniens et anatoliens. La branche occidentale de l'Euphrate, ou Kara-Sou, y débouche de la montagne et coule à travers des marais qui couvrent au Nord l'accès de la ville. Erzeroum est adossée aux pentes du Devé-Boïnou, sur lequel s'élèvent les forts avancés de la place vers l'Est. Au Sud, les monts Palanteken se dressent à plus de 3000 mètres de hauteur, dominant la plaine de 1 200 mètres. Entre les deux chaînes, une dépression ouvre la route de Kars sur la plaine de Passine.

La vue autour d'Erzeroum est magnifique; les montagnes ont un aspect sévère et grandiose; les villages apparaissent à demi cachés dans les rudes vallées. De nombreux ruisseaux descendent vers la ville à travers les rues elles-mêmes; aussi l'eau ne manque pas, mais elle transforme la ville en un vaste bourbier; les pluies passent en torrens. L'intérieur de la ville est par conséquent peu agréable; l'absence de verdure aggrave l'impression de gris sale que donnent les maisons, mal construites en pierres volcaniques. Pourtant, de belles mosquées, des hammam et des soukh bien construits laissent à la ville cet éclat apparent qui caractérise les villes d'Orient. L'école Médrissa, avec ses portes ouvragées et ses deux minarets élégans et harmonieux, rappelle l'art arabe du XIIe siècle.

Erzeroum est en effet une très ancienne ville. Elle est au carrefour des routes les plus directes qui relient la Mésopotamie à la Mer-Noire et le Caucase à l'Asie-Mineure. Son nom, Erzen-er-roum, veut dire : terre des Romains. Capitale de l'ancien royaume arménien, elle fut occupée par les Romains, puis par les Byzantins, et elle tomba avec l'Empire grec sous la domination turque.

La population, fort mélangée d'Arméniens, de Persans et de Juifs, ne dépasse guère 50 000 habitans. Ses ouvriers forgerons sur cuivre et sur bronze sont connus en Orient, ainsi que ses tanneurs et ses fabricans de babouches.

Le climat est rude, mais salubre, par suite de l'altitude : l'hiver est très rigoureux, et l'été modéré.

Sa situation stratégique en a fait une place forte. D'abord entourée de remparts, la citadelle, dominée par les hauteurs voisines, était incapable de soutenir une attaque par le canon. Les Turcs, sous la direction des Allemands, en avaient fait un camp retranché d'une forme particulière. En effet, toute l'organisation défensive est tournée vers l'Est et barre les routes du Caucase, en particulier la route de Kars. La chaîne Devé-Boïnou au Nord-Est, la chaîne Palanteken au Sud, étaient tenues et reliées par des forts à la moderne bien armés. A 20 kilomètres au Nord, deux forts gardaient la route d'Olty. Plusieurs petits forts défendaient les abords immédiats de la place.

Erzeroum, ainsi protégé, était devenu le grand centre des approvisionnemens et des réserves de l'armée turque d'Arménie. La valeur de ses fortifications, la puissance des canons Krupp, le matériel, tout à fait excellent, qui y était concentré, la force numérique de sa garnison, et la présence même de la troisième armée turque, semblaient rendre invraisemblable une chute rapide de la place. Cette guerre nous a donné bien des surprises; nous avons vu des camps retranchés réputés tomber, comme les murailles de Jéricho, sous l'écrasement des obus de 305 et de 420. Sauf celui de Przemysl, les sièges ont duré à peine quelques semaines. L'enlèvement d'Erzeroum, en cinq jours, en plein hiver, est, croyons-nous, sans exemple dans l'histoire des guerres, d'autant qu'il a coïncidé avec la défaite et la déroute d'une armée qui aurait pu s'y accrocher et prolonger la résistance.

On ne saurait trop admirer avec quel art et quel mystère

ont été préparées les opérations sur Erzeroum. On y reconnaît bien la maîtrise du grand-duc Nicolas !

Jusqu'à la fin de décembre, l'état-major turc n'a rien soupçonné. Même quand les premiers engagemens témoignèrent de la reprise de l'offensive russe, les politiciens de Constantinople n'y attachèrent aucune importance. Toutes les forces disponibles étaient employées en Thrace, en Syrie, en Mésopotamie. On préparait l'attaque de l'Égypte ! Ce ne fut qu'en apprenant l'apparition des Cosaques aux abords d'Erzeroum et la défaite de Kepri-Keuï que les divisions turques de Syrie et du vilayet de Smyrne furent dirigées à la hâte sur Angora, et que Sanders pacha fut nommé au commandement de l'armée d'Arménie.

Le plan du grand-duc Nicolas paraît avoir été fondé sur la surprise d'une attaque à fond en plein centre turc avant le dégel. Les corps d'aile de l'armée turque étaient trop loin, à Olty et au lac de Van, pour intervenir à temps, et ils devaient d'ailleurs être tenus en respect par de forts détachemens.

On pouvait espérer que la rupture et la retraite du centre détermineraient un tel ébranlement que les Russes arriveraient en même temps que leurs adversaires en face d'Erzeroum, ne leur laisseraient pas le temps de se ressaisir, et qu'ainsi la défense de la place serait paralysée par l'encombrement des fuyards. Il n'y avait pas d'ailleurs à songer à faire un siège régulier, d'abord à cause de l'hiver, ensuite parce que le chemin de fer du Caucase, Tiflis-Kars, ne dépassait pas Sarykhamisch, à 140 kilomètres d'Erzeroum, et qu'il était impossible d'amener l'artillerie lourde nécessaire. Les journaux russes, auxquels nous empruntons ces détails, racontent que les soldats russes étaient obligés de monter les canons à bras sur les pentes couvertes de neige, et qu'ils ont combattu en janvier et en février par des froids de 20 à 25 degrés, sous des tourmentes et avalanches de neige, la figure brûlée éclatant en ampoules. Les chameaux épuisés se traînaient sur les genoux.

Le succès de cette audacieuse campagne ne pouvait donc être assuré que par la rapidité de l'attaque. Il fallait enlever Erzeroum de vive force ou se remettre sur la défensive. Tout a cédé devant la volonté de fer des chefs et des soldats : les Turcs, les élémens déchaînés, et la place elle même !

L'armée du Caucase a commencé ses opérations pour ainsi dire avec l'année 1916, en tenant compte de l'écart de treize

jours qui existe entre les deux calendriers, d'Occident et d'Orient. Elle a attaqué brusquement à la fois sur Olty, Tortoum et Kepri-Keuï. Le 19 janvier, les Turcs, pris de panique, fuyaient par les routes qui convergent à Erzeroum, abandonnant blessés, prisonniers, armes, munitions. Les Cosaques les pourchassaient de si près qu'ils arrivèrent en même temps qu'eux sur les glacis des forts d'Erzeroum. La déroute du centre fut si brusque et l'attaque d'Erzeroum si rapide que les fractions de l'armée turque qui se trouvaient aux ailes ne purent revenir sur Erzeroum et durent faire retraite, au Nord par la vallée du Tchorok sur Baibourt, au Sud par Mouch.

Les Russes débouchèrent sur Erzeroum en trois colonnes, au Nord et à l'Est, par les routes d'Olty et de Kars, et au Sud par le défilé de Palanteken.

L'assaut fut immédiat. La colonne du Nord enlevait les forts Kara-Sulek et Tafta, et tournait ainsi les défenses du Devé-Boïnou. L'attaque du centre emportait les forts Graz, Topolaki, Aksi-Tchaka, Siwchli, tandis que celle du Sud abordait le Palanteken. On doit reconnaître que la garnison se défendit avec acharnement; elle fit d'énergiques contre-attaques sur les marais glacés du Kara-sou et sur les pentes du Palanteken. Mais, comment résister à ces soldats russes qui dévalaient des montagnes en se laissant glisser assis sur la neige à toute vitesse, comme s'ils tombaient des nuages?

Une habile manœuvre de la colonne du Nord enveloppa les Turcs qui résistaient dans la plaine. Puis l'assaut est donné à la troisième ligne des forts. Partout les drapeaux russes apparaissent, sur le Devé-Boïnou comme sur le Palanteken. Les Cosaques entrent à Erzeroum, traversent la ville, et se jettent à la poursuite des débris de la garnison et de la troisième armée, qui s'enfuient par les chaussées de Baïbourt et d'Erzindjian.

Il est à remarquer qu'Erzeroum n'a pas capitulé. La place fut évacuée par les divisions turques décimées. Elle ne put être investie. Mais le butin fut énorme. Non seulement presque tout l'armement du camp retranché tombait aux mains des Russes, mais la troisième armée turque perdait à peu près toute son artillerie de campagne et laissait un très grand nombre de prisonniers.

La 34e division était à peu près anéantie.

Nous manquons encore de données précises pour faire le

récit que mériterait cet assaut inouï d'un camp retranché. Il a duré sans interruption cinq jours et cinq nuits. Le fort de Kara-Subek a été enlevé en cinq heures. Et l'on peut s'imaginer, d'après ce trop pâle résumé, ce qu'ont été l'escalade de ces glacis de neige, l'enlèvement des tranchées revêtues de glace, le combat sans trêve par un froid terrible! Mais tout cela est si lointain pour nous, qui tressaillons chaque jour à la lecture des communiqués de la terrible bataille de Verdun, que nous ne pouvons que donner une pensée fugitive à de tels exploits. Saluons cependant ces héros du Caucase et leur chef, le général Youdenitch!

Après l'entrée à Erzeroum, non seulement les colonnes russes ont poursuivi les Turcs avec vigueur, mais elles ont continué leurs opérations suivant un plan qui paraît bien défini, quoique sujet à des lenteurs qu'expliquent la nature du pays et la saison.

Avant de s'avancer directement d'Erzeroum sur Erzindjian, il était indispensable de refouler tous les corps turcs qui s'échappaient par la vallée du Tchorok, et dans la région de Mouch par la vallée de l'Euphrate inférieur (Murad Sou), et de s'emparer de Trébizonde, le grand port de la Mer-Noire, et de Bitlis, près du lac de Van.

La possession de Trébizonde importe avant tout pour établir la liaison par mer. La flotte russe est à peu près maîtresse de la Mer-Noire. Nous disons « à peu près, » car des sous-marins allemands ont été signalés à plusieurs reprises, sortant du Bosphore ou de Varna. Et si l'on en croit certaines informations récentes, quelques transports turcs auraient réussi à arriver à Trébizonde sous la protection du *Breslau*. Les Russes ont donc marché sur Trébizonde, à la fois par la côte, en partant de Batoum, et par la vallée du Tchorok, en traversant les chaînes abruptes du Lazistan. A l'heure où nous écrivons, une dépêche annonce la prise de Trébizonde. Les opérations que nous prévoyons vont être facilitées.

Bitlis est une des poternes du Taurus arménien; elle ouvre la route directe du Tigre et de la Mésopotamie. Mouch et Bitlis ont été occupées très vite. Toute la région du lac de Van est nettoyée. Mais les Russes se trouvent en face des Kurdes qui tiennent les revers méridionaux du plateau arménien.

Il est assez difficile de préciser la situation exacte des avant-

gardes russes. Nous pouvons estimer qu'elles se sont avancées sur toutes les routes qui partent d'Erzeroum, couvrant les concentrations nécessaires (1). Nous ignorons également les effectifs de l'armée du grand-duc. Ils ont été sans nul doute considérablement renforcés, soit avec une partie de l'armée qui fut rassemblée vers octobre et novembre dernier à la frontière roumaine en vue de porter secours aux Serbes, et qui ne put obtenir de la Roumanie libre passage à travers la Dobroudja, soit avec des troupes de Sibérie et de l'Oural.

Le front sur lequel opère cette armée est très vaste, de Trébizonde à la frontière de l'Azerbeidjan persan. Mais le caractère montagneux de ces régions permet d'économiser les forces en concentrant les colonnes sur les routes des grandes vallées, les seules praticables à l'artillerie et aux convois, et en assurant les liaisons par des détachemens légers. Néanmoins, si l'avance actuelle des Russes n'est que le prélude de grandes opérations dans le Levant, le commandement devra disposer de plusieurs centaines de mille hommes. Car il faut compter qu'à mesure que les opérations s'étendront en Asie Mineure, les réserves dont disposent les Turcs pourront intervenir utilement. En effet, le théâtre de guerre du Levant diffère de ceux de l'Europe, non point tant par le relief du sol et le climat que par le manque de voies de communication, en particulier de chemins de fer.

Nous ne pouvons préjuger les opérations elles-mêmes qui dépendent de la volonté et des forces des Russes et de leurs alliés. Mais, puisque la prise d'Erzeroum n'a pas été un fait de guerre exceptionnel et isolé, et qu'elle a déjà entraîné l'occupation et, on peut le dire, la libération d'une partie de la malheureuse Arménie, il semble opportun d'examiner les conditions dans lesquelles peut se développer une stratégie offensive en Asie Mineure.

*
* *

Les opérations en Asie Mineure (2) sont en étroite corrélation avec celles des Balkans, car elles ont un objectif unique :

(1) Les derniers communiqués russes annoncent que des attaques turques contre le centre de l'armée russe ont été repoussées. Il y a donc eu un retour offensif des Turcs, qui s'explique par l'arrivée des renforts.

(2) Consultez les cartes d'Asie Mineure dans les grands atlas Hachette, Vidal Lablache, Niox, et les éditions spéciales publiées pour la Guerre.

Constantinople, c'est-à-dire la ruine de l'Empire ottoman et, par le fait même, la défaite de l'Allemagne et la solution de la question d'Orient au profit des Alliés. Mais il est certain que Salonique est plus près de Constantinople qu'Erzeroum et Bagdad, et que l'attaque principale doit partir de la base d'opérations la plus avantageuse. Tout ce qui peut seconder cette attaque principale, diviser et détourner l'ennemi, lui enlever de ses ressources et de ses disponibilités, n'en doit pas moins entrer dans les calculs de l'offensive stratégique. Or, nous savons ce qu'est l'Asie Mineure pour la Turquie : c'est le réservoir de son armée et son magasin à vivres.

L'attaque des Dardanelles était logique, elle visait Constantinople au plus court, et la possession des Détroits avait une double et heureuse conséquence : elle assurait la liaison avec la Russie, elle coupait les Balkans de l'Asie Mineure. Il ne s'agit plus de la reprendre, puisque aux Turcs se sont ajoutés les Bulgares. Avant d'entrer à Constantinople, il faut battre les Bulgares et entrer à Sofia.

Mais il tombe sous le sens que l'offensive de Salonique sera puissamment soutenue si les Turcs sont obligés de faire face aux armées alliées en Asie Mineure. Cela ne veut pas dire sans doute que Salonique attendra que les armées d'Erzeroum et de Bagdad soient sur la rive d'Asie en vue de Sainte-Sophie. Seulement, le jour où ces armées entreraient en Anatolie et en Syrie, le sort de la Turquie serait décidé.

Reste à savoir si cela est possible. Nos lecteurs voudront bien admettre le postulat que j'ai posé, en tête de cet article, sur la nécessité qui s'impose d'agir en Orient et de considérer le front balkanique au même titre que les autres fronts. La victoire dans les Balkans, en rouvrant le chemin de Vienne aux armées alliés, — y compris les Italiens, — serait aussi féconde que le forcement des lignes allemandes en France et en Russie. Personne n'en doute, mais on diffère d'avis sur les possibilités d'exécution. Pour en raisonner à coup sûr, il faudrait avoir les élémens de certitude dont disposent seuls les Gouvernemens, c'est-à-dire : les tableaux des effectifs restans, du matériel et des munitions, les moyens de transport des ravitaillemens, les renseignemens contrôlés sur la situation de l'adversaire. Mais, même ainsi documentés, les chefs politiques et militaires peuvent se tromper et rester indécis. Nous en avons eu des

exemples dans cette guerre dont la prolongation douloureuse est certes due au défaut de vues d'ensemble autant qu'aux divergences fatales des coalitions. Aussi est-il permis, sous réserve de la censure bien entendu, d'essayer, même avec des renseignemens insuffisans, d'orienter les esprits, et peut-être d'incliner les Gouvernemens vers des résolutions capables d'abréger la durée du sanglant sacrifice.

La question que nous nous posons est celle-ci. Les Russes sont en Arménie, à Erzeroum, à Trébizonde, à Bitlis; les Anglais sont près de Bagdad et en Égypte. Comment peuvent-ils combiner leurs opérations de manière à se joindre et à marcher sur Constantinople?

Regardons la carte.

D'Erzeroum et de Trébizonde les Russes ont à franchir un millier de kilomètres pour atteindre le Bosphore. La route la plus directe est par le littoral de la Mer-Noire, de Trébizonde à Samsoun, de Samsoun à Héraclé, d'Héraclé à Scutari. La route d'Erzeroum passe par Sivas et Angora où elle retrouve le chemin de fer.

L'armée russe qui s'avancerait en Anatolie doit suivre ces deux routes. La colonne du littoral a l'avantage d'avoir ses ravitaillemens assurés par la flotte et d'être pour ainsi dire convoyée par elle; mais la route est resserrée entre la mer et les hauts escarpemens qui la bordent de très près, et fréquemment coupée par de petits torrens, tantôt à sec, tantôt gonflés par les pluies.

La colonne centrale aurait un double rôle : refouler les Turcs successivement de Sivas, d'Angora, de toute l'Anatolie, et se tenir en liaison avec la colonne du littoral, séparée d'elle par une distance moyenne de 150 à 200 kilomètres. Les ports de la Mer-Noire sont reliés à l'Anatolie par de vieilles routes, connues sous le nom d'Échelles du Levant.

Angora (Ancyre) est le terminus de la voie ferrée Scutari-Eskicheïr. Peut-être les Allemands l'ont-ils prolongée de quelques kilomètres dans la direction de Sivas. D'Erzeroum à Sivas, il y a 450 kilomètres environ, de Sivas à Angora à peu près autant. La grande difficulté est donc de relier les armées russes par une voie ferrée au terminus du chemin de fer du Caucase, Sari-khamich. Il est probable que le tronçon jusqu'à Erzeroum est en construction, mais au delà peut-on prévoir que la pose

du rail suivra la marche des colonnes? Tout est possible avec des ingénieurs, de la volonté, du matériel et des travailleurs. Mais le ravitaillement peut être organisé par les moyens ordinaires, en réparant les routes. Ce que les Turcs ont fait pour leur armée d'Arménie, les Russes l'accompliront encore mieux, d'autant qu'ils auront la maîtrise des ports de la Mer-Noire. Ils ne doivent pas s'attendre à trouver des ressources dans le pays. Les Turcs y auront passé! Et quels que soient les succès de l'offensive russe, les Turcs auront le temps d'achever la ruine de ces malheureuses contrées.

Une autre direction s'ouvre aux Russes en partant de la base de l'Arménie; c'est celle d'Alexandrette et d'Alep. Deux routes y conduisent : d'Erzeroum par Erzindjian et Kharpout sur Marach, de Bitlis par Diarbékir sur Ourfa et Alep. La première descend les défilés du Taurus par la vallée de l'Euphrate ou par celle du Djiboum, la seconde entre directement dans la Haute-Mésopotamie et aboutit au chemin de fer en construction d'Alep à Bagdad. Même dans l'hypothèse d'une marche sur Constantinople par l'Anatolie, les Russes doivent diriger des forces importantes sur ces routes pour couvrir et flanquer la colonne principale du centre. Mais le but à atteindre de ce côté est autrement sérieux qu'une mission de flanc-garde.

Voici ce qu'écrivait en 1882 le général Niox, alors professeur de géographie militaire à l'École de Guerre :

« La route d'Erzeroum à Alexandrette et Antioche est la ligne la plus courte par laquelle les Russes peuvent atteindre le littoral de la Méditerranée, et par conséquent un des objectifs principaux de leur entreprise. Si, un jour, ils arrivent à s'établir militairement sur cette ligne, ils intercepteront tout le commerce des Indes par terre. Les Anglais, surveillent avec attention leurs progrès et les entravent par tous les moyens possibles. La conquête d'Alexandrette par les Russes, en leur donnant un débouché sur la Méditerranée à peu de distance du canal de Suez, aurait une importance peut-être plus grande que la conquête de Constantinople. Aussi l'Angleterre s'est-elle hâtée de négocier avec la Sublime-Porte l'occupation de l'île de Chypre, et s'immisce-t-elle dans les questions d'organisation intérieure des provinces de l'Asie Mineure (1). »

(1) *Géographie militaire. Le Levant. Le bassin méditerranéen.*

C'était en effet l'époque où la rivalité de l'Angleterre et de la Russie était le plus âpre en Orient. La Russie s'était avancée dans l'Asie centrale jusqu'aux confins des Indes. Elle avait construit le Transcaspien. Les généraux russes parlaient couramment de l'attaque des Indes. La question d'Égypte était devenue aiguë. L'influence de la Russie paraissait prépondérante à Constantinople. Or, c'est à ce moment que l'Allemagne, profitant très habilement des circonstances, commença sa pénétration en Orient. Elle sut écarter la Russie et l'Angleterre de ce terrain où elles se menaçaient réciproquement, et y prendre leur place. La Russie s'en fut vers un rêve de domination asiatique jusqu'en Extrême-Orient, où elle allait se heurter au Japon; l'Angleterre reprit ses démêlés avec la France, dont la politique coloniale l'inquiétait, et tourna son attention vers l'Afrique. Le *Drang nach Osten* allait devenir la grande conception germanique et se traduire pratiquement par le chemin de fer de Bagdad et la colonisation de l'Asie Mineure et de la Mésopotamie.

Or, aujourd'hui, les Russes et les Anglais ont enfin compris le danger. Et, nous ne nous lasserons pas de le répéter, cette entente tardive a amené l'Allemagne à déchaîner la guerre pour préserver l'œuvre de domination qu'elle avait élaborée en Orient et qu'elle comptait étendre à l'Occident et au monde entier.

Tout est changé du coup dans le Levant, et il ne s'agit plus de craindre que les Russes s'établissent en conquérans sur la ligne Erzeroum-Alexandrette. Les Anglais sont en Mésopotamie et en Égypte, et, unis désormais aux Russes, ils luttent pour expulser les Germaniques du Levant et libérer les nationalités opprimées et saignées par le tortionnaire ottoman.

Or, où peuvent se joindre les Anglais et les Russes, sinon précisément à Alep et Alexandrette? Et comment n'y ont-ils pas songé plus tôt? L'histoire de cette guerre nous révélera plus tard d'étranges et inexplicables erreurs. Il ne pouvait guère en être autrement, dans la surprise des événemens et par suite des situations respectives des belligérans. L'étendue et la violence de la lutte ont dépassé tout ce qu'avaient pu imaginer les doctrinaires de la politique internationale et de la guerre moderne. Seuls peut-être les Allemands avaient prévu le développement formidable du conflit et s'y étaient préparés en

conséquence, et ils sont restés pourtant en dessous de leur prévoyance.

Du jour où la Turquie s'est faite la vassale et la complice des Impériaux, les Alliés avaient toute liberté pour trancher enfin la question d'Orient. La neutralité de la Turquie, forcément bienveillante aux Allemands, eût été plus gênante pour les Alliés que son hostilité déclarée. Il semble bien que l'Angleterre l'ait compris et qu'elle ait eu le ferme dessein d'abattre rapidement la Turquie et de rattacher du coup tous les Balkaniques à la cause des Alliés. L'attaque des Dardanelles le prouve bien. Nous savons ce qu'elle a donné. D'autre part, un corps expéditionnaire fourni par l'Inde débarquait à Koweït et s'emparait presque sans coup férir de Bassorah. Un pas de plus, il était à Bagdad! mais la force et peut-être la volonté ont manqué! Et après s'être approchée jusqu'à Ctésiphon à la fin de 1915 (!) la division Townshend s'est fait bloquer à Kout-el-Amara et attend depuis trois mois qu'on vienne la délivrer, ce à quoi s'efforce lentement la division Gorringe. Les inondations, paraît-il, entravent les opérations!

La vérité est que l'attaque anglaise du golfe Persique a été faite sans plan défini et sans les moyens nécessaires. N'insistons pas sur les fautes, et voyons ce qu'on peut faire aujourd'hui (1).

On ne peut douter que le drapeau anglais flottera bientôt sur Bagdad, si les Anglais le veulent bien. Attendront-ils que les détachemens russes, qui filtrent peu à peu à travers le Louristan persan, sur la route de Kermanschah à Bagdad, viennent sonner leurs fanfares aux portes de la vieille cité des Califes? Et n'est-ce pas le moment d'une action décisive, combinée avec les Russes, pour gagner la première étape qui doit amener la jonction définitive? Nous ignorons aussi, comme beaucoup d'autres choses, quel est l'effectif des troupes russes qui opèrent en Perse; ces troupes doivent appartenir aux corps transcaspiens, leur avance en Perse a été lente, elles ont dû nettoyer le pays de la tourbe des agens allemands, mais elles sont à Ispahan et à Kermanchah. De Kermanchah à Bagdad, il y a environ 300 kilomètres.

(1) Nous rendons pleine justice à l'effort de nos Alliés. Il a été mis en lumière par M. Steed, l'éminent rédacteur du *Times*, dans une conférence faite à « Foi et Vie. » Nous savons que, comme nous, l'Angleterre est revenue de loin! Mais elle a eu beaucoup à apprendre, militairement et diplomatiquement! Et sa lenteur garantit sa ténacité historique.

Si donc les Anglais veulent prendre en Égypte une partie des forces qu'ils y ont immobilisées pour défendre le canal, l'armée de Mésopotamie sera en état de monter sur Bagdad, et d'en faire la base des opérations vers Alep et Alexandrette. De Bitlis à Alep par Diarbékir, la distance est d'environ 500 kilomètres. De Bagdad à Alep, par la vallée de l'Euphrate, il faut compter 800 kilomètres. L'objectif n'est donc pas à portée de la main, et ne peut être atteint qu'au bout de plusieurs mois, et non sans difficultés. Une campagne d'été en Mésopotamie, avec de forts effectifs, exige une sérieuse préparation; mais les Russes et les Anglais ont l'expérience des expéditions de ce genre.

Il y a tout lieu de croire que les Russes arriveraient les premiers dans la région d'Alep et d'Alexandrette. Les Anglais ont un autre moyen de leur donner leur concours, tout simplement en débarquant à Alexandrette. L'idée n'est pas nouvelle. N'en a-t-on pas parlé dans les Conseils qui ont précédé la constitution de l'armée de Salonique?

Bref, on est allé à Salonique, on n'est pas allé à Alexandrette. Il est encore temps d'y débarquer des troupes d'Égypte, à moins que... elles n'aient été transportées déjà ailleurs!

Il n'y a pas de doute qu'une certaine confusion s'est produite depuis la prise d'Erzeroum sur la répartition des forces en Orient. Et les communiqués de la dernière Conférence des Alliés ne nous ont rien appris de ses décisions au sujet de l'Orient.

Cette incertitude est pénible pour ceux qui, comme nous, sont convaincus de l'importance du front d'Orient. Par suite des fautes de 1915, la situation y est fort compliquée. Mais de l'exposé que nous venons de faire, et qui, nous l'avouons, repose plus sur des intuitions que sur des documens précis, n'est-il pas possible de dégager quelques conclusions aussi fermes que modérées?

D'abord, il faut *agir* en Orient. L'immobilité et l'inaction sont des signes de faiblesse pour les Orientaux. La prise d'Erzeroum a eu un très grand retentissement parce qu'elle a montré que la force russe était intacte. La prise de Bagdad produirait le même effet. Mais, si Russes et Anglais en restaient là, qu'y aurait-il de changé?

Au contraire, que les Russes et les Anglais s'établissent for-

tement sur le front Trébizonde-Sivas-Alexandrette, quelles seraient les conséquences ? La Mésopotamie, la Syrie et l'Arabie désormais séparées de l'Empire ottoman, Arabes et Syriens se rallieraient aux Alliés. Les armées turques, obligées de défendre l'Anatolie, ne pourraient plus participer aux opérations des Balkans. Et déjà ne voit-on pas tous leurs effectifs disponibles se porter vers l'Arménie, abandonnant la Thrace et les Bulgares (1) ?

En outre, les flottes alliées peuvent, par de rapides et fréquentes croisières, tenir les ports de Smyrne, d'Adalia, de Mersina, de Beyrouth, sous la menace de bombardement et de débarquement. Les Turcs se laissent facilement émouvoir par ces démonstrations. Et l'on se demande comment nous ne sommes pas encore à Beyrouth.

Nous voulons souhaiter, en terminant cet article, que les événemens ne démontrent pas bientôt toute l'importance de ce théâtre d'opérations. Il est encore temps d'y faire l'effort qui convient et qui peut avoir les résultats décisifs que nous avons indiqués. Salonique, Erzeroum, Trébizonde, Bagdad, Alexandrette, Smyrne, Sofia, Constantinople ! Ces noms ont gardé toute leur valeur historique. Que l'Angleterre et la Russie s'en souviennent à cette heure solennelle où se jouent les destinées de l'Europe ! Comme on l'avait prédit, la question d'Orient a mis le feu au monde entier. L'Allemagne n'arrêtera l'effroyable hécatombe humaine que lorsque l'Orient lui sera définitivement arraché. Et nous persistons dans notre conviction que cette première défaite serait le prélude du reflux germanique sur le Rhin et sur l'Oder.

Général MALLETERRE.

(1) Des renseignemens que nous recevons nous indiquent, en effet, que les Turcs se concentrent actuellement en Asie Mineure pour arrêter les Russes. Ils ne veulent plus entendre parler de Salonique. L'armée turque, qui a beaucoup souffert aux Dardanelles et en Arménie, ne doit pas dépasser 500 000 hommes; mais les meilleurs élémens et la plupart des officiers ont disparu. On compte environ 50 divisions, dont beaucoup à effectif très réduit. La grosse masse de l'armée est en Asie Mineure; quelques divisions défendent la capitale et le gouvernement jeune-turc. Sept divisions sont en Mésopotamie, deux en Syrie, une à Alexandrette, deux ou trois dans la région de Smyrne. Quatre sont encore en Arabie. Les Turcs ont reçu de l'artillerie allemande, mais leurs ravitaillemens sont difficiles à travers l'Asie Mineure. On voit à quelle dispersion de ses forces est contrainte la Turquie.

L'APÔTRE DES INDES ET DU JAPON

FRANÇOIS DE XAVIER

III [1]

DE GOA AUX ILES MOLUQUES

VI. — LES JOURS DURS COMMENCENT

Il ne suffisait pas de conquérir des âmes : il fallait organiser la conquête. Les catéchistes que François laissait dans les villages convertis, dépositaires des prières traduites, n'avaient aucune autorité. Il soupirait après la venue de Micer Paul et de Mansilhas. Ils avaient dû, depuis longtemps, débarquer à Goa ; et, bien qu'on sût qu'il les attendait, on ne se hâtait point de les lui envoyer. On mettra souvent beaucoup de nonchalance à lui obéir. En décembre 1543, toujours sans nouvelles, il retourna à Goa, où il trouva ses deux compagnons installés au collège de Sainte-Foi. L'Évêque avait eu besoin d'eux et les avait gardés. Une cruelle épidémie s'était abattue sur la ville. Le gouverneur avait fait taire les cloches de la cathédrale qui sonnaient trop de funérailles. Le clergé n'avait point chômé. Mais il s'était plus occupé des morts que des vivans qui sont moins commodes ; et sans doute le fléau avait encore démoralisé la population. François laissa Paul à Sainte-Foi : il prit avec lui

(1) Voyez la *Revue* du 15 février et du 15 mars.

Mansilhas, un prêtre espagnol, un prêtre indigène et un vieux soldat, Juan de Artiaga, qui aurait fait un bon suisse à Pampelune, mais qui se montra si têtu et si brouillon que François fut obligé de le congédier. Tels étaient les tâcherons qu'il ramenait sur la côte de la Pêcherie.

La situation avait un peu changé. C'est le lendemain des conversions qui est dur pour les convertis et pour les convertisseurs. Les superstitions et les mauvaises habitudes, un instant éblouies, rouvrent les yeux et se ressaisissent dans la somnolence de la vie familière. La religion chrétienne est une lutte perpétuelle; et toute espèce de lutte répugne au tempérament apathique de l'Hindou. Moyennant quelques rites et quelques offrandes, il ne demandait à ses dieux que de ne pas le tourmenter. Mais voici un Dieu qui empêche les gens de dormir. Ils deviennent impatiens et de mauvaise humeur. Mansilhas, qui comptait sur de timides néophytes, fut désappointé. Il n'était déjà pas très intelligent en Europe : que fut-ce sous le soleil de l'Inde! Les Paravers ne tardèrent point à flairer en lui un homme très inférieur au Père François. Ses brusqueries et ses colères, qui provenaient surtout de son incompréhension, compromettaient l'œuvre de l'apôtre. Mais François l'aimait. Dans l'affection qu'il lui portait, il entrait un peu de gratitude pour celui qui s'était offert de si bon cœur à l'accompagner, un peu de pitié aussi et l'attrait de la difficulté qui séduit les grandes âmes lorsqu'elles veulent utiliser même les rebuts et fertiliser même les cailloux. On retrouve presque toujours derrière les hommes exceptionnels un de ces êtres gauches, maladroits, mal venus, qu'ils traînent affectueusement dans leur orbite. Ils sont parfois forcés de les lâcher en route; et c'est ce qui arriva en 1548. Mansilhas appelé aux Moluques refusa de recommencer une exploration en pays païen : il en avait tout son soûl. Exclu de la Compagnie, il n'en resta pas moins attaché à François. Ainsi de vieilles domestiques, qu'un coup de tête a chassées de chez leur maître, n'ont d'autre joie dans la vie que de le saluer de loin et, quand il a trépassé, de fleurir sa tombe.

Pour le moment, il était encore docile; et François lui écrivait de Punicale, de Manapad, de Tuticorin, de Trichandur, de toutes les villes de la côte, d'où il dirigeait ses travaux, des lettres charmantes que Mansilhas nous a conservées, seule

marque d'esprit qu'il ait jamais donnée. François lui prêchait la patience, la bonté. Il le consolait de ses tribulations; il l'élevait à ses propres yeux : « Rendez toujours grâce à Dieu de vous avoir choisi pour un office aussi noble que celui que vous remplissez. » Jamais dans ces petites lettres écrites à la hâte un mot qui sente le maître. Les ordres sont donnés sous forme de prières. Mais les prières sont instantes et vous tiennent continuellement en haleine. Un jour dans ce village, le lendemain dans un autre. Que devient le petit Mathieu? Visitez les chrétiens de Punicale. Ceux qui enseignent les enfans s'acquittent-ils bien de leur tâche? Hâtez-vous de bâtir une église. Mansilhas le lit et sue à grosses gouttes. François l'associe à ses inquiétudes. Bien plus, il lui confie ses tristesses. Il lui parle comme à un ami et même comme il ne parle pas à ses amis. Mansilhas est un des rares hommes qui aient entendu tomber de sa bouche des aveux de découragement.

Le succès de François chez les Paravers avait probablement décidé l'envoi d'un capitan et de quelques soldats à Tuticorin. L'apôtre les avait-il demandés? Ce ne serait pas impossible. En tout cas, ils y seraient venus sans qu'il les demandât. Des chrétiens et des perles : double aubaine. Quand le missionnaire suivait le soldat, il n'y avait que demi-mal, ou, si l'on aime mieux, il réparait la moitié du mal que son devancier avait commis. Mais il était beaucoup plus grave que le soldat emboîtât le pas au missionnaire. Dès que les Portugais se furent embusqués à Tuticorin, les choses se gâtèrent. Le 20 mars, François écrit à Mansilhas : « Faites-moi savoir des nouvelles des chrétiens de Tuticorin et si les Portugais, qui y sont établis, leur font quelque tort. » Le lendemain, nouvelle lettre : on vient de l'informer qu'un Portugais s'est saisi d'un message du roi de Travancore et a jeté le messager en prison. Pourquoi? Sans doute pour le rançonner. Son indignation éclate : « Je ne sais quel parti prendre : mieux vaudrait peut-être ne plus perdre notre temps et quitter un pays où ceux qui doivent nous aider n'en ont cure et laissent tous les excès impunis... Je ne veux plus entendre les si justes plaintes de ces gens à qui l'on fait de telles injures sur leurs propres terres. » Six jours après, les Portugais volent des femmes esclaves à Punicale. Deux mois et demi plus tard, la redoutable cavalerie des Badages, caste guerrière du Maduré, fondait sur les villages de

la Pêcherie, pour venger ces outrages. Le roi du Maduré et le roi de Travancore étaient souvent en guerre; et la côte, qui dépendait tantôt de l'un, tantôt de l'autre, leur servait de champ de bataille. Mais, selon toutes probabilités, leurs démêlés n'avaient rien à voir dans cette agression, pas plus qu'en 1549, quand, les soldats portugais ayant insulté les Brahmes et souillé leurs temples, les Badages sonnèrent de nouveau le bouteselle et que leur invasion coûta la vie au jeune Père Antoine Criminale, une des plus belles figures de jésuites qui aient paru aux Indes du temps de François.

Les Paravers se dispersèrent sur les flots et dans la forêt. Mansilhas voulut gagner du pied et rejoindre le vieux guerrier, Juan de Artiaga, qui, remercié par François, était allé porter ses lumières un peu plus loin. Mais François le retint à son poste. Il accourut au cap Comorin et se tint en permanence où son troupeau était le plus menacé. Un jour, la fermeté et la noblesse de son attitude firent reculer une bande de pillards. Le tourbillon passé, il recueillait les fugitifs, et, dans l'appréhension d'un retour offensif, organisait des mesures de prudence d'autant plus nécessaires que, chez les Hindous, l'insouciance succède à la panique aussi vite que leur pagne, trempé par l'averse, sèche au soleil. Le capitan de Tuticorin, Cosme de Payva, qui tondait les chrétiens et vendait des chevaux aux Badages, n'avait même pas essayé de sauver quelques Portugais, qui furent massacrés. Mais, à son tour pris de peur, il s'était sauvé dans les îles; on avait détruit sa maison; et maintenant il jetait feu et flamme contre l'apôtre et refusait de le recevoir. « Aidez-le, écrira plus tard François à Mansilhas, aidez-le à décharger sa conscience des vols qu'il a commis sur cette côte, des maux et des meurtres que sa grande cupidité a occasionnés; donnez-lui aussi, comme ami de son honneur, le conseil de restituer l'argent qu'il accepta de ceux qui tuèrent les Portugais. C'est si vilaine chose que de vendre à prix d'argent le sang des Portugais! » Mais Cosme de Payva n'avait pas plus envie de décharger sa conscience que d'alléger ses poches. Enfin, les Badages consentirent à retourner dans leurs bourgs fortifiés. La galopade de leurs chevaux ne troubla plus les ébats nocturnes des chacals. Les Paravers rebâtirent des huttes pour les chauves-souris, pour les reptiles et pour eux.

Les défections et les petites mutineries qui se produisirent

parmi les Chrétiens blessèrent et irritèrent François. Il a vu de près la pusillanimité et l'inconstance des Hindous; il a senti la nécessité d'être sévère à leur égard. De temps en temps aussi, l'ancien « féodal » se réveille dans l'apôtre. Je relève ce mot d'un de ses courts billets à Mansilhas : « Je ne veux pas du tout que des gens si désobéissans ou, pour mieux dire, des Chrétiens renégats jouissent des fruits *de notre mer.* » De notre mer! Mais à qui appartenait-elle, cette mer? Au Portugal ou à ces pêcheurs qu'il prétendait exclure de la pêche des perles, parce qu'ils avaient abandonné une foi dont ils n'avaient encore qu'une imparfaite connaissance? Si même le châtiment n'était point excessif, l'expression nous paraît fâcheuse, comme d'un conquérant plutôt que d'un missionnaire. Seulement ce missionnaire est excédé. Ses nerfs le trahissent. Il écrira, quelques lignes plus bas : « Je suis si ennuyé de vivre qu'il me semble meilleur de mourir pour la défense de notre Loi et Foi. » Une occasion se présenta qui lui permettait d'espérer peut-être cette mort dont sa lassitude lui donnait le goût.

Le roi de Travancore, dont l'influence avait contribué à pacifier la côte et à calmer les Badages, l'invitait à venir dans ses États. Ce rajah sortait de la caste des Naïrs très répandue à Calicut et sur le rivage occidental. On y pratiquait la polyandrie. Chaque femme y pouvait avoir trois maris qui, tous trois, nous rapporte Pyrard, s'entendaient pour la nourrir, elle et ses enfans. Quand elle mourait, on ne nous dit point que ses trois maris étaient brûlés avec elle. La polyandrie l'emportait donc en humanité sur la polygamie. Mais je crois que le rajah était polygame, car, à son avènement, on le consacrait Brahme, et d'une manière fort originale. On fondait une vache en or. Il y entrait; et, quand il en sortait avec sa toque en drap d'or, ses colliers d'or, son écharpe d'or, son large pantalon rouge brodé d'or, ce veau d'or était presque aussi brahme que les Brahmes issus, comme on le sait, de la bouche de Brahma. Il n'en était pas moins un pauvre petit prince qui tremblait devant ses grands vassaux et qui aurait bien voulu les mettre à la raison. Il pensa que l'appui des Portugais ne lui serait point inutile et manifesta le désir de voir l'homme dont la réputation faisait du bruit sur la côte des Paravers. Malgré les avis qu'il reçut de ne point voyager par terre, et à travers bien des dangers, François se rendit à son invitation. Nous ignorons dans

quelle ville du Sud il le rencontra. Le rajah lui accorda, avec l'ostentation coutumière des roitelets orientaux, l'autorisation d'exercer son ministère apostolique. Cela ne lui coûtait rien, et il comptait en retirer, du côté portugais, des avantages matériels. Mais le rajah s'exagérait le don d'ubiquité de la flotte portugaise et de la poignée de soldats qu'elle débarquait de temps à autre le long des côtes; et François s'exagérait le pouvoir du rajah. Les Naïrs étaient inaccessibles à l'évangélisation; et les Brahmes ne voyaient aucun inconvénient à ce que le prince, dont ils formaient le conseil, abandonnât au prêtre étranger des gens qui n'étaient que leurs esclaves, les Macuas, pêcheurs comme les Paravers, plus grossiers, et beaucoup plus voleurs.

Pendant un mois, François, précédé d'un édit tambouriné du prince, parcourut, de village en village, ces rivages humides et chauds, couverts d'une végétation dont l'ombre et les aromes tombent sur les épaules comme une chape de plomb. Revêtu d'un surplis, mais la soutane en lambeaux, il réunissait autour de lui les hommes et les enfans, leur apprenait à se signer, leur récitait et leur expliquait les prières, et, quand ils avaient dit : « Je crois, » les baptisait. Les hommes, rentrés chez eux, lui envoyaient leurs femmes et leurs filles. Puis on détruisait les huttes d'idoles et les idoles elles-mêmes. Le mois n'était pas écoulé qu'il avait baptisé environ dix mille personnes. Pêche miraculeuse, mais où les gros poissons n'étaient pas pris. Ces conversions en masse n'ont d'importance sociale que si elles englobent les classes dirigeantes. Ce n'était point le cas; et cent Brahmes convertis eussent plus fait pour la christianisation de l'Inde que cent mille Macuas. Il est vrai qu'au regard de Dieu l'âme d'un Macua a le même prix que celle d'un rajah, le rajah eût-il séjourné une année tout entière dans le ventre d'une vache d'or. Encore faut-il que cette âme aille à la foi nouvelle, je ne dis pas en toute connaissance de cause, mais seulement avec candeur. Ce n'était pas le cas non plus. Au Nord du Travancore et à moitié route de Cochin, les Portugais possédaient à Coulam un fortin dont le capitan était en situation de gêner les Macuas dans leurs pêches et les avait déjà plus d'une fois punis de s'être alliés aux Musulmans de Calicut. La plupart virent dans leur adhésion aux rites du Frangui une formalité qui les mettrait à l'abri des rigueurs du Portugais. Le petit bulletin où l'on inscrivait leur nom de baptême

leur servirait désormais de sauf-conduit. Et la faveur dont l'étranger semblait jouir près du prince les affranchissait de toute inquiétude. François leur fit valoir ces avantages matériels qu'ils comprenaient beaucoup mieux que les spirituels. On le lui a reproché. Nous sommes devenus si chatouilleux sur les procédés de conversion! Et surtout, ceux qui se sont détachés de la religion ont tellement peur qu'elle n'altère sa pureté! Ils craignent toujours qu'elle ne marche sur la terre et crient au scandale quand sur ses chemins escarpés elle s'accroche aux intérêts humains. Mais ces mêmes hommes, dès qu'il s'agit du triomphe de leur philosophie politique, n'hésitent point à suborner l'électeur et à lui promettre le paradis dans ce monde et des bureaux de tabac dans l'autre. Et ils sont moins désintéressés que François, qui éprouvait autant d'allégresse à tracer le signe rédempteur sur le front des petits enfans voués à la mort, — car la mortalité infantile est terrible dans l'Inde — qu'un médecin en eût ressenti à les immuniser contre les pires maladies. Nous élèverions des statues à ce médecin-là!

L'évangélisation sommaire du Travancore est une des pages, sinon les plus glorieuses, du moins les plus surprenantes de l'apostolat de François. Ni la bienveillance du rajah, ni « la pression officielle » d'un capitan, ne parviennent à en expliquer le succès. D'autres que lui ont usé des mêmes moyens. Dans l'Inde, en Chine, en Corée, les pasteurs américains ont semé l'or, les remèdes, les promesses; aucun d'eux pourtant n'a fait en trente ans ce que François fit en trente jours. Ils étaient riches, bien vêtus, bien logés; ils voyageaient à cheval ou dans de belles voitures; ils avaient derrière eux un gouvernement autrement imposant que celui du Portugal; personne n'eût osé toucher à un cheveu de leur tête. Mais lui, seul, marchant sur ses pieds las, les traits tirés par le jeûne, à la merci d'un insolent ou d'un brutal, avec quelques phrases péniblement apprises, il étonnait, entraînait des milliers d'êtres qui pouvaient croire que c'était leur intérêt de le suivre, et qui vraiment obéissaient à la grâce dont la lumière emplissait ses yeux.

Du reste, il ne s'abusait pas sur le caractère éphémère d'une victoire qui n'aurait de lendemains que si l'Europe lui envoyait des missionnaires. Sa lettre de janvier 1545 aux Pères de Rome n'est qu'un long appel. Il y rapporte ses succès du Travancore sans désigner le nom du pays. Il nomme rarement les contrées

qu'il visite : « Dans un royaume où je réside... En un autre pays, à cinquante lieues... En un autre royaume, à quarante lieues... Dans un autre pays, à cinq cents lieues... » Veut-il produire par le vague même qu'il laisse dans l'esprit une impression d'immensité ? Il était difficile, en le lisant, de ramener à des proportions exactes le travail qu'il accomplissait dans deux cantons du Sud de l'Inde. Et, comme il ne parlait pas des conditions politiques où se trouvaient les tribus converties, il augmentait encore l'effet que produisaient les nouvelles de son apostolat. Les mots de peuple, de princes, de rois, évoquaient des États pareils à ceux de l'Europe. Les villages de paillotes se transformaient dans les imaginations en villes magnifiques ; leurs habitans en hommes éclairés, ou qui ne voulaient pas l'être, et qui savaient pourquoi : « Les païens, qui connaissent la vérité et qui refusent de la suivre, demeurent saisis d'admiration devant l'exposé de la loi chrétienne ; et ils rougissent de vivre comme ceux qui ignoreraient l'existence même de Dieu. » Les élèves de Coïmbre entendaient cette lecture et frémissaient d'enthousiasme. Que l'Inde se faisait aimable pour les recevoir ! « Ceux qui viendront ici accroître le nombre des fidèles y trouveront toutes les faveurs et tout l'appui nécessaires. Les Portugais de ces contrées y pourvoiront autant qu'il faudra et réserveront aux nouveaux arrivans un accueil plein d'amour et de charité. » Ce sont là de bien fausses couleurs. Mais sa lettre, destinée à la publicité, tendait seulement à déterminer vers ces pays déshérités un courant de sympathie qui y portât des apôtres. D'ailleurs, ces apôtres, exposés à tant de déceptions, ne partiraient que choisis par les supérieurs qui les sentiraient capables de les surmonter. Et les supérieurs étaient avertis.

Cette lettre de François était accompagnée de deux autres lettres, l'une à Ignace, la seconde à Rodriguez. François suppliait Ignace de lui envoyer le plus d'ouvriers possible. En avez-vous qui n'aient le talent requis ni pour prêcher ni pour confesser ni pour remplir les ministères de la Compagnie ? Vite, embarquez-les. « Dans ces pays d'Infidèles, la science n'est pas nécessaire ! » Ce qui l'est, ce sont les forces corporelles et la vertu. Il faut au missionnaire une âme que nul péril de mort ne déconcerte. Mais ceux qui, sans avoir tant de force morale, ont la force physique, peuvent encore venir. On leur trouvera des contrées où ils ne risqueront rien. Quant à

ceux dont la santé ne vaut pas leur courage et leur intelligence, qu'ils viennent aussi. A Goa et à Cochin, la vie leur sera douce. Tout y abonde, même les médecins. Que cette lettre est pressante, mais qu'elle renferme d'erreurs! François est convaincu que l'instruction et l'esprit ne sont pas utiles au missionnaire. Ils ne sont inutiles à personne; mais, s'ils ne sont pas absolument nécessaires à un curé campagnard qui sent naturellement comme ses ouailles, ils sont indispensables à l'homme qui, transporté dans un étrange milieu, est obligé d'apprendre une langue nouvelle et de comprendre des êtres si différens de lui. Il faut plus d'intelligence et de connaissances pour se mettre au niveau des sauvages ou des barbares que pour enseigner des paysans basques quand on est basque soi-même. Dans sa lettre à Rodriguez, spécialement chargé de désigner les recrues des Indes, François insistait sur les qualités de discipline et de désintéressement que réclamait l'apostolat et sur les déplorables exemples que les Portugais ménageaient aux jeunes missionnaires : « Il est tellement passé en coutume, ici, de faire ce qui ne se doit pas que nul ne s'en inquiète : tous vont par le chemin de *rapio, rapis;* et j'admire comme ceux qui nous arrivent de par delà enrichissent ce verbe *rapio, rapis,* de modes, de temps, de participes nouveaux. » Nous voici loin des Portugais confits en charité de la lettre officielle!

Nous en sommes encore plus loin dans une lettre au Roi, dont nous ne possédons qu'une traduction latine. Sans ménagemens, avec une liberté tout apostolique, François lui dévoilait les prévarications de ses administrateurs et lui représentait combien sa responsabilité était engagée dans leurs injustices et dans leurs violences. Il lui proposait comme remède d'installer à Goa un tribunal de l'Inquisition. Cette idée venait de Michel Vaz qui, sur le point de partir pour l'Europe, l'avait rencontré à Cochin et qui désirait rapporter aux Indes le titre et le pouvoir d'Inquisiteur. François l'adopta. L'évêque avait de grandes vertus, disait-il, et son esprit grandissait chaque jour. Seulement, il était affaibli par l'âge et les infirmités. Le Saint-Office suppléerait à son impuissance. Nouvelle erreur, non qu'il faille la juger du haut de nos principes modernes, ni que nous partagions des préjugés surannés sur un tribunal qui a, en somme, offert plus de garanties aux accusés qu'aucun autre tribunal de cette époque, mais précisément parce qu'à Goa, dans ce

centre surchauffé de convoitises et de bon plaisir, ces garanties ne tarderaient pas à être foulées aux pieds. François fut mal inspiré. Pendant toute cette période, ses idées et ses travaux de missionnaire se ressentent d'un état de fièvre que justifient la vie qu'il mène et les ennuis qui l'assiègent.

Nous arrivons au plus cruel, à celui qui le rassasia d'amertume et le décida à s'éloigner. L'île de Ceylan a toujours eu le privilège d'exciter l'imagination des hommes. François ignorait certainement qu'elle était sacrée aux yeux des Hindous dont le prince Rama, avant d'être dieu, était venu y rechercher sa femme, la princesse Sita; sacrée aux yeux des Bouddhistes comme la terre que les pas de Gautama avaient trois fois sanctifiée et où son culte, chassé de l'Inde, avait trouvé des autels; sacrée aux yeux des Musulmans qui croyaient qu'Adam et Ève s'y consolèrent du paradis perdu. Mais, s'il l'avait su, il n'en eût été que plus ardent à y souhaiter le triomphe de la Croix.

Les Portugais y avaient mis le pied dès 1518. Les indigènes de Colombo avaient vu débarquer ces êtres bottés et coiffés de fer, dont le pain qu'ils mangeaient leur parut une pierre blanche et le vin qu'ils buvaient du sang. L'île paradisiaque, envahie par les Tamouls, était alors morcelée en petites principautés qui se dévoraient. Le roi de Cotta voulait mal de mort à celui de Kandy; le roi de Jafnapatam à celui de Cotta. Chacun d'eux aspirait à la souveraineté de l'île entière; et leurs luttes se compliquaient des hostilités entre Musulmans, Tamouls et Cinghalais. La situation était favorable aux Européens, et les tripotages commencèrent. Les Portugais construisirent un fortin à Colombo, et des Franciscains se répandirent sur la côte. Au moment où nous sommes, le roi de Cotta, qui avait acheté l'appui du gouvernement de Goa, voulait assurer sa succession à son petit-fils et donner à deux de ses fils les royaumes de Kandy et de Jafnapatam. Mais ce roi venait de faire assassiner son fils aîné parce qu'il avait reçu le baptême; et, aux grandes funérailles qu'il avait ordonnées pour dissimuler son crime, la terre, paraît-il, avait tremblé et s'était fendue en forme de croix. Ce ne sont pas les prodiges qui me semblent incroyables, c'est que le roi de Cotta ait tué son fils à cause de sa foi chrétienne, dans un temps où il avait besoin des armes portugaises; mais peut-être ce fils avait-il prémédité de le tuer, ce qui serait vraisemblable. En tout cas, ses deux autres fils, également chré-

tiens, arrivèrent à Goa, soit qu'ils se fussent enfuis ou que leur père les y eût envoyés, cousus d'or, pour maquignonner avec les Portugais une expédition contre le royaume de Jafnapatam. Tous deux allaient bientôt mourir de la petite vérole. Mais avant, l'affaire de Manar éclata.

Le roi de Jafnapatam succédait à son maître qu'il avait assassiné, et son frère aîné estimait qu'en sa qualité d'aîné le bénéfice de cet assassinat devait lui revenir. De la pointe septentrionale de Ceylan, où il résidait, le sauvage rajah commandait l'archipel et surveillait avec des yeux de naufrageur les îlots et les récifs qui, entre l'île et le continent, forment le pont de Rama. Ses sujets cinghalais l'exécraient. Ceux de l'îlot de Manar, ayant eu vent de l'arrivée de François chez les Paravers, envièrent un Dieu qui les délivrerait de leur tyran. Ils lui firent savoir qu'eux aussi désiraient être chrétiens, et François leur dépêcha un prêtre indigène qui cueillit leurs conversions. Le roi de Jafnapatam connaissait les Portugais et particulièrement le capitan installé en face de lui, de l'autre côté du détroit, dans la petite ville de Nagapatam. Ils étaient en relations d'affaires et de bonnes affaires. Mais, s'il avait à cœur de se réserver les avantages de cette connaissance, il n'entendait point que ses sujets se missent sous une autre autorité que la sienne. En janvier 1545, les six cents convertis étaient massacrés, et leur prêtre avec eux. Dans l'alternative de renoncer à leur foi ou d'être égorgés, ils préférèrent se dérober pour toujours aux fantaisies de leur rajah. Le frère aîné du meurtrier se dit que ce massacre pouvait lui ouvrir le chemin du trône. Il se dirigea vers Goa, et, à Cochin, il eut une entrevue avec François. Il lui promit de se faire chrétien, si les Portugais lui donnaient la couronne. François eut la faiblesse de le croire. Ces grands fourbes hindous, si beaux, si souples, si naturellement majestueux dans leurs vêtemens éclatans, lui en imposaient encore. Il ignorait que les fils du roi de Cotta, déjà chrétiens, et de la famille du prince assassiné, avaient des droits plus valables à cette couronne. Le sang versé à Manar lui parut une rosée sur une terre aride : avant deux ans, l'île de Ceylan serait chrétienne. Il se jeta dans un petit bateau qui courut sur les vagues jusqu'à Goa. Le Vice-Roi entendit de sa bouche la nouvelle du massacre. Il entra dans une sainte colère. Tout fut décidé en un instant : on irait

châtier le coupable; on le tuerait, on donnerait le royaume à son frère, s'il tenait sa promesse. François ne demandait pas la mort du rajah, et le Vice-Roi consentit à remettre entre ses mains le sort du vaincu. Je n'ai pas plus de confiance dans la colère de Sousa que dans les promesses d'un rajah. On accorde tout à François pour qu'il s'éloigne au plus vite. On ne lui parle pas des difficultés où cette expédition engagerait les Portugais si, en secondant l'ambition du frère de l'assassin, ils s'aliénaient le roi de Cotta et ses chrétiens de fils. Dès qu'il a le dos tourné, on reprend le jeu des intrigues qu'il avait un instant interrompu. Détrôner le roi de Jafnapatam, soit; mais quel successeur lui choisir? On soumettra d'abord le litige au roi de Portugal. Le roi de Cotta promettait un surplus de quatre cents quintaux de cannelle. Le frère du meurtrier jurait maintenant que toute sa cour embrasserait le christianisme avec lui. On réfléchissait devant ces surenchères. On ne réfléchit plus quand un vaisseau portugais vint donner contre la côte de Ceylan et y décharger pêle-mêle une très riche cargaison. Le roi de Jafnapatam la déclara de bonne prise et s'empara du naufrage. Désormais, le persécuteur des chrétiens pouvait dormir tranquille sur sa magnifique épave. Il tenait en respect les forces militaires du roi de Portugal. Les marchandises portugaises paieraient la rançon de son insolence et de ses tueries.

Cependant François, confiant, était retourné à Cochin. Il en repartait bientôt, touchait peut-être à Colombo et à Manar, où sévissait la peste, et débarquait à Nagapatam. Il espérait y trouver une flotte sous les armes prête à venger les martyrs. Il n'y rencontra que des gens qui le regardaient de travers et un capitan qui détournait la tête. Les Portugais voulaient bien favoriser la propagande religieuse, mais à la condition que l'intérêt de l'Église ne s'opposât pas à leurs intérêts commerciaux. Ils étaient heureux qu'elle étendît leur clientèle, mais ils n'admettaient pas qu'elle entravât leurs opérations. Un rajah, qui détenait la cargaison d'un navire, devenait un personnage sacré. Il était plus urgent de sauver des sacs de cannelle et de poivre que de punir le meurtrier de six cents pauvres êtres qui avaient eu le tort de croire en leur Dieu. François fut révolté.

C'était un précédent déplorable; et c'était aussi une défaite personnelle, et l'avertissement de ne plus avoir à se mêler de la politique portugaise. Il avait hâte de s'éloigner. On lui avait

parlé de Malaca, où les âmes languissaient, faute de secours spirituels et, plus loin, d'un nouvel Orient qui se lèverait à la parole du Christ. Sur la foi de ces on-dit, les hommes le mèneraient au bout du monde. Il y sera bientôt. Mais Lisbonne lui a annoncé des missionnaires. Ne devrait-il pas retourner à Goa pour les recevoir? Personne n'a laissé plus de latitude que lui à l'initiative individuelle. Il dirige de haut et de loin. Système peut-être excellent lorsque la mission est fondée; très contestable dans le cas présent. Les nouveaux débarqués ne le verront pas, ne profiteront pas de son expérience dans des entretiens que rien ne remplace. Ils trouveront un ordre, sans plus. Jean de Beira et Antoine Criminale ne sauront qu'une chose en arrivant : qu'ils doivent accompagner les princes Cinghalais, lorsque ces princes repartiront pour Ceylan; plus tard, un ordre leur parviendra de se rendre à la Pêcherie. « Mansilhas connaît le pays et leur indiquera comment il faut procéder. » Autant dire que François les remet à la grâce de Dieu. Il ne se soucie ni de leurs aptitudes, ni de leurs forces. On les jugera à l'œuvre. Pour lui, il s'en va. Il a besoin de rentrer en lui-même, de s'isoler avec son âme blessée. Le tombeau, où l'on croit que saint Thomas repose, près de Meliapor, à mi-chemin du cap Comorin et du Bengale, l'attire invinciblement. Il s'embarqua de Nagapatam, le dimanche de la Passion. Mais la tempête le força de rebrousser chemin. Quelques jours après, accompagné d'un domestique malabar, il partait à pied. Il remonta la côte de Coromandel et atteignit la ville de Meliapor.

« Contemple un moment cette terre : elle a reçu la dépouille mortelle de l'apôtre dont la main toucha les blessures d'un Dieu. Là s'élevait jadis, à quelque distance de la mer, une cité florissante. Charmés de sa beauté, les peuples l'appelaient Meliapor. » C'est ainsi que commence l'épisode où Camoëns nous raconte la mort de saint Thomas. Les ruines de l'ancienne ville dormaient sous les eaux. Mais une petite cité hindoue s'était reformée, et les Portugais en bâtissaient une autre. L'église et le tombeau étaient construits sur une colline basse et rocailleuse. Marco Polo nous dit qu'on y venait en pèlerinage, et les Sarrasins eux-mêmes qui tenaient saint Thomas pour un compatriote. On ne s'accordait point sur la manière dont le saint avait perdu la vie. Camoëns a choisi la légende dramatique d'une atroce vengeance des Brahmes ; mais

la poésie préfère les simples lignes du vieux voyageur vénitien : « Un jour qu'il était hors de son hermitage, dans le bois, et qu'il faisait ses prières à son Seigneur Dieu, comme il avait autour de lui beaucoup de paons qui sont très communs en ce pays, il arriva qu'un idolâtre, ne voyant pas le saint, lança une flèche de son arc pour tuer un des paons qui se trouvaient là. Mais au lieu d'atteindre le paon, il frappa au côté droit saint Thomas qui aussitôt adora très doucement son Créateur et mourut. » Ce saint en prières au milieu des oiseaux magnifiques qui, dit-on, donnèrent son nom à Meliapor, cette blessure au côté qui en rappelle une autre, *mitte manum tuam in latus meum*, et cette très douce et rapide agonie ont une beauté qui nous repose des barbaries de l'Inde. Mais François vit trop dans le présent et dans l'avenir pour se plaire à ces évocations. Il ne nous parle même pas de la pierre ensanglantée par la mort de l'apôtre, et qui, durant la fête de son martyre, pendant qu'on chantait la messe, rougissait peu à peu et suait des gouttes de sang. Le Père du Jarric l'a vue, lui, du fond de son collège de Toulouse.

Il demeura trois mois à San Tomé de Meliapor chez le vicaire Gaspard Coelho. Les Portugais n'étaient pas nombreux ; mais les délices et les voluptés, les rancunes et les inimitiés, les usures et les contrats iniques y avaient la même vogue que dans les autres lieux de l'Inde. « Il n'y a de bon ici que le corps de saint Thomas, » disait Polanco. Le passage de François assainit la petite ville. « Les folles amours qu'on ne pouvait dissoudre, il les accoupla et joignit par le sacrement de mariage. » Il réconcilia les gens ; il les amena à des restitutions qui les enrichissaient à leurs propres yeux ; il remit leur conscience à neuf. Le Père Coelho s'émerveillait que, dans les moindres détails de sa vie, on prît ainsi modèle sur les saints apôtres. Le brave homme n'était point habitué aux entretiens spirituels. Le cours des épices, les brouilles entre les ménages, la chronique scandaleuse de la colonie défrayaient d'ordinaire ses conversations. Il se sentit transporté dans un autre monde en écoutant son commensal. François ne parlait que des choses divines, et avec la familiarité charmante, je dirais presque socratique, d'un homme qui se meut naturellement en elles. Mais parfois, le soir, quand les étoiles versaient sur la véranda une lumière qui semblait une fraîcheur, les

images de sa jeunesse lui remontaient à la mémoire. Il racontait au Père Coelho son arrivée à Paris, ses années de Sainte-Barbe, les dangers de l'esprit et de la chair qu'il avait évités ; et le Père Coelho était tout oreilles.

Il y eut certainement une relation intime entre ces confidences dont François se montrait aussi avare que le sont les hommes qui excellent à confesser les autres, et quelques incidens mystérieux dont s'étonna le vicaire. Le presbytère n'était séparé que par un jardin de la chapelle de Saint-Thomas ; et, tout près de cette chapelle, dans le même enclos, se trouvait un réduit où l'on déposait la cire à brûler devant l'autel de la Vierge. François s'y rendait la nuit pour prier et pour se livrer à ses macérations. Le Père Coelho comprenait d'autant moins ce goût-là qu'il n'était pas homme à se mortifier au lieu de dormir et que, fort superstitieux, il croyait, on ne sait pourquoi, que les diables hantaient l'enclos de Saint-Thomas. Quand il s'aperçut des sorties nocturnes de François : « Maître François, lui dit-il, n'allez pas seul en cet endroit ; c'est un nid de diables ; ils vous battront. » François sourit, et, dorénavant, pour tranquilliser son hôte, il emmena son Malabar, qui s'étendait au seuil du réduit et ne tardait pas à ronfler. Or, une nuit, le Malabar fut réveillé par la voix de son maître qui criait : « Notre-Dame, ne viendrez-vous pas à mon aide ? » Et ces cris étaient accompagnés d'un bruit de coups. Mais le Malabar, homme prudent, n'eut garde de bouger et ne s'inquiéta pas de savoir d'où venaient des coups qui ne tombaient pas sur lui. Le lendemain, François n'était pas à matines, et de deux jours il ne put quitter son lit. Le Malabar confia ce qu'il avait entendu au Père Coelho, qui dit au malade : « Ne vous avais-je pas recommandé de ne point aller à Saint-Thomas la nuit ? » Mais François sourit et ne répondit rien. Il avait la pudeur de ses austérités. Ce n'étaient point les diables qui l'avaient flagellé, ni contre les diables qu'il appelait Notre-Dame à son secours. Honnête Gaspard Coelho, tous les diables de l'Inde diabolique lui étaient moins redoutables que les souvenirs dont il avait distrait votre veille avant de traverser d'un pas furtif les allées de votre jardin.

Un soir pourtant, un samedi soir, François lui dit : « Votre Révérence sait-elle ce qui m'est arrivé la nuit dernière ? » Et il lui conta qu'il était allé à la chapelle et qu'il y avait entendu

réciter les matines, bien que toutes les portes fussent fermées, la clef en dehors. Surpris, effrayé, il était rentré dans sa chambre. « Il dit cela sans s'y arrêter, ajoute le vicaire, et il n'en parla plus. » On pense si Sa Révérence triomphait! Et comme elle avait l'esprit un peu lourd, le soir, en se levant de table, elle clignait de l'œil et répétait les mots que le Malabar avait retenus : « Notre-Dame, ne viendrez-vous pas à mon aide? » François souriait et se taisait; mais il rougissait. Il rougit aussi à Goa, un jour qu'à son insu on lui avait remplacé sa soutane en lambeaux par une soutane neuve et que, l'ayant mise sans la voir, il en reçut de grands complimens. Il rougit quand Diogo de Borba, un autre jour, lui demanda si vraiment il avait ressuscité un mort. Il rougit à en devenir écarlate et il se mit à rire. On aime sur ce visage émacié ces rougeurs juvéniles. Il n'a jamais reparlé de ses nuits de Meliapor. Les tentations qui suivent les saints attendent qu'ils arrivent très las à l'étape et tombent au pied d'un arbre pour les assaillir. Dans l'enclos de Saint-Thomas, où ses fatigues demandaient une trêve, il fut assailli de prestiges. Que Notre-Dame le secourut, son sourire et sa rougeur le prouvent. « Le reste est silence. »

VII. — EN MALAISIE

Il s'embarqua en septembre 1545 pour Malaca. Il ne devait revenir dans l'Inde que trois ans et demi plus tard. Tout ce temps, il le passa à Malaca et aux îles Moluques. Ce n'est pas la période la plus fameuse de sa vie; c'en est la plus pittoresque et la plus aimable. Il n'y commettra point d'erreurs. Il ne sera pas exposé aux tracasseries du gouvernement portugais : la longueur même des liens qui rattachaient ces établissemens lointains à la métropole de Goa les rendait bien légers et presque insensibles. Il sera son maître, c'est-à-dire le serviteur infatigable de l'Église et de Dieu. Et il aura moins à souffrir de son inexpérience des mœurs et de la langue, car son apostolat ne s'adressera guère qu'aux Portugais et aux sauvages. Donnez-lui un bateau portugais où les matelots sacrent comme des diables et où les marchands jouent aux cartes leurs femmes esclaves; donnez-lui une petite ville portugaise qui soit un enfer pour les honnêtes gens et un éden pour les autres, dont chaque maison, par ses fenêtres mi-closes, laisse filtrer sur la

route des rires ou des cris féminins, des bruits de musique, des parfums de toilette et des fumets de bombance ; donnez-lui, dans la sombre verdure, un hameau de huttes primitives que garde un fétiche : et bientôt les mariniers chanteront des cantiques ; les marchands se confesseront ; des maisons de la petite ville on verra sortir, par la porte de derrière, les servantes inutiles emportant leurs boîtes de fard et leurs rebecs, et par la porte de devant le maître et la vraie maîtresse, légitimement unis, qui se rendront à l'église ; et les sauvages devant les débris de leur fétiche riront.

Les navigations étaient très dures. En ce temps-là on n'avait pas autant d'amour-propre qu'aujourd'hui. Aux heures critiques, l'équipage, les passagers et le capitaine pleuraient à chaudes larmes. Ils juraient au bon Dieu, s'il les sauvait, de ne plus jamais remettre le pied sur le pont d'un bateau. Ils jetaient à la mer leur riche cargaison et leurs mauvais désirs. François, lui aussi, connut l'épouvante des gouffres entrevus aux lueurs des éclairs. Il se confiait à la garde des anges, des patriarches, des prophètes, des apôtres, et des saints qui vivent dans la gloire du Paradis ; et, parmi ces saints, il mettait en première ligne l'âme bienheureuse du Père Le Fèvre dont il avait récemment appris le retour au ciel. Au-dessus des flots déchaînés, où ses yeux apercevaient l'image transfigurée de son ancien compagnon de Sainte-Barbe, d'autres missionnaires virent plus tard la sienne. Mais ils n'avaient pas mangé avec lui ce pain de l'école dont le goût ne s'oublie jamais, ni avec lui causé, plaisanté, prié et dormi. Peu d'hommes ont eu la grâce de pouvoir recourir, dans de pareilles affres, au patronage céleste d'un ami de leur jeunesse. Quand nos amis à nous deviennent de grands personnages, des ministres ou des ambassadeurs, l'honneur et les faveurs que nous en retirons nous abandonnent, dès qu'il s'agit de la seule chose qui compte dans la vie, et qui est la mort. François partageait donc les craintes qui se démenaient et criaient autour de lui ; mais, à mesure qu'il priait, il éprouvait de vives consolations, et il ne demandait plus à Dieu de le sauver du naufrage que pour le réserver à d'autres tempêtes où il dût mieux le servir. Il le servait pourtant en celles-ci : sa douceur envers la rage des flots se communiquait peu à peu aux gens du bord ; et la fureur de la tourmente portait son exemple et sa parole jusqu'au fond des cœurs.

Il était très précieux aussi, quand le navire errait à l'aventure et que les pilotes découragés croyaient avoir perdu leur route. Il les remontait et leur annonçait la terre bien avant qu'ils pussent la découvrir. « Demain, nous serons à Amboine, » leur disait-il ; et, le lendemain, on voyait émerger de l'horizon monotone le fortin portugais et la ligne pâle des girofliers. Les témoignages abondent sur ce don de seconde vue qui lui dictait parfois des mots et des actes dont on ne comprenait la raison que longtemps après. Et naturellement ce n'était pas toujours pour lui une cause de joie, car tous ces dons exceptionnels sont frappés d'un lourd impôt de souffrances. Pendant les nuits sereines, il restait en prières ; et les hommes de quart avaient vraiment l'impression qu'il faisait son quart lui aussi et que le navire était en bonnes mains.

Sa réputation l'avait précédé à Malaca. Devant cette baie vaste, peu profonde et presque déserte de la péninsule malaise, où les paquebots jettent l'ancre à une lieue au moins de la côte, on ne peut guère se rendre compte aujourd'hui de ce qu'était au XVIe siècle le port de Malaca. Les vaisseaux pressés y formaient une ville plus grande que la ville. Il en venait de partout, des Moluques, des Célèbes, de la Chine, du Bengale, de l'Inde, de l'Éthiopie ; et quand Albuquerque, en 1511, avait bombardé cet entrepôt d'épices et de soieries et en avait chassé le Roi, ses troupes malaises, ses régimens javanais et ses éléphans, il avait fait à sa patrie un présent qu'il ne lui restait plus qu'à mériter. Hélas ! la conquête, commencée par un saccage, se poursuivait dans les exactions et dans les plaisirs, mais sous des menaces qui ne désarmaient pas.

Les Portugais s'étaient fortifiés sur la petite hauteur qui domine le rivage. On y voit encore les épaisses murailles de l'église Notre-Dame et la porte de la citadelle qu'ils avaient bâtie avec les pierres des mosquées et des sépulcres royaux. Un rempart les défendait du côté de la mer ; un autre, du côté de la rivière qui séparait autrefois comme aujourd'hui la ville européenne de la ville asiatique. Derrière leurs bastions et leurs boulevards, à perte de vue, jusqu'aux collines lointaines, on n'apercevait qu'un océan de verdure et le désordre orageux des cocotiers. Le long de la rivière et du rivage s'entassaient les faubourgs. Des maisons de plaisance et de pauvres cabanes bordaient les chemins de terre rouge qui s'enfonçaient sous la

végétation luxuriante. La campagne n'était point peuplée à cause des tigres si nombreux qui descendaient parfois, la nuit, au milieu de la ville. Les aborigènes, les Sakai, qui ne sortent point de leurs forêts, nichaient dans leurs arbres. Une fois leur échelle retirée, ces êtres pacifiques et farouches pouvaient dormir en paix. L'air, continuellement rafraîchi par les brises de la mer, ne passait pas pour malsain, bien qu'on nous parle beaucoup à cette époque de miasmes et de marécages. Cependant l'aventurier hollandais Matelief, qui, en 1606, donna de rudes assauts à Malaca, vantait la salubrité de son climat; et ce climat n'avait pas dû changer depuis un demi-siècle, à moins que le sang qu'il y avait fait couler ne l'eût purifié.

La population flottante se composait d'Hindous, de Javanais, d'Arabes, de Chinois. Les Chinois, dont l'invasion irrésistible recouvre les villes mortes comme les villes naissantes, n'y avaient pas pris la prépondérance qu'ils ont acquise depuis. Mais, fort mécontens de l'ancienne domination malaise, ils avaient applaudi aux canons d'Albuquerque et lui avaient promis de revenir en nombre, quand il se serait emparé de la ville. Le commerçant chinois est homme de parole; et il s'était fait l'ami des Portugais comme il est à présent celui des Anglais. Loin de la communauté chinoise, soustrait à la tyrannie de l'opinion si forte chez les Orientaux, très peu versé dans la connaissance de ses philosophes, et n'ayant guère, au milieu de toutes ses superstitions, de culte réel que celui des Ancêtres, on pouvait l'amener avec douceur et précaution à une religion dont son intelligence était capable de comprendre la générosité et qui ne s'opposait point à ses intérêts commerciaux. François compta parmi ses néophytes des Chinois assez cossus. Quant aux Malais, la plupart s'étaient enfuis, puis ils étaient revenus, mais, pas plus que le sultan de Djohore, ils n'oubliaient le massacre de leurs frères. Ils avaient reconstruit leurs mosquées, car ils étaient tous sectateurs de la Loi du Prophète; et ils avaient repris leur vie seigneuriale de fainéantise. Ils ne s'abaissaient point à des métiers subalternes, et le plus pauvre d'entre eux n'eût point consenti à se charger d'un fardeau. C'est une race obséquieuse, mais au fond très indépendante, vaine et vindicative, prompte à jouer du poignard, plus habile à distiller du poison. Leurs beaux kriss, dont ils doraient et empoisonnaient les lames ondulées, symbolisaient fort bien leur âme fastueuse,

violente et traîtresse. Mais leur lâcheté et la mollesse de leur vie les rendaient moins dangereux. La volupté tenait lieu de narcotique à ces petits êtres camards, sujets aux accès de folie. La polygamie développait encore leur naturel jaloux. Ils gardaient étroitement leurs femmes dans leurs cases à pilotis recouvertes de feuilles sèches et ombragées de grands arbres. Ils sont toujours les mêmes; et leurs femmes, empaquetées de mousseline, ont toujours, comme eux, l'humeur fantasque. Les soirs de clair de lune, quand les poissons remontent à la surface brillante des eaux, elles descendent de leurs logis, et promènent leur insomnie le long des grèves jusqu'à la pointe du jour. Le mahométisme répondait si bien à leur tempérament et avait si bien épousé leurs superstitions que je ne crois pas qu'on ait jamais vu à Malaca un Malais converti à la foi chrétienne; ou si on en a vu un, on ne l'aura pas revu longtemps, car le poison ou le couteau l'aura vite supprimé. François n'avait à espérer aucune conversion de ces jaunes aux yeux fins et cruels. Et, s'il se mit à traduire les prières dans leur langue, ce ne fut point pour eux, mais pour les habitans des Célèbes, les Macassars, dont on lui avait dit qu'ils étaient prêts à recevoir le baptême.

Il se tourna du côté des Portugais qui auraient absorbé le temps de toute une mission. Ce n'était point qu'ils fussent bien plus nombreux qu'à Meliapor; mais il y avait de la troupe. Ce n'était pas non plus qu'ils fussent plus dévergondés qu'à Goa; mais ils gardaient moins les apparences. Ils avaient déserté l'église où leurs femmes ne paraissaient qu'en carême. Quelques-uns même s'étaient faits mahométans, et aussi mauvais mahométans qu'ils avaient été mauvais chrétiens. Jaloux de leurs harems, comme les Malais, ils l'étaient également de leurs honneurs et de leurs préséances. On voyait à la forteresse une dalle de pierre où Albuquerque avait fait inscrire les noms de ceux qui s'étaient signalés à la prise de la ville; mais de telles rivalités éclatèrent qu'il donna l'ordre qu'on la retournât et qu'on gravât sur le dos ces paroles du Psalmiste : *Lapidem quem reprobaverunt ædificatores.* (La pierre rejetée par ceux qui ont bâti.) Belle épigraphe à mettre au fronton de cette conquête! François avait recommencé sa vie de Goa. Logé à l'hôpital, il s'en allait sonnant sa clochette, rassemblait les enfans, enseignait le catéchisme et prêchait. On était heureux

de posséder un homme qui marchait accompagné de la bénédiction de Dieu. Les soldats s'arrêtaient de battre les cartes quand il approchait; mais il les priait en souriant de jouer tout à leur aise, ce qui valait beaucoup mieux que de courir les tripots et autres lieux déshonnêtes; et, debout derrière eux, il s'intéressait à leur partie. Il fréquentait chez l'un et chez l'autre; il assoupissait les discordes; il s'ingéniait à ramener la décence dans les maisons dont il devenait le familier. Il était souvent invité chez un paillard qui entretenait un joli lot de jolies esclaves, et, chaque fois qu'il y dînait, il obtenait de lui qu'il en renvoyât une : « Allez, allez, lui disait-il avec bonne grâce, vous n'en avez pas besoin de tant pour vous mener en enfer. » Il n'était jamais dur pour les vieux pécheurs; mais il devinait leur rechutes; et la surprise qu'en éprouvait le coupable était le commencement de son repentir. Témoin Juan de Eyro dont l'histoire est une des plus charmantes de ces *Mémorables*.

Juan de Eyro, marchand portugais, avait rencontré François à Ceylan en un temps où, fatigué de ses trafics, et sa fièvre de lucre étant tombée, le désir lui était venu de prendre sa retraite dans le service de Dieu. Mais François se défiait de ces vocations d'arrière-saison; et il les encourageait moins vite qu'il ne baptisait les Macuas. Il lui promit de le confesser plus tard à San Tomé de Meliapor. Juan de Eyro arriva à Meliapor, se rendit à la demeure du Père, et sa confession dura trois jours. Il n'en fallait pas moins pour le faire sortir, comme il dit, de la gueule du diable. Et sachez au surplus qu'un homme de condition distinguée, Juan Barbudo, qui n'avait pas communié depuis quinze ans, dut se confesser, lui, pendant quinze jours avant de recevoir le Saint Sacrement. Ce n'était pas une petite affaire que de récurer les âmes de ces rudes trafiquans. Une fois confessé, Juan de Eyro s'était dépouillé de ses biens, mais pas absolument de tous. Le diable l'attendait là. Il retomba dans ses vices et dans l'amour du commerce. Il acheta un bateau et secrètement prépara sa fuite. Au moment où il embarquait, un jeune garçon accourut et lui cria : « N'êtes-vous pas Juan de Eyro? » — « Je le suis. » — « Eh bien! le Père vous demande. » Juan regarda la mer toute bleue, son bateau, son équipage et le sourire de ses péchés. Il se tourna un instant les pouces, puis il soupira et répondit : « Eh bien! j'y vais. » François l'attendait sur le perron de la véranda et lui dit trois fois en secouant

la tête : « Vous avez péché, Juan de Eyro. » — « C'est vrai, » répondit-il, penaud et le dos rond. Et François reprit : « Confession! Confession! » Juan entra, se confessa et, le soir même, il vendait son navire et distribuait aux pauvres ses derniers perdaos. Il le suivit à Malaca. Mais le diable le tenait encore par un petit bout de son manteau. Dans cette cité, où les tentations foisonnaient, il accepta une aumône qui lui permit d'y succomber; et François l'envoya faire pénitence sur l'îlot des Navires, un îlot verdoyant à quelques brasses du rivage. La Vierge et Jésus lui apparurent. Jésus l'attirait vers sa mère; mais la Vierge le repoussait; et Juan comprenait très bien pourquoi. D'ailleurs, elle le lui dit. Quand il revint et se confessa, il passa sous silence cette apparition. Tout à coup François le regarda : « Que vous est-il arrivé dans l'île, Juan de Eyro? » Et, comme Juan feignait l'ignorance, le Père l'étonna pour tout de bon, en lui rappelant ce qu'il avait vu dans l'îlot des Navires par les yeux de l'âme ou par les yeux de la chair, car Juan n'avait point su s'il était endormi ou éveillé.

Nous pourrions détacher du procès de canonisation bien des témoignages du même ordre et aussi d'un ordre plus élevé, comme les prédictions, les exorcismes, les guérisons subites. Mais nous essayons de saisir avant tout la physionomie particulière de François de Xavier. Quand il essuie l'écume des lèvres d'un possédé, quand la santé des malades renaît sous l'imposition de ses mains, quand il réveille une jeune fille ou un enfant qu'on allait coucher parmi les morts, quand il prophétise les malheurs de cette ville sourde à la voix de son prophète, sa voix et ses gestes se confondent avec la voix et les gestes de tous ceux à qui Dieu départit les effluves de sa grâce et prêta le pouvoir de percer un instant les ténèbres du futur. Dans ces minutes sublimes où Dieu agit en lui et par lui, il devient en quelque sorte impersonnel. Et il en est de ses miracles comme de tous les miracles dont l'efficacité se limite au petit groupe qui les voit et les touche. Ils n'ont jamais l'effet décisif qu'il semblerait qu'on dût en attendre. Ils ne confèrent même pas au thaumaturge un ascendant durable : ils ne lui donnent qu'une vogue qui s'affaiblit en se prolongeant. Les hommes les réclament avec la même avidité qu'ils souhaitent les fortunes soudaines, la science sans apprentissage, le succès sans labeur, les profits de la gloire sans ses

incertitudes. Mais ces beaux fruits, qui éclosent et mûrissent en une seconde, et à de si rares intervalles, ne les nourrissent point. Il n'y a pas d'exemple qu'on ait réformé une communauté humaine à coups de miracles; et ce n'est pas dans ses miracles qu'il faut chercher le secret du charme de François. Du reste, les thaumaturges ne manquaient point en Asie, et les gens qui l'entouraient étaient incapables de distinguer le vrai miracle de ses contrefaçons.

Mais ce que ne possédait aucun marabout, aucun yogui, aucun sorcier malais, ce qui lui attirait le respect des indigènes et la vénération des croyans, c'était, avec l'ardeur de sa charité, la simplicité de son attitude, la douceur de ses manières et ce je ne sais quoi d'impétueux, de jamais lassé, qui donnait tant de vivacité d'esprit à sa patience. Et puis on sentait que cet homme, si peu ménager de son corps, aimait néanmoins la vie d'un immense amour. Les hommes ne suivent et n'exaltent que ceux qui ont passionnément aimé leur bien le plus cher. Peu importe qu'on le dépense sans compter : la prodigalité est marque d'amour. Il y a des façons de se tuer qui rehaussent à nos yeux l'importance prodigieuse que nous attachons au bonheur de vivre. Sur le navire qui menace de sombrer, François s'accroche aux agrès et supplie Dieu de ne pas le rappeler avant qu'il ait subi d'autres tempêtes et encore plus d'angoisses. Chaque minute de la vie est pour lui comme une pièce d'or pour le joueur. Chaque jour qui se lève lui apporte une possibilité merveilleuse de gagner des âmes à Dieu. Il en épie l'aube du sein même de la nuit. Il ne dort pas. Il craint le sommeil qui n'est pas seulement visité de beaux songes et qui souvent ressemblerait à la mort, si la mort était le néant. Il lui dispute des heures pour les ajouter à sa vie et pour qu'elle appartienne davantage à Celui de qui relèvent toutes ses pensées. Est-ce qu'on dort au Ciel? Et Jésus a-t-il dormi durant son agonie? Ses voisins de Malaca venaient coller leurs yeux aux fentes de la case de bambou où il se retirait après leur avoir souhaité le bonsoir. Ils le voyaient à genoux devant une table où étaient un crucifix, un bréviaire et une croix voilée. Et, quand sa nature humaine l'emportait, il s'étendait et posait sa tête sur un gros galet noir que les flots de la mer avaient longtemps poli.

Cependant, déçu par la résistance des Malais, il désirait aller vers ces îles dont on lui avait dit que la plupart des indigènes

n'étaient point musulmans, n'adoraient point d'idoles et se contentaient de saluer pieusement le lever du soleil. Et il interrogeait anxieusement l'horizon. Depuis bientôt un an, un prêtre de Malaca, Vincent Viegas, était parti, avec une troupe de soldats, pour Macassar où naguère un marchand portugais avait baptisé deux princes. La cérémonie avait sans doute ressemblé à celle que nous raconte Pigafetta, le compagnon de Magellan, lorsque son capitaine baptisa le roi de Zébu. On dressa une estrade sur la place et on y planta une croix. Le Roi y monta. Il n'était vêtu que d'un pagne de coton et de ses tatouages peints ; mais il portait au cou et aux oreilles de l'or et des pierres précieuses. On l'habilla tout de blanc ; on lui versa l'eau du baptême ; et le capitaine lui assura que, parmi les avantages dont il allait jouir, il aurait celui de vaincre plus facilement ses ennemis. On ne pouvait fonder grand espoir sur de pareilles conversions. Pourtant les Portugais retrouvèrent leurs princes aussi chrétiens que le marchand les avait laissés. Et tout eût été pour le mieux si, au départ des bateaux, un des princes n'avait constaté qu'une de ses filles lui manquait. La jeune princesse s'était fait enlever par un officier portugais et refusait énergiquement de retourner à terre. On n'eut que le temps de démarrer. A cette nouvelle, François changea de projet et décida d'aller plus loin que Macassar, jusqu'aux Moluques, aux îles des Épices, où, les uns venant avec le soleil, les autres venant du couchant, Espagnols et Portugais s'étaient rencontrés vingt-quatre ans plus tôt et avaient scellé dans la colère et le meurtre le fermoir de la chaîne de rapines dont ils enserraient le monde.

Il quitta Malaca le 1er janvier 1546. Jusqu'en mai 1547, il voyagea d'une île à l'autre dans un archipel où l'on ne naviguait que de jour, et encore la sonde à la main. Il descendit le détroit, longea Sumatra et Java, dont l'haleine des bois de senteur se répandait le soir dans les petits havres obscurs, et, laissant à gauche Macassar et les Célèbes, il remonta vers le Nord au milieu de toutes ces îles dispersées sur la mer comme une troupe d'oiseaux après une tempête et que Camoëns appellera bientôt « les nobles filles de l'Océan. » On ne saurait trop admirer le prestige des terres qui produisent les aromates et les ingrédiens de nos sauces. Il n'y a vraiment de nobles terres que celles qui supportent dans la pierre ou dans le

marbre la pensée d'un peuple ou que le travail des générations a repétries. Mais les sensations du goût et de l'odorat excitent puissamment les rêves des pauvres êtres de volupté que nous sommes. C'est moins à ses propres malheurs qu'à la muscade et aux clous de girofle que Camoëns doit de nous émouvoir encore. La brûlante haleine des Moluques circule dans les vers où il les célèbre : « Non loin de Tidor apparaît Ternate avec ses volcans qui vomissent des flammes. Vois ces arbres en fleurs dont les boutons parfumés deviendront le prix du sang de tes frères. Suis dans son vol rapide l'oiseau de feu qui ne touche la terre qu'à l'instant où la vie l'abandonne. Les îles de Banda s'embellissent de leurs fruits aux riches couleurs et du plumage éclatant de leurs oiseaux dont le bec hardi arrache au muscadier sa noix odorante... » Mais François eût voulu baptiser toutes ces îles du nom qu'il donnait à la plus sauvage de toutes : il la nommait *l'Espoir en Dieu*, tant elle lui paraissait pauvre et parce que l'homme qui s'y avançait devait tout attendre du Ciel. Il y toucha les deux extrémités de la misère morale, celle qui vient d'une civilisation dépravée et celle qui naît de la nature. Il passa de l'une à l'autre dans les paysages les plus impressionnans qu'il eût jamais contemplés : des montagnes, des volcans dont les torrens de cendre jonchaient les bois de sangliers brûlés et les grèves de poissons morts, des forêts vierges, des ravins abrupts, un monde que secouent des tremblemens de terre et qui a l'éclat d'une fleur, des flammes infernales et toute la splendeur du matin de la vie.

Depuis l'arrivée des Européens, ces îles avaient une histoire dont les écheveaux d'intrigues trempaient dans le sang. On s'était empoisonné, massacré, réconcilié et encore massacré autour des poivriers et des clous de girofle. Sur certains points, les indigènes, de rage, avaient incendié leurs girofliers, qui n'en avaient repoussé que plus drus. Mais ils ne pouvaient pas trop se plaindre : d'abord, ils ne valaient pas plus cher que leurs envahisseurs, puis ils avaient eu la chance de posséder, de 1536 à 1539, un trésor plus rare que leurs épices : un bon capitan, Antonio Galvano. Il succédait à un pillard effronté dont il répara les désordres et dont il fit oublier les crimes et les scandales. On oublia jusqu'au visage du notable musulman de Ternate barbouillé, sur l'ordre de ce tyranneau, avec du sang de porc. Galvano sut contenir les Portugais et toucher le cœur

des Malais. Il embellit et purifia leurs villes. Il en attira un assez grand nombre à la foi du Christ ; il convertit même un Arabe. Et, bien qu'il eût abattu des pagodes, les indigènes l'appelaient « le père des peuples. » Instruit, lettré, d'une probité scrupuleuse, il finit mal. Les petits rois des Moluques avaient demandé qu'on le leur laissât toute sa vie. On s'empressa de le leur enlever. Ne s'étant point enrichi, il s'endetta. De retour à Lisbonne, ses vertus le conduisirent à l'hôpital. François aurait pû l'y rencontrer, soignant les malades, du temps qu'il cherchait à se renseigner sur les Indes. On aurait dû le lui présenter. Mais la figure de ce pauvre diable d'honnête homme ne servait point d'enseigne. Quand il mourut, le suaire où on le roula fut donné par une confrérie charitable. Il laissait deux livres, une *Histoire des Moluques* aujourd'hui perdue, et un *Traité des Découvertes dans l'Inde*, où il parle de lui comme d'un étranger, mais avec une noble fierté. On eût souhaité que François reconnût d'un mot le mérite de Galvano, son devancier, qui, le premier, avait eu l'idée de fonder des séminaires dans les Indes. Peut-être ne restait-il plus aucune trace de son passage.

A Amboine, où l'apôtre s'arrêta d'abord, ce furent surtout les gens d'Europe qui l'occupèrent. Pendant qu'il y était, des vaisseaux espagnols arrivèrent, escortés de vaisseaux portugais. Deux ou trois ans plus tôt, une Armada de la Nouvelle-Espagne avait pénétré, à Ternate, dans les eaux portugaises, par suite d'avaries ou simplement par bravade. Le roi d'Espagne l'avait désavouée ; mais, pendant qu'on attendait sa réponse, Espagnols et Portugais s'étaient battus, puis alliés pour battre les indigènes ; et maintenant, ils s'en retournaient aux Indes, d'où les chefs espagnols seraient expédiés chez eux. Ils se chamaillaient toujours, et le rivage d'Amboine, où le Portugal ne possédait qu'un fortin, retentissait du tumulte de ces conquistadors efflanqués. « J'eus un grand travail spirituel, » dit François. Il eut en effet beaucoup de passions à calmer, d'âmes à tranquilliser, de mourans à assister, de morts à ensevelir. Il pourvut à tout, et sa charité fut contagieuse. Le sentiment d'admiration qu'il inspirait faisait plus que ses prêches et ses catéchismes : on s'amendait un peu pour ne point le contrister. Parmi les Espagnols, il y avait un prêtre de Valence, Cosme de Torrès, qui, depuis longtemps déjà, courait le monde, une de ces natures inquiètes que les vents et les courans se passent et

emportent Dieu sait où. Mais Dieu guidait l'épave et, sur la grève où elle était venue échouer, lui ménageait un port. Il vit François et reconnut son destin. Les yeux de l'apôtre, humides d'une éternelle compassion et brillans d'une éternelle espérance, lui promirent la grande aventure qu'il avait vainement cherchée. Il ne lui en dit rien. Mais, deux ans plus tard, François le retrouvera à Goa; et ils prendront ensemble le chemin du Japon.

Les Européens d'Amboine ne mirent pas plus fortement à contribution les vertus du missionnaire que ceux de Ternate. A Ternate, on était tout au bout de l'Asie portugaise, et les Portugais s'y corrompaient avec délices. Les Malais ternatins étaient tous possédés de ce que le Père Coyssart, traducteur de Tursellini, appelle une charnalité exorbitante. Il semblait que, hormis les combats, ils n'eussent d'autres fonctions que de se reproduire. Et, comme s'ils avaient jamais été tentés de l'oublier, on dit que des tambours passaient dès la pointe du jour dans les rues des villes et des villages et les réveillaient pour leur rappeler leur raison de vivre. Ils adoraient la parure et les parfums. Les hommes portaient des turbans ornés d'oiseaux de paradis et des chausses de damas éclatantes. Les femmes, aussi camuses que leurs maris, et plus foncées que des coings, entremêlaient leurs longues chevelures de fleurs et d'aigrettes. La chemise de mousseline qui leur descendait jusqu'aux genoux laissait transparaître leurs pantalons de brocart. Elles peignaient leurs paupières et leurs dents limées, et leur haleine embaumait les clous de girofle qu'elles avaient toujours dans la bouche. La nature qui les enveloppait était l'image même de la volupté avec tout ce que la volupté a de violences, de trahisons et de mélancolie. Le cratère du volcan ne cessait de fumer. Les rivières étaient pleines de crocodiles que Galvano nous dépeint azurés et dorés. D'énormes boas donnaient la chasse aux troupes d'oies noires. La chair des écrevisses les plus succulentes vous empoisonnait. L'ombre de la forêt vous rendait malade. La vie y ressemblait à cet arbre singulier que les Portugais nommaient l'arbre triste. Il se couvrait la nuit de fleurs odorantes; mais, au lever du soleil, elles tombaient et ses branches languissaient.

Depuis le départ de Galvano, les conquérans s'en étaient donné à cœur joie. La Reine, à qui le capitan laissait encore quelques-unes de ses pierreries et son parasol royal, ne comptait

plus les misères et les iniquités que son défunt mari, le sultan Boleije, avait introduites dans son royaume avec ces hôtes insatiables. Ses trois fils étaient morts. On l'avait trimballée de Ternate à Goa, de Goa à Ternate. Et maintenant qu'elle s'était à peine réinstallée sur son trône, un usurpateur, traîné à Goa lui aussi, et investi par le Vice-Roi, était en route et allait décidément mettre au rancart sa vieille majesté. Quand elle fut dépossédée, ruinée, elle se fit chrétienne et bonne chrétienne, peut-être sous l'influence de François, qui ne s'en est pas attribué le mérite, et elle dut au moins à la religion de ceux qui avaient causé ses malheurs la force de les supporter et l'espérance de recevoir une couronne trop haute pour être à leur merci. François avait vu arriver le nouveau Sultan. C'était un homme séduisant et perfide. Il ne disait jamais : le Roi de Portugal, sans ajouter aussitôt : mon Seigneur et Maître, et il cachait bien de l'ironie dans cette expression emphatique de sa servitude. François crut un instant le convertir. Mais, s'il aimait ses entretiens et lui faisait force embrassades, il tenait à Mahomet par les cheveux de ses cent femmes; et c'étaient des câbles. Puis ses voyages l'avaient rendu très philosophe. Chaque fois que le Père abordait les questions de doctrine, il souriait, les yeux fixés sur ses chaussures de maroquin, et, tout en jouant avec son collier d'or : « Chrétiens et Mores adorent le même Dieu, répondait-il; je ne doute point qu'ils ne finissent par ne faire qu'un. » Cette curieuse figure ne déparerait pas un conte ou une tragédie de Voltaire. Du reste, il ne demandait pas mieux qu'un de ses fils fût baptisé, pourvu qu'on lui assurât le royaume des îles du More. Et il ne contraria en rien l'action apostolique de François. Les Ternatins étaient mahométans; mais leur mahométisme n'était pas plus solide que les toits de feuilles de leur mosquée. Ils y avaient été convertis par de gros commerçans mores et surtout par de petits colporteurs qui leur écoulaient la religion du Prophète avec la mercerie et le corail de leur éventaire.

En quelques mois, François transforma réellement la physionomie de cette ville licencieuse. Les femmes du pays épousées par des colons apprirent de lui qu'elles avaient une âme et que même leurs maris en avaient une. Et ceux-ci le leur prouvèrent en restituant aux indigènes déconcertés des biens mal acquis. Toute l'île faillit devenir chrétienne. Les Malais ter-

natins étaient charmés. « Il y avait sujet de rendre grâces à Dieu, écrira François : sa louange était incessamment sur les lèvres de ce peuple nouvellement appelé à la foi. Les garçons dans les places publiques, les filles et les femmes dans les maisons, les laboureurs dans les champs, les pêcheurs dans leurs barques chantaient, au lieu de leurs chansons coutumières, de pieux cantiques. » Tous les soirs, un homme de la ville, en habit de Confrère de la Miséricorde, recommandait aux prières du peuple les âmes du Purgatoire et ceux qui vivent en péché mortel. Dans les petites cases enfouies sous la verdure, cette voix encourageait les uns à la persévérance et éveillait chez les autres une crainte bienfaisante. Lorsqu'il quitta définitivement Ternate, il voulut embarquer de nuit afin d'éviter les pleurs et les lamentations de ses amis. Précaution inutile ! Il ne put échapper à leurs adieux. Ce Ternate, tant et peut-être si justement décrié par les historiens, c'est tout de même un des rares endroits où nous sommes bien sûrs que, partant la nuit, on alluma des flambeaux et des torches pour le voir plus longtemps et non pour s'assurer qu'il partait.

Sa correspondance si décousue et si incolore, même quand il parle de Ternate, devient subitement plus précise dès qu'il pénètre chez les sauvages. Pour la première fois, il sort des régions indéterminées où les rois, les reines, les princes, leurs cours et leurs peuples semblent empruntés au répertoire des dramaturges espagnols. Pour la première fois, il tient compte de la terre et des mœurs. Évidemment son imagination a été prise. Avant d'aborder au Japon, aucune contrée ne lui a produit une impression aussi vive. Le sauvage commençait à exercer sur les hommes civilisés une attirance qui n'allait que grandir. Il représentait pour l'homme du XVIe siècle un élargissement du monde. Il arrivait sur la scène au moment où l'antiquité renaissait. L'imagination s'étendait à la fois dans l'espace et le temps et découvrait les deux pôles de l'humanité. Mais, avant que, d'une courbe hardie, on eût essayé de les joindre par-dessus le christianisme, avant qu'on eût demandé à l'homme de la nature de nous mieux faire comprendre l'homme d'Homère et qu'on eût cherché dans la sagesse naturelle une nouvelle justification de la sagesse païenne, le missionnaire, comme s'il avait prévu le coup, avait bravé pour le sauvage la mort et, pis que la mort, la torture. Ne soyons pas

étonnés que les Jésuites, issus des Universités, aient été de si grands missionnaires. Ils demeuraient fidèles à leur mission d'embrasser le monde moderne et de le défendre contre tous les retours du naturalisme et du paganisme. Ils baptiseront les sauvages comme ils expurgeront les auteurs profanes.

Les Moluques renfermaient toutes les espèces de sauvages, depuis celle dont le type est plus près du nôtre que celui des Malais et des Chinois, jusqu'au type bestial du Papou. Leur couleur allait du jaune cannelle au noir. Il y en avait d'inoffensifs; il y en avait de féroces. C'étaient des enfans aux Célèbes, des anthropophages à Bornéo. Il y en avait dont l'abjection était telle que les missionnaires reculèrent, non de peur, mais de désespoir. Ceux que vit François offraient encore quelque prise. Il les chercha d'abord dans les montagnes d'Amboine et dans l'île voisine de Ceram. Il ne voyageait point comme les Portugais, en palanquin, aux cris assourdissans des porteurs. Il allait à pied, traversant les rivières et les marais, escaladant les ravins, se frayant un chemin dans les broussailles épineuses où des nuées de moustiques le harcelaient. On campait avant le coucher du soleil, dont la disparition est suivie si brusquement de la chute des ténèbres. On se hâtait de dresser un petit toit de feuillage. A défaut de tigres et de panthères, on avait à se défier de ceux que l'on cherchait, des Alforous, grands chasseurs de têtes. Dans certains villages une tête humaine bien coupée avait le même prix et l'a encore que jadis une chevelure chez les Iroquois; et le jeune guerrier qui courtise une fille ne saurait lui offrir un plus beau présent de fiançailles. François les croyait cannibales. D'autres voyageurs prétendent qu'ils ne le sont pas, qu'ils jettent les corps décapités; mais ils rapportent les têtes au village en soufflant dans leurs conques, et, avant d'être montées en trophées, on les abandonne aux enfans qui y sucent du courage. Ceram, où il resta peu de temps, était déjà un séjour très dangereux. A Ternate, on considéra comme une folie son désir de visiter l'île du More. Les sauvages avaient la réputation d'y être plus farouches que partout ailleurs, et surtout depuis que les Mores les avaient excités contre les Portugais. Ils avaient tué deux prêtres qui s'étaient risqués chez eux. Quand ils n'égorgeaient pas les étrangers, ils mêlaient à leurs alimens des poisons infaillibles. François répondit aux objurgations de ses amis qu'il était nécessaire que

les âmes de l'île du More fussent instruites et qu'il se sentait dans l'obligation de perdre la vie du corps pour assurer à son prochain la vie de l'âme. Alors ils voulurent bourrer ses poches d'antidotes. Mais il sourit et leur dit seulement que, s'ils le recommandaient à Dieu, leurs prières seraient le meilleur des contrepoisons. Et il gagna la côte redoutable.

Il s'enfonça dans l'intérieur et y vécut trois mois. Il nous a tu ses aventures qui furent souvent celles d'un coureur des bois. Ce que son corps souffrit, il nous le laisse deviner par l'énumération qu'il nous fait de ce qui manque dans ces îles et des périls qu'on y rencontre : elles n'ont ni pain, ni vin, ni troupeaux ; très peu d'eau potable ; une terre volcanique qui s'ébranle à chaque instant ; des chaleurs accablantes ; et les Mores sont aussi impitoyables que les naturels ingrats. Mais comme elles sont fécondes en consolations spirituelles ! « Elles semblent faites à souhait, s'écrie-t-il, pour qu'un homme, en peu d'années, y perde les yeux à force de verser des larmes de joie. » Il ne lui souvient pas d'avoir été ailleurs tant et si continuellement consolé. « Et cependant on n'y marche qu'entouré d'ennemis ou d'amis peu sûrs. Pas un remède pour se défendre des maladies ; pas une de ces choses dont le secours est nécessaire pour entretenir ou protéger la vie. » Jamais il ne fit pareille chasse aux âmes. Dès qu'ils l'apercevaient, les Alforous s'enfuyaient. Il fallait gravir des pentes à pic où frappait le soleil, et s'engager dans des jungles. On arrivait enfin à un village. Sauf la cabane sacrée où pourrissaient les trophées de guerre, les huttes étaient closes. Tout paraissait inhabité et mort. Même aujourd'hui, la venue d'un étranger produit encore chez quelques-unes de ces tribus le même effet que le passage d'un spectre. Il frappait aux portes. Parfois un murmure ou un cri lui répondait ; mais personne ne lui ouvrait. Il les appelait à lui tendrement, aimablement, comme un oiseleur. Une porte s'entre-bâillait. On distinguait debout, armé d'une lance, un homme nu ; derrière lui, une femme effarouchée et des enfans aux yeux ronds. « Peu à peu, nous dit le Père du Jarric, ces barbares, alléchés par sa candeur et débonnaireté, commençaient à s'approcher de lui. Pour lors, le Père les prenait, les embrassait et leur faisait autant de caresses qu'un père à ses propres enfans. » C'est peut-être dans cette attitude, au milieu de ces peuplades dont les pieds touchent les plus bas échelons de

l'humanité, que François de Xavier a laissé la plus émouvante image de lui-même. Comme sa pensée se reportait souvent aux îles du More, loin de Goa, loin des Portugais, loin de tout, mais plus près de Dieu, la nôtre y retourne souvent aussi pour le voir serrer sur son cœur les derniers des derniers enfans de la misère humaine.

Si nous en croyons de vieilles gens qui témoignèrent au Procès de canonisation, la fin de son séjour aux Moluques fut assombrie. En quittant Amboine, il prédit que dans tel ou tel village, autour de la forteresse, il y aurait des apostasies. Il ne se trompait point, et, comme le disait un dicton populaire, « les gens d'Aroda furent mauvais pour accomplir la prophétie du saint Père François. » Cependant, le bien qu'il avait fait dans ces îles dura plus longtemps que la domination portugaise; et les croix qu'il y avait élevées survécurent aux persécutions des Musulmans, aux erreurs et aux crimes des Portugais et de leurs successeurs les Hollandais, qui trouvèrent le moyen d'être plus inhumains, car aussi pillards, mais plus disciplinés dans le pillage, ils étaient dépourvus de la générosité chevaleresque dont les Albuquerque, les Jean de Castro, les Galvano et, en somme, beaucoup d'autres s'étaient montrés capables. Si invraisemblable que cela paraisse, les Hollandais ont rendu aux Portugais le service de les faire regretter, non seulement parce qu'une nouvelle tyrannie adoucit toujours le souvenir de l'ancienne, mais parce qu'en effet les indigènes respiraient mieux sous des maîtres dont la dureté était moins une politique que l'effet des tempéramens individuels et qui, soit qu'ils obéîssent à la voix de leurs apôtres ou que leur humeur cédât aux conseils de la volupté, consentaient parfois à les traiter comme leurs semblables. Les races du Midi, par leurs vertus les plus hautes comme par leurs vices les plus avoués, tendent toujours à fraterniser avec les peuples conquis. Les races du Nord, jamais. Les Hollandais n'eurent point de Xavier. Et ils eurent beau s'allier aux Musulmans pour déraciner la foi catholique, un grand nombre de pauvres Moluquois bravèrent les tourmens, afin de demeurer toute l'éternité les enfans du prêtre étranger qu'ils n'avaient vu ou plutôt que leurs parens n'avaient vu qu'une heure.

André Bellessort.

LA FRANCE D'AUJOURD'HUI

JUGÉE

PAR LES ÉTRANGERS

I

AVANT LA GUERRE

« Nul œil ne peut se voir soi-même, » aimait à dire Taine. Et ce qui est vrai des individus l'est au moins autant des nations. Ayons donc, pour nous bien connaître, recours le plus possible aux yeux de l'étranger. Quand ils ne sont pas aveuglés par le parti pris, ils ont chance de bien voir, et l'on peut, dans une large mesure, se fier à leur témoignage.

1

Parmi ces libres témoignages du dehors qui ont été rendus sur nous avant la guerre, je ne crois pas qu'il y en ait eu beaucoup d'aussi complets, d'aussi clairvoyans, d'aussi mesurés que celui d'un professeur et publiciste américain, M. Barrett Wendell (1). Professeur à l'Université d'Harvard, auteur de plusieurs ouvra-

1. *The France of today*, by Barrett Wendell, Professor of English at Harvard College, Sometime Clark Lecturer at Trinity College, Cambridge, and First Lecturer on the Hyde Foundation at the Sorbonne and other French Universities, 1 vol. in-8, New York, Charles Scribner's son, 1914. Le livre, publié en septembre 1907, a été réimprimé en octobre et décembre 1907, en mars 1908, en janvier 1909,

ges de littérature et d'histoire fort estimés, M. Barrett Wendell a été le premier titulaire, en Sorbonne et dans les autres Universités françaises, de cette chaire qu'a fondée, il y a quelques années, un autre Américain, M. James Hazen Hyde, et qui a, si je puis dire, pour objet d'enseigner en anglais l'Amérique aux Français. Comme il était tout naturel et très tentant, M. Barrett Wendell a voulu profiter de son séjour parmi nous, pour nous étudier et tâcher de nous bien connaître. Et il a consigné les résultats de son enquête dans un livre à la fois très prudent et très franc, qu'on a fort bien fait de traduire en français, et auquel nous pouvons souhaiter une large diffusion dans les pays anglo-saxons. Ceux qui prendront pour guide le consciencieux écrivain ne risqueront pas de se faire de nous une idée trop conventionnelle et trop inexacte.

Car, d'abord, sans peut-être s'en être douté, M. Barrett Wendell a bénéficié d'une chance assez rare. Le poste d'observation auquel, de par ses fonctions mêmes, il s'est trouvé placé, et qu'il a la sagesse, bien américaine, de ne pas quitter volontiers, est l'un des meilleurs que l'on pût choisir pour ce genre d'études. L'Université de France n'est assurément pas toute la France; elle en représente pourtant assez bien les aspects les plus généraux et les plus profonds. Ajoutons qu'elle est peut-être, — avec l'Armée et avec l'Église, — celui de nos corps sociaux qui s'est, au cours de ce dernier demi-siècle, le moins laissé entamer par les influences, le plus souvent corrosives, qui se sont exercées, dans d'autres milieux, sur les mœurs et les caractères de notre démocratie cosmopolite et niveleuse. Elle a sans doute ses préjugés et ses défauts, et on lui connaît quelques faiblesses. Mais, au total, l' « arrivisme » y est assez rare; la politique, — au moins dans l'enseignement secondaire et surtout supérieur, — n'y a pas fait trop de ravages, et la conscience professionnelle s'y est peut-être moins relâchée qu'ailleurs. Par la qualité de son recrutement, par l'esprit qui s'y est généralement perpétué, l'Université symbolise assez exactement l'état moral et les dispositions foncières de la France moyenne, aux diverses époques de son histoire. Et ce n'est pas un mauvais

en novembre 1912, en octobre 1913 et en 1914. Il a été traduit en français, sous le titre de *la France d'aujourd'hui*, par M. Georges Grappe (1 vol. in-8; Paris, Henri Flory, 1910). Cette traduction a été réimprimée dans la collection Nelson. C'est celle que j'utiliserai, en la retouchant çà et là.

miroir, pour y contempler l'image de notre pays, que celui qu'elle offre à l'observateur attentif.

Ce n'est pas à dire que l'observateur, surtout s'il est étranger, puisse sans précautions se mouvoir dans ce milieu assez complexe qui se présente à son attention. L'Université de France est un organisme très particulier, aux rouages multiples et divers, et qui ne se laisse point saisir d'un rapide coup d'œil. M. Barrett Wendell s'est fort bien avisé de cela : non sans humour, il compare aux cercles de Dante les différens compartimens dont l'assemblage constitue la vie universitaire française, et il ne s'y aventure qu'avec une extrême circonspection, et sous la conduite d'un excellent guide. Grâce à ces scrupules fort méritoires, il a réussi à tracer un tableau assez complet et, en dépit de quelques menues erreurs, généralement exact de notre enseignement, surtout de notre enseignement supérieur.

Ce qui paraît avoir frappé le plus M. Barrett Wendell, chez les étudians et les professeurs français, c'est, contrairement à un préjugé que nombre d'étrangers partagent, la gravité, la haute conscience qu'ils apportent tous à leurs occupations professionnelles, et, en même temps, la distinction intellectuelle dont ils sont le quotidien témoignage. « Aucune de mes expériences antérieures, — avoue-t-il, — ne m'avait révélé *quoi que ce soit de comparable* à l'activité intellectuelle, infatigable et concentrée, pleine d'émulation, de mes collègues d'un moment, à Paris. Le préjugé étranger a coutume de considérer les Français comme légers, frivoles et pour le moins superficiels. Quand vous vivez au milieu de leurs hommes de science, mêlé au travail de leurs existences, vous commencez à vous demander où a bien pu se former à leur propos *une légende aussi grotesque*. Car nul ne saurait imaginer un travail plus assidu que le leur et plus joyeux dans son ardeur. »

Cette ardeur, cette ferveur d'émulation ont sans doute parfois leurs excès ; elles marquent d'un pli peut-être un peu trop professionnel une activité qu'ou pouvait souhaiter plus libre, plus désintéressée ; et c'est ce que l'écrivain américain veut, je crois, laisser entendre, quand il reproche à la vie universitaire française de manquer d' « humanité. » Tout en rendant hommage aux qualités sociales, au tact, à l'agrément de ses collègues, il constate, avec un sourire, que « dans les actes ayant un caractère professionnel, ils sont aussi sérieux que s'il n'existait aucun

autre agrément sur la terre. » Mais il reconnaît que l'entraînement auquel ils se soumettent a l'avantage de multiplier les fortes et originales personnalités. « Ainsi, où que vous alliez en France, dit-il, vous ne pouvez faire autrement que de rencontrer des hommes dont les talens et les qualités, perpétuellement tenus en haleine, seraient partout un sujet d'admiration. Je suis tenté de dire qu'il n'existe pas dans ce pays un seul centre d'enseignement supérieur où un étudiant étranger ne tirerait profit à séjourner une année. » Et il mentionne, à titre d'exemple, un professeur de sanscrit, qui « parmi ses collègues français n'était pas une exception, » et dont l'érudition l'émerveille, et, plus encore, la supériorité d'esprit : « Sous toute sa science, écrit-il, son intelligence était aussi libre que si elle n'avait porté aucun fardeau, et ce qui, pour d'autres, eût vraiment été une charge, semblait plutôt être pour lui un stimulant. » Voilà, certes, un bel éloge du corps enseignant français.

La conclusion de M. Barrett Wendell est curieuse. Comme tous les pays d'Europe, — y compris, hélas ! la France elle-même, — l'Amérique avait longtemps subi le victorieux prestige de la « science allemande. » Mais, plusieurs années avant la guerre, ce prestige commençait à baisser ; on se détachait peu à peu de cette « culture » orgueilleuse et pédantesque dont on n'avait pas encore pu mesurer tous les désastreux effets ; on se rapprochait de nous ; on goûtait de plus en plus notre manière plus libre, plus discrète, plus fine et plus *humaine* d'entendre l'art, la science et la vie (1). J'ai, pour ma part, recueilli, à cet égard, de bien précieux aveux. On trouvera sans doute que celui de l'écrivain américain ne manque pas de saveur :

« Plus je fréquentai mes collègues français, — nous dit-il, — plus je fus confirmé dans mon opinion que la science américaine serait très puissamment vivifiée si un plus grand nombre de nos étudians venaient se placer sous l'influence française. L'influence des méthodes allemandes sur l'Amérique, durant les quatre-vingt-dix dernières années, a été admirable, *mais peut-être excessive*. Elle nous a appris à avoir le respect du fait et nous a donné la méthode dont nos premiers chercheurs manquaient. Mais, en même temps, elle a tendu à encourager la

(1) Voyez, à cet égard, un très intéressant témoignage dans le livre tout récent de M. Rollo Walter Brown, *How the French boy learns to write*, Introduction, p. 7 (Cambridge, Harvard University Press, in-8, 1916).

notion que l'objet et la fin de toute science étaient uniquement la collection méthodique des faits. Personne ne voudrait pour un instant soutenir que cette erreur prévaut parmi les esprits les plus remarquables de l'Allemagne. Peu cependant peuvent nier *qu'elle domine les esprits des Américains* qui, ayant étudié en Allemagne, reviennent dans la mère patrie n'étant plus du tout Américains, n'étant pas non plus profondément Allemands... L'influence sans contrepoids de la France peut peut-être d'autre part tendre vers une systématisation prématurée. Mais les esprits américains, à l'heure présente, semblent très peu exposés à ce danger. Si les intelligences de nos étudians, qui se proposent de consacrer leur existence à l'enseignement, multipliaient les contacts avec l'activité et l'intelligence de la science française actuelle, *les Universités américaines de l'avenir auraient chance d'être plus riches en connaissances, et, d'autre part, de devenir des milieux plus vivans qu'elles ne le sont, semble-t-il, aujourd'hui.* »

Il n'est personne, après la guerre, en Amérique, — sauf parmi les Germano-Américains, — qui ne soit amené à partager cette manière de voir. Sachons, nous, Français, profiter de ces dispositions nouvelles.

II

M. Barrett Wendell ne s'en est pas tenu à ces observations d'ordre purement universitaire et pédagogique. Esprit remarquablement ouvert, curieux et délié, devenu, pour un temps, un rouage défini, régulier, un membre agissant de la communauté française, — ce qui est une condition admirable pour la bien voir à l'œuvre et pour la comprendre, — il s'est efforcé d'en pénétrer la structure, d'en démêler les principes directeurs et les secrets ressorts. Et, comme on va voir, les découvertes qu'il a faites au cours de son voyage d'exploration ne sont pas sans importance.

Et d'abord, M. Barrett Wendell a découvert la *bourgeoisie* française. En général, les étrangers, qui vivent comme en marge de la vraie vie française, ne connaissent guère cette espèce sociale, très particulière, qui s'appelle le bourgeois français. Les milieux qu'ils fréquentent, milieux d'affaires ou de plaisirs, milieux mondains ou demi-mondains, milieux

d'artistes ou de financiers cosmopolites ne sauraient leur donner une idée de ces innombrables Français aux mœurs régulières, à l'existence laborieuse, qu'ils coudoient, qu'ils ignorent et qu'ils dédaignent. M. Barrett Wendell, qui partageait sur ce point les préjugés de la plupart de ses compatriotes, a d'abord été quelque peu étonné et déconcerté qu'un grand nombre de ses collègues et amis français ne fissent aucune difficulté à s'avouer de simples bourgeois. Pour lui, bourgeoisie était nécessairement synonyme de vulgarité. Peu à peu il se rendit compte que ces bourgeois tant décriés étaient de véritables *gentlemen*. Il apprécia à leur vraie valeur les qualités de bon sens, de régularité, de sérieux, de santé morale qui sont de tradition parmi eux. Il admira « la simplicité naturelle de leur caractère, la joyeuse facilité avec laquelle ils acceptent les conditions de leur vie et comment ils s'adaptent à ces conditions, sans l'ombre d'ostentation ou de respect humain. » « Je doute, en vérité, déclare-t-il, que vous puissiez trouver où que ce soit une classe sociale plus solidement, plus profondément, plus sereinement, plus admirablement constituée que ces bourgeois d'aujourd'hui. » Et il conclut « qu'une nation dont le noyau est aussi solide, doit être essentiellement robuste. »

Vous vous rappelez ces pages de la *Préface* du *Disciple*, où M. Bourget fait un si juste et si éloquent éloge de notre bourgeoisie française : « Ah ! la brave classe moyenne, la solide et vaillante bourgeoisie que possède encore la France ! Qu'elle a fourni, depuis ces vingt ans, d'officiers laborieux, cette bourgeoisie, d'agens diplomatiques habiles et tenaces, de professeurs excellens, d'artistes intègres !... » A vingt années d'intervalle, les deux témoignages se font directement écho.

Trois traits principaux, aux yeux de M. Barrett Wendell, caractérisent la bourgeoisie française. La simplicité, d'abord, et ce qu'il appelle une « charmante bonhomie » à laquelle il paraît avoir été fort sensible. Une complète absence de morgue, une grande affabilité naturelle, un souci constant de ne point se guinder au-dessus de sa condition et de ses moyens, je crois bien que ces habitudes d'esprit et d'âme sont communes à presque tous les Français de la classe moyenne, et comme elles manifestent quelques-unes des dispositions les plus heureuses de la race, je n'ai pas de peine à concevoir qu'elles s'imposent à l'attention de l'étranger, et à sa sympathie.

Il en est de même de ce que le publiciste américain appelle notre « honnêteté intellectuelle. » Il a été très frappé de ce fait que le bourgeois français a des idées, et qu'il y tient, et que, les croyant vraies, il est toujours prêt à en démontrer le bien fondé, à y ramener, quand elles s'y prêtent, les idées d'autrui, ou à critiquer et condamner ces dernières, quand elles lui paraissent décidément inconciliables. Ces idées sont souvent des préjugés, mais la logique française en fait des assemblages assez cohérens, et la loyauté française veut qu'on y attache quelque importance. Évidemment, sans nous le dire, M. Barrett Wendell a dû parfois sourire de notre intempérance dialectique.

Et il a souri aussi quelquefois, mais sans malice, et bien plutôt avec un sentiment d'admiration, du sérieux et de l'activité qu'il constate à tous les degrés et dans tous les ordres de la bourgeoisie française. C'est peut-être ce qui l'a le plus étonné en France, car, à chaque instant, il revient sur cette impression. Je crois bien que lorsqu'il a quitté l'Amérique, deux idées pour lui étaient de véritables axiomes : la première, que les Français étaient sans contredit le plus aimable des peuples frivoles ; et la seconde, que le seul peuple au monde qui sût ce que c'est que le travail, était le peuple américain. Au bout de peu de temps, il dut convenir qu'il s'était trompé. Nous l'avons émerveillé, presque effrayé par notre sérieux, par notre ardeur au travail. Non pas, certes, que notre gaîté, notre bonne humeur légendaires aient disparu ; mais si nous savons toujours sourire, nous savons encore mieux travailler. Les devoirs les plus absorbans et les plus austères, bien loin de nous rebuter, nous retiennent, et nous nous y livrons corps et âme. « A la surface, peut-être les Français conservent-ils encore quelque chose de cette gaieté qui a fait dire à leur propos aux étrangers qu'ils étaient agréablement frivoles ; mais quand vous commencez à les fréquenter, au moins ceux de la bourgeoisie, cette caractéristique ne demeure pas longtemps saillante. Bien plutôt, vous vous trouvez continuellement surpris que tant de personnes, avec une aussi grande simplicité de cœur, puissent se consacrer avec une pareille assiduité aux devoirs si peu séduisans, — professionnels, domestiques ou autres, — de la vie quotidienne, hebdomadaire, annuelle. Si gai que se montre un ami dans les questions frivoles, vous pouvez être assuré que, au fond, il prend l'existence au sérieux, et que, quand il va au rude labeur, il

l'attaque avec une vigueur constante *qui peut quelquefois étonner un Yankee...* Je ne me souviens pas d'avoir jamais vu un jeune Français décortiquer un bâton ; je me demande même si vous pourriez lui faire comprendre le plaisir que l'on peut éprouver à ce jeu. »

Tout ceci est fort bien vu, ce me semble, et l'on est heureux de trouver enfin sous une plume non française cet éloge étonné du sérieux français. Il est entendu qu'il ne faut rien exagérer, et que le sérieux français ne ressemble en aucune manière au sérieux américain, anglais, et surtout allemand : il est moins tendu, moins morose; il se dissimule davantage; il se tempère d'urbanité et de grâce, mais il n'en est pas moins réel, et il semble qu'avec un peu d'observation et de finesse, il ne soit pas bien malaisé à découvrir. D'où vient donc qu'on nous ait fait, à l'étranger, une réputation si fâcheusement établie de légèreté foncière et d'incurable frivolité? Les plaisanteries de nos Gaudissart, les persiflages de nos boulevardiers, les imprudences de quelques-uns de nos écrivains, y sont, je le veux bien, pour quelque chose; et j'admets encore que la lourdeur et le pharisaïsme germaniques ont été trop souvent offusqués par notre gaieté française, par la grâce souriante et modeste dont nous aimons à recouvrir nos plus solides qualités. Mais ces raisons diverses ne suffisent pas à expliquer la persistance et la diffusion de l'injuste légende. Il y a là, je crois, un cas précis de cette universelle campagne de dénigrement systématique que, depuis de longues années, l'Allemagne a entreprise contre la France et l'esprit français, dénigrement où il entrait un peu de tout : de l'orgueil et de l'inintelligence, de l'hypocrisie et du mercantilisme, de la jalousie et de la rancune, par-dessus tout, le désir effréné de supplanter un peuple qui n'avait jamais été tendre aux Barbares. Le préjugé de la légèreté française a été l'un des premiers articles du *Credo* pangermaniste.

M. Barrett Wendell n'est pas le seul, mais il est l'un des rares étrangers qui, avant la guerre, aient battu en brèche ce préjugé dont les Français qui ont vécu hors de France ont tant souffert. Je sais une charmante étrangère, amie de la France, ayant même épousé un Français d'une parfaite gravité, et qui développait volontiers ce thème de la frivolité française. Un jour, on citait devant elle tels ou tels Français authentiques, de sa connaissance, qui ne répondaient en rien au signalement

de la légende : « Mais ce ne sont pas des Français ! » s'écria-t-elle avec une vivacité dépourvue de toute ironie. O prestige des idées toutes faites ! Elle était, comme tant d'autres, sans s'en douter, la victime et la dupe de la propagande « progermanique. » M. Barrett Wendell a eu, lui, quelque mérite à se rendre à l'évidence des faits.

III

Et il en a eu aussi à découvrir ce que les étrangers ne soupçonnent guère, je veux dire la famille française. Les pages qu'il a écrites sur ce sujet sont parmi les meilleures de son livre, les plus fines, les plus délicates, les plus judicieuses. Dans ce pays de France qu'on avait dû lui représenter comme si profondément corrompu, il a été très agréablement surpris de trouver une vie familiale si intense et d'une si robuste originalité. Ce lien souple et fort qui relie les uns aux autres tous les membres, — et les morts comme les vivans, — d'une famille française, il n'en avait aucune idée avant de venir en France. Il observe avec finesse qu'en Amérique, le mari et la femme suffisent à peu près à constituer une famille ; en France, il y faut les enfans, et l'amour paternel ou maternel y est presque plus fort que l'amour conjugal. « On en arrive à être tenté de dire que de toutes les affections familiales que l'on rencontre dans le monde, nulle n'est plus profonde, plus sincère, plus fidèle et plus tendre que l'amour qui règne jusqu'à la mort, en France, entre les parens et les enfans. » « Des enfans morts, des années auparavant, étaient encore si vivans dans le cœur de leurs parens, que leur souvenir jetait quelque ombre de mélancolie, lors de la bienvenue de tout nouvel ami, montrant ce qu'elle eût pu être, si tout le monde avait été là pour l'accueillir. »

A leur tour, les enfans rendent en respect, en déférence, ce que leurs parens leur ont donné en tendresse protectrice et vigilante. Leur individualité, si l'on peut ainsi dire, se développe toujours en fonction de la famille. Ce ne sont pas, comme dans les pays anglo-saxons, des individus isolés qui se suffisent à eux-mêmes et n'ont de comptes à rendre à personne. Le choix d'une carrière, un mariage à contracter, sont des questions d'intérêt familial, que l'on débat en famille, et qui

engagent un peu la communauté tout entière. L'Américain vit, bien plus que le Français, dans le moment présent et pour le moment présent. Le Français, dans sa vie de famille, a le sens de la durée; il est un anneau d'une chaîne ininterrompue, et la solidarité des générations successives lui demeure toujours présente.

Que cette conception puisse avoir ses inconvéniens et ses étroitesses, c'est ce qui est l'évidence même. Que les enfans, en France, restent un peu trop éternellement enfans en face de leurs parens, qu'ils soient un peu trop « couvés » par eux; que, parfois, certaines de leurs qualités d'initiative s'émoussent au contact des timidités maternelles, ou même paternelles, c'est ce que M. Barrett Wendell se garderait bien de nier, et il cite des faits qui prouvent qu'il a fort bien vu le revers de la médaille. Mais il est beaucoup plus frappé des bons que des mauvais côtés de la tradition française en cette matière, et il a très vivement senti tout ce qui fait à la fois le charme et la force du lien familial dans notre pays. Il l'a si bien senti qu'il a pris contre ses propres compatriotes mal informés la défense de nos habitudes nationales, et cela avec une fermeté de bon sens, une délicatesse d'intuition et d'expression tout à fait remarquables. « En Amérique, tout au moins, — déclare-t-il à ce propos, — nous avons une idée malheureusement fausse de la vie française, et nous la traduisons par ce lieu commun, que la langue française ne possède pas l'équivalent de ce mot que nous aimons tendrement : le *home*. » Et cela peut assurément se soutenir. Mais quoi ! riposte-t-il, les peuples anglo-saxons, de leur côté, « n'ont jamais éprouvé le besoin d'une expression qui contiendrait toute l'affectueuse tendresse de sens incluse, à son tour, dans le mot français : *foyer*. » Et, s'exaltant là-dessus, en philologue, en philosophe, et en poète, il écrit :

« Le sens premier, originel, du mot *foyer*, demeure le sens vrai, à travers toute la France, ou au moins la véritable et permanente origine des sentimens qu'il enferme maintenant, de manière si abondante. C'est la cheminée, la pierre du foyer, — *le centre de la vie domestique, autour duquel la famille se groupe*, formant un tout, distinct de tout autre groupe, dans ce monde confus et bruyant, complet en chacun, et qui vous libère, lorsqu'on y réside, de tout le reste de l'humanité.

« Le sens littéral du mot, sans aucun doute, est depuis long-

temps oublié de ceux pour qui les mots sont seulement des mots. Le terme *foyer* n'évoque plus l'image romanesque des feux de joie tremblans dans les huttes ou les châteaux, des chevrons et des chaumières enfumées, des personnages légendaires ou antiques, gracieux ou naïfs, qui chauffent leurs mains transparentes au-dessus des charbons ardens et qui redisent les contes de tout ce qui fut, — les héros, les saints, les aventures, les farces, les aïeux et les ennemis, les conquêtes et les désastres, les amours et les morts, les famines et les moissons et les troupeaux. Et cependant, tous les trésors d'émotions que le Français puise dans ce mot, aujourd'hui encore, pourraient difficilement avoir émergé d'une antiquité humaine moins immémoriale que celle d'où ont jailli toutes ces fantaisies, qui remontent aux temps les plus reculés... Quand vous commencez à vous rendre, avec sympathie, compte du sens de la vie de ces amis, qui vous accueillent si généreusement à leur foyer..., vous comprenez de façon nouvelle et plus respectueuse le sens que les Lares et les Pénates avaient pour l'imagination religieuse de la Rome antique... Pour le respect tendre du sens, on en vient quelquefois à penser que, par sa plénitude, le terme *foyer* est plus parfait qu'aucun mot de notre langue. »

Voilà, n'est-il pas vrai? une bien jolie page, fine, exacte, émue et profonde. On ne saurait mieux pénétrer dans une âme étrangère, plus subtilement analyser les nuances infiniment délicates et complexes qui font de certains mots d'une langue comme de véritables personnes morales. Le mot *foyer*, en français, est de ceux-là. En dégager le sens, comme l'a fait M. Barrett Wendell, c'est, en réalité, faire de la psychologie ethnique, et de la plus heureuse.

Donc, « pour l'esprit français, la famille est le fait social primitif. » Et si la famille est en France chose si solide, nul doute que le principal mérite n'en revienne à la femme. M. Barrett Wendell, qui a découvert la famille française, a découvert aussi la femme française. Bien qu'il ne nous le dise pas, j'imagine qu'il partageait, en arrivant en France, les préjugés que nombre d'étrangers professent à l'égard des Françaises, dont ils ne cessent de dénoncer la scandaleuse frivolité et la piquante corruption. Ce préjugé ne serait-il pas encore d'origine germanique? J'inclinerais pour ma part à le penser,

l'ayant si souvent surpris sur des lèvres allemandes. Il est trop évident qu'une Allemande ne saurait jamais pardonner à une Française d'avoir quelque grâce et un peu d'esprit, — et de savoir s'habiller. Quoi qu'il en soit, M. Barrett Wendell, lui, a pris très vite son parti de ces effroyables défauts. Il a été sensible, certes, et autant qu'on peut l'être, au charme souriant et discret, à l'élégance innée, à la vivacité spirituelle, à la grâce enfin de la vraie Française. Mais il a été surtout surpris, et littéralement émerveillé, de tout ce que ces qualités extérieures recouvraient, — et parfois, volontairement dissimulaient, — de sérieux, d'activité, d'intelligence pratique, d'assiduité au devoir quotidien. Qu'un être humain puisse concilier des dons si différens, c'est ce qu'il avait peine à concevoir avant de venir en France : il s'attendait à trouver de jolies poupées, et il a trouvé des femmes, de vraies femmes, comme il n'en avait peut-être pas beaucoup rencontré jusqu'alors, et surtout d'honnêtes femmes. Et sa surprise, son émerveillement joyeux se traduisent dans la façon presque lyrique, mais très judicieuse aussi, dont il nous confie sa découverte :

« Dans aucune langue humaine, je crois, on n'a jamais enclos *une signification plus admirable* que celle que vous *découvrirez, avec une respectueuse émotion*, quand vous en viendrez à la comprendre parfaitement, dans ces mots français : « l'honnête femme. » *Les Françaises qui sont dignes de ce nom sont innombrables dans la France entière.* Elle ne sont pas seulement le plus beau type de la femme de ce pays ; elles sont les plus puissantes, les plus nombreuses, les plus profondément représentatives. Si elles ne sont pas celles que distingue d'abord l'œil de l'indifférent, de l'étranger, de l'artiste, c'est, en partie, parce que, comme l'air et la lumière, elles se rencontrent partout, c'est aussi parce que le soin silencieux qu'elles apportent à accomplir leurs devoirs les rend invisibles. Elles ne seraient pas elles-mêmes si elles ne gardaient pas la foi conjugale, — et cette foi, non seulement par la fidélité de leur personne, ce qui est le sens le plus immédiat de ces mots, mais aussi la foi envers leur mari, à travers les soucis complexes et inquiétans d'une responsabilité incessante. *L'amour conjugal ne serait pas complet sans cette amitié conjugale* qui dure, elle aussi, autant que la vie. Mais toute l'amitié et tout l'amour conjugaux imaginables ne suffiraient pas davantage sans cette observance

fidèle des devoirs domestiques qui sont, eux aussi, de nature délicate. « En France, une honnête femme n'est pas seulement une bonne épouse, elle reste ce qu'adolescente elle était, une fille modèle, profondément attachée à sa famille d'origine. Elle est une bonne sœur et une amie fidèle envers ceux à qui les liens du sang l'attachent, et aussi envers ceux que le mariage a introduits dans sa parenté et lui a rendus aussi chers que s'ils étaient, de par la nature, ses consanguins. *Elle est une bonne mère plus absolument encore*, chérissant de la plus pure des passions humaines les enfans qu'elle a mis au monde. Et ses obligations envers ces derniers, aussi bien qu'envers leur père, lui imposent d'être une bonne maîtresse de maison, ne négligeant jamais les détails monotones de son activité quotidienne. *Ce devoir infini, minutieux, prosaïque est la condition de toute son existence, et elle l'accomplit de sa jeunesse à sa vieillesse, oublieuse d'elle-même, heureuse et souriante.* Car ce n'est pas la moindre de ses croyances de penser qu'*elle doit rendre la vie agréable à ceux qui, autour d'elle, la partagent.* Manquer à quelqu'une de ces règles serait manquer à ce que se doit une honnête femme... »

J'ai tenu à citer toute cette page, d'abord parce qu'elle est bien finement pénétrante ; et puis, parce qu'elle nous venge de toutes les sottises que, sur ce thème de la légèreté féminine en France, on a débitées outre-Rhin, et aussi ailleurs.

IV

M. Barrett Wendell se trouve ainsi amené à poser une question assez délicate, et même fort « embarrassante, » mais que sa courtoise franchise se garderait bien d'éluder. « Au moins en Amérique, nous dit-il, les Français sont tenus pour frivoles et dénués de principes. » Or, c'est tout le contraire qu'il a constaté et consciencieusement noté. D'où vient cette étrange contradiction entre le préjugé « anglo-saxon » et la réalité de la vie française?

Tout d'abord, il convient, d'après l'écrivain américain, d'écarter les raisons superficielles et accessoires : les impressions presque toujours fausses et sans portée, les généralisations hâtives de touristes rapides et distraits; et, pareillement, les jugemens un peu sévères auxquels pourrait conduire la vue de certaines publications soi-disant très « parisiennes, » et qui

s'étalent sans vergogne un peu partout. Assurément, tout cela a contribué, en partie, à former l'opinion étrangère sur la France, mais ne suffirait pas à l'expliquer totalement.

Allons au fond des chose. Ce qui entretient et semble justifier les préventions anglo-saxonnes, — M. Barrett Wendell ne dit pas « germaniques » parce que les manœuvres de « l'avant-guerre » lui ont sans doute échappé, comme elles nous ont échappé à nous-mêmes, — c'est le caractère même de la littérature française contemporaine, dans ses parties les plus riches et les plus justement célèbres, le roman et le théâtre. Rien de plus libre en effet, dans les sujets comme dans l'expression, que nos œuvres romanesques et dramatiques; rien de moins fait, à la différence des livres anglais ou américains, pour l'éducation de la jeunesse. Si l'on jugeait, — ce que font volontiers les étrangers, — par sa littérature d'imagination la société française contemporaine, on serait tenté de croire que cette société est profondément corrompue, ce qui est à peu près le contraire de la réalité. D'où vient cette paradoxale contradiction entre la littérature et la vie françaises?

Le principe de cette opposition, selon l'auteur de *la France d'aujourd'hui*, serait le suivant. Tandis que, dans les pays anglo-saxons, les romanciers ou dramaturges écrivent pour « quiconque sait lire, » les écrivains français s'adressent exclusivement aux adultes. *Maxima reverentia debetur pueris :* cela est vrai en Amérique ou en Angleterre comme en France. « La différence, — ajoute spirituellement M. Barrett Wendell, — c'est que nous sommes disposés à témoigner notre respect aux enfans par l'attention avec laquelle nous composons les rayons de nos bibliothèques, tandis que les Français trouvent plus simple d'en tenir les portes fermées. »

Lequel de ces principes est le meilleur? Répondant l'un et l'autre à des réalités ethniques et psychologiques, à des divergences d'idées, d'éducation et de tempérament, ils ont tous deux leur raison d'être. L'Anglo-Saxon abandonne volontiers ses enfans à eux-mêmes; le Français surveille les siens davantage. « Nous (les Anglo-Saxons) désirons développer l'individu ; chez eux (les Français), le premier sentiment est de maintenir le système social. »

Il suit de là diverses conséquences. Le public français étant plus restreint, plus mûr et, partant, plus cultivé que le public

américain et anglais, l'écrivain doit se mettre un peu plus en frais pour lui plaire. Et c'est pourquoi la littérature française, moins naturelle peut-être, soumise à plus de conventions, atteint, en revanche, à une perfection de forme qui en rehausse singulièrement la valeur et l'agrément. D'ailleurs, ces conventions, si elles ont passé dans la littérature, se retrouvent aussi dans la vie sociale; elles font partie des bonnes manières; elles symbolisent l'effort que l'individu doit exercer sur lui-même pour se rendre agréable à autrui. « La vie française, dans ses détails quotidiens, *est plus douce à vivre que la nôtre* et beaucoup plus profondément imprégnée des grâces de la civilisation. »

En second lieu, de ce que les mœurs françaises, dans leur régularité habituelle, donnent moins de prise à l'individualisme, il résulte que les infractions à la discipline sociale sont à la fois plus rares et plus graves qu'ailleurs. Elles offrent donc à l'écrivain une matière d'observation psychologique et d'émotion dramatique plus riche que les sujets empruntés à la vie courante; et comme il n'est pas retenu par les scrupules « pédagogiques » dont s'accommodent les écrivains anglo-saxons, il s'abandonne sans contrainte à son inspiration d'artiste. Et il en vient aisément à cet état d'esprit que M. Barrett Wendell a défini au moyen d'une piquante anecdote qu'il vaut la peine de rapporter. Il y a quelques années, dans une réunion américaine en l'honneur d'un « éminent écrivain français, » — ne s'agirait-il pas ici de M. Paul Bourget? — on lui demandait pourquoi les héroïnes des romans français avaient une si mauvaise conduite, alors qu'en fait les Françaises étaient de si exquises et honnêtes créatures. Et le romancier parisien, « avec cette délicieuse aisance de gestes et d'expressions » qui sont le charme de la conversation en France, de répondre qu'en effet les Françaises ressemblaient trait pour trait à l'image flatteuse qu'en avait tracée son confrère américain, mais qu'il fallait bien en revenir à un mot de Maupassant, à qui l'on posait un jour la même question : « L'honnête femme n'a pas d'histoire. » La boutade avait d'ailleurs fort scandalisé les interlocuteurs américains de l'homme de lettres français.

Ils se seraient peut-être moins scandalisés s'ils en avaient mieux saisi la portée, et s'ils s'étaient aussi rendu compte de l'exacte valeur que les écrivains et le public français attribuent

d'un commun accord aux caractères fictifs de la littérature et de l'art. Si vivante et parlante qu'en soit l'expression, ce sont avant tout pour eux des abstractions, des cas imaginaires, des symboles. Avec cette tendance à généraliser et à systématiser qui est propre aux Français, auteur et public ont vite fait de dépouiller tel héros de roman de tous les élémens concrets qui l'individualisent, et ils discutent sur son cas, comme s'ils se trouvaient en présence d'une simple expression algébrique. Dans ces conditions, la force de suggestion que possède l'image artistique se trouve réduite au strict minimum, et les inconvéniens moraux que la liberté des peintures entraîne sont singulièrement atténués.

Si donc il y a des pays où, suivant le mot célèbre, la littérature soit l'expression de la société, ce n'est point la France. En France, la littérature exprime, de parti pris, non pas la généralité, mais l'exception. Et tout concourt à entretenir les Francais dans cette disposition : leur admirable loyauté intellectuelle, — ce trait, sur lequel il revient souvent, paraît avoir fortement frappé M. Barrett Wendell, — qui leur fait admettre la réalité de choses que l'Anglo-Saxon incline à ignorer; leur vie très active, très laborieuse qui, aux heures de détente, leur fait rechercher, pour se distraire, des livres où on leur représente ce qu'ils n'ont pas coutume d'observer dans la régularité de leur existence quotidienne. Et ces lectures n'entament pas plus leur moralité intime que les conversations très libres, paraît-il, qu'Anglais et Américains tiennent volontiers entre hommes. « Les Français ont la liberté d'écrire des phrases qu'ils ne prononceraient pas. Les Anglo-Saxons peuvent dire des choses qu'ils n'écriraient pas. » On ne saurait plus galamment et plus impartialement conclure.

M. Barrett Wendell ajoute une dernière considération qui a en effet son prix. Les romanciers et dramaturges en France, à la différence de ce qui se passe dans les pays anglo-saxons, appartiennent d'ordinaire au milieu des artistes. Or, les artistes, en France comme dans tous les pays du monde, ne passent généralement pas pour être des modèles de conduite, et il est assez naturel qu'ils empruntent leurs sujets, et même leur langage, au milieu où ils vivent. Voyez par exemple le cas des deux Dumas. Rien de moins austère que la vie d'Alexandre Dumas père, mais son œuvre, peut-être un peu vulgaire, reste

bien amusante et intéressante. Et quant à son fils, on ne peut s'empêcher d'être étonné du contraste que présente la morale rigoureuse qu'il nous prêche avec les sujets souvent fort scabreux qu'il étudie et la verdeur d'expression dont il ne se départ guère. C'est qu'ayant longtemps vécu dans un milieu fort libre, il utilisait dans son œuvre son expérience personnelle, tout en la jugeant et en la condamnant. Ses intentions étaient plus irréprochables que son langage. Il y aurait quelque pharisaïsme à lui en faire un crime.

Au total, si la littérature française est fort loin d'être l'image fidèle, exacte et complète de la vie française, on peut le regretter, mais il n'en faut rien induire, — et au contraire, — contre la moralité française. De ce que les histoires de crimes remplissent les colonnes des journaux américains, et de ce qu'elles sont lues avec passion, va-t-on conclure que la plupart des Yankees sont, à tout le moins, des voleurs? Dans les deux cas, la lecture est un délassement, une distraction. « En France, cette distraction a un grand mérite intrinsèque ; en Amérique, elle n'a que la valeur éphémère du journalisme populaire. Dans les deux cas, la relation avec la vie de chaque jour est la même... Dans chacun des cas, les faits présentés sont substantiellement vrais; dans chaque cas, ils sont comparativement exceptionnels. »

Il y a bien de l'ingéniosité et bien du bon sens dans cet ensemble d'observations, — je ne dis pas dans ce plaidoyer, car M. Barrett Wendell se défend d'avoir voulu écrire une « apologie. » Tout en lui donnant raison, on peut souhaiter que nos écrivains s'attachent à moins donner prise à de trop faciles jugemens téméraires, car, hélas! tous les étrangers n'ont pas la prudence et la perspicacité de M. Barrett Wendell (1).

V

Où cette perspicacité devient tout à fait admirable, c'est dans les pages que l'auteur américain consacre à la question religieuse. « Pour commencer, dira-t-il, *il est difficile de bien connaître les Français sans s'apercevoir qu'ils sont un peuple*

(1) Ne pourrait-on pas dire aussi que la littérature d'imagination, même en France, n'est pas toute la littérature? Mais à quoi bon prolonger une discussion qui, même réduite à ces termes, aboutit à une démonstration aussi péremptoire?

instinctivement et profondément religieux. » Enfin! voici un étranger qui, sans s'arrêter aux apparences, aux préjugés courans, aux formules toutes faites, prononce la parole décisive que nous attendions, et que tant d'autres, parmi nous, hésitent à prononcer! Comme ils se trompent, ceux qui, déconcertés par notre ironie, notre promptitude à sourire, nos habitudes de raillerie, notre affectation d'élégant scepticisme, nos fanfaronnades de libre pensée, bref, toute l'écume de notre esprit, nous font une réputation de facile incrédulité! Irréligieux, le pays des Croisades et des cathédrales gothiques, le pays de saint Louis, de Jeanne d'Arc et de Pascal, le pays des guerres de religion et des guerres révolutionnaires! Il l'est si peu que son irréligion même est d'essence religieuse. Car, d'abord, comme le dit très bien M. Barrett Wendell, « la négation de la croyance est aussi une croyance. » Mais il y a des négations qui, calmes, sereines, souriantes, se défendent comme d'une indiscrétion de toute velléité de propagande. Il en est d'autres, au contraire, qui brûlent de se répandre, et de faire des conversions. Elles ont une confiance en elles-mêmes, une intrépidité d'affirmation, une ardeur de générosité, une flamme de prosélytisme, bref, tout ce qui caractérise les croyances religieuses. Le *credo* a changé, l'âme est restée la même. Telle est bien l'irréligion française. Le Français est incapable de garder pour soi la vérité qu'il croit posséder; il veut la communiquer à l'univers entier; il enseigne, il prêche, il répand la bonne parole; il est né apôtre. S'il s'est si promptement converti au christianisme, c'est qu'en vertu d'une sorte d'harmonie préétablie, le christianisme répondait à ses dispositions les plus permanentes et les plus intimes. Si, parmi bien des vicissitudes de pensée et d'histoire, il est resté foncièrement catholique, c'est que, par définition même, le catholicisme embrasse l'humanité tout entière. Le Français a l'instinct, le besoin, le génie de l'universel. Voyez nos révolutions comparées à celles des autres peuples. Rien de plus strictement local et national que la révolution anglaise, qui, pourtant, était, dans son fond, une révolution religieuse. La Révolution française qui, elle, était d'abord une révolution politique, a bien vite débordé les frontières françaises, et elle a procédé, — combien d'autres, après Tocqueville, l'ont déjà observé! — à la façon d'une révolution religieuse. Elle a légiféré pour l'univers entier, et son premier geste a été de

proclamer les Droits de l'homme. Que l'on songe aussi au retentissement mondial de nos révolutions de 1830 et de 1848. Le Français est un éternel croisé, et, « soldat du Christ » ou « soldat de la liberté, » les grandes causes idéalistes trouvent en lui un champion toujours prêt.

C'est ce qu'a très bien senti M. Barrett Wendell, et, si, en la résumant ainsi, je précise un peu sa pensée, je ne crois point la déformer. Venu en France à un moment où l'anticléricalisme officiel faisait rage et aurait pu donner le change aisément à un observateur prévenu ou superficiel, il maintient son opinion : « Mieux vous apprenez à connaître les Français, — insiste-t-il, — *aujourd'hui encore*, plus sûrement vous vous rendez compte qu'au fond de leur cœur, ils demeurent profondément religieux. » Ses impressions datent de loin à cet égard. Venu tout enfant en France, dans les dernières années du second Empire, il avait, à la Madeleine, assistant à une cérémonie religieuse, vu passer un prêtre dont « l'inoubliable figure » le transporta d'admiration : « cette prestance grave et belle était celle d'un saint, d'un être venu de quelque monde plus beau que celui qu'il avait jamais pu rêver. » Une dame qui fut témoin de son émerveillement, l'assura que « cette beauté spirituelle était plus vraiment française que toutes les vanités sur lesquelles les voyageurs frivoles jugeaient la France entière. Chacun peut constater notre légèreté, ajouta-t-elle, mais nul ne nous connaît entièrement, s'il ignore notre piété. » Cette parole profonde commentant une « merveilleuse impression » d'enfance, dut faire son chemin dans l'esprit de l'écrivain américain, car, longtemps après, il en éprouvait la justesse. Il avait, depuis, longuement médité et rêvé dans « la vastité sombre » des cathédrales françaises, et la leçon qu'il en emportait était celle-ci : « Pour qu'un peuple, une race, un mélange de races ait pu nous laisser des œuvres comme celles-là, — au milieu du terre à terre étouffant et troublant du milieu, — il fallait qu'il fût dominé par la puissance de la religion. » Puis, son expérience des choses françaises devenant plus large et plus intime, bien qu'il avoue avoir peu fréquenté de prêtres, et ses préjugés de protestant cédant peu à peu la place à une vue impartiale et sereine des réalités, il en est arrivé à rendre aux institutions et aux hommes du catholicisme français un très sympathique hommage : « Au fur et à mesure, écrit-il, que les mois s'écou-

laient, de plus en plus je me rendais compte que, autant que tout autre clergé, celui de la France moderne méritait le titre de Révérend. » Et ailleurs : « Si l'efficacité spirituelle, qui ne se mesure pas, est un argument en faveur d'une doctrine spirituelle, l'Église peut se reposer avec joie, pour la paix qu'elle a apportée pour des siècles à l'humanité européenne. Elle n'a pas été la source unique du réconfort spirituel, mais *elle a été, de manière incalculable, la plus grande, la plus sûre, la plus compréhensive, la plus générale de ces sources.* Le véritable bon sens aurait bien de la peine à nier sa puissance, dans toutes les matières du spirituel. »

D'où vient donc qu'une doctrine si bienfaisante soit aujourd'hui, en France, en butte, non seulement à de pitoyables tracasseries, mais à de véritables persécutions? M. Barrett Wendell prononce le mot, et si désireux qu'il soit de ne pas prendre parti dans nos querelles intérieures, il ne peut s'empêcher de condamner la chose. « La conduite des libres penseurs, maintenant au pouvoir, dit-il, a ramené ces temps que la tradition historique appelle la persécution. Bien entendu, ils n'ont pas repris les méthodes surannées d'autrefois : ils n'ont tué personne. Mais ils ont confisqué un grand nombre de propriétés; ils ont fait tout ce qui était en leur pouvoir pour empêcher l'acquisition de nouveaux biens, et, tout en demandant pour eux-mêmes l'absolue liberté de conscience, ils ont inauguré, en fait, une législation qui blesse la liberté de conscience de ceux qui pratiquent. *Aucune intolérance cléricale n'a jamais été plus sincère et plus impitoyable que l'intolérance anticléricale de ces derniers temps.* » Vous entendez bien : plus impitoyable. Comment expliquer cette criante contradiction?

C'est que, précisément, la libre pensée, en France, n'est rien moins que la pensée libre : c'est, littéralement, une religion à rebours. Elle a son *credo*, ses dogmes, ses prêtres et sa liturgie. Elle est fondée sur une idée de la nature humaine qui est le contre-pied absolu de l'idée chrétienne. Tandis que le christianisme admet comme un fait d'expérience la perversité foncière de la nature humaine, la philosophie issue de l'Encyclopédie affirme la bonté native de l'homme et le progrès indéfini par la liberté. Cette dernière conception, chez des esprits froids et terre à terre, semblerait devoir être une de ces opinions purement spéculatives qui demeurent sans influence sur le cours habituel

de la vie. Mais chez un Français, ce n'est pas une opinion spéculative; c'est une foi. Et c'est une foi qui s'oppose violemment à la foi inverse. « Cette profonde divergence des deux philosophies, dit très bien M. Barrett Wendell, a été exceptionnellement mise en lumière parmi les Français, pour la simple raison qu'ils sont à la fois très religieux et instinctivement disposés à réduire à un système philosophique tout ce qui fait partie de leurs connaissances. » Le Français ne se contente pas de prendre les idées au sérieux; il les prend au tragique. Il a des passions intellectuelles. Il croit de toute son âme aux idées. Les systèmes qu'il compose ne sont point pour lui des formes abstraites; ce sont des forces morales; ce sont des personnes vivantes. Il les aime ou il les hait avec passion. Et comme sa rigueur logique, et ce que l'auteur de *la France d'aujourd'hui* appelle avec raison sa « loyauté intellectuelle » lui fait apercevoir avec une grande force les oppositions entre les systèmes, il ne peut s'empêcher de poursuivre d'une haine vigoureuse les idées hostiles aux idées qu'il épouse et qu'il aime. De là son intolérance : il ne peut « tolérer » une « vérité » contraire à la « vérité » qu'il a choisie; il la juge malfaisante, et il la persécute. Sa sincérité, son ardeur, son goût de l'apostolat, son idéalisme invincible ont ainsi pour rançon son peu de goût pour le libéralisme. « Les Français croient qu'ils croient à la liberté, » dit spirituellement M. Barrett Wendell. En réalité, ils ne croient qu'à leur philosophie personnelle. Et si ce défaut est le revers d'admirables qualités, il est indéniable que c'est un défaut.

Ce défaut est-il destiné à durer autant que la race française? Et sommes-nous condamnés à être éternellement balancés d'une intolérance à une autre, d'un dogmatisme à un autre dogmatisme? M. Barrett Wendell, — qui écrivait, il est vrai, en 1907, c'est-à-dire au plus fort de la lutte religieuse, — paraît le craindre, non pourtant sans une lueur d'espoir : « Les deux camps, déclare-t-il, demeureront *longtemps* tels que nous pouvons les observer aujourd'hui, avec de nobles instincts, une assiduité admirable dans l'accomplissement du devoir, et une incompréhension mutuelle passionnée. Si les libres penseurs avaient la voie libre aujourd'hui, ils feraient subir aux catholiques une persécution comme celle que ceux-ci infligèrent aux protestans, lors de la révocation de l'Édit de Nantes. Que les catholiques reviennent au pouvoir, comme ils le souhaitent, et

l'aventure pourra être répétée avec les mots anciens. Et ainsi de suite, *à moins que, bientôt, l'intelligence merveilleuse de la France ne s'éveille à la véritable sagesse d'une tolérance qui, par delà toutes ces luttes, semble déjà apparaître.* » Acceptons-en l'augure ; et souhaitons, quand il reviendra en France, que l'auteur de *la France d'aujourd'hui* se félicite d'avoir été bon prophète.

VI

Il l'a été, en tout cas, nous l'allons voir, et d'une manière bien remarquable, dans quelques-unes des pages qu'il a consacrées à la France politique et sociale.

Il constate tout d'abord, fort justement, que notre histoire tout entière, depuis plus d'un siècle, est dominée par un fait essentiel, la Révolution française. Ce grand événement, qu'il est si difficile, aujourd'hui encore, à un Français, d'apprécier avec impartialité, était dans la nature des choses. La contradiction croissante qui se manifestait, au cours du XVIIIe siècle, entre les institutions et l'esprit général du temps, rendait inévitable une crise révolutionnaire. Mais ce qui caractérise la Révolution française, et la différencie, par exemple, si profondément de la Révolution d'Amérique, c'est son « radicalisme. » La Révolution française commence par faire table rase du passé ; elle veut reconstruire non seulement la France, mais l'humanité même sur un nouveau plan : bien française en cela, s'il est vrai que l'esprit français, logique et systématique à l'excès, généreux certes, mais follement idéaliste, ignore ou dédaigne les compromis, les demi-mesures, les innombrables contingences qui sont la menue monnaie de la vie sociale. Qu'elle dût aboutir nécessairement à de terribles désordres, et même à des crimes, c'est ce qui était d'autant moins surprenant que le tempérament français est, d'une manière générale, aussi peu révolutionnaire que possible. « Cette tentative, dit excellemment M. Barrett Wendell, cette tentative fut faite avec un enthousiasme sectaire, au sein d'un peuple qui, aujourd'hui encore, demeure, dans l'ordre privé, le plus strictement prudent, le plus instinctivement conservateur de tous les peuples modernes. » La Révolution a agi à la manière d'un cataclysme. Elle a finalement échoué, parce qu'il faut bien que la vie réelle reprenne ses droits, et parce que l'idéal d' « anarchie mystique » qui était le

sien ne saurait convenir à aucune société humaine. Mais elle a laissé des traces ineffaçables, et elle a créé une tradition toujours vivante, et toujours prête à s'opposer à celle qu'elle prétendait remplacer.

Car la tradition qui soutenait l'Ancien Régime, et qui, au total, se reflète encore dans les mœurs actuelles de la communauté française, cette tradition n'a pas disparu, même politiquement, et à deux reprises, comme on sait, elle a ressaisi le pouvoir au cours du XIXe siècle. Mais ce même XIXe siècle en a vu naître une troisième, la tradition impérialiste qui, intermédiaire entre les deux autres, a eu ses jours de gloire, et a marqué d'une forte empreinte la société qui, par deux fois, s'y est soumise. De sorte que, jusqu'en 1870, l'histoire française peut se ramener à la lutte et au triomphe alternatif de ces trois traditions contraires, et que l'instabilité politique semble être devenue la loi la plus constante de son développement.

Depuis 1870, un régime non pas nouveau, mais renouvelé, et assez conforme à la tradition révolutionnaire, est sorti des circonstances, et non sans luttes, non sans difficultés, il a fini peu à peu par s'imposer. Il a duré déjà beaucoup plus qu'aucun des régimes qui se sont succédé en France depuis 1789, et s'il a encore des adversaires, si les traditions adverses ont encore leurs défenseurs et leurs représentans, on ne saurait nier qu'il corresponde aux sentimens et aux vœux de la majorité du pays. Il paraît plus conforme qu'aucun autre aux aspirations démocratiques qui, de toute évidence, dominent dans la France contemporaine; enfin, il est fort de sa durée même. Seulement, il faut bien reconnaître qu'il n'a pas réussi, jusqu'à présent, à faire l'unité morale d'une nation qui demeure fort divisée, et dont les différens partis politiques sont animés à l'égard les uns des autres de sentimens peu concilians. « Où que vous alliez en France, note M. Barrett Wendell, vous trouvez des témoignages de cet état d'esprit agressif, donnés par la fraction de tout parti qui a occupé le pouvoir, ne serait-ce qu'un instant. » Celui qui l'occupe actuellement se souvient trop d'avoir été jadis dans l'opposition; il reste un parti militant et intolérant; il n'a pas encore pardonné à ses adversaires de la veille; il gouverne souvent contre eux. « La République, dit bien joliment l'auteur américain, ne se sent pas encore assez sûre d'elle-même pour admettre le passé. De son propre aveu, elle révèle ainsi ce

qui est vrai, aujourd'hui encore. Même à l'heure actuelle, elle se présente, à ses partisans aussi bien qu'à ses adversaires, non pas tant comme un gouvernement national établi, que comme un parti politique, occupant temporairement le pouvoir. »

Cette instabilité, ces querelles politiques sembleraient devoir être fort préjudiciables à la prospérité générale du pays. Or, il n'en est rien, et l'observateur impartial peut en être étonné ; mais il est bien forcé de conclure que la politique n'a pas en France l'importance capitale qu'on serait tout d'abord tenté de lui attribuer. Même aux plus mauvais jours de la Révolution, la vie française n'avait guère changé. Et aujourd'hui... Mais laissons sur ce point s'expliquer directement M. Barrett Wendell : « Si celui qui voyage en France, écrit-il, considère de ce point de vue l'aspect de cette nation, dans la trente-septième année de la troisième République, il échappera difficilement à l'impression que ce pays est prospère entre tous. Évidemment, d'autres peuples peuvent sembler plus agressivement entreprenans. Vous pourrez peut-être rencontrer ailleurs un esprit d'initiative plus développé chez les commerçans et les industriels. *Vous pourrez peut-être remarquer plus de mouvement, mais nulle part vous n'éprouverez une impression plus évidente de bien-être solide et substantiel.* Depuis les Flandres et la Normandie jusqu'à la Provence, et de l'Atlantique jusqu'aux Alpes, *où que vous alliez, vous verrez moins de pauvreté, moins de paresse, moins de misère que vous n'en constaterez, n'importe où, dans le monde entier.* » Et assurément, le facteur essentiel de cette prospérité nationale, c'est le peuple, non le régime, un peuple « robuste, intelligent et économe. » « Mais nulle vigueur, nulle intelligence, nulle parcimonie chez un peuple ne pourraient avoir tout leur rendement, si le pouvoir, dans l'ensemble, ne lui était pas salutaire. » Et n'est-ce pas là le bon sens même?

Un peuple robuste, intelligent et économe, assez divisé sans doute au point de vue politique, mais resté profondément religieux et idéaliste, foncièrement sérieux d'ailleurs et doué d'une forte vie familiale : telle est l'image qu'après une enquête loyale et consciencieuse s'est formée de la France d'aujourd'hui un écrivain américain, qui s'est donné pour tâche de « comprendre, avec le plus de sympathie possible, la nature d'un peuple étranger, passionnément intéressant, étranger, bien

qu'ami, séduisant dès l'abord, et même après coup. » Beaucoup d'étrangers, — d'étrangers parlant allemand, — ont, depuis quarante ans, à propos de la France, crié à la décadence. M. Barrett Wendell croirait nous faire injure en posant seulement la question, à laquelle tout son livre répond. Ceux-là seuls peuvent croire à la décadence de la France qui, ayant intérêt à y croire, prennent leurs désirs pour la réalité et oublient de regarder la vie française. M. Barrett Wendell, qui, lui, l'a longuement regardée, sait combien elle est saine, et nos défauts mêmes, qu'il ne se dissimule point, ne lui inspirent aucune inquiétude pour l'avenir. A entendre nombre de nos démocrates, par exemple, ils ne tendraient à rien de moins qu'à créer une classe de privilégiés à rebours. « Mais ce but est loin d'être atteint. On s'en rend compte, en voyant, par toute la France, la pérennité de l'élite. On s'en rend compte, en constatant la fixité des cadres sociaux. On s'en rend compte, en constatant la beauté de la vie familiale française. On s'en rend compte, en voyant comment, au sein de toutes les classes, le respect de la hiérarchie se conserve, et comment toutes transmettent à leurs enfans les traditions ancestrales. La conséquence dernière de la doctrine démocratique, — la suprématie arbitraire des classes inférieures, — si généreuse qu'elle soit dans son origine, si agréable qu'elle soit aux convictions ardentes, est une chose qui ne semble pas encore près d'être acclimatée en France. Car les résultats pratiques d'une doctrine qui voudrait substituer un idéal égalitaire au vieil idéal du mérite, seraient utopiques ou barbares, ou les deux à la fois. Et il n'est personne, connaissant la France contemporaine, qui puisse la croire capable d'errer, au point de devenir le pays de l'utopie ou de la barbarie. »

M. Barrett Wendell va plus loin encore. Il regrette la politique sectaire et agressive que le régime républicain pratique depuis tant d'années ; mais il croit et il espère que cette politique de parti n'est pas loin d'avoir fait son temps. « Dans l'état actuel des choses, dit-il, on ne discerne pas la raison pour laquelle une politique de plus cordiale confiance mutuelle, de sympathie plus magnanime ne se montrerait pas compatible avec l'habileté aussi bien qu'avec la générosité. La France, à vrai dire, apparaît encore, à l'heure actuelle, comme le pays des antagonismes irréconciliables. Toutefois, *il me semble qu'elle*

est arrivée à l'instant où l'entente ne semble plus chimérique. » Et comme s'il pressentait « l'union sacrée, » lui qui a rencontré « d'admirables *gentlemen* » dans tous les partis, il écrit ces paroles véritablement prophétiques : « Le dissentiment en France est moins vital que les Français ne semblent le croire. *Il y a des symptômes qu'un moment va peut-être venir, prochainement,* où les Français eux-mêmes se montreront plus justes à l'égard les uns des autres qu'il ne leur a été possible de l'être au cours si troublé du XIXe siècle. »

Et veut-on savoir l'un des faits symptomatiques sur lesquels s'appuie l'écrivain américain pour y fonder son rêve, ou son espérance? On connaît l'admirable réponse du duc d'Aumale à Bazaine, en plein conseil de guerre : « Il ne restait rien, » disait ce dernier, pour justifier sa capitulation. — « Monsieur le Maréchal, riposta le Prince, il restait la France. » Eh bien ! à tant de reprises, dans des milieux si différens, M. Barrett Wendell a entendu citer et approuver ce mot, que cette unanimité dans l'approbation lui a paru symbolique. Et ce n'est pas, je crois, forcer sa pensée de dire qu'il a eu le pressentiment ou l'intuition que ce qui referait l'unité française, ce serait le patriotisme français.

« Oui, il restait la France, — s'écrie-t-il dans un très beau mouvement, — et elle est encore là, et elle demeurera... Elle est la France de la *Chanson de Roland*, la France de saint Louis, la France de Jeanne d'Arc. Elle est la France de la Renaissance, et la France de Henri IV. Elle est la France de Richelieu et la France qui déploya sur la civilisation européenne son étendard impérial, pendant le grand siècle de Louis XIV. Elle est la France de l'Ancien Régime aussi bien que la France de la Révolution et que la France de l'Empire. Elle est la France de cet ambitieux et déconcertant XIXe siècle que nous avons parcouru ensemble. Aucun de ses souvenirs, et nul autre, parmi les milliers d'autres qu'ils évoquent, n'a créé, à lui seul, la France d'aujourd'hui. Tous ont besoin de s'unir pour faire la France héroïque, aucun n'étant isolé, mis à part ou négligé. Sans toutes les gloires de son glorieux passé, la France serait la plus pauvre et la moindre des nations. Toutes ensemble, saignantes ou rayonnantes, ces gloires créent la France, *cette source intarissable de noblesse, que ceux qui sont admis à la connaître, et par là même à la chérir, sentent devoir exister à jamais.* »

Je transcris cette page avec une émotion que partageront, j'en suis sûr, tous ceux qui la liront. Elle me toucherait moins, je l'avoue, si elle était d'aujourd'hui, si elle datait d'une époque où nos ennemis mêmes rendent hommage à la virilité de notre effort, et où les neutres impartiaux et informés ne cessent de nous exprimer leur admiration et leur sympathie. Oui, aujourd'hui, le monde entier le sent bien, la France ne peut pas périr, et en héroïsme, en grandeur morale, elle ne le cède à aucune autre nation. Mais il y a huit ans, à l'époque où écrivait M. Barrett Wendell, il n'en était pas ainsi, et ses pressentimens ont dû faire sourire plus d'un de ses compatriotes. La France était alors très discutée au dehors, et ce n'est pas seulement en Allemagne que l'on parlait couramment de sa décadence. M. Barrett Wendell a été pour notre pays l'ami des mauvais jours. Il nous a apporté son libre et désintéressé témoignage. Dans la France telle qu'il la voyait, il a su discerner, deviner la plus grande France d'aujourd'hui. Il a été l'un des annonciateurs du « miracle français. » Notre union devant l'ennemi, notre courage et notre endurance, ont dû le surprendre moins que personne; nul ne sera moins étonné ni plus heureux de notre victoire. Et les Allemands, alors, se repentiront peut-être de ne pas l'avoir mieux lu.

M. Barrett Wendell écrivait encore, et ce sont les dernières lignes de son livre :

« Aux Français eux-mêmes, la République apparaît moins comme un régime national que comme un régime de parti. *J'aspire, ainsi que les meilleurs d'entre eux*, à ce temps où, n'étant plus le gouvernement d'un parti, elle sera le gouvernement national; *et ce temps, je crois qu'il viendra.* Mais, même alors, nous serons plus justes envers l'entière magnificence du passé, si nous saluons la République comme la France, et non pas la France comme la République. Ce n'est pas trop du terme le plus grand pour embrasser l'âme totale de cette nation. »

Nous avons, depuis vingt et un mois, assez bien suivi cet excellent conseil d'un noble ami de la France. Puissions-nous, la guerre une fois finie, être assez sages pour continuer à lui donner raison!

VICTOR GIRAUD.

ÉMILE CLERMONT

Parmi tant de pertes qu'ont faites les lettres françaises, depuis le début de cette guerre, la mort d'Émile Clermont est une des plus douloureuses. Nos lecteurs n'ont pas oublié ce roman de *Laure*, d'une psychologie si pénétrante, d'une si fine sensibilité, d'une mélancolie si noble, un de ces livres chers aux délicats et qui faisait songer au *Dominique* de Fromentin. Celui qui, à trente-deux ans, écrivait de telles pages, promettait de devenir un maître. Il est tombé, le 5 mars, à Suippes en Champagne, en s'exposant pour ses hommes dans une de ces héroïques folies de sacrifice familières à nos officiers. Sa fin glorieuse n'ajoute pas seulement une page au livre d'or des écrivains tués à l'ennemi. Depuis qu'il était aux armées, un changement s'était fait dans ses idées, dans ses sentimens, qui témoigne pour beaucoup de ses compagnons d'âge. Type d'intellectuel, esprit subtil et qui se plaisait aux complications de l'analyse, âme inquiète, cœur souffrant, il était aussi peu que possible préparé aux besognes de la guerre. Comment il les a acceptées, les plus dures et les plus périlleuses, quelle influence avait eue sur lui la vie militaire, quelle transformation la guerre avait opérée en lui, c'est la magnifique leçon qui se dégage de cette vie et de cette mort.

Émile Clermont appartenait à une de ces familles de bourgeoisie provinciale en qui se perpétuent les meilleures traditions de la race. Ses romans, faits, pour une bonne part, d'impressions et de confidences personnelles, contiennent plus d'un trait de biographie. Il est parlé, dans *Laure*, d'une famille où un représentant de chaque génération laissait des mémoires intimes, souvent dénués d'art et de couleur, mais riches en

indications sur les façons de vivre de jadis. Émile Clermont a pu feuilleter, dans la bibliothèque de famille, ces mémoires qui étaient ceux des siens. Il a rêvé entre leurs pages. Il a eu ainsi, de très bonne heure, la sensation de toutes ces existences qui ont précédé la nôtre et que la nôtre continue. Il a éprouvé en lui l'influence bienfaisante de ce long passé, de ce passé tutélaire. C'est un fait que l'éclosion d'une certaine fleur de noblesse morale suppose une culture et veut la collaboration du temps. Une mère très douce, très tendre, a pu lui léguer ce qu'il y avait en lui de sensibilité presque féminine. Son père, ingénieur, lisait Virgile à la chasse et faisait des vers latins. Ainsi le futur écrivain trouvait partout, autour de lui et derrière lui, dans l'atmosphère familiale comme dans les souvenirs de son ascendance, le goût des choses de l'esprit et l'habitude de la délicatesse morale.

Son enfance s'écoula, triste et maladive, dans la morne grisaille d'une ville industrielle. Des bâtimens enfumés, de laides maisons, des rues sordides : pas une échappée de verdure, pas un monument. « Combien de fois, depuis, en voyant dans plusieurs villes de province de bonnes cathédrales gothiques qui se haussent au-dessus des toits voisins avec cet air ailé que leur donnent leurs chimères et leurs gargouilles, combien de fois j'ai regretté qu'une œuvre d'art pareille n'ait pas abrité mes premiers désirs! Elle m'eût donné une image nette de la beauté : elle m'eût épargné peut-être la stérile mélancolie. » Sur cette organisation débile, sur ces nerfs tendus les impressions douloureuses s'inscrivaient profondément. Vers la douzième année, l'enfant eut la révélation des réalités de la mort. Ce fut pour lui une sorte de tragédie intérieure. Longtemps il lui fut impossible d'en secouer l'émotion trop forte : comment cheminer gaiement dans la vie quand on sait l'abîme où elle aboutit? Ainsi, tout lui était une occasion de rentrer davantage en lui-même, de se replier sur soi, de s'enfoncer dans un travail précoce de réflexion et de méditation.

A l'École normale, il s'était spécialisé dans les études historiques. Mais il n'était fait ni pour l'enseignement de l'histoire, ni pour l'enseignement. Il reconnut son erreur et désormais se consacra tout entier à la littérature d'imagination. Il voyagea, surtout en Italie : son premier livre a été écrit dans une retraite silencieuse et parfumée, à Monte Oliveto. Puis il se fixa

à la campagne. Il en aimait le calme et la solitude, il découvrait dans l'incessante mobilité des aspects de la nature de secrètes affinités avec les mouvemens de son âme.

Un genre devait le tenter : le roman d'analyse. Il y excella tout de suite. Ses deux livres : *Amour promis* et *Laure*, appartiennent à cette forme traditionnelle de notre littérature que les romantiques ont reprise aux classiques, et que nous avons héritée d'eux. C'est le roman sans incidens venus de l'extérieur, sans détails pittoresques et qui datent. L'auteur d'*Amour promis* nous explique qu'il n'expose pas de situations neuves et frappantes, mais une histoire monotone malgré sa fin tragique. Et celui de *Laure* nous fait une déclaration toute pareille : « Cette histoire est presque sans âge et sans date : elle pourrait s'être accomplie il y a deux siècles, et c'est à peine s'il s'y trouve un certain frémissement qui la fait d'aujourd'hui. » La trame de tels récits n'est autre que l'étoffe même de nos sentimens. Le mouvement ne vient que de la progression du travail intérieur. Il s'accomplit, ce travail, lentement, sourdement, et à notre insu, mais d'ailleurs sans interruption, sans trêve, et soudain il se révèle, il nous apparaît à nous-mêmes. Un geste, un mot, moins encore, l'air dont ce geste est fait, l'accent de la voix qui prononce ce mot, prend une signification imprévue, trahit le chemin parcouru. L'atmosphère même est imprégnée de pensée, chargée d'une électricité morale : on y respire de l'angoisse, de la gêne, ou de la cordialité et de la joie. « Même un étranger qui eût, par hasard, entendu cette conversation lente et coupée eût remarqué combien elle éveillait d'échos en chacun des assistans, et combien, à cause de tout ce mouvement d'âmes, elle se déroulait avec solennité. » Il va sans dire qu'un tel genre de récits ne s'adresse qu'à une élite. Ceux qui n'ont aucune part à cette vie intérieure n'en peuvent goûter la minutieuse description. Mais il ravit ceux pour qui les choses de l'âme sont la grande affaire.

Une série de chefs-d'œuvre, au début du XIXe siècle, a fixé pour longtemps le caractère du roman d'analyse. Tandis que le XVIIe siècle, qui est par excellence le siècle de la littérature psychologique, s'appliquait à connaître les sentimens les plus répandus et à les étudier dans leur plus grande généralité, le XIXe siècle a surtout été attentif aux cas singuliers, aux déformations exceptionnelles. Le jeune homme qui nous fait sa

confession dans *Amour promis* se plaint d'être né avec une « sensibilité trop aiguë. » De là tous ses malheurs, et, ce qui nous touche davantage, tout le malheur qu'il répand autour de lui. Il est plein de désirs, et leur réalisation n'égale jamais ce qu'il s'en était promis. Car c'est un trait de ces natures malheureuses qu'elles sont organisées pour ne pas jouir des biens les plus ardemment souhaités et pour souffrir doublement de maux, même imaginaires. Incertaines, changeantes, à la merci de chaque impression, et ne se reconnaissant plus d'un jour à l'autre, ce qui leur manque c'est d'avoir une personnalité assez accusée. Et peut-être est-ce là ce qui les incline à cette perpétuelle étude d'elles-mêmes. C'est faute de pouvoir jamais se trouver qu'elles se cherchent sans cesse. Elles se perdent dans leurs propres complications qui vont à l'infini. Et l'analyse où elles se complaisent, loin d'être un remède au mal, va encore l'aggravant. Le jeune homme inquiet dont Émile Clermont nous conte la déplorable aventure est un fervent de l'analyse. Il tente d'y convertir Hélène, la jeune fille dont il fera sa victime. « Vous avez en vous, lui dit ce fâcheux directeur de conscience, un grand nombre de sentimens qui vous sont communs avec les personnes qui vous entourent et même qui vous ont été inculqués par elles. » Mais vous en avez d'autres aussi qui vous sont propres, que vous ne devez qu'à vous-même. Attachez-vous à connaître et à développer ces derniers : vous arriverez ainsi à une vie plus personnelle et plus profonde. » Donc, le conseil qu'il lui donne, c'est de se singulariser. Il l'engage dans les voies de l'individualisme. Aussi, combien nous approuvons Hélène lorsque, se repentant d'avoir été une trop fidèle disciple, elle constate l'effet de ces dangereuses leçons : « Déjà je m'accordais mal avec les personnes avec qui je dois vivre, et à moins que je ne me fisse à nouveau pareille à elles, cette distance devait s'accroître de jour en jour : je finirais par ne plus m'intéresser à rien de ce qui les intéresse : cela leur serait pénible et à moi aussi. Pour une jeune fille, c'est impossible. Je crois que si l'on se sent différente des autres, le mieux est de s'appliquer à leur ressembler. » La qualité de l'enseignement lui a ouvert les yeux sur les mérites du professeur : « Il y a en vous quelque chose d'incertain et de fuyant : on dirait que vous ne cherchez partout que des occasions de faire vibrer vos pensées... Sans doute,

vous souhaiteriez aimer : vous avez l'air de vous livrer dans vos paroles ; vous le voudriez peut-être, mais, au fond, vous restez attentif et glacé... Je me demande si vous ne restez pas en dehors de ce que vous éprouvez. » Le portrait n'est pas flatté, mais il est criant de ressemblance. Hélène, pour en avoir déjà souffert, a bien vu l'égoïsme foncier de ces natures trop occupées d'elles-mêmes et qui y rapportent tout l'univers. C'est aussi le jugement de l'auteur, et c'est pourquoi son récit, commencé en idylle, se termine en roman de Stendhal.

Le roman de *Laure* nous présente, transposé dans un type de jeune fille, un caractère de même espèce, mais de qualité très supérieure. Frêle et souffrante elle aussi, Laure est, par nature, repliée sur elle-même, et concentrée en une sorte de timidité silencieuse. Hâtons-nous de dire que chez elle la singularité est synonyme de distinction : ce qui la fait différente des autres, c'est une rare élévation morale. Elle veut mettre dans sa vie quelque chose qui lui donne du prix, et que tout s'y passe non pas seulement sur un autre plan, mais sur un plan supérieur. Elle aspire à la perfection. Belle âme devant Dieu, mais mal adaptée aux exigences du commerce humain. Elle est toute en contradictions, oscillant d'un sentiment à l'autre sans pouvoir se tenir à aucun. Gagnée à l'attrait mystique des choses infinies, elle semble faite pour la vie religieuse, et pourtant elle n'a pas la vocation. Elle aime un jeune homme dont elle est aimée, et, pour lui avoir donné l'impression d'être trop différente de lui, elle le laisse se détacher d'elle et, comme le Clitandre des *Femmes savantes*, reporter sa tendresse sur une autre Henriette. Elle se sacrifie pour sa sœur ; et plus tard, constatant pour quel médiocre résultat elle s'est sacrifiée, elle en éprouve de la déception, comme si le sacrifice devait toujours avoir sa récompense ! Elle entre au cloître, et y étant entrée surtout pour chercher une diversion à son chagrin, elle ne peut y rester. Elle s'essaie de nouveau à la vie laïque ; et, pour quelques jours qu'elle a passés dans le ménage de sa sœur, elle risque de l'avoir à jamais brouillé. Nulle part elle n'est à sa place et dans son cadre. Cruel effet de cette disposition inquiète qu'elle a apportée en naissant. Heureuses celles qui ont accepté la vie avec simplicité !

Ces subtiles études morales s'encadrent dans de très fraîches descriptions de nature. Le contraste n'est pas pour nous

surprendre. Depuis Rousseau, la méditation moderne s'accorde avec un vif sentiment de la nature : le promeneur solitaire regarde autour de lui et trouve dans les mille nuances de l'atmosphère un accompagnement à sa rêverie. Émile Clermont parle de la campagne en homme qui y a vécu, qui en a la vision directe et l'intime sensation. Il en sait rendre surtout les aspects de mélancolie, où flotte un voile de brume et comme une âme de tristesse : « La nuit descend, la voix des pâtres sonne plus haut dans la vallée, et la brise que le soir élève, glissant sur la surface des étangs comme la frange d'une écharpe invisible, les ride et les ternit. » Ailleurs, un des personnages croit entendre, dans une clameur qui déchire l'air nocturne, le cri de sa propre souffrance : « En cet instant, un long cri tragique et bizarre, comme il en monte quelquefois des nuits d'hiver ou d'automne, déchira l'espace, probablement la clameur d'agonie de quelque oiseau attaqué dans les marais de la rivière. Elle en fut physiquement touchée, atteinte : elle tendit l'oreille avec angoisse, l'âme tremblante et suspendue : sans doute, si elle-même s'était plainte, elle se serait plainte ainsi. » Cette harmonie du paysage avec l'état de notre âme est un des thèmes habituels de la poésie lyrique. Les romans personnels d'Émile Clermont sont aussi bien des romans lyriques. Plus qu'à tout autre modèle, c'est à *René* qu'ils se rattachent. Certains tours de phrase, voisins de la poésie, en procèdent directement. « Pressentimens, doutes, que ne vous ai-je écoutés? Au murmure berceur des sapins, près de ce ruisseau qui jasait sur les pierres, que ne me suis-je arrêté davantage à ces révélations d'un prochain avenir? » Et lorsque le jeune homme d'*Amour promis*, pour retrouver certains momens de vie ardente, offre par avance tous les sanglots de son cœur et « écarte avec dédain les heures inertes et les jours indifférens, » ne croit-on pas entendre encore une fois retentir l'appel aux orages désirés?

Dans quelle mesure les romans psychologiques d'Émile Clermont étaient-ils des confessions, c'est une question toujours délicate, question de mesure et de nuances. L'auteur ne se confondait pas avec eux, cela va sans dire, mais il était avec eux en sympathie. Il s'intéressait à leurs complications et à leurs inquiétudes, parce qu'il en portait en lui le germe. Or voici ce qui est capital. Depuis ce jour d'août 1914 où l'écrivain devenu

soldat a rejoint son régiment, à mesure qu'il s'initie davantage à son devoir militaire, une transformation s'opère en lui, dont, en psychologue toujours à l'affût, il note sur lui-même les progrès. Une main pieuse a copié pour moi, à travers les lettres et sur le carnet de route d'Émile Clermont, quelques passages significatifs qui mettent en plein jour cette évolution. C'est d'abord la vie au dépôt, avec ses obscures besognes auxquelles se prête, par obligation mais sans goût, le dilettante de la veille : « *Du dépôt, 16 août 1914.* Je suis assez fatigué des exercices et travaux que j'ai dû faire et pour lesquels je n'ai ni goût ni entraînement : par exemple, faire nettoyer et aménager des chambres, commander des corvées pour le balayage et la soupe, faire habiller des hommes... J'espère en tout cas m'aguerrir peu à peu. » Il fait mieux que de s'aguerrir. Arrivé sur la ligne de feu, il se réjouit d'être au danger. Certes, sa nature impressionnable frissonne à l'évocation du champ de bataille et de ses horreurs; mais sa volonté est la plus forte. « *10 sept.* Nous avons changé de pays : cela sent davantage la guerre ici... On va entrer dans la fournaise. Tant mieux, si cela pouvait amener une conclusion et l'espérance de la fin. En général, je ne crois pas qu'on craigne la bataille, je veux dire la vraiment grande bataille qui pourrait amener des conséquences; et pourtant, quelle horreur, quelles visions d'épouvante! Cela dépasse ce qu'on lit. » Et peu à peu la transformation s'accomplit. Maintenant lorsqu'il regarde en lui, le littérateur n'y retrouve plus le trouble de jadis, les incertitudes et les agitations coutumières : il s'est simplifié, apaisé.

Et voici ce qu'on lit, ici et là, sur son carnet : « Je passe des jours bien plus calmes, tranquilles moralement, paisibles... Le grand calme des nerfs. Apaisement. Au lieu de l'irritation, gêne, malaise, ne savoir que faire, que devenir, être blessé partout, être à bout de temps, et débordé par l'art... J'ai fait réellement de grands progrès dans l'indulgence, l'indifférence, la bienveillance... Cet apaisement, je l'attribue au fait d'avoir été le spectateur des choses les plus tragiques : don, offrande sublime de la tragédie. » Tout le monde a fait cette remarque qu'un abîme semble nous séparer de ce qui a précédé la guerre, comme si chaque mois écoulé de cet immense bouleversement eût eu pour notre vie morale la durée d'un siècle. Émile Clermont aperçoit maintenant ce qui manquait

aux livres écrits avant la guerre, et d'abord aux siens qu'il se prend à juger avec une sévérité d'ailleurs excessive. « *Amour promis*. Il s'y trouve quelque chose de chétif... Les livres d'avant la guerre, ou n'ayant pas subi l'influence de la guerre : il y manquera une marque ; il y manquera le séns de ce qui est vraiment important, de ce qui est le vrai tragique, de ce qui est grave, essentiel. » Combien devront être différens les livres de demain, ceux dont l'écrivain rêve dans son abri de tranchée ! Déjà, pour le jour où il aura repris la plume au lieu de l'épée, il esquisse des sujets de romans. « Sujet, pour après la guerre. Ceci comme un beau thème symbolique : une famille avec un grand souvenir d'héroïsme derrière elle : les héros sont morts, le souvenir plane. Comment s'accommoder de la vie banale ? Donner le ton de ce que sera la France après la guerre... » Dans ces romans qu'il se proposait d'écrire, Émile Clermont aurait sans doute apporté les mêmes qualités de pénétrante analyse qui avaient toujours été les siennes ; mais il les aurait appliquées à d'autres sentimens, plus mâles, plus vigoureux, plus féconds. Que ne pouvait-on attendre de ce jeune talent, mûri par l'épreuve, élargi par l'action grandiose ? Hélas ! que d'espoirs brisés ! Mais c'est l'amère beauté des heures que nous vivons, qu'il faille se dégager des douleurs individuelles pour ne songer qu'à l'œuvre commune. Ces livres dont l'héroïque officier portait en lui l'ébauche, d'autres, plus heureux que lui, les écriront. L'honneur lui restera d'avoir pressenti, annoncé cette littérature de demain dont tous nos chers, tous nos bien-aimés combattans sont, à quelque titre que ce soit, les artisans, et qui donnera le « ton de la France après la guerre. »

René Doumic.

POÉSIES

LE DÉSERT

LA TENTATION

Si tu dors une nuit parmi l'herbe et la menthe
Des jardins musulmans au profond Sahara,
Tu t'abandonneras comme aux bras d'une amante,
Et sous le ciel du Nord nul ne te reverra.

Si durant un seul jour dans le désert tu rôdes,
Si tu bois le poison qui flotte dans le vent,
Tu seras le captif heureux des terres chaudes ;
L'Islam t'enchantera de son rite fervent.

Si le long des chemins aux murs de flammes blondes
Tu poursuis la chanson des femmes au soleil,
Tu te croiras l'élu des voluptés profondes
Et le rêve absolu grisera ton sommeil,

Et les réalités griseront ta journée,
Et tu ne sauras plus lequel vaudra le mieux
Du songe ou du réel ; toute ta destinée
Tiendra dans la lumière inflexible des cieux.

Et tu ne sauras plus qu'il est un autre monde
Où l'on meurt d'espérer et de se souvenir,
Où le labeur armé d'âpres souhaits abonde,
Où l'on attend toujours ce qui ne peut venir.

Tu ne sauras plus rien que la voix immuable
De l'espace doré sans ombre ni détours,
Et, pris dans le réseau des palmiers et du sable,
Tu croiras posséder l'éternité des jours.

LE PROJET

Évoquez, dans un soir de luxe et d'incendie,
La splendeur du pays où brûle l'Orient,
Et devant quelque pâtre impassible, priant,
Songez à la ferveur de notre âme infinie.

Je voudrais, je voudrais avec vous quelque jour,
Aller dans la beauté de mes champs d'asphodèles,
Dans le roucoulement ému des flûtes grêles,
Nostalgiques, pleurant de chagrins et d'amour.

Nous interrogerions ces femmes aux yeux larges
Et sauvages, qui font, d'un geste antique et lent,
En inclinant leur corps robuste et nonchalant,
Tandis que leurs bijoux luisent comme des targes,

Glisser au fond du puits leurs amphores de grès.
Nous verrions le croissant d'une lune islamique
Se poser dans le bleu du soir mélancolique,
Tel un pâle joyau sur le front des cyprès.

Et nous endormirions notre désir de vivre
Au rythme bourdonnant des rudes tympanons,
Tandis que fumeraient sur les rouges charbons
Les grains d'encens jetés aux braseros de cuivre.

DÉCISION

J'irai parmi ces fronts graves, ceints de turbans,
Beaux comme des profils d'anciennes médailles.
Le filet de l'Islam me prendra dans ses mailles,
Mes désirs renégats deviendront musulmans.

J'effeuillerai les fleurs de la menthe sauvage
Dans le sang du palmier qui grise comme un vin.
Je vivrai, sans souci du temps ni regret vain,
Au fabuleux soleil qui mordra mon visage.

Tel le caravanier dont le troupeau passif
Viole le secret de l'immensité rousse,
Je saurai les récits des champs et de la brousse
Et le songe infini des vieux fumeurs de kif.

Le clair-obscur qui règne au fond des sanctuaires,
Palpitant d'étendards le long d'un mur bleuté,
Apaisera le feu de mes yeux pleins d'été.
Ma ferveur aimera des gestes millénaires.

Je dormirai mes nuits, je rêverai mes jours
Dans un manteau de laine au large pan biblique.
Et mon cœur saturé de poésie antique
Chantera la splendeur de ses graves amours.

Je serai comme un dieu dans l'aurore première.
Ainsi, lorsque viendra le soir de mon repos,
Dans la paix lentement se dissoudront mes os
Sous la poussière chaude et la blonde lumière.

LE CHEMIN

Des sandales d'alfa jalonnent les sentiers
Où passèrent tantôt les souples muletiers.

Au mont des romarins, les abeilles sans nombre
Activent leur labeur, car voici venir l'ombre

Qui s'élargit ainsi qu'une aile d'aigle noir.
La source entre les rocs chante, chante ce soir

Comme une courtisane impatiente et folle.
Entre les vieux noyers, telle une écharpe molle,

L'eau sinue et s'enroule, et glisse, et disparaît.
Au détour des chemins la Ruse est en arrêt,

Prête à suivre le jeu des femmes infidèles.
Tout se confond, murmure, et soupir, et bruit d'ailes.

Le destin quelquefois peut trahir les amans;
Quelquefois un poignard brille aux vergers charmans;

Du sang coule et se mêle à l'eau tendre, bavarde,
Où l'arbre recueilli se reflète et regarde

L'image du péché des hommes dans la nuit.
Un parfum passe, une ombre amoureuse le suit...

Et les vergers peuplés d'invisibles présences
Accueillent les baisers, les morts et les silences.

MARCHAND NOMADE

Voici du blé, des œufs, des herbes et des dattes.
Et voici dans les flancs de ces profondes jattes,
Là, du lait de chamelle et du vin de palmier,
Ici, l'huile des fruits cueillis à l'olivier.
Dans ces couffes d'alfa j'ai des grains de genièvre
Et des paquets du thym dont est gourmand le lièvre.

Ces colliers sont de musc. Ces cornes de bélier
Furent le seul paiement qu'un maudit chamelier
Put me donner pour prix d'une corde de laine.
Fils, veux-tu de l'encens pour parfumer l'haleine?
Négresse, qu'un démon paralyse ta main,
Si tu ne peux choisir le poivre ou le cumin!

Voici de la résine et voici des épices,
Et voilà, pour parer tes vertus ou tes vices,
Des feuilles de « henna » que l'on cueillit au loin.
Prêtre, ne vole pas ces pierres de benjoin,
Car, dans tous les lieux saints où ta prière abonde,
Ton offrande n'aurait qu'une fumée immonde !

LA VILLE

Voici la ville au fond de la vallée heureuse.
Elle sourit avec un charme d'amoureuse.

Nous voulons nous asseoir au seuil de ses maisons,
Nous contenter un jour de ses brefs horizons.

Nous suivrons le chemin de son ombre qui bouge
Quand le soleil lui donne un casque en cuivre rouge.

Nous voulons voir sa vie étrange autour de nous,
Ses gestes de Barbare aux yeux larges et doux.

Parfois, elle ressemble à quelque fille hellène
Qui, les doigts au fuseau, rêve en filant la laine.

Ses femmes vont aux puits par des sentiers nombreux.
Leur bavardage court dans les jardins ombreux

Où l'on voit s'entr'ouvrir et rire la grenade
Parmi les fruits d'automne aux tons d'or et de jade.

Ces fruits ont la saveur du premier paradis.
Gonflés de sève chaude, ils tombent alourdis

Sur les herbes où rôde un parfum d'aromates
Et dans les creux bassins aux eaux calmes et mates.

Une vigne profuse étreint un figuier blanc.
La feuille rousse vole et retombe en tremblant.

Dans le beau cliquetis de leurs bijoux berbères,
Les femmes vont. Ainsi les bibliques bergères

Allaient jadis, guettant les bruns Éliézers
Aux yeux naïfs brûlés par le ciel des déserts.

Qui chantera tous vos rendez-vous, ô fontaines,
De la montagne haute aux oasis lointaines?

Qui chantera sur le « djaouk », voix des roseaux,
La chanson de l'amour et la chanson des eaux?

Et le caravanier, dénouant ses sandales
Pour gravement prier sur la fraîcheur des dalles,

Écoutera tinter dans son rythme changeant
Le bracelet barbare et le « khelkhal » d'argent.

LE BONHEUR

De richesse, ô Censeur, je ne suis pas avide.
Autant que mon grenier, mon escarcelle est vide.

Je n'ai pas de sendouq incrusté de corail
Et je n'ai pas d'eunuque et n'ai pas de sérail.

Je n'ai pas un esclave ou pervers ou candide.
Je ne possède pas une maison splendide
En marbre précieux qu'au loin on fut chercher;
Ni minaret hautain ni coupole : un rocher
L'abrite vers le Nord des brises refroidies.
Dans le désert où plane en lentes mélodies
Le rythme des troupeaux de nomades errans,
Je l'ai plantée un jour, et les rayons mourans
Du soleil qui, le soir, descend au lit des sables,
La couvrent un instant des ors insaisissables.
Je repose mon corps sur les tapis épais
Chers à mes longs sommeils pleins de rêve et de paix.

La sérénité veille et me garde, constante,
Car, ma seule demeure à moi, c'est une tente

Faite du rude poil des dromadaires bruns.
Alentour, point de murs farouches, importuns,
De grilles, de vitraux qui sont une barrière;
Elle est ouverte aux vents, à la vive lumière,
Et l'odeur des lointains, le goût du sable amer,
S'y confondent avec l'ardent parfum de chair
Que l'amour immortel aux beaux gestes sans nombre
Éternise parmi la douceur de son ombre.

J'ignore quels soucis hantent les autres lieux;
Mon royaume au soleil est tranquille et joyeux.

Tout près de mon cheval, mon « buveur d'air » superbe,
Mes chèvres, mes brebis sans gardien broutent l'herbe
Que l'automne fait naître et qu'Avril fait fleurir
Sur le steppe enchanté dont le sein peut nourrir
Tout un miracle mauve et rose de calices
Où les abeilles vont, en bourdonnans délices,
Goûter de leur labeur le plaisir délicat.

Au matin, quand l'aurore avec tout son éclat
Devance la journée où toute ardeur se fane,
Sur mon large horizon passe une caravane
Qu'accompagnent des chants au guttural refrain.
Je vais à sa rencontre. Afin d'avoir du grain,
Je donne un chevreau noir, une brebis bêlante.
Puis, la troupe reprend sa marche nonchalante,
Le chant interrompu s'élève plus altier
Et le sable sournois nivelle le sentier.

La puissance d'aimer est partout souveraine:
Je n'ai pas de palais, mais ma tente a sa reine,
Une *Amourïa* (1) souple et câline aux grands yeux
Pleins de trouble douceur ou d'orgueil radieux.

(1) Originaire des pays du Djebel Amour.

Une étoffe de soie à peine retenue
La drape et le soleil sur son épaule nue
Mit un reflet, vermeil comme ses cheveux roux.
Elle sait ma faiblesse et connaît mon courroux.
Quand elle est la plus forte, elle m'appelle « Maître. »
Et ce n'est qu'un baiser qui pouvait la soumettre.

Elle est un vase humain porteur de volupté.
Elle est une moisson splendide de l'été.

Elle est un don sacré de l'Eden à la Terre
Et celle devant qui les mots doivent se taire,
La précieuse et chère au solitaire amant,
La hourïa tombée un soir du firmament!
O Sultane parmi les royales maîtresses,
Des fleurs du paradis embaumèrent tes tresses!

Sous le ciel embrasé du jour et de la nuit,
Libres, dans le désert lumineux où le bruit
D'une aile, d'un soupir longtemps émeut l'espace,
Nous nous aimons.

Ainsi je veux que l'heure passe!
Par le Prophète saint, par Allah tout-puissant,
Par le djeun dont le vol effleure, frémissant,
Jaloux, je veux garder mon ivresse profonde,
Ma fière liberté sous la lumière blonde,
Ma tente, mon amour, mon cheval généreux
Jusqu'au soir de mes jours, puisque je suis heureux!

LES PALMIERS

Je scanderai pour vous, palmiers où s'éternise
La vivante légende aux jardins musulmans,
Je scanderai pour vous, dans le midi sans brise,
La salutation pieuse des imans.

Gloire à vous! Gloire à vous, ô colonnes du temple
Dont le ciel est la voûte et le sable le sol!
Gloire! Mon beau désir avide vous contemple
Et c'est près de vous seuls qu'il a plié son vol.

Pour rythmer votre souple et tranquille mouvance,
De poèmes d'Afrique au chant rude et serein,
J'ai retrouvé l'exacte et chère souvenance
Et j'ai redit pour vous leur barbare refrain.

Je vous ai caressés d'un regard d'amoureuse;
Votre ombre restera légère à mon repos
Dont le rêve élargit son aile vigoureuse
Sur votre houle grise et large sans échos.

O palmiers, fiers palmiers, rois de la solitude,
Raison d'être d'un peuple archaïque et naïf,
Je n'ai plus rien voulu que votre multitude,
Grave, onduleuse et noble en le désert pensif!

Et je demeurerai parmi les terres blondes,
Près des puits jaillissans au murmure béni,
Ayant tout oublié des hommes et des mondes
Et comprenant enfin tout mon cœur infini.

L'EAU JAILLISSANTE

Gloire à toi, le salut au jour de l'épouvante!
Gloire à toi, sang jailli de la terre mouvante!

Chanson du jour qui brûle et cantique des nuits,
Salive de la bouche adorable des puits,

Sultane de fraîcheur, gerbe mélodieuse,
Gloire à toi qui nous es miséricordieuse!

Ame fluide et pure au goût essentiel
Que la terre embrasée offre à l'ardeur du ciel,

Ta bonté se livrait aux lèvres du Prophète;
Celles du conquérant, au jour de la défaite,

Burent l'oubli parmi ton flot consolateur.
Ta vérité se donne au nomade pasteur

Dont le troupeau s'attarde à ta douceur féconde,
Eau, ruissellement clair, limpide esprit du monde!

Baise le pied robuste et profond des palmiers.
Suis le roucoulement éperdu des ramiers;

Mets tes perles au bout de leurs ailes mouillées.
Pieuse, purifie, au soir, les mains souillées

De ceux qui vont prier pour les péchés d'un jour
Et rafraîchis le front des malades d'amour.

Charge de ton trésor les longues caravanes.
Effleure les seins durs des vierges musulmanes.

Lave les doigts rougis de sang ou de *henna*.
Sauve le blond pays que l'ombre abandonna.

O porteuse de vie et berceuse de songe,
Console du mirage et du mauvais mensonge

Les errans du désert et les cœurs altérés.
Rassemble autour des puits les passans égarés.

Quand sur ces puits viendra souffler le vent de sable,
Allah te garde, ô toi, divine et périssable!

Allah te garde, ô toi, source de volupté,
De la soif épuisante et folle de l'été!

Prunelle dont l'éclat abolit la souffrance,
Miroir où le désert mire son espérance,

Mère de l'oasis, amante des jardins,
Gloire à toi, Jaillissante! Et puissent les destins

Te laisser à travers le beau rythme des choses
Suivre ta fraîche voie, ô Nourrice des roses!

A LA TERRE

Nous avons pris ton sein comme un sein de nourrice,
O Terre de soleil, maternelle et tutrice.

Et le Désert a mis sur nos lèvres d'enfans
Les rythmes éternels et les mots triomphans.

Terre, divinité généreuse et superbe,
Nous aimons tout de toi, depuis l'odeur de l'herbe

Jusqu'au parfum sacré du sable plein de morts.
O Terre sans chemins, sans foules, sans remords,

Terre sans abondance et sans labeurs arides,
Si quelque vent du Nord à ton front met des rides

Et secoue en passant tes beaux cheveux dorés,
Rutilant des débris de trésors ignorés,

Le vent du Sud se lève et d'un coup d'aile efface
Le pli que l'étranger fit naître sur ta face.

Pour disperser ton âme au sein des Saharas,
Inspire la chanson de ceux que tu verras

Ivres de la douceur des longues mélopées
Et du récit sans fin des vieilles épopées.

Terre des bleus tombeaux embaumés de benjoin,
Accueille les Errans venus vers toi de loin.

Toi qui te nourriras de notre chair et d'ombre
Pour refaire la vie en des êtres sans nombre,

Terre des oasis, Terre des lents troupeaux,
Sois la plus précieuse aux suprêmes repos.

CERTITUDE

Vers les autres pays, je ne reviendrai pas;
Le sable a fait l'oubli sur l'ombre de mes pas.

Dans les profonds jardins, près des eaux de caresse,
J'ai su la volupté de l'entière paresse.

J'ai goûté les fruits roux plus beaux qu'un sultani,
Sous l'arbre du désert par le soleil béni.

L'odeur du Sahara m'enivre de sa gloire;
Mon passé reste comme un songe en ma mémoire.

Puisque le vent du Sud passa dans mes cheveux,
Mon âme ne sait plus les regrets ni les vœux.

Une sérénité hautaine m'environne.
Mon esprit est paisible et la vie est si bonne!

Dans le silence bleu des langoureuses nuits,
Quand rôde le parfum des femmes près des puits,

J'ai mordu longuement les grenades ouvertes
Et possédé l'amour dans les ténèbres vertes.

Vers les autres pays je ne reviendrai pas;
C'est parmi du soleil que finiront mes pas,

Car les hommes drapés aux plis blancs de la laine
M'ont appris le secret de la sagesse humaine.

MAGALI-BOISNARD.

LA BATAILLE DE VERDUN

Depuis le 21 février est engagée devant Verdun une bataille sans égale. Il est trop tôt sans doute pour en écrire l'histoire. Cependant les actions accumulées pendant deux mois de lutte dans un étroit espace sont déjà si nombreuses qu'il faut les trier pour les comprendre, les grouper pour en exposer la suite, les définir pour en dégager le sens.

I

La situation générale à la fin de 1915 était la suivante. Dès le début de la guerre, on savait, et les Allemands avaient reconnu, non sans orgueil, que la force totale des Alliés était très supérieure à celle des Empires du Centre. En revanche, ceux-ci disposaient de deux avantages : plus de cohésion géographique et une meilleure préparation. Ils avaient deux moyens de remporter la victoire. L'un était de dissocier leurs adversaires. C'est ainsi que Frédéric II, dans des circonstances assez analogues, s'était tiré d'affaire pendant la guerre de Sept Ans. Mais, cette fois, tous les efforts des Allemands ont été vains; bien mieux, l'union des Alliés est devenue de plus en plus étroite, et leur collaboration de plus en plus efficace. L'autre moyen de vaincre était pour les Allemands de profiter d'une organisation excellente pour battre leurs adversaires avant qu'ils ne fussent tous prêts, et d'abord les Français; de refaire en un mot le combat des Horaces. Cette méthode a également échoué. Les Français, d'abord rejetés sur la Marne, ont refoulé les Allemands jusque sur l'Aisne et élevé de la mer aux Vosges un mur qui n'a pu être rompu. Les Russes, rejetés sur une ligne qui va de la Dvina au Dniester, ont reculé sans se

rompre et arrêté l'ennemi épuisé. Après dix-huit mois de guerre et de grandes pertes des deux côtés, il devenait évident qu'au printemps de 1916 les Alliés feraient seulement le plein de leurs forces, tandis que les Allemands auraient déjà commencé à s'user irrémédiablement.

Les classes en Allemagne ont été rappelées dans l'ordre suivant : au début de la guerre, d'août à novembre 1914, les hommes de complément de toutes catégories ayant déjà fait leur service actif ; d'août 1914 à février 1915, la totalité de l'*Ersatz* réserve (hommes dispensés du service actif) ; d'août 1914 à avril 1915, le *Landsturm* non instruit de vingt-et-un à trente-cinq ans. Quant aux jeunes classes, celle de 1914 a été appelée en novembre-décembre 1914 ; la classe 1915, en mai-juin 1915; la classe 1916, en août et septembre ; la classe 1917, en décembre 1915 et janvier 1916. Enfin, en juillet 1915, on a incorporé le *Landsturm* non instruit de trente-cinq à quarante-cinq ans; en octobre-novembre 1915, on a récupéré les hommes précédemment réformés. Autrement dit, à la fin de 1915, les Allemands avaient levé la totalité des hommes pouvant être fournis par les ressources normales. Ainsi leurs possibilités de recrutement étaient épuisées dès 1915, tandis que celles des Alliés n'avaient pour ainsi dire pas de limite. La force des choses, si on lui laissait le temps de produire ses effets, condamnait fatalement les Allemands à la défaite.

Ils le savaient, et pensaient conduire la guerre en conséquence. Ils avaient souvent proclamé, dans le cours de 1915, que cette guerre serait la victoire de l'esprit sur le nombre. Il fallait donc demander des ressources à l'esprit. Ils avaient réussi à engager dans leur cause la Turquie. Ils réussirent également, en octobre 1915, à y engager la Bulgarie. Ils furent ainsi en état, avec relativement peu de frais, de créer en Orient une diversion. Non seulement, en conquérant la Serbie, ils réussirent à amener à Salonique une puissante armée franco-anglaise, qui a été ainsi tenue loin du théâtre principal des opérations, mais, en s'ouvrant à grand bruit le chemin de Constantinople, ils inquiétaient l'Angleterre par la menace d'une expédition sur l'Égypte.

Ont-ils cru eux-mêmes à cette expédition ? Ont-ils pensé que cette menace détournerait l'Angleterre d'une participation plus effective à la guerre sur le front français ? Ont-ils voulu

simplement retenir, ne fût-ce que provisoirement, de gros effectifs alliés dans la Méditerranée orientale? Ce qui est certain, c'est qu'au début de 1916 ils n'avaient plus sur le front serbe que trois divisions au plus, et plus probablement deux. D'autre part, ils avaient cédé aux Autrichiens, d'une manière générale, tout le front au Sud du Pripet, et laissé au Nord de ce fleuve, depuis le golfe de Riga jusqu'à Pinsk, une cinquantaine de divisions seulement. Et ils allaient chercher la décision par une victoire sur le front français.

Ils s'efforcent maintenant de présenter l'opération qu'ils allaient tenter en France comme purement défensive. Il s'agissait, disent-ils, de désorganiser les préparatifs d'une offensive générale des Alliés au printemps. Il est trop évident qu'en s'attribuant un dessein relativement si modeste, ils pourront toujours prétendre y avoir provisoirement réussi. Pour le démontrer, ils forgent tout un roman. Un correspondant anonyme du *Berliner Tageblatt* a prétendu, le 15 avril, que les Français avaient prémédité une offensive contre Metz pour cette date. Les Allemands auraient connu ce dessein dès le mois de janvier, et la bataille de Verdun y aurait mis fin. Cette invention a naturellement pour but de rassurer l'opinion allemande en montrant que la bataille n'a pas été sans effet.

Les Allemands jouent sur les mots. Ils font bien en effet de la défensive stratégique, mais par le moyen d'une offensive tactique. Quel qu'ait été le but lointain de la bataille, celle-ci a été menée comme une bataille offensive de première grandeur, avec le dessein immédiat d'annihiler l'adversaire.

II

Pourquoi cette bataille a-t-elle été livrée dans la zone d'opérations de Verdun?

Les raisons de ce choix ne peuvent naturellement être définies que par conjecture. Il en est toutefois un certain nombre qui sont assez apparentes.

Représentez-vous, face à l'Est, la position centrale préparée par les Français sur la Meuse, après la guerre de 1870. C'est une sorte de digue, qui se termine par deux musoirs : Verdun au Nord, Toul au Sud. En avant, plus près de l'ennemi, Nancy. Cette digue laisse ouverts deux chenaux, l'un au Sud entre

Toul et Épinal, l'autre au Nord entre Verdun et l'Ardenne. Arrive la guerre de 1914. Le chenal Sud reste interdit à l'ennemi. La digue elle-même tient bon. L'ennemi ne peut même pas s'emparer de la position avancée de Nancy. En revanche, l'invasion passe par le chenal Nord. Mais elle doit pour cela contourner Verdun, qui reste en nos mains. C'est à Verdun que les armées qui livrent la bataille de la Marne appuient leur aile droite, comme elles appuient leur aile gauche au camp retranché de Paris.

Ainsi Verdun, en septembre 1914, forme un bastion d'angle avançant dans les lignes ennemies entre le groupe formé par notre deuxième et notre première armée à l'Est, et le groupe formé par les troisième, quatrième, cinquième, neuvième, sixième armées et l'armée anglaise, à l'Ouest. Cependant, la bataille de la Marne est gagnée. Les Allemands cherchent une revanche immédiate. Ils la trouveront sur notre flanc droit. Cette digue Verdun-Toul, qu'ils ont d'abord contournée, ils vont l'enlever par surprise. Ils escaladent hardiment les Hauts-de-Meuse, à mi-chemin des deux places. Ils n'y trouvent que quelques élémens du 8e corps, qui se replient. Sur leurs talons, les Allemands atteignent la Meuse, en plein centre de la digue, à Saint-Mihiel. Ils ne peuvent aller plus loin. Mais, là comme ailleurs, ils s'incrustent. Ils forment entre les Éparges, Saint-Mihiel et Apremont un coin, longtemps tenu par les Bavarois.

Voilà donc Verdun entouré sur la plus grande partie de sa circonférence. Dans l'hiver de 1914 et au printemps de 1915, les Français, il est vrai, se donnent de l'air. En octobre 1914, ils élargissent sensiblement leurs positions du côté du Nord; en avril 1915, ils avancent vers l'Est jusque près d'Étain. Au Sud-Est, ils enlèvent la position des Éparges. Néanmoins, Verdun figure toujours un bastion d'angle, un saillant exposé et assiégé. C'est donc, comme tous les saillans, une zone désignée pour un grand effort de l'adversaire.

Il faut, de plus, tenir compte d'une autre considération. Une position centrale comme la ligne Verdun-Toul est à deux fins. Dans le cas d'une guerre défensive, elle sert d'appui à l'armée de campagne. Dans le cas d'une guerre offensive, elle lui sert de base. En saisissant Verdun, les Allemands ruineraient une de nos possibilités d'offensive. Ils ont naturellement fait valoir cette idée devant l'opinion allemande ; c'était leur jeu. Ils ont,

pour soutenir le courage de leurs compatriotes par l'espérance, montré Verdun porte de la France, et pour le soutenir par la crainte, montré Verdun porte de l'Allemagne.

Au surplus, l'importance de la région est si peu douteuse que les Allemands n'ont pas cessé d'y entretenir des forces considérables. Examinez leur ordre de bataille dans le cours de septembre 1915, avant la bataille de Champagne, vous trouvez deux armées particulièrement fortes, la VIe sur le front d'Artois, et la Ve sur le front de Verdun, son aile droite dans l'Argonne. Elle comprend des effectifs équivalens à six corps d'armée. Elle est composée en grande partie de troupes d'élite, et commandée par le Kronprinz. Il est bien évident que cette force considérable est là dans un dessein défini.

III

Quelles étaient les conditions tactiques dans cette zone?

De Paris à la Moselle, le terrain présente une succession régulière. Imaginez une pile de livres, qui a chaviré vers la gauche, chacun glissant sur l'autre; ils se recouvrent encore, et en même temps ils se débordent : ils ne sont plus élevés en hauteur, mais étalés en largeur. Voilà exactement la topographie entre Paris et Metz. D'abord un plateau un peu relevé vers l'Est, l'Ile-de-France; sa tranche, vers Montmirail et Sézanne, tombe sur un plateau inférieur, également relevé vers l'Est, la Champagne; la tranche de la Champagne tombe à son tour vers Massiges sur un troisième plateau, où coule l'Aisne. Ce plateau, relevé vers l'Est comme les deux premiers, forme l'Argonne. L'Argonne tombe à son tour à pic vers Varennes, et sous elle surgit un quatrième plateau; mais comme il est formé de sables et de marnes, il a un dessin moins franc. On le voit cependant à son tour s'écrouler face à l'Est, après avoir formé les bois de Malancourt. Un cinquième plateau apparaît sous ces bois, pour se terminer lui aussi par un abrupt, les collines 304 et 310, au Nord et au Sud d'Esnes. Un sixième plateau naît sous celui-là. Il est formé de larges dalles de calcaire dur. Solide et massif, il couvre une large étendue. La Meuse s'y est creusé un couloir Nord-Sud, sans rompre son unité. La limite du plateau est à une dizaine de kilomètres dans l'Est. Là, il s'arrête, et sa

tranche dominant à pic les plaines de la Woëvre s'appelle les Hauts-de-Meuse.

C'est ce plateau de calcaire dur qui constitue la région de Verdun. Réduit à sa forme géométrique, c'est un plan incliné vers l'Ouest. Là, il n'a pas plus de 250 mètres ; à l'Est où il culmine vers Douaumont, il en a 388. A l'Ouest, sa déclivité s'enfonce sous les collines d'Esnes. A l'Est, son arête domine la Woëvre. La Meuse le traverse du Nord au Sud.

Cette régularité est interrompue par deux faits. Le premier concerne particulièrement la rive droite (Est) de la Meuse. Ce fleuve, qui n'est par lui-même qu'une rigole parallèle à l'arête du plateau, — une cunette, comme diraient les sapeurs, — reçoit de cette arête des affluens. Ces affluens, naissant à fleur du sol, deviennent très vite extrêmement profonds. Ainsi le ravin qui aboutit au fleuve près de Bras, naît sur le plateau à l'Est de Louvemont, à 347 mètres; il rejoint la Meuse à l'altitude de 197 mètres environ. Il a donc dû, sur une longueur d'une lieue, s'enfoncer de 140 mètres! D'autres ravins, au lieu de descendre à l'Ouest vers la Meuse, descendent à l'Est vers la Woëvre; ils sont dans des conditions analogues. Le plus important pour l'histoire de la bataille naît entre Fleury et Douaumont à 320 mètres. A moins d'une lieue plus loin, après avoir longé le village de Vaux, il entre en Woëvre à 250 mètres seulement. — Entre ces deux systèmes de ravins, ceux qui se dirigent à l'Ouest vers la Meuse, et ceux qui se dirigent à l'Est vers la Woëvre, règne une arête qui les sépare, une ligne de partage qui, dans ce terrain compartimenté et découpé, forme seule un faîte non ébréché. On devine aisément que ce faîte est la clé de toute la position. Il domine toute la région, et commande dans tous les sens toutes les têtes de ravins : c'est le plateau de Douaumont.

Le second phénomène qui altère la régularité du pays est relatif au contraire à la rive gauche de la Meuse. On a vu que le plateau de Verdun allait s'enfouir de ce côté sous les collines d'Esnes, dont les falaises tranchantes le dominent. Mais ces falaises projettent sur lui des îles, qui sont à sa surface comme des verrues. Déjà l'Argonne projetait ainsi vers l'Est l'observatoire de Vauquois; les Hauts-de-Meuse projettent sur la Woëvre l'observatoire de Montsec; — les collines d'Esnes projettent sur le plateau de Verdun, au Nord-Ouest de la ville,

l'observatoire du Mort-Homme. C'est un petit massif formé de deux collines jumelles, l'inférieure (265^{m}) au Nord-Ouest, la plus haute (295^{m}) au Sud-Est. Un ravin qui évide le flanc occidental du massif donne d'excellentes positions d'artillerie, défilées du Nord et de l'Est.

Voilà donc, au total, le champ de bataille. Il présente à l'assaillant un premier avantage, qui est évident. C'est que la Meuse y coupe en deux les positions du défenseur, c'est-à-dire, en l'espèce, des Français. Elle ne constitue en elle-même qu'un cours d'eau d'une cinquantaine de mètres. Mais elle serpente dans un lit majeur, encaissé, large d'un kilomètre, occupé par des prairies qu'elle inonde en hiver. La présence d'une coupure aussi considérable, perpendiculaire au front de défense, est pour celui-ci un inconvénient extrêmement grave. L'histoire militaire en connaît un exemple célèbre. C'est à la présence d'un ravin situé de la sorte dans les positions autrichiennes que Napoléon dut, en 1813, la victoire de Dresde.

L'alternance des ravins et des plateaux présente au contraire de grands avantages à la défense. L'assaillant doit se porter en avant, soit par des espaces découverts que l'adversaire arrose, soit dans des couloirs balayés de feux d'enfilade. — L'inégalité des divers mamelons crée un flanquement réciproque, des commandemens, une hiérarchisation du champ de bataille. A mesure que l'attaque a fait un pas, elle tombe sous un feu nouveau. Des bois, disposés çà et là, créent, pour la défense, des réduits difficiles à forcer. — Mais inversement ceux de ces bois qui sont à la périphérie constituent de bonnes positions de rassemblement et de départ ; ceux qui sont dans les lignes des défenseurs, une fois occupés par l'assaillant, lui servent de couvert d'où il peut lancer les attaques ultérieures ; tel a été, sur la rive gauche, le rôle du bois des Corbeaux. Enfin les ravins se rapprochent les uns des autres, à mesure qu'ils descendent vers la Meuse ; ils constituent des chemins préparés pour ces attaques convergentes qui, depuis le feld-maréchal de Moltke, sont le commencement et la fin de la tactique allemande.

Ajoutez la nature du terrain, ce sol de calcaire jurassique, compact et fissuré, qui absorbe l'eau, reste sec et ne fait point de boue. Il y a, traversant toute la France de Metz à Poitiers, une sorte de large trottoir, dallé de ce terrain, sans forêt, avec

peu de cours d'eau, une voie qui, du temps que la Gaule était un fouillis impénétrable de forêts et de marécages, offrait déjà une voie nette au commerce des hommes.

Aussi la plus florissante des cités gauloises, Bourges, s'y était établie, Bourges, si prospère que, dans la dévastation systématique de leur pays devant César, nos pères eurent pitié d'elle et l'épargnèrent pour leur perte. Les champs de bataille sont des lices préparées par la nature, et chaque pays n'en offre qu'un petit nombre, où d'âge en âge les nations se donnent rendez-vous pour vider leurs querelles. Le champ de bataille de Champagne est à peu de chose près celui des Champs Catalauniques; Jornandès parle d'une butte d'où le roi des Huns suivit la bataille, et qui devait ressembler beaucoup à la cote 196 ou à la butte de Tahure. A Verdun, c'est encore l'antique route commerciale de la Gaule qui a fourni aux Allemands, en plein hiver, un terrain solide et roulant, où ils ne craignaient pas de s'enlizer comme dans les boues de Woëvre et de Champagne.

On dit enfin que Verdun exerçait sur les imaginations allemandes un puissant attrait. Pendant tout le Moyen Age, elle est ville frontière, l'Allemagne commençant à la rive droite de la Meuse, la France à la rive gauche. Elle passe à la France, quand Henri II prend possession des Trois-Évêchés. Ce roi pense aussitôt à la fortifier. Ce projet est réalisé par Henri IV suivant le système du premier ingénieur du temps, Errard de Bar-le-Duc. Vauban refait en 1682 les fortifications d'Errard. En 1792, c'est à Verdun que l'armée prussienne force la ligne de la Meuse. Gœthe a passé à Brabant et à Samogneux. En 1870, Verdun, placé exactement à la croisée de la Meuse et des voies de Metz à Paris, a gêné considérablement jusqu'au 9 novembre les communications des armées allemandes opérant de la Loire à la Somme. Au début de la bataille de février 1916, les journaux allemands ont été remplis d'articles historiques sur la ville, revendiquant comme allemande la ville du traité de 843. Il est hors de doute, de plus, qu'on a présenté aux soldats le forcement de Verdun comme le premier pas sur la route de Paris.

IV

Les articles inspirés par l'état-major allemand ont beaucoup varié sur l'importance de l'action engagée devant Verdun.

Tandis qu'un ordre du Kronprinz au IIIe corps, le 4 mars, représentait cette ville comme le cœur de la France; tandis qu'un ordre du général von Deimling au XVe corps annonçait la bataille comme la dernière grande bataille de la guerre, — les journaux, pour ne pas surexciter d'abord les espoirs et ensuite les déceptions, se sont évertués à diminuer l'importance du but et des moyens. Il ne s'agissait, d'après eux, que de dégager Étain, et le chemin de fer de Verdun à Metz.

En réalité, si l'on veut comprendre les faits, il faut se représenter, au contraire, une action exécutée avec le maximum de moyens, pour le maximum d'effet. On se ferait une idée très fausse si l'on s'imaginait que l'objet de l'attaque allemande fut simplement de prendre une citadelle. La région fortifiée de Verdun, entre l'armée française opérant en Argonne et l'armée opérant au Nord de Toul, formait une zone distincte, défendue par une armée particulière, encastrée entre les deux autres. Le but des Allemands a été d'anéantir cette armée, et de ruiner ainsi un pilier d'angle de notre front.

Leur plan ressort avec une parfaite évidence de la disposition de leurs troupes, telle que nous l'exposerons tout à l'heure. En 1792, l'attaque de Verdun s'était faite par le Nord et par l'Est. En 1870, au contraire, les Allemands avaient passé la Meuse à Charny, en amont de la ville, et ils avaient attaqué celle-ci par l'Ouest. Le Kronprinz pouvait donc suivre l'un ou l'autre exemple. Il n'est pas douteux qu'il ait voulu, cette fois, exécuter une attaque frontale sur la rive droite par le Nord et le Nord-Est, une rupture de vive force comme celle que le maréchal Mackensen avait réussie le 1er avril 1915 sur le front russe à Gorlice; cette rupture frontale devait être combinée avec une attaque d'aile qui se déclencherait ultérieurement sur le front Est. Rompus en tête et tournés en flanc, les corps français de la rive droite se rejetteraient alors en désordre sur la Meuse, pour la passer d'Est à Ouest. Mais, à ce moment, les corps allemands de la rive gauche, se portant à leur tour en avant, viendraient leur barrer la retraite, et, les enveloppant du côté de l'Est, consommeraient leur perte.

Pourquoi l'attaque initiale par le secteur Nord-Est? L'explication peut être trouvée dans une phrase de Goetze. Les hauteurs de la rive droite, dit cet auteur, « sont découpées par de grands ravins aux flancs escarpés et sont en grande partie

boisées. Toute cette région, *au moins à l'Est et au Sud-Est, est à peu près impraticable* pour les grands mouvemens de troupes en dehors des routes frayées. » Il est donc naturel que les Allemands aient cherché pour l'attaque frontale la région la plus accessible, c'est-à-dire les régions Nord et Nord-Est.

Il existe une dernière raison qui peut avoir déterminé les Allemands à attaquer dans le secteur de Verdun; c'est que cette place ne pouvait être alimentée, en dehors des routes, que par deux voies ferrées : l'une, au Sud-Ouest, est la grande ligne de Verdun à Reims par Sainte-Menehould; elle passe sous le feu de l'ennemi et elle a été en effet coupée; l'autre, au Sud, est le chemin de fer à voie étroite, dit chemin de fer meusien. L'État-major français a fait tout le possible pour augmenter le rendement de ce chemin de fer, qui atteint maintenant un débit quotidien de près de 2 000 tonnes, c'est-à-dire de quoi ravitailler dix corps d'armée. De plus, le trafic automobile a été extrêmement développé. « Dès février 1915, les opérations, le ravitaillement, les évacuations, en un mot toutes les évolutions vitales d'une armée de 250 000 hommes sur la rive droite de la Meuse avaient été prévues et étudiées dans le détail en faisant abstraction de tout trafic par voie ferrée. Le développement de nos transports mécaniques par route était tel à cette époque, — et il s'est depuis largement perfectionné, — qu'à la moindre alerte nous n'avions qu'à amener par camions les troupes, les vivres, les munitions nécessaires à la défense de Verdun. Et c'est ce qui explique que nous ayons pu nourrir méthodiquement nos lignes de défense et amener sans heurt, sans fausse manœuvre, sans anicroche, des milliers et des milliers d'hommes, qui ont agi selon les prévisions de notre État-major. » *(Bulletin des armées.)*

Il n'en est pas moins certain que les Allemands avaient l'avantage de quatorze voies ferrées et que cet avantage a pu contre-balancer, dans leur pensée, la force de la position de Verdun. Soyons assurés qu'ils ont pesé exactement cette force. Mais il est dans les doctrines de guerre allemandes, inspirées en cela des maximes napoléoniennes, de ne pas redouter d'attaquer l'adversaire à son point fort : c'est ainsi seulement qu'on obtient de grands résultats. Le moyen de vaincre est de prendre le taureau par les cornes.

V

Les Allemands ont cherché à Verdun la lutte décisive, soit qu'ils aient voulu devancer une offensive alliée, soit qu'ils aient eux-mêmes besoin d'une décision prompte... Cette résolution une fois prise, ils en ont poursuivi la réalisation avec une méthode irréprochable.

La première chose à faire était de préparer, pour livrer la bataille, une masse de choc fraîche. Ils l'ont fixée à quatre corps d'armée, formés chacun de deux divisions à trois régimens. Si l'on estime la division à 10 000 baïonnettes, on obtient un total de 80 000 fantassins. Il est probable que cette estimation est un peu au-dessous de la vérité.

En octobre 1914, c'est pareillement avec une masse de quatre corps que les Allemands avaient cherché à rompre le front allié en Flandre. Mais ils avaient alors doublé la puissance du choc par l'effet de la surprise, en jetant sur la ligne quatre corps neufs, qui n'avaient pas encore combattu. En février 1916, la capacité de l'Allemagne de former des unités nouvelles étant épuisée depuis longtemps, il a fallu prélever la masse de bataille sur les armées existantes; et comme la densité sur le front russe est réduite depuis longtemps au strict minimum, il a fallu en fait prendre les unités sur le front français. L'État-major allemand a donc retiré de la 4e armée, celle qui combat de la mer à Ypres, le XVe corps; de la 2e armée, celle qui combat sur la Somme, le XVIIIe corps; de la 7e armée, celle qui combat sur l'Aisne, le VIIe corps de réserve; enfin le IIIe corps, après avoir longtemps appartenu à la 1re armée, celle qui combat sur l'Oise, avait figuré, au moins par une de ses divisions, dans la bataille de Champagne, sur le front de la 3e armée; il paraît avoir fait ensuite la campagne de Serbie, mais derrière les Autrichiens, et sans être engagé.

Tous ces corps ont été mis au repos complet, loin du bruit du canon, et spécialement entraînés. Un détail permet de mesurer la durée de cet entraînement. C'est dans les derniers jours d'octobre que le VIIe corps de réserve a quitté le front, où il a été remplacé par le Xe, depuis le canal de l'Oise à l'Aisne jusqu'à Craonne. La période de préparation a donc duré quatre mois. En même temps, les Allemands faisaient revenir toute la

grosse artillerie du front serbe et une partie de celle du front russe. Ces préparatifs supposent plusieurs mois de travail. Il faut donc admettre que l'idée de la bataille de Verdun a suivi d'assez près la fin de l'offensive française de Champagne.

De son côté, le commandement français n'ignorait pas ce qui se préparait. Pour ne prendre que les renseignemens les plus récens, la présence du IIIe corps et du VIIe de réserve était connue le 8 février; le 11, le XVe corps était signalé, et l'on savait, d'une part, qu'une grande concentration de troupes était faite dans la région Damvillers, Ville, Azannes et Gremilly, et, d'autre part, qu'une puissante artillerie était massée dans le bois de Gremilly, comprenant du 380 et du 420. — En réponse, le commandement français mettait, du 11 au 16, à la disposition du groupe des armées du centre, pour renforcer la région fortifiée de Verdun, six divisions d'infanterie, six régimens d'artillerie lourde attelée et à tracteurs, enfin de l'artillerie lourde à grande puissance et de l'artillerie lourde sur voie ferrée. — Enfin, le 20 février, une nouvelle division était rattachée à la région, et deux corps d'armée étaient mis en mouvement vers Bar-le-Duc et Revigny.

D'autre part, vers le 20 janvier, le chef d'état-major général était venu visiter la région. Quelles étaient alors nos positions de première ligne?

Elles avaient été déterminées, à la fin de 1914, par une série de combats, où nous avions fait, au Nord de Verdun, de sensibles progrès. Le 15 octobre, nous avions enlevé le village de Brabant et le bois d'Haumont. Le 21 décembre, poussant en avant entre ces deux points, nous avions enlevé la corne Sud-Est du bois de Consenvoye, et, à un kilomètre au Sud, un petit bois dit bois en E.

Mais, tandis que notre centre avançait ainsi, nos ailes s'étaient heurtées à deux obstacles extrêmement forts. A notre gauche, sur la rive Ouest de la Meuse, s'élevait devant nous une longue arête étendue d'Ouest en Est, haute de 300 mètres à l'Ouest, vers Cuisy, et de 272 mètres à l'Est, vers la Meuse. Elle se terminait là par un promontoire boisé, dit le bois de Forges. Ce promontoire est lui-même fendu longitudinalement par un ravin qui constitue une position d'artillerie excellente, puis qu'elle est défilée à nos coups venant du Sud, cachée aux vues des avions par le couvert des bois, et qu'elle a elle-même des

vues très dangereuses sur le flanc gauche de nos positions de Brabant. De plus, pour accéder à ce bois de Forges, il eût fallu qu'une attaque française s'élevât sur les glacis qui en descendent de toutes parts, glacis nus, sans un défilement, qui offrent aux défenseurs les plus beaux champs de tir. Pendant l'hiver de 1914-1915, le 15e corps français avait en vain tenté d'en approcher.

L'aile droite française avait également trouvé devant elle un observatoire très fort, composé de deux hauteurs dites les jumelles d'Ornes, dont elle avait tenté en vain de s'emparer à la fin de 1914. — Ainsi, les deux flancs de la ligne française au Nord de Verdun étaient comprimés par deux fortes positions allemandes, qui l'obligeaient à infléchir sa gauche et sa droite, tandis que le centre se bombait en verre de montre devant le bois d'Haucourt et le bois des Caures. Ces deux bois avaient été organisés par les chasseurs du colonel Driant. En avant, le village de Flabas était neutre. Une compagnie française qui avait poussé en flèche jusque là avait été rappelée.

Ce dispositif en arc de cercle Brabant-bois d'Haumont-bois des Caures-Ornes se trouvait naturellement exposé à des feux convergens venus de trois côtés : à l'Ouest, du bois de Forges; au Nord, du bois de Consenvoye, du bois de Wavrille et de Crépion ; à l'Est, du bois de Gremilly et de la forêt de Spincourt, derrière les jumelles d'Ornes. Il est bien évident qu'une position aussi exposée ne devait être qu'une avant-ligne, qui ne pourrait être tenue devant une attaque à fond.

Le chef d'état-major général avait donc prescrit, en même temps que le renforcement de cette avant-ligne, celui d'une deuxième position, et la création de positions intermédiaires. Au total, l'organisation défensive des Français sur la rive droite de la Meuse dans la seconde moitié de février, d'après le *Bulletin des armées*, était la suivante.

La gauche s'appuyait sur Brabant, le bois d'Haumont et le bois des Caures, formant première position. En arrière, la seconde position était jalonnée par la ligne Samogneux, cote 344, ferme Mormont.

Le centre occupait le bois de Ville, le plateau de l'Herbebois et Ornes. La seconde position suivait la ligne Beaumont-la Wavrille-les Fosses-bois des Caurières.

La droite, dans la plaine de Woëvre, avait été déterminée

par les combats du printemps de 1915 : elle s'étendait de Mogeville à Fromezey, par l'étang de Braux et le bois des Hautes-Charrières. La seconde position s'étendait de Bezonvaux à Dieppe, par le bois du Grand-Chena.

Une troisième position était constituée par la ligne des forts et définie par le village de Bras, Douaumont, Hardaumont, le fort de Vaux, la Laufée et Eix. — Entre la deuxième et la troisième position, de la Meuse à Douaumont, s'élève une ligne de collines, qui sont, de la gauche à la droite : la côte de Talou, la côte du Poivre, la colline 378 : une ligne de défense intermédiaire avait été esquissée sur la contre-pente de ces hauteurs, c'est-à-dire sur leur revers Sud. On sait que l'organisation des contre-pentes, employée par les Anglais dans les guerres du premier Empire, préconisée en France dès 1902 par le général Piarron de Mondésir, avait été employée efficacement en Champagne par les Allemands pour leur seconde position.

VI

« Le 21 février, à quatre heures du matin, écrit le correspondant de la *Gazette de Francfort*, la place forte de Verdun fut réveillée de son assoupissement par un obus lourd allemand. C'était un coup de canon de réjouissance, et il signifiait le commencement des grands combats autour de la ceinture fortifiée de la place, combats qui depuis lors, malgré des interruptions locales plus ou moins grandes, se sont poursuivis en une suite presque ininterrompue (récit du 26 mars). »

Le bombardement véritable commença à 7 h. 15 du matin. Ce fut une formidable avalanche d'obus de tous les calibres, depuis le 420 jusqu'au 210, en passant par le 380 et le 305 autrichien. L'artillerie au-dessous du 210 ne prit point part à la préparation, qui a été effectuée exclusivement par les grosses pièces. La densité du tir est extraordinaire. Les aviateurs français qui volent sur la forêt de Spincourt « s'accordent à dire que cette région est le centre d'un véritable feu d'artifice. Le petit bois de Gremilly, au Nord de la Jumelle, accuse une telle densité d'ouvertures de feu que les observateurs en avions renoncent à pointer sur leurs cartes les batteries qu'ils voient en action. » (*Bulletin des armées*, récit du 22 mars.) Ces régions, farcies de canons, ne représentent plus en effet, aux

yeux des aviateurs, qu'un nuage traversé d'innombrables lueurs.

A quatre heures de l'après-midi, l'intensité du feu redouble. Enfin à cinq heures, la première attaque d'infanterie allemande est lancée contre notre centre, sur le bois d'Haumont et le bois des Caures. La bataille est engagée. C'est le moment de définir la tactique particulière que les Allemands y ont employée.

A l'époque de Napoléon, la tactique changeait tous les dix ans. Elle change aujourd'hui tous les trois mois. Celle qui a été suivie en Champagne, le 25 septembre, était fondée sur l'expérience de la bataille d'Artois du 9 mai. Les Allemands ont mis à leur tour à profit l'expérience de la bataille de Champagne, et voici le système qu'ils ont adopté.

Ils sont partis de cette idée que l'on ne pouvait faire lutter des hommes contre du matériel. En conséquence, ils ont mis beaucoup de soin dans la préparation d'artillerie, choisissant un objectif restreint, cinq cents mètres de front par exemple, qu'ils arrosaient d'une manière méthodique, jusqu'à les avoir transformés en labour.

Il est remarquable qu'ils aient creusé beaucoup moins de boyaux que nous ne l'avions fait. Ils n'ont pas établi de parallèles de départ. C'est la tranchée de première ligne qui en a servi, creusée d'abris profonds où les troupes s'entassaient, et protégée par une masse couvrante. Quand un de nos obus tombait dans ces agglomérations de soldats, il y causait des ravages. Ils n'ont pas cherché non plus à pousser ces tranchées jusqu'à la distance d'assaut. Dans certains secteurs, par exemple devant l'Herbebois, ils ont attaqué à la distance, presque incroyable dans la guerre actuelle, de 1 100 mètres.

Les assauts ont été exécutés sur des objectifs précis, démolis par l'artillerie. Pour s'assurer de l'écrasement de nos lignes, une reconnaissance conduite par un officier se portait en avant, forte à l'ordinaire d'une quinzaine d'hommes, mais en comprenant parfois jusqu'à soixante. Venait ensuite une ligne de pionniers et de grenadiers, puis la première vague d'assaut. Les vagues se succédaient à une centaine de mètres d'intervalle. — Si l'infanterie rencontrait un obstacle non détruit, elle devait s'arrêter et on recommençait la préparation d'artillerie. Si, au contraire, le nivellement de la position avait été suffisant pour que la défense fût impossible, elle prenait possession du terrain, s'y retranchait, et ne poussait pas plus avant. C'était, en

somme, l'artillerie qui conquérait, et l'infanterie qui occupait. On pensait, par ce procédé, avancer avec très peu de pertes.

En fait, notre infanterie a tenu. Sous ce feu d'enfer, il est bien évident que le défenseur doit s'abriter, s'accrocher où il peut, et le plus souvent reculer. Arrive le moment où l'assaillant lance son infanterie. Il est alors obligé d'allonger le tir de son artillerie, qui cesse d'être un tir de démolition pour devenir un tir de barrage. Il devient dès lors plus dispersé et n'est presque jamais absolument infranchissable. Une infanterie qui a du mordant revient reprendre ses positions à travers ce tir de barrage. Elle perd du monde, mais elle passe, et quand l'assaillant arrive à son tour devant les positions qu'il croit vides, elle le reçoit avec ses mitrailleuses.

Le plan d'ensemble des Allemands n'était pas moins bien calculé que leur tactique de détail. Ils avaient mis sur le plateau, à l'Est de la Meuse, trois de leurs quatre corps de choc : c'étaient, de leur droite (Ouest) à leur gauche, le VIIe de réserve, le XVIIIe et le IIIe. Le dernier, le XVe, était plus à l'Est, dans la plaine de Woëvre. Cette masse était elle-même encastrée dans l'armée du Kronprinz, qui avait serré, principalement sur sa droite, pour lui faire place. C'est ainsi qu'à l'Ouest de la Meuse, faisant face à nos positions de Forges, se trouvait le VIe corps de réserve, appartenant à cette armée. Au contraire, à l'extrême Est, en Woëvre, le XVe corps était prolongé par le Ve de réserve.

Ces corps n'ont pas été engagés en même temps. Le premier choc a été donné par les trois corps placés sur le plateau, à l'Est immédiat de la Meuse, devant le front qui va de Brabant à Ornes. Pendant ce temps, le XVe corps attendait, avec le dessein sans doute de se porter contre la droite française quand la victoire serait dessinée sur le plateau, et de compléter ainsi la rupture frontale par une attaque de flanc. Il n'eut d'engagées dans les premiers jours que quelques unités, qu'il détacha en soutien aux corps du plateau. L'armée du Kronprinz s'engagea plus tard encore, le VIe corps de réserve le 6 mars seulement, et le Ve corps de réserve le 8 mars. On peut donc admettre, comme nous l'avons déjà indiqué, que les Allemands comptaient sur une rupture brutale et centrale, les conséquences de cette victoire devant être ensuite exploitées par les ailes, qui se refermeraient pour ainsi dire sur les masses

françaises rompues et pelotonnées dans la région sans issue de la Meuse.

Tout indique que les Allemands comptaient que ce mécanisme de précision fonctionnerait avec une exactitude foudroyante. On raconte qu'avant la bataille, tous les commandans de régimens avaient été appelés à Charleville, au grand quartier général, et que là, en présence de l'Empereur, sur un terrain analogue à celui de Verdun, ils avaient exécuté une véritable manœuvre de cadres, une répétition générale de la bataille. Quoi qu'il en soit, jamais une grande action militaire n'a été préparée avec plus de méthode, outillée avec plus de puissance, machinée avec plus de calcul, déclenchée enfin avec un mélange plus étonnant de circonspection et de vigueur.

VII

La première attaque d'infanterie, le 21 février à cinq heures du soir, par une froide journée d'hiver, fut lancée sur le front Haumont-bois des Caures-Herbebois. Le bois d'Haumont, malgré la disposition en glacis du terrain qui l'entoure et qui favorise la défense, fut enlevé dans l'espace de trois heures. Le bois des Caures fut également perdu par nous, mais sa partie méridionale fut reprise. A l'Herbebois, plateau couvert de taillis sous futaie, l'ennemi, maître des tranchées avancées, fut arrêté sur les positions de soutien.

Le 22, la lutte recommence sous la neige. A notre gauche, où nous tenions la corne Sud-Est du bois de Consenvoye, l'ennemi attaque à sept heures et demie en se faisant précéder de jets de liquide enflammé, et il arrive jusque dans le ravin qui, passant entre Brabant et Haumont, mène dans la vallée de la Meuse à Samogneux. Dans le secteur qui est à la droite de celui-ci, une contre-attaque tentée par nous sur le bois d'Haumont échoue; le village, à un kilomètre en deçà du bois, est pris par l'ennemi à six heures du soir, après une défense héroïque. Plus à droite encore, le bois de Ville est perdu, et nous devons nous replier plus au Sud sur la Wavrille. En revanche, à l'extrême droite, nous tenons bon dans le bois de l'Herbebois, dont l'ennemi n'a pu occuper que la corne Nord-Est.

En fin de journée, nous tenons de la gauche à la droite Brabant, Samogneux, la ferme Mormont ; nous tenons toujours

la partie Sud du bois des Caures, barrant ainsi la route qui descend de ce bois sur Vacherauville; nous tenons enfin la Wavrille et l'Herbebois. En d'autres termes, notre ligne conversé autour de sa droite, qui a formé pivot et qui a tenu bon dans l'Herbebois. Notre gauche, au contraire, depuis le bois de Consenvoye jusqu'à Samogneux, a reculé de plus d'une lieue. Seule, à l'extrême gauche, la position de Brabant, négligée par l'ennemi, est restée en flèche, mais tellement aventurée qu'il faut l'évacuer dans la nuit du 22 au 23.

La journée du 23 s'annonce mieux. Sans doute, à gauche, l'ennemi tient Samogneux sous un feu d'enfer, qui nous interdit même de contre-attaquer. Mais, au centre, nous tenons bon des deux côtés de Beaumont, tête d'un ravin important; du côté gauche, dans les fermes d'Anglemont et de Mormont; du côté droit, dans un autre groupe défensif formé par la Wavrille et la cote 351. Enfin, à droite, à l'Herbebois, l'ennemi a attaqué de onze heures du matin à quatre heures du soir sans réussir à s'y établir.

Nous avons un récit pittoresque de ces combats de l'Herbebois. Là, comme au bois des Caures, la lisière Nord est un taillis épais, profond de 500 mètres, avec de gros arbres çà et là. En arrière, le taillis s'éclaire et se change en futaie; mais cette futaie était elle-même transformée par les obus allemands en abatis. Il fallait ramper sous la neige dans un fouillis d'arbres abattus, élever des palissades et organiser les trous d'obus. Le 21, les Allemands s'emparèrent de la première ligne, si on peut donner ce nom à des sillons bouleversés et à un paysage lunaire d'entonnoirs. A quatre heures et demie du matin, le 22, contre-attaque des élémens français de soutien. La journée reste indécise. Dans la nuit du 22 au 23, bombardement épouvantable des Allemands; mais, quand ils déclenchent l'attaque, bombardement des Français qui interdisent à l'infanterie d'avancer. Le 23, après un nouvel arrosage, l'ennemi attaque avec de très grandes forces : sur le front d'une compagnie, il avait, dit-on, la valeur d'un bataillon. Les Français l'attendent à cinquante mètres, et l'abattent par des feux de salves par sections. C'est un jeu de massacre où l'on voit les Allemands tomber en hurlant. Derrière eux, une nappe d'obus de 75 tombe en barrage et interdit le retour. L'attaque est anéantie. Cependant, les Allemands lancent quatre autres

attaques qui ont le même sort. L'obstination est égale des deux parts. On cite quatre grenadiers français qui, dans le boyau allant de l'ancienne tranchée de tir, occupée par les Allemands, à la tranchée de soutien encore tenue par nous, abattent à coups de bombes les groupes ennemis qui se présentent, pendant plus de vingt heures! Partout, les hommes manœuvrent comme à l'exercice. Dans les combats d'infanterie, ils ont presque toujours eu le dessus.

Mais, en fin de journée, il se produit un événement grave. A notre centre droit, l'ennemi s'empare de la Wavrille. On voit immédiatement que la position de l'Herbebois, ainsi débordée sur son flanc gauche, devient intenable. Les troupes, qui n'avaient pas cessé d'y résister, sont obligées de se replier. L'ordre arrive à quatre heures seize. Les hommes, enragés de fureur, refusaient d'obéir et voulaient se faire tuer sur place. Enfin, à la nuit, il fallut se résoudre à évacuer les positions si glorieusement défendues.

Ainsi, le 23 au soir, toute notre aile droite doit à son tour reculer; l'extrême droite se retire de l'Herbebois sur le bois du Chaume; les troupes qui tenaient la Wavrille se retirent sur la lisière Nord du bois des Fosses, en interdisant à l'ennemi de déboucher de la Wavrille. Au centre, Beaumont reste dans nos mains, ainsi que, plus à gauche, la forte position de la cote 344; mais, à l'extrême gauche, Samogneux peut être considéré comme perdu. Un régiment d'infanterie s'établit seulement en deçà du village sur la route qui mène à Vacherauville, sa gauche appuyée à Champneuville, sa droite appuyée à la cote 344, pour interdire aux Allemands de déboucher de Samogneux.

Ainsi, le 24 au matin, la ligne française s'était ployée pour ainsi dire en arc convexe. Son centre était resté en saillant, tenant toujours Anglemont et Beaumont et interdisant aux Allemands la sortie du bois des Caures. Mais les deux ailes étaient en retraite, la gauche en deçà de Samogneux, la droite au bois des Fosses et au Chaume.

La journée du 24 est la plus mauvaise. Devant notre aile gauche, l'ennemi cherche à déboucher de Samogneux, de façon à déborder la cote 344 et à la prendre à revers. Après des pertes énormes, il y réussit dans la nuit du 24 au 25. Au centre, nous réussissons d'abord une contre-attaque qui, en

partant du ravin Sud-Est de Beaumont, reprend la lisière Sud-Ouest du bois de la Wavrille. Mais nous sommes arrêtés là par les mitrailleuses. Cependant, les zouaves et les mitrailleuses restent accrochés à la lisière conquise. Derrière eux, les obus pleuvent à gauche sur Beaumont, à droite sur le bois des Fosses. A une heure de l'après-midi, un retour offensif des Allemands reprend d'abord la lisière. Puis, une attaque débordante enveloppe de tous côtés la position Beaumont-bois des Fosses; Beaumont est tourné par l'Ouest, le bois des Fosses par l'Est. Ce bois est enlevé à une heure et demie. Beaumont, défendu pied à pied, est également perdu. Enfin, à notre aile droite, le bois de la Chaume est également pris.

Il est alors un peu plus de deux heures de l'après-midi. La situation est extrêmement critique. L'ennemi, pour exploiter son succès, vient de lancer une masse fraîche en plein centre de la ligne, à deux kilomètres et demi au Sud de Beaumont, vers Louvemont. D'autre part, devant notre droite, il enlève, après la Chaumière, le bois des Caurières. Ce bois borde un ravin, celui de Bezonvaux, orienté d'Ouest en Est, qui descend vers la Woëvre, comme le bois des Fosses borde un ravin, orienté d'Est en Ouest, qui appartient au système de la Meuse. Ces deux ravins sont pour ainsi dire opposés par le sommet. Ils sont séparés par un isthme Nord-Sud que commande la ferme des Chambrettes. L'ennemi s'empare de cette ferme, et contournant ainsi par la tête du vallon le ravin de Bezonvaux, s'infiltre dans le bois qui forme le revers Sud de ce ravin, le bois de la Vauche. Enfin, à notre extrême droite, en fin de journée, au pied Est du plateau, le village d'Ornes, qui faisait partie de notre première ligne, et qui avait tenu jusque-là, débordé et entouré de trois côtés, par une marée d'ennemis, est évacué par sa garnison qui se retire sur Bezonvaux.

Ainsi, dans la nuit du 24 au 25, nous étions rejetés par notre gauche le long de la Meuse sur Bras, par notre droite sur le plateau vers le point culminant, décisif, occupé par le fort de Douaumont. Entre ces deux points, séparés seulement par un intervalle de moins de cinq kilomètres, notre front se développait en un arc convexe par la côte du Poivre, le village de Louvemont, la cote 378, le bois de la Vauche. Cette position était comme le bord d'un entonnoir de ravins profonds qui constituait l'intérieur de nos lignes, et qui descendait à la Meuse.

La situation était si grave que le général commandant le groupe du centre, incertain de savoir si l'on tiendra sur la rive droite, donne aux troupes établies plus à l'Est en Woëvre, et qui, en cas de rupture du front de Verdun, auraient été très compromises, l'ordre de se replier dans la direction de l'Ouest, sur les Hauts-de-Meuse. Ce mouvement doit s'effectuer dans la nuit même du 24 au 25.

A ces nouvelles, le général Joffre constitue une nouvelle armée avec les troupes actuellement sur la rive gauche de la Meuse, et celles qui y débarqueront prochainement. Il met en même temps de nouveaux effectifs en mouvement. Cette nouvelle armée a pour mission, dans le cas où les troupes engagées seraient obligées de se replier sur la rive droite, de les recueillir, et, en tout cas, d'interdire le passage de la Meuse à l'ennemi.

Mais il faut voir la situation sur place. Dans cette même journée du 24, le chef d'état-major général, en plein accord avec le commandant en chef, qui lui donne pleins pouvoirs, part pour Verdun. Il s'arrête au quartier général du groupe du centre. Le moment est grave, certes, mais non désespéré. Les divisions de première ligne, qui se battent depuis quatre jours, ont dû céder le terrain; mais elles ne sont pas submergées. Déjà les premiers soutiens sont arrivés; le 20e corps a poussé une division sur la rive droite. D'autre part, l'ennemi, qui a avancé devant notre gauche de sept kilomètres, va être obligé de déplacer son artillerie. On a donc le temps, le 25, d'organiser les positions de combat sur la rive droite et de faire passer de nouvelles divisions. Dans ces conditions, il n'y a plus de doute. Après avoir prévu sagement le pire, le commandement français pouvait ordonner le mieux. On tiendra sur la rive droite. Le chef d'état-major téléphone au commandant de la région fortifiée de Verdun : « La défense de Verdun se fait sur la rive droite. Il ne peut donc être question que d'arrêter l'ennemi à tout prix sur cette rive. » Lui-même arrive à Verdun le 25 au matin et renouvelle son ordre : Tenir coûte que coûte, là où l'on est. — Enfin, dans la soirée, le général Pétain prend le commandement des troupes de la région fortifiée de Verdun et des troupes disponibles de la rive gauche. Il amène avec lui son état-major. Il a pour unique mission d'enrayer l'effort de l'ennemi.

VIII

Dans cette journée du 25, les Allemands font encore de nouveaux progrès. Devant notre gauche, une patrouille de trois hommes apparaît à l'aube sur la cote 344; à deux heures de l'après-midi, toute la position est aux mains de l'ennemi; en fin de journée, il a redescendu la pente Sud, et enlevé au pied de cette pente le moulin de Cotelettes, une de nos anciennes positions d'artillerie. Au centre, il enlève le village de Louvemont, et, continuant dans la direction du Sud, il vient attaquer la côte du Poivre. A notre droite, il enlève le village de Bezonvaux; nos premiers élémens de soutien, qui avaient poussé le 24 au soir jusqu'au ravin de Bezonvaux, sont ramenés vers le Sud, et des élémens de IIIe corps brandebourgeois, poussant jusqu'à la ligne des forts de la défense permanente, pénètrent dans le fort de Douaumont.

C'est la fin de l'avance allemande. La réorganisation du commandement et de l'état-major, l'arrivée des renforts font maintenant sentir leurs effets. Le 26 au matin, cinq énergiques contre-attaques reportent le front en avant du fort de Douaumont; un petit groupe de Brandebourgeois reste cramponné dans les ruines; entouré de trois côtés, il réussit à maintenir par un boyau ses communications avec les lignes allemandes, et reste là en flèche.

C'est là le point essentiel. Plus à l'Est, l'ennemi réussit bien à s'emparer des positions d'Hardaumont. De même à notre gauche, maître de Samogneux, de la cote 344, et du moulin de Cotelettes, il pénètre dans la boucle que fait la Meuse, et occupe la partie Nord de cette boucle avec Champneuville; mais nous gardons la partie Sud, qui domine par une crête nommée la côte du Talou. Cette boucle se trouve d'ailleurs dans une situation singulière. Si les Français se maintiennent dans la presqu'île qu'elle détermine, ils sont entourés par l'ennemi au Nord et à l'Est, par la Meuse à l'Ouest et au Sud, et ils risquent d'être entièrement cernés. D'autre part, si les Allemands essaient de s'y établir, ils tombent sous le feu des batteries françaises établies à l'Ouest de la Meuse, dans les ravins occidentaux du Mort-Homme. Intenable, pour l'un comme pour l'autre adversaire, la région est en quelque sorte neutralisée à partir du 27 février.

En somme, dans la journée du 26, l'élan des Allemands est brisé sur le point principal, dans cette région de Douaumont qui est la clé du champ de bataille.

Toutefois, comme on l'a vu, des élémens brandebourgeois y restent en flèche. La tactique de l'ennemi va être de les dégager et d'élargir la position. Or, à 500 mètres dans l'Ouest du fort, et en contre-bas d'une dizaine de mètres, les Français occupent le village de Douaumont. C'est ce point d'appui qu'il faut enlever et relier au fort. Du 26 au 29, il est attaqué avec fureur. Le 26, une double attaque, sur le village et à quelques centaines de mètres dans le Nord-Ouest, sur le bois Chauffour, échoue. Le 27, une première attaque allemande sur le village, précédée d'un déluge de projectiles, est suivie d'un corps à corps où l'ennemi est rejeté. Il réussit à s'emparer d'une redoute à l'Ouest du village; mais les Français la reprennent, et l'ennemi se retire en laissant des piles de cadavres. Une seconde attaque sur le village, dans l'après-midi, est pareillement repoussée, après un corps à corps acharné. Une troisième attaque, menée par des troupes fraîches, a un sort pire encore; elle est prise sous le feu et écrasée avant d'avoir atteint les tranchées françaises. Le 28, l'attaque se produit des deux côtés du fort; à l'Ouest, sur le village que les Allemands prennent, puis reperdent; à l'Est, sur un bois à la droite du fort, dit bois de la Caillette; les Allemands y pénètrent, mais s'y font décimer par les mitrailleuses, et en sont finalement chassés.

Le 29, les attaques allemandes se poursuivent sans résultat autour de Douaumont, puis cessent; l'ennemi est épuisé; sa situation est calée, et le chef d'état-major général, rassuré, peut retourner auprès du commandant en chef. La première partie de la bataille est finie.

Quel avait été le sort des corps allemands engagés? Devant notre gauche, l'assaut avait été mené par le VIIe corps de réserve. Il avançait, ses deux divisions l'une derrière l'autre. La 13e division marchait en tête, et souffrit beaucoup des premiers jours de lutte; le 28, la 14e la releva; en même temps, elle étendit sa gauche jusqu'à la côte du Poivre.

Devant notre centre, le XVIIIe corps avait combattu, ses deux divisions en ligne. La division de droite (Ouest), la 21e, avait débouché du bois des Caures en direction de 344, tandis

que la division de gauche, la 25e, avait mené l'attaque d'abord le 24 sur Beaumont et le bois des Fosses, puis le 25 sur Louvemont. Elle avait perdu beaucoup de monde dans cette lutte acharnée. Le 27, elle passa en seconde ligne. La 21e division, moins éprouvée, appuya pour prendre sa place.

Devant notre droite, l'attaque avait été menée par le IIIe corps. Il avait ses deux divisions en ligne : la 5e à droite (Ouest), la 6e à gauche (Est); mais chaque division était formée en profondeur, de sorte qu'un régiment de seconde ligne pouvait venir en première ligne prendre la place d'un régiment fatigué; c'est ainsi qu'à la 5e division, le 24 au soir, au moment où le corps d'armée avait atteint la lisière Sud du bois de la Vauche, le 52e régiment avait remplacé le 12e.

Ce sont des élémens de la 6e division (24e et 64e régimens, et 3e bataillon de chasseurs) qui avaient pénétré le 25 au soir dans le fort de Douaumont. Pendant ce temps, la 5e division était plus à l'Ouest, devant le village de Douaumont. Enfin, pour faire liaison entre le IIIe et le XVIIIe corps, le commandement allemand détachait, dans la nuit du 25 au 26, un régiment de soutien du XVe corps, qui n'avait pas pris part à l'attaque et qui était en Woëvre. Ce régiment, le 105e, passait derrière le front du IIIe corps, par Ornes, allait s'établir au bois des Caurières et, le 26 au matin, attaquait au bois Chauffour, tandis que la droite du IIIe corps (52e régiment, 5e division) attaquait le village de Douaumont. On a vu que l'attaque sur le village avait échoué; quant au 105e, se portant sur le bois Chauffour, il a été complètement écharpé par les mitrailleuses. Le IIIe corps a encore fourni l'attaque du 28; la 5e division, ayant remis son 12e régiment en ligne, le place à sa gauche, de façon à attaquer le village de Douaumont par l'Est, en venant du fort; la 6e division attaque le bois de la Caillette; c'est le dernier effort des Brandebourgeois : le 29, épuisés, ils sont ramenés à l'arrière. Pour prendre leur place, le XVIIIe corps (21e division) appuie à gauche, tandis qu'une partie du trou est bouchée par une division fraîche, la 113e, appartenant au détachement d'armée qui opère entre Meuse et Moselle, sous les ordres du général von Strautz. C'est la première unité n'appartenant pas à la première mise, qui apparaît sur le champ de bataille.

En somme, au moment de la première trêve, le 29 février, la masse de choc initiale, très éprouvée, est dans l'état suivant.

A la droite allemande, de la Meuse à la côte du Poivre incluse, la 14e division de réserve; elle avait perdu relativement peu de monde, 10 pour 100 de l'effectif; son moral était bon, mais sans enthousiasme; l'autre division du VIIe corps, la 13e, se reposait à l'arrière. — Au centre, la 21e division, jusqu'au bois Chauffour; l'autre division du XVIIIe corps, la 25e, était en échelon en arrière. — A droite, la 113e division, qui a pris la place du IIIe corps désorganisé, et qui n'a pas encore combattu.

En Woëvre, le XVe corps a suivi du 25 au 27 nos troupes qui se replient, comme on l'a vu, sur les Hauts de Meuse. Ses colonnes avancent sous la protection d'avant-gardes fortes d'un bataillon par régiment; il a subi ainsi quelques pertes. Ses deux divisions sont en ligne du bois Feuilla (Sud-Est de Damloup) jusqu'à Mandres, la 30e au Nord, la 31e au Sud; chacune a deux régimens en ligne. Les deux autres régimens, le 105e et le 132e, comme nous l'avons dit, ont été détachés au IIIe corps. Le 105e a été massacré à la droite de ce corps, le 26e au bois Chauffour; le 132e n'a pas été identifié avec certitude; il était probablement à la gauche du même corps, devant Vaux.

Après deux jours de répit, le 2 mars, la lutte reprit sur le front de Douaumont, menée à l'Ouest par la 21e division, à l'Est par la 113e. La 21e division, massée au Sud-Est de Louvemont, attaque tout entière sur le bois Chauffour, et s'y fait massacrer. — La 113e division attaque le village de Douaumont. De dix heures du matin à trois heures de l'après-midi, le village est écrasé d'obus. L'infanterie allemande croit la position nettoyée; elle s'avance de deux directions : du Nord, par un ravin, et de l'Est, en descendant du fort. Les Allemands qui viennent dans ce sens sont coiffés de casques français. L'attaque est reçue par un feu de mitrailleuses qui la fauche. L'ennemi recommence une préparation d'artillerie, et cette fois il occupe le village; un bataillon français qui le défendait se battit héroïquement; à la gauche, la 10e compagnie, submergée par des masses allemandes de plus en plus fortes, et se sentant perdue, fonça sur elles, à coups de crosse et de baïonnette, et revint à la charge jusqu'au dernier homme. Le village pris, les Allemands essayèrent de déboucher par la sortie Sud-Ouest et d'atteindre la ferme Thiaumont, à 800 mètres au Sud. Mais une compagnie française se forme en crochet définitif, face à l'Est, à 50 mètres du village, et interdit la sortie. Le 3, la grosse artillerie fran-

çaise ouvre à son tour le feu sur le village; les soldats s'amusaient de voir les obus éclater sur les Allemands. A la tombée de la nuit, deux bataillons, l'un du 410e, l'autre du 414e, enlèvent les barricades à l'entrée du village, qui est repris. Mais le 4, à l'aube, les Allemands renforcés reviennent à la charge, et après cinq heures de combat, le tas de ruines que fut le village retombe aux mains des Allemands. Les Français s'établissent à 200 mètres au Sud, et l'ennemi ne peut pas faire un pas de plus.

Ainsi, la prise de Douaumont a été pour la 113e division allemande un succès qu'elle n'a pu exploiter. Il lui a coûté terriblement cher; devant une seule tranchée française, après une contre-attaque allemande du 3 au soir, on a compté 800 cadavres. Du côté français, les troupes ont été héroïques. On cite un lieutenant qui, au plus fort de l'affaire, se promenait tranquillement, la cigarette aux lèvres, au milieu de sa compagnie. Un soldat blessé au début d'une attaque refuse de se faire panser et nettoie les fusils de ses camarades. Un autre, attaqué par cinq Allemands, en tue deux à la baïonnette et abat les trois autres pendant qu'ils s'enfuient.

IX

Le combat du 2 avait achevé la ruine du XVIIIe corps. Ainsi, des trois corps qui avaient fourni l'attaque, deux étaient complètement hors de combat, et le but n'était pas atteint. Il est vrai que les Français avaient perdu leurs deux premières lignes; mais ils avaient opposé sur la troisième une résistance invincible. La ruine de la masse de choc allemande, avant qu'elle ait rempli sa mission, pouvait être regardée par l'Allemagne comme un désastre. Mais cette masse de choc, comme nous l'avons montré, était venue, au moment de sa formation, s'encastrer dans l'armée du Kronprinz; or, cette armée était intacte; on décida de la faire donner à son tour.

Ainsi la bataille allait se dérouler dans l'ordre primitivement établi : après l'attaque sur le centre, les attaques d'ailes. Seulement ces attaques, au lieu de se faire après le succès de l'attaque centrale, allaient se faire après son échec. C'était bien la machine telle qu'elle avait été prévue, et le mécanisme fonctionnait comme il avait été monté. Seulement, la pièce maîtresse était cassée.

L'attaque d'ailes se déclenche le 6 à l'aile droite allemande, à l'Ouest de la Meuse, — et le 8 à l'aile gauche, dans la région de Vaux.

A l'Ouest de la Meuse, les positions françaises comprenaient une avant-ligne, formée par les villages qui bordent le ruisseau de Forges, c'est-à-dire d'Ouest en Est, Malancourt, Béthincourt et Forges; à l'Est de Forges, la ligne allait s'appuyer à la Meuse; à l'Ouest de Malancourt, elle se courbait au Sud-Ouest, et allait à travers bois rejoindre Avocourt; elle nous laissait ainsi une corne de ces bois, dite bois d'Avocourt. En arrière de cette avant-ligne, était établie une ligne de défense principale appuyée à deux hauteurs, à deux sortes de piliers, la colline 304 à gauche, et le Mort-Homme à droite. En arrière de cette ligne définie par le front Avocourt-colline 304-Mort-Homme-Cumières, se trouve une troisième position séparée de la première par une ligne de ravins où l'assaillant subirait des pertes effroyables, et formée par un arc concave de collines, Montzéville, bois Bourrus et fort de Marre.

Le 6, deux divisions, l'une du VIe corps de réserve, l'autre du Xe de réserve (un corps qui paraît avoir été constitué en réserve générale et qui apparaissait pour la première fois sur ce champ de bataille), commencèrent l'attaque par la droite de notre avant-ligne, qui, au voisinage de la Meuse, enfoncée de trois côtés dans une boucle formant presqu'île, était nécessairement difficile à soutenir. L'ennemi enleva les petites garnisons qui tenaient Forges et Regnéville; tournant alors face à l'Ouest, il trouva des ravins qui le conduisaient dans la direction de notre position principale du Mort-Homme. L'un de ces ravins, large et double, défilé aux coups venus du Sud, était tapissé d'un bois, qui fournirait un excellent couvert et une position de départ à petite distance pour les attaques sur le Mort-Homme : c'est le ravin du bois des Corbeaux; les Allemands l'attaquèrent et, après de sanglans échecs, s'y établirent définitivement le 10 mars.

Maîtres du bois des Corbeaux, les Allemands pouvaient négliger le reste de notre avant-ligne et attaquer directement la ligne principale au Mort-Homme; c'est une colline double ayant un sommet de 265 mètres au Nord-Ouest, et le sommet principal, haut de 295 mètres, au Sud-Est. Le massif se trouve juste sur la route de Béthincourt à Cumières. Cette route esca-

lade la colline 265 et la divise en deux par le sommet; arrivée devant la colline 295, au contraire, elle s'infléchit et la contourne par le Nord-Est. Le 14 mars, les Allemands attaquèrent. Ils emportèrent la cote 265, mais échouèrent devant la cote 295, qui a le commandement et qui est la clé de toute la position. Le 16, ils renouvelèrent l'attaque et échouèrent de nouveau.

Ils essayèrent alors de prendre nos lignes de la rive gauche par l'autre bout; au lieu de les forcer par la droite et de prendre le Mort-Homme, ils essayèrent de les forcer par la gauche et d'enlever la colline 304. Le couvert le plus rapproché de cette colline est cette corne Sud-Est du bois d'Avocourt, que nous occupions; c'est en même temps la direction par où elle se prête le mieux à l'escalade; on y accède de là par une longue rampe, nue à la vérité, mais sans coupures et sans obstacles. Le 20 mars, le Kronprinz lança sur le bois d'Avocourt une division fraîche, la 11e bavaroise, un corps d'élite qui avait fait toute la campagne d'été en Galicie et en Pologne dans la phalange Mackensen. Elle attaqua avec des liquides enflammés et s'en empara; mais quand elle voulut déboucher vers la colline 304, et qu'elle apparut en terrain nu, elle fut prise sous de tels feux croisés qu'elle y dut renoncer. Les trois régimens de cette division, d'après des chiffres communiqués au colonel Feyler, ont perdu, du 20 au 22 mars, de 50 à 60 pour 100 de leurs effectifs. Après quatorze jours d'efforts, la bataille d'aile, à l'Ouest de la Meuse, était perdue.

Elle l'était pareillement à l'Est de la Meuse. Le 4 mars, le Kronprinz avait fait appel à ses Brandebourgeois du IIIe corps, qui étaient au repos depuis cinq jours, et il leur avait demandé un dernier effort pour prendre Verdun, « le cœur de la France. » Le 5 mars, il ramenait également au front la 21e division (XVIIIe corps), abîmée, comme nous l'avons vu, le 2, et qui avait été envoyée à l'arrière pour être reconstituée. En même temps, il avait mis en ligne un de ses anciens corps, le Ve de réserve, et, le 8 mars, il donna l'assaut sur la côte du Poivre, notre centre et notre aile droite, de Vaux.

L'attaque ne fut pas lancée à la fois sur tout le front de combat. Elle commença le 8 au centre de la ligne, sur un front qui va de Douaumont à l'Ouest jusqu'à l'éperon d'Hardaumont, au Nord du ravin de Vaux, à l'Est. Elle fut menée par le

IIIe corps, la 113e division, et deux régimens du XVe corps. — Le IIIe corps avait été renouvelé depuis le 2, par ses cadres aux deux tiers, et pour ses effectifs, par des recrues de la classe 1916 qui comprenaient dans certains régimens jusqu'aux deux cinquièmes de l'effectif. Malgré ces renforts, les compagnies qui, le 2 mars, comptaient 200 fusils, n'en comprenaient maintenant pas plus de 120. En général, la classe 1916 se bat très bien. Cependant, des sous-officiers prisonniers ont raconté qu'à ces combats les recrues avaient donné l'éveil en criant : Hurrah! à cent cinquante mètres, et s'étaient ensuite dispersés aux premiers coups de feu. Sauf la prise d'un ouvrage à Hardaumont, les attaques du 8 et du 9 sur le centre échouaient avec de grosses pertes. Le IIIe corps fut renvoyé définitivement à l'arrière. Depuis le 21 février, il avait perdu 22 000 hommes.

Le 9, l'attaque s'était de plus développée à l'Ouest et à l'Est. A l'Ouest, le VIIe corps de réserve se fit repousser à la côte du Poivre, et la 21e division, à sa gauche, acheva de se faire massacrer dans la région de crêtes et de ravins qui sépare la côte du Poivre de Douaumont. A l'Est, les choses marchèrent plus mal encore. Là, le Ve corps de réserve attaquait sur Vaux, et sur le fort de Vaux.

Vaux est un village qui forme, vers la Woëvre, l'entrée d'un ravin Est-Ouest, long de deux kilomètres : ce ravin, qui s'insinue dans le plateau, s'en va finir derrière Douaumont; en avançant par là, les Allemands prendraient donc notre centre à revers. Des plateaux enferment ce ravin au Nord et au Sud; celui du Sud porte le fort de Vaux; celui du Nord a un bord festonné qui le découpe en lobes; le plus oriental s'appelle Hardaumont; mais, une fois maître d'Hardaumont, l'assaillant, poussant vers l'Ouest, en rencontre un second, juste entre Douaumont et Vaux, qui porte le bois de la Caillette. Les Allemands attaquèrent sur tout le front Hardaumont-fort de Vaux. Nous avons vu qu'au Nord ils occupèrent dès le 8 une redoute près d'Hardaumont. Au centre et à la gauche, le 19e régiment de réserve (V^e corps) déboucha le 9, à l'attaque du village de Vaux, dans le ravin, et du fort, sur le plateau Sud. Les Allemands croyaient le village abandonné. Le 1er bataillon s'avança en colonne par quatre, venant d'Ornes, c'est-à-dire du Nord, sans patrouille et sans avant-garde. La compagnie de tête entra dans le village, fut reçue par un feu de mitrailleuses, chargée

à la baïonnette, exterminée à coups de grenades dans les maisons où elle s'était réfugiée. Le 2e et le 3e bataillon, passant à l'Est du village, étaient venus, au Sud, attaquer la croupe qui porte le fort de Vaux; mais, à courte portée, ils sont balayés par nos feux et refluent en désordre. Dans cette journée, le 19e régiment a subi des pertes effroyables. L'attaque, reprise le lendemain, a de nouveau échoué sur les pentes du fort. Le seul résultat que purent obtenir les Allemands fut de prendre la partie Est du village de Vaux, et, au Nord, l'éperon d'Hardaumont. Pour un pareil effort, ce gain représentait un terrible échec.

Leurs récits déclarent que, depuis ce moment, le front est stabilisé sur la rive droite et qu'on y est retourné à la guerre de positions. Cependant, le 16 et le 18, ils faisaient sur Vaux une nouvelle attaque qui échouait. Ainsi, à l'Est de la Meuse comme à l'Ouest, la bataille d'ailes était manquée.

Vers le 22 mars, l'armée de choc aux deux tiers anéantie, l'armée du Kronprinz elle-même, épuisée sans avoir obtenu aucun résultat essentiel, la bataille était bien perdue. Une longue trêve suivit, du 22 au 28 mars. Mais abandonner Verdun serait pour les Allemands l'aveu d'un tel désastre qu'ils ne voulurent pas considérer la partie comme finie.

Ils avaient amené de nouvelles forces encore : la 192e brigade paraît sur la rive gauche; — trois divisions au centre (121e, 58e et 19e de réserve) viennent avec la 113e remplacer le XVIIIe et le IIIe corps définitivement hors de combat; une division venant de Russie est signalée à la gauche; et, le 28 mars, commence une troisième bataille. Elle débuta sur la rive gauche. Nous avons vu que, de ce côté, les Français tenaient en février une avant-ligne Avocourt-Forges, derrière laquelle se dressaient les deux piliers de la ligne principale, la colline 304 et le Mort-Homme. Les Allemands avaient forcé l'avant-ligne aux deux bouts, à l'Est par Forges (6 mars), à l'Ouest par le bois d'Avocourt (20 mars). Il devenait dès lors inutile de faire tomber du front la partie centrale de notre avant-ligne. Maître des extrémités, l'ennemi pensait se porter directement de là sur les positions principales, de Forges par le bois des Corbeaux sur le Mort-Homme, du bois d'Avocourt sur la colline 304. Mais ces tentatives avaient échoué le 14 et le 22 mars : le Mort-Homme avait résisté et la colline 304 n'avait pas même pu être attaquée.

Il fallait donc revenir à une avance méthodique et faire tomber tout ce qui restait de notre avant-ligne, de Malancourt à Béthincourt. L'opération commença mal pour l'ennemi. Le 28, il échoua devant Malancourt. Le 29, les Français reprirent le bois d'Avocourt. Mais du 30 mars au 8 avril, les Allemands réussirent la première partie de leur dessein : ils emportèrent successivement Malancourt, Haucourt, Béthincourt. Les Français se replièrent à l'Ouest sur les premières pentes de la colline 304, au centre sur les hauteurs au Sud du ruisseau de Forges, à l'Est à 500 mètres environ au Sud de Béthincourt. Le Kronprinz pensa alors le moment de l'attaque générale venu, et il la lança le 9, d'Avocourt à la Meuse, avec une violence et une ampleur qu'on n'avait pas vues depuis les premières attaques de février. Ce fut un sanglant échec.

Parallèlement, une attaque était lancée le 31 mars sur la rive droite. Il y a presque toujours corrélation entre les combats de l'une et de l'autre rive, le but de l'ennemi étant de diviser et d'affaiblir nos réserves. Le 31, les Allemands attaquèrent sur la partie Ouest de Vaux, qu'ils prirent. Le 2 avril, ils essayèrent d'élargir leur succès en enlevant, sur le flanc Nord du ravin de Vaux, le bois de la Caillette. Mais le 3, d'énergiques contre-attaques françaises reprenaient toutes leurs positions et rétablissaient le front tel qu'il était au mois de mars. Bien mieux, les Français inauguraient un système de contre-attaques à petits effectifs, locales, mais très énergiques, et commençaient la reprise méthodique du terrain. Ils avançaient ainsi au Nord du bois de la Caillette et au Sud de Douaumont. Le 20 avril, ils étendaient ce système à la rive gauche et élargissaient leurs positions devant le Mort-Homme.

Ainsi, la bataille changeait de face. Les Allemands, devant ce progrès, ont essayé de réagir. Ces réactions, qui ont désormais un caractère de défensive-offensive, ont été au nombre de trois. Le 11 avril, ils ont attaqué entre Douaumont et Vaux ; le 17, ils ont attaqué sur tout le centre, dans le secteur de l'ancienne masse de choc, entre la Meuse et Douaumont ; le 19, ils ont cherché une diversion lointaine vers les Éparges. Aucune de ces tentatives n'a donné de résultat.

X

Résumons l'enseignement et les traits de cette longue bataille.

L'Allemagne, soit qu'elle voulût prévenir une offensive alliée, soit qu'elle eût besoin d'une décision prompte, prépara d'octobre à février, sur ce front français où elle n'avait jamais cessé de garder les deux tiers de ses forces, une action de première grandeur. Elle engagea dans cette action d'abord six et successivement jusqu'à trente divisions. En admettant qu'elle n'ait pas voulu au début donner à la bataille une importance capitale, il est évident que cette bataille a pris ce caractère.

Si l'on considère la bataille dans l'espace, après deux mois de lutte, les Allemands avaient obtenu les résultats suivans. Sur la rive droite de la Meuse, ils étaient parvenus dans notre secteur droit à la ligne des défenses permanentes de la place; sur la ligne Douaumont-Vaux, ils avaient même écorné cette ligne à Douaumont; dans le secteur gauche, ils étaient contenus sur un front en demi-cercle autour du ravin de Bras. Sur la rive gauche, ils avaient fait tomber la totalité de l'avant-ligne sur le ruisseau de Forges; sur la ligne principale, composée de deux positions symétriques, le Mort-Homme et la colline 304, ils avaient abordé le Mort-Homme sans pouvoir s'en emparer; ils n'avaient jamais pu attaquer directement la colline 304.

Si l'on considère la bataille dans le temps, les progrès allemands se décomposent en quatre phases : sur la rive droite, la presque totalité du gain a été faite du 21 au 26 février; elle mesure par endroits 7 kilomètres de profondeur. Depuis ce moment, c'est-à-dire depuis plus de deux mois, la stagnation est absolue : les Allemands n'ont gagné que deux étroits lopins de terre : au centre, le village de Douaumont (4 mars); à l'Est, la moitié du village de Vaux (8 mars). Sur la rive gauche, le gain a été fait en deux grandes phases : du 6 au 10 mars, les Allemands ont fait tomber la partie droite de notre avant-ligne, et comme épilogue, ils ont pris le 14 la cote 265; — du 30 mars au 8 avril, ils ont pris la partie gauche de notre avant-ligne, et ils ont cru dès lors pouvoir donner l'assaut général du 9 qui a été désastreux pour eux.

Ainsi sur la rive droite, le progrès de l'ennemi a été arrêté totalement le 26 février, ou au plus tard le 8 mars; depuis six semaines, ses attaques se brisent sur un mur. Sur la rive gauche, la bataille a été commencée quinze jours plus tard, l'avant-ligne, presque nécessairement sacrifiée, a tenu beaucoup plus longtemps que sur la rive droite; ces diverses raisons ont prolongé l'avance allemande jusqu'au 8 avril. Mais à ce moment, elle s'est à son tour brisée sur un mur infranchissable. Il y a plus : depuis le 4 avril sur la rive droite, depuis le 20 sur la rive gauche (qui accuse encore ici le même retard), les Français ont passé à la contre-offensive. Cette contre-offensive a été faite suivant le système même de l'ennemi par actions locales, limitées, bien préparées. Du Nord de l'étang de Vaux au Sud de Douaumont, au bois d'Haudremont, au Mort-Homme, nos positions se sont élargies.

Vaincre, c'est, suivant la formule classique, imposer sa volonté à l'ennemi; les Allemands ont voulu briser le front français et ils ont échoué; les Français, inversement, ont voulu livrer une bataille défensive, c'est-à-dire infliger à l'ennemi le maximum d'usure jusqu'au moment où, la balance ayant culbuté, ils reprendraient l'offensive. Ils sont arrivés pleinement à ce résultat. Les Allemands ont engagé, usé, renouvelé, usé encore des forces de plus en plus grandes. Ils ont fait massacrer leur classe 1916, ils ont aminci le reste du front, ils ont engagé dans un effort désespéré toutes leurs disponibilités. Cessons maintenant de considérer le détail des faits. Revenons à notre point de départ. Les Allemands ont engagé la bataille de Verdun parce que, dans une lutte d'usure, ils seraient nécessairement inférieurs, et qu'il leur fallait dénouer le nœud par l'épée. Mais cette fois l'épée s'est brisée. Ils se trouvent dans une situation pire qu'avant le 21 février. Ils sont comme une bête dans des rets, qui se prend d'autant plus fortement qu'elle s'efforce de s'en dégager. Leur effort les a épuisés et a accru l'inégalité. La bataille de Verdun précipite le destin : c'est, par la faute même des Allemands, le premier acte de la victoire définitive.

HENRY BIDOU.

REVUE LITTÉRAIRE

L'HUMANISME DÉVOT (1).

M. l'abbé Henri Bremond vient de publier les deux premiers tomes d'une *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, qui s'étendra sur quelque dix à douze volumes in-octavo, et qu'il a préparée avec beaucoup de zèle, non sans méthode, et qu'il écrit avec beaucoup de verve. Nous aurons l'occasion de revenir à cette œuvre immense. Nous en apercevons déjà les grandes lignes : une série de quatre tomes est consacrée aux dernières années du XVIe et au XVIIe siècle, l'auteur ayant pris son départ au point où finissent les guerres de religion ; le XVIIIe siècle et le XIXe formeront la deuxième et la troisième série. De 1590 à 1620, M. l'abbé Henri Bremond voit naître et se manifester le phénomène religieux qu'il appelle « l'invasion mystique ; » la « conquête mystique » se développe jusqu'au milieu du siècle ; et les années 1650-1700 nous mènent à « la retraite des mystiques : » ces dates, évidemment, moins précises que celles des batailles de Marignan ou de Rocroy. L'invasion, la conquête et la retraite des mystiques font et feront l'objet des tomes II, III et IV, qu'il faudra examiner ensemble. Je me borne, pour le moment, au préambule : tome Ier, *L'humanisme dévot*, plus de cinq cents pages. Du reste, la longueur de l'ouvrage ne doit effrayer personne ; pas plus que ne doit effrayer personne la digne austérité du sujet. Le sujet, sans aucun doute, est l'un des plus attachans ; et l'ouvrage, même si l'on ne s'y attend guère, l'un des plus amusans qui soient. Je ne sais pourquoi

(1) *Histoire littéraire du sentiment religieux en France depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours*, par Henri Bremond, tome Ier, *L'humanisme dévot, 1580-1660*. (Bloud et Gay, éditeurs.) Le tome II vient de paraître.

M. l'abbé Henri Bremond, qui certainement s'est plu à le composer, redoute quelquefois notre ennui, de sorte qu'il se dépêche : nous l'inviterions à ne pas aller trop vite. Il craint, et avec une timidité gracieuse, d'être importun ; bref, il se méfie de notre frivolité : nous l'inviterions à ne pas nous croire tant frivoles et, par endroits, à ne pas l'être, en considération de nous. S'il écrit, d'un des personnages qu'il nous présente : « Le P. Binet a comme cela tout un répertoire de contes plaisans qui ne sont pas dans une musette, » c'est pure bonté, complaisance d'un docteur ou d'un apôtre qui veut amadouer les Gentils. Inutiles précautions : il pouvait se fier, je ne dis pas, à nous, mais à lui, et plus encore au vif attrait de la littérature singulière et charmante qu'il nous révèle.

Ses humanistes dévots sont des gens extraordinaires, que nous ne connaissions pas beaucoup ; et nous avions tort de ne pas les connaître : nous ne les oublierons pas. Des écrivains dignes de leurs contemporains succulens Théophile, Saint-Amant, Guez de Balzac ; des originaux fieffés, et qui ont, dans l'excentricité même, une délicieuse innocence ; des saints joyeux, et à qui l'on sent que la parfaite honnêteté du cœur et de l'esprit donne leur liberté admirable. Un Louis Richeome, un Étienne Binet, un Jean-Pierre Camus n'ont pas leurs pareils, pour notre louable divertissement.

Louis Richeome, le plus ancien des trois, est né en 1544, et à Digne, dont il montre de la fierté, car il inscrit à la première page de ses livres sa qualité de Provençal auprès de sa qualité de jésuite ; et, contre les Italiens qui vantent leurs citrons, il revendique tout honneur pour les prunes de Brignoles et figues de Marseille. Il eut, au collège de Clermont, les leçons du fameux Maldonat, Espagnol, « un lion en chaire, un agnet en conversation ; » puis il entra chez les jésuites, fonda le collège de Dijon qui, parmi ses élèves, comptera Bossuet. Il occupa les plus hautes charges de son ordre à Lyon, Bordeaux, fut à Rome assistant de France et mourut au premier quart du grand siècle. C'était un homme doux et capable de violence, qui aimait son prochain, les animaux et la nature et qui détestait les ennemis de l'Église, voire s'il les découvrait dans la Compagnie de Jésus. Il y a de lui des libelles farouches et, par exemple, une *Chasse du renard Pasquin découvert et pris en sa tanière*, toute pleine d'injures et de gros mots qu'Étienne Pasquier releva et qu'il jugea en termes tels que je ne puis les copier : jadis, un vieux jurisconsulte et un religieux accompli avaient une franchise de vocabulaire que nous interdisent les progrès du goût peut-être, et aussi les progrès du pha-

risaïsme. Richeome n'est pas du tout pharisien et il met au service de la meilleure cause, très volontiers, une gaillardise de langage et de pensée très agréable. Il ne veut pas que la dévotion soit jamais triste ; — et l'on devine en lui, à cet égard, un devancier de saint François de Sales ; — il ne veut pas que la religion soit renfrognée et sourcilleuse. Il entend que notre piété nous récompense dès ici-bas, par une excellente gaieté. Tout le zèle de sa plume, quand il ne le dédie pas à vilipender les infidèles et hypocrites, il l'emploie à nous communiquer une saine allégresse. Il n'estime pas que Dieu ait créé le monde pour notre chagrin et ait inspiré à ses prophètes le texte de la Bible pour notre mélancolie. La Bible, qui est toute sagesse anticipée, et le monde, qui est toute réalité provisoire, lui sont deux trésors de contentement. Certes, il cherche dans le livre sacré la parole divine ; mais il y cherche l'occasion de s'attarder « sur quelque digne sujet, avec honnête récréation. » Ses *Tableaux sacrés* sont un jeu littéraire, un jeu malin, un jeu d'artiste. Il a passé des heures fines et ravissantes à dessiner, avec des mots, à dessiner et à colorier maintes scènes de l'Ancien Testament, comme ceci : « L'ange apporte à Élie sa nourriture. » Et il s'agit de peindre un ange : « Le peintre... » Et, le peintre, c'est Richeome lui-même... « Le peintre lui a fait le visage lumineux ; sa perruque volante en arrière est de couleur d'or : il lui a mis aussi des ailes au dos. Vous les voyez étendues en l'air inégalement, l'une montrant le dedans et l'autre le dehors, merveilleusement belles. Les guidons d'icelles et les deux grosses pennes premières sont de couleur de ver luisant, comme celles d'un paon ; les autres de même rang sont entremêlées de jaune, orange, rouge et bleu à guise d'arc-en-ciel ; les cerceaux et petites plumes qui revêtissent les tuyaux de celles-ci et les autres qui suivent en divers ordres sont riopiolées à proportion des premières ; le duvet qui couvre le dos de l'aile est comme une entassure de menues et petites écailles de diverses couleurs mises sur du coton... » Etc. Cela dure toute une page ; et, remarque le peintre de l'ange avec bonhomie, « cependant que je parle, le bon vieillard Élie dort toujours. » Louis Richeome avait choisi un graveur habile, l'un des maîtres de l'époque, Léonard Gaultier, pour lui confier le soin d'illustrer joliment les *Tableaux Sacrés*. Mais le graveur n'a que du noir et du blanc ; Richeome veut de la couleur : et c'est lui-même qui l'ajoute, en son commentaire, au dessin de Léonard Gaultier. Voire, le meilleur dessin, c'est lui Richeome qui le trace, quand il faut qu'on ait sous les yeux le cheval que monte Abraham rendant visite à Melchisedech :

« Ce coursier de poil bai-doré, balzan des deux pieds, qui montre par la belle façon de tout son corsage qu'il est bien maniant et adroit et digne d'être monté d'un grand capitaine. Contemplez un peu sa tête petite, ses oreilles de rat accrestées, le front décharné et large, marqué d'une étoile droit au remoulin ; le col de moyenne longueur, grêle joignant la tête, gros vers la poitrine et doucement voûté par le milieu; voyez comme, en mâchant superbement son frein, il jette l'écume blanche, ouvrant ses naseaux enflés et montrant le vermeil du dedans. » Voilà un cheval ! et Richeome est un connaisseur. Richeome, qui a de l'imagination, a aussi des yeux savans et attentifs.

Je disais qu'il avait deux trésors de contentement, la Bible et le Monde. Le peintre des anges, des patriarches et des interventions divines, est oncore le peintre des menus objets et de toutes beautés rares ou vulgaires qui se rencontrent dans la nature. Il copie avec une fidélité patiente « la figure des glaïeuls violets quand ils sont épanis; » il admire et note justement « la posture de leurs feuilles, dont trois alternativement courbées en arcade et jointes à la pointe, et trois autres, recourbées et couchées alternativement aussi vers la tige, faisant trois espaces vides, représentent une couronne impériale ; » et il nous prie de contempler « le velours violet de celles qui se courbent avec les petites broches rangées en long sur le mitan comme ouvrage de frise ou canatil. » Les tulipes et lys et toutes fleurs lui sont de précieux modèles ; et, les feuilles, il ne les méprise pas : il a suivi leur pathétique aventure depuis le printemps jusqu'à l'automne et il sait comment elles se développent, comment elles se tachent, se fanent, puis tombent. Il est curieux et je crois qu'il est gourmand, car il appelle les cerises « ces morceaux de gelée délicate. » Il a observé les animaux, et leur anatomie, et leur manège : une mouche, — et comme « elle entortille ses jambettes devant et derrière, les faisant passer sur sa tête et sa croupe, pour donner le fil à son bec et force à son vol, » — et comme, sur une table, elle glisse, telle « une galère poussée des avirons sur la surface de la mer. » Le dépit de Richeome est de se dire qu'il y a types de mouches et moucherons qu'il n'a pas vus. Dans ses voyages, en province ou hors de France, il ne manque pas de quêter toutes étrangetés : à Montpellier, il a vu le jardin du Roi ; et, à Bordeaux, le jardin du pieux, docte et grave président Cheysac, qui a fait venir chez soi « les Indes orientales et occidentales et les richesses de leurs fleurs ; » et, à Rome, une infinité d'autres merveilles ; et, en Avignon, l'an 1592, un caméléon qu'on

avait apporté du Portugal. Il a vu l'oiseau cardinal du Brésil et l'oiseau dit du Paradis : « Sa tête est jaune, son col émaillé d'un vert gai, ses ailes teintes de tanné pourprin et le reste un corps d'or paillé. » Un vert gai. Richeome indique là son plaisir ; les couleurs lui sont liesse. Il a vu le combat d'une belette et d'un serpent; et il a vu les rudesses de la police, dans la république des fourmis; et il a vu des batailles d'abeilles, les essaims répartis en bataillons de diverse figure, carrés ou ronds, triangulaires ou en forme de croissant, « tous armés des mêmes armes, qui étaient une cote d'écailles, et de même courage, tous lanciers montés dessus leurs ailerons : » pendant la mêlée, ce fut, en l'air, « comme une grêle de fèves ou de balles de harquebuse donnant les unes contre les autres et tombant à terre, dru et menu. » Quel écrivain ! et qui s'amuse.

L'amusement d'écrire, Louis Richeome le pratique avec bonheur et avec une exquise adresse. Il avait composé une règle du jeu, ou rhétorique. Et, un jour, un jeune jésuite la lui demanda. Mais Richeome la refusa ; et il a détruit sa rhétorique, non qu'il fût jaloux de son secret charmant : il craignit qu'une tête « plus ingénieuse que vertueuse » n'en mésusât « pour battre l'innocence. » Incomparable Richeome, si bien averti et des délices et des dangers de la littérature ! Il en faisait, quant à lui, un bon usage, et anodin; il ne permettait pas que son doux jeu se pervertît.

Son doux jeu, il le consacrait au bien des âmes et à leur allégresse. Mais il n'est pas un moraliste ou un prêcheur perpétuel. Quand il offre à son lecteur ses tableaux sacrés, sans doute il tâche de le rendre assidu aux livres saints; il lui embellit l'importante lecture, afin de l'y gagner : surtout, il l'amuse, en même temps qu'il s'amuse lui-même, et gentiment. S'il peint les mœurs des animaux, ce n'est pas à la façon d'un fabuliste qui songerait premièrement à la leçon. Ses livres de ménagerie ne ressemblent point aux bestiaires du Moyen Age, très subtiles allégories et qui sont toutes destinées à révéler des « senefiances » difficiles. Le Physiologue du Moyen Age nous intime de savoir que le lion, poursuivi par les chasseurs, efface de sa queue les traces de ses pas, et que le lion est ainsi le symbole de Notre-Seigneur, lequel, descendu ici-bas, se dissimula de telle sorte que les Hébreux ont dû le méconnaître. Ces pieux rébus ne sont pas ce que cherche Richeome dans la création. Il a plus de liberté; il a même plus de liberté que Bernardin de Saint-Pierre et les autres philosophes qui nous dévoilent les harmonies de la nature pour que nous concluions au créateur. Richeome ni ses ouailles n'ont besoin

qu'on leur prouve la finalité ou Dieu. Que veut-il donc, Richeome? Une gaieté innocente, et dont il remercie Dieu. Il eût écrit, comme Bourdaloue : « Mon Dieu, je suis content de vous ! » Et il écrivait aux novices de saint André : « Mes bien-aimés, [vous remercierez Dieu] nuit et jour, en santé, en maladie, en prospérité, en adversité, aux champs, aux villes, aux églises, à chaque pas que vous faites, prenant matière d'admiration, de dilection et de louange de tout ce que vous oyez et touchez en l'école de son Église et de la nature. » Le bonhomme Richeome, devancier de saint François de Sales, a aussi en lui quelque chose de l'autre saint François, — et bien qu'il eût l'horreur, souvent comique, de tous moines mendians et franciscains : — il avait pris dans sa Provence natale un peu de cette allégresse adorable que saint François d'Assise avait reçue du clair soleil d'Ombrie, du paysage lumineux, des vignes et des oliviers.

Étienne Binet, jésuite également, c'est un extraordinaire bavard, et drôle, et un saint homme. Un grand faiseur de phrases tonitruantes, et magnifiques. Un grand faiseur de vacarme : le tintamarre des mots est la musique habituelle de sa pensée. Il n'a pas beaucoup de délicatesse; et il n'a pas du tout de discrétion. Ses abus de langage sont énormes, sont ridicules; cependant il montre, dans le pire excès de ses diatribes véhémentes et tatillonnantes, une espèce de génie : et c'est à peine si l'on n'ose le comparer à l'auteur de Pantagruel, quelquefois. Il invective contre les catholiques imparfaits : « Où êtes-vous maintenant, catholiques de boue et de fumier?... » Simplement !... « O hommes sans âmes, et âmes sans raison, et raison sans religion, et religion sans Dieu ! Si fait, dea, vous en avez un, qui se nomme le ventre. Mais tel Dieu, tel service. Vos poumons sont son temple; le foie, son autel, toujours couvert de sang et de voirie ; l'estomac, l'encensoir; les fumées qui en sortent sont l'encens le plus doux; la graisse est la victime, le cuisinier est votre aumônier qui est toujours en service, et vos inspirations ne dévalent à vous que par la cheminée; les sauces sont vos sacremens, et les hoquets vos plus profondes prophéties. Toute votre charité bouillonne dans vos grasses marmites; votre espérance à l'étuvée toujours couverte entre deux plats ! » Cela est écrit par le P. Étienne Binet, jésuite, dans un ouvrage intitulé *La fleur des psaumes :* et, ce doux titre de manuel dévot, ces phrases-là le secouent rudement. Plutôt que de prêcher l'abstinence, Binet dénigre la gourmandise. En d'autres termes, il est mieux fait pour traiter de la gourmandise, — et fût-ce pour la condamner, — que pour traiter de l'abstinence, et fût-ce pour la

louer; il est mieux fait pour condamner que pour louer. S'il a en tête, et il l'aura bien, de nous recommander les bonnes œuvres, le stratagème ne sera pas de nous attendrir sur les mérites de la charité: plutôt, il nous avilira nos motifs de cupidité ou d'épargne. Vous économisez, afin de maintenir l'honneur de votre maison, la prospérité de votre famille? Ah! belles dupes!... « Vous fierez-vous à vos parens? O les harpies, ô les vautours! O les loups-garous! Ils ne vous aiment, cruels, que pour ronger barbarement votre pauvre carcasse, casser vos os félonnement et pour avidement en sucer les moelles et le sang encore tout bouillant!... » Mais vous avez des enfans qui ont droit de compter sur vous, que vous ne dépouillerez pas, que vous ne laisserez pas, vous défunt, sans ressource et pitance? « Quelle horreur, je vous prie, qu'il faille être un voleur en sa vie, un désespéré à sa mort et un damné pour tout jamais, afin de laisser ses biens à trois petits morveux qui se moqueront de vous après votre mort et volontiers ne voudraient de leur gré donner trois carolus pour faire dire une pauvre messe pour vous qui vous êtes damné pour eux! O grand sot de père qui se damne pour des ingrats... » Il est lancé, il est déchaîné... « pour des ingrats et possible (peut-être) bâtards! Ne vous fiez pas à vos enfans, ce sont des voleurs! » Voilà Binet : quel homme! La brutalité même. Et il appelle ainsi ses auditeurs : « Venez, canailles; venez, tous les soldats d'enfer!... » La brutalité même ; et puis, les grâces d'un bon garçon. Ce brutal a au fond de l'âme une étrange douceur, et telle que les violences de la Bible, par endroits, l'étonnent et, pour un peu, l'offenseraient. Mieux pourvu d'aménité, Richeome trouve ses délices dans le Pentateuque et les Prophéties; le terrible Binet préfère les aménités de l'Évangile. Et il écrit : « Le Vieux Testament fut la loi de rigueur où on ne parle que de morts, que de foudres, et du Dieu des armées. Or, que gagna-t-il avec cela? Il faisait fuir tout le monde; personne quasi ne le voulait servir; on aimait mieux parler à Moyse qu'à lui. Au Nouveau Testament, le Verbe incarné se nomma un agneau. Cette bénignité attira le cœur de tout le monde. » Il ne faut pas s'y tromper, Binet le terrible préfère la bénignité. Il a composé un livre *Du gouvernement spirituel* qui invite les gouverneurs de nos âmes à imiter nos doux gardiens les anges. Raphaël disait au petit Tobie : « « Mon petit frère, vous plairait-il que nous fissions ceci ou cela? » L'ange n'usait pas de brusquerie à l'égard de l'enfant, ne le poussait pas, ne le tirait pas, ne lui disait : « Allez là, car Dieu le veut ainsi et qu'on se garde d'y faillir. Allons donc! car, si vous n'y

allez pas, on vous y fera bien aller, plus vite que le pas ! » Ces façons, remarque Binet, sont inconnues au ciel, et ce n'est pas le style des anges. Et il prie les gouverneurs de nos âmes de méditer un saint exemple, celui du pape Grégoire, lequel pouvait, souverain pontife, parler à coups de tonnerre, jeter la foudre des censures et excommunications : « Mais le saint homme y va bien d'un autre air. Et dit tantôt : S'il plaisait à votre douceur... tantôt : Votre suavité agréera bien que je lui dise... Au lieu donc de répandre la grêle et les tonnerres sur la tête des humains, ce saint homme faisait rouler des torrens de miel et emportait tout... » Mais lui, Binet, sa violence?

Eh ! la violence de Binet, ne l'a-t-on pas senti, c'est bonne humeur. Ses cris de « canaille » et « soldats d'enfer, » gaieté. La vivacité de ses réprimandes, le tapage de ses mots et les gros mots qu'il ne ménage pas, jovialité. Il avait un singulier visage, tout maigre et aux traits marqués fortement : un nez solide, les joues qui se retirent et qui dégagent bien la bouche; des lèvres, non pas certes de gourmand, mais de bavard, fines et avançantes, sous des moustaches rases ; un peu de poil au menton, pour le terminer en pointe ; les yeux, noirs, grands, pétillans, sous le front chauve et les arcades sourcilières larges et touffues ; et une physionomie qu'on devine extraordinairement mobile, prompte à passer de la colère vraie ou feinte au rire, et habile aux mines, aux grimaces peut-être. Je crois que ce fut un plaisant spectacle et beau, Binet se démenant au service de l'Évangile avec sa pieuse ferveur et son entrain de bonté véritable.

Sa doctrine est parfaitement pure ; et, si l'on souhaite, à ce propos, un témoignage, sainte Chantal a dit de lui qu'elle n'avait pas rencontré en ce monde un esprit plus conforme à celui de Monseigneur. Et Monseigneur est saint François de Sales : on ne saurait demander à sainte Chantal un certificat meilleur. Étienne Binet fut, en sa dévotion, l'égal des saints. Mais il eut, dans sa perfection, des réserves d'indulgence et, dans sa raison, les règles d'une clémente sagesse. Comme Louis Richeome, il ne voulait pas que la religion devînt triste, hargneuse ou alarmante. Il avait soin des âmes que Dieu ne semble pas destiner dès ici-bas aux plus hautes méditations et aux vertus les plus difficiles. « Pensez-vous que tout le monde doive avoir la dévotion d'un capucin ou d'un chartreux? » disait-il ; et, quand il avait célébré les éminentes qualités de sainte Claire, il ne manquait pas d'ajouter : « Je vous défends très expressément d'imiter cette vierge sainte ; c'est assez pour vous de l'admirer ! » Il se méfiait grandement de ces dévots qui « se rendent des droits fainéans, sous

couleur de solitude ; » il admet que l'on soit modeste et grave, hypocondriaque non pas. Il blâme une piteuse figure et une sombre contenance, car « ce ne sont pas là les effets des sacremens, ni de la grâce qui est gaie, active, ardente, forte et toujours à cœur joyeux et à visage riant. » Binet veut qu'un homme bien dévot « fasse plus d'affaires et mieux que trois autres ; » il lui propose le modèle de Judas Macchabée qui « priait en frappant, frappait en priant et assénait plus brusquement les coups qu'il dardait après avoir poussé plus ardemment ses prières vers le ciel. » Qu'est-ce à dire? Binet demande que la religion ne soit pas étrangère à la vie, ne soit pas un coin séparé de nos existences, un jardin clos et où il est difficile de pénétrer, où peu à peu nous n'allons plus, si nos besognes quotidiennes et peut-être aussi notre futilité nous occupent.

Or, Pascal s'est moqué de Binet, comme de tous ces jésuites. Et le grand nom de Pascal, autant que son impitoyable raillerie, accable à tout jamais « notre célèbre père Binet, qui a été notre provincial... » Pauvre père Binet, dont l'idée était pieuse et intelligente !... La religion de ce bonhomme ne contentait ni le génie de Pascal, ni sa passion de la douleur, ni son angoisse. Mais ni l'angoisse de Pascal, ni sa passion de la douleur, ni son génie ne sont à notre portée; et, si nous l'admirons, comme les filles à qui le père Binet vantait sainte Claire admiraient cette vierge sainte, il nous est défendu de l'imiter : nous n'en sommes pas capables et notre singerie serait détestable. Et alors, que nous reste-t-il, à nous, gens de petite pensée et de commun courage? à nous, gens qui sommes, ou peu s'en faut, tout le monde? Absolument rien, selon Pascal : et c'est à nous que s'adresse le père Binet, charitable d'esprit, justement informé de notre faiblesse et bien résolu à ne pas mépriser notre bonne volonté. Dira-t-on qu'il a trop d'obligeance et qu'afin de ne pas nous rebuter il tempère d'une excessive indulgence les sévérités de la foi ? Je ne le crois aucunement. Sa morale, telle qu'elle apparaît dans les résumés et les citations de M. l'abbé Henri Bremond, ne me semble pas du tout relâchée, mais difficile encore et parfaitement digne d'offrir un idéal aux meilleurs d'entre nous. Qui suivrait ses préceptes avec une attentive exactitude serait un catholique sans reproche, et gai, un catholique à faire envie. Dans la querelle de Pascal et des jésuites, c'est Pascal qui est sublime ; et, la plupart du temps, ce sont les jésuites qui ont raison.

Le tort de Binet, — revenons à la littérature, — ce fut d'écrire et d'imprimer quelque deux cents volumes. Aussi ne le lit-on guère, faute de choisir dans tout ce fatras. Il écrivait beaucoup trop ; mais il

écrivait bien. Ou plutôt, s'il n'écrivait pas à merveille, il écrivait d'une façon jolie, attrayante, et parfois cocasse, et toujours vive. Il emberlificote souvent sa pensée; et, ce qu'il dit, généralement, il pourrait le dire avec moins de mots. C'est qu'il adore les mots, et les adore pour leur son, leur figure, et pour les significations qu'il leur attribue avec justesse, et pour les images qu'ils font à ses yeux. Adorer les mots : il y a là de l'excès, probablement; et il suffit de les aimer. Encore faut-il ne pas manquer à cet amour, si l'on fait métier de littérature : et c'est où pèchent maints écrivains, par une austérité fâcheuse, ou par ignorance. La littérature est un art; elle ne doit donc pas négliger notre plaisir : et elle a tort, si elle prétend éluder toute concupiscence. Les honnêtes concupiscences de la littérature, Binet ne les refuse pas; et il les refuse d'autant moins qu'il les emploie au salut de nos âmes, légères, volantes, et qu'on ne prend pas avec du vinaigre. Il a compté sur les belles séductions de l'éloquence et il a tourné au bénéfice de la religion les attraits d'un style opulent. Les solécismes et « vilains barbarismes » sont, à le croire, péchés de prédicateur et d'apologiste. Il a pitié des orateurs qui, adressant leur remontrance à telles gens de corporations ou de métiers, les font rire par leurs métaphores : combien d' « affineurs » se moquent tout leur saoul, quand ils entendent, au sermon, le prêcheur affirmer « que le sang de bouc mollit le diamant et que le marteau et l'enclume se casseront plus tôt que jamais ébrécher la dureté opiniâtre du même diamant? » Car, « il y a mille choses où, pensant faire merveille de bien dire, certes on ne dit chose qui vaille. » Premièrement, il faut savoir et s'informer. Bien parler, bien écrire, cela exige de l'étude ; et Binet n'a point épargné son étude. Il a examiné toutes les sciences, tous les métiers et, du résultat de ses recherches, composé une encyclopédie. L'on écrit et l'on parle avec des mots; les mots sont les signes des objets : il a examiné les objets. Comme Richeome, il a examiné les fleurs : « Quelle vergogne de voir qu'on ne sait pas parler de ces belles beautés! Quand les plus huppés ont dit la rose, le lis, l'œillet, le bouton et la feuille, ils sont au bout de leur savoir. » Comme Richeome, il a examiné les animaux et il peint joliment la course du lièvre, la pâmoison mélodieuse des rossignols et la furie belliqueuse des abeilles : « ces petites gens ne sont que feu et colère qui vole. » Il a étudié la médecine et particulièrement la pharmacie, où sont cachées, dit-il, grandes richesses d'éloquence. Il a étudié l'orfèvrerie, la vénerie et la marine : et il a visité l'une et l'autre mer, car, dit-il, « les plus riches pièces d'éloquence et de poésie sont em-

pruntées de la mer. » Le travail de tous les artisans l'a occupé, tant il est curieux de tout connaître et content si, pour prix de sa peine, il enrichit de quelques mots techniques son vocabulaire. Comme un bon humaniste, il ne méprise pas les mots qui viennent du grec et du latin; mais il préfère encore les mots tout vivans, les mots du peuple, les braves mots qui chaque jour sont à l'ouvrage. Il entre dans les ateliers et les simples boutiques afin d'y prendre des leçons et il dispute avec les compagnons à dessein de leur ouvrir la bouche et de les « faire parler : » il note les tours de phrases, les mots, les maximes, les proverbes, « mille et mille secrets. » Et il assure que c'est ainsi qu'ont procédé, aux meilleures époques, les plus grands orateurs : « de là ils tiraient des comparaisons si naïves, si bien prises, que l'auditeur d'aise ne pouvait se tenir de rire et par ce sourire témoigner son contentement. » C'est aussi ce qu'il veut obtenir, Binet, de son auditeur et de son lecteur.

Camus, évêque de Belley, de qui les méchans ont médit, pourquoi lui fut-on sévère? Il avait beaucoup de vivacité naturelle et un entrain de bonhomie qui permettrait de le comparer quelquefois, sinon à Binet, du moins à Richeome. Il a plus de retenue que Binet, dans son langage; mais il ne manque ni de fantaisie, ni d'impétuosité. Des Ligueurs l'avaient taquiné dans leurs libelles, touchant ce nom de Camus : et le bonhomme était-il dépourvu de nez ? « Je les prie de se tirer d'inquiétude de ce côté-là : car si les grands nez donnent grand poids aux écrits, je les avise que nous avons jadis été ainsi nommés par antiphrase, et je n'en connais point en notre lignage dont le nez ne démente le nom, si bien que nous sommes ainsi nommés, comme la guerre par les Latins et les Euménides par les Grecs, à contresens et comme propres à chausser des lunettes à voir de loin l'impertinence de nos censeurs ! » On l'a calomnié; mais il ne craignait pas la polémique et il y montrait de la rudesse. Il était impétueux de caractère, et hardi d'allure, et gaillard; mais il eut tant d'amitié pour saint François de Sales que la douceur de son ami le gagna peu à peu, le gagna insensiblement, si bien qu'un jour il s'aperçut qu'en prêchant il imitait son ami, les gestes de son ami, la façon de parler, la façon de penser, la façon d'être doux, suave et tendre, qu'il admirait en son ami. Or tout, en saint François de Sales, était « lent et posé, pour ne pas dire pesant, à cause de sa constitution corporelle. » Et lui, Camus, était d'une autre constitution corporelle et spirituelle ; de sorte qu'il fut dès lors méconnaissable à son cher peuple de Belley : « somme, je n'étais plus moi-même ! » Saint François le sut et le lui reprocha. Et

Camus : « Eh bien ! est-ce là un si mauvais exemplaire à imiter ? » Saint François n'admettait point de Camus sans joyeuseté : « Joyeuseté à part, vous vous gâtez ! Si les naturels se pouvaient changer, que ne donnerais-je pas de retour pour un tel que le vôtre ? Vous allez à pleines voiles, et moi à la rame ; vous volez, et je rampe ou me traîne comme une tortue. Vous avez plus de feu au bout du doigt que je n'en ai en tout le corps... Et maintenant, vous pesez vos mots, vous comptez vos périodes, vous traînez l'aile, vous languissez et faites languir vos auditeurs. Est-ce là cette belle Noémi du temps passé ? » Camus se le tint pour dit ; et il n'essaya plus de dissimuler son humeur, qui était fougueuse et folâtre. Il défendit les jésuites contre tous leurs adversaires et avec tant de passion véhémente qu'il fut au point de les compromettre : prudens, les jésuites le supplièrent de modérer son obligeance. Il avait en estime particulière Ignace de Loyola et, je ne sais comment, trouvait, dans les *Exercices*, le modèle d' « une spéculation si simple, si humble, si naturelle, si aisée ! » Puis il faisait de Ronsard ses délices. Il a écrit beaucoup de romans et, notamment, *Palombe ou la femme honorable*. Autrefois, Hippolyte Rigault tâcha de les louer ; mais Sainte-Beuve se fâcha et ne permit point qu'on voulût « ressusciter ce qui n'a jamais eu vie. » Camus, s'il n'est pas un grand romancier, avait une intention gracieuse : il espérait offrir à son lecteur une gentille récréation. Et il ne craignait pas de lui conter des aventures galantes. Après cela, les pécheresses de ses romans allaient, de coutume, au repentir. Mais il ne les menait pas au repentir assez vite pour qu'on n'eût quelque récréation à suivre leur aimable erreur. M. l'abbé Henri Bremond le remarque : l'évêque de Belley, dans ses romans, prêche moins que nombre de romanciers modernes.

Que de liberté, que de franchise heureuse attestent Louis Richeome, Étienne Binet et Camus ! Comme ils ne sont ni guindés, ni farouches ! et comme leur dévotion, parfaitement sincère, ne les gêne pas du tout ! Leur croyance ne les opprime pas et n'accable ni leur méditation, ni leur gaieté. Comme ils sont variés, riches de mots, de pensée et d'audace ! Richesse et variété que bientôt réglera la discipline du grand siècle : belle discipline, sur tant d'opulence.

ANDRÉ BEAUNIER.

REVUE SCIENTIFIQUE

L'AVANCEMENT DE L'HEURE

« *Time is money*, » disent nos amis anglais qui s'y connaissent. Mais ce n'est pas seulement le temps qui est de l'argent, c'est aussi la manière de mesurer le temps; nous l'allons montrer à propos du projet, actuellement pendant, d'avancer l'heure légale française et qui a fait depuis quelques jours couler chez nous tant d'encre et de propos, les uns sensés..., les autres moins.

On s'étonnera peut-être de nous voir au cours d'une chronique scientifique traiter de questions qui se rapportent à ce « vil métal » qu'est l'argent. Mais d'abord, les poètes appellent aussi du même nom l'or, bien que son poids atomique soit fort différent et qu'il soit placé à un endroit très distinct du premier dans la spirale de Mendéléef. Et puis, ne l'oublions pas, si l'homme de science a le droit et peut-être le devoir de mépriser l'argent pour lui-même, il ne saurait s'en désintéresser comme phénomène social, car le bien-être de l'humanité n'est point une chose négligeable, même du point de vue de Sirius, et les sciences elles-mêmes, je veux dire les sciences expérimentales, seules dignes vraiment de ce nom, ont besoin de la richesse pour vivre et progresser. Enfin, et surtout, à l'heure actuelle, une préoccupation doit polariser les âmes de tous les Français : la défense du pays, et elle est étroitement enlacée aux questions économiques.

Une remarque avant tout s'impose : si intéressant qu'il soit, ce projet d'avancement de l'heure légale n'est pas d'une importance assez capitale pour justifier les nombreux débats publics, les interminables discussions privées, les polémiques de presse, trop abondantes par ce

temps de crise du papier, qu'il a suscitées. D'où provient cet immense mouvement d'intérêt passionné dans une question dont, encore une fois et heureusement, le sort du pays ne dépend qu'en une faible mesure? D'abord de ce qu'il s'agit d'un des rares problèmes dont on puisse, à l'heure qu'il est, disputer sans entendre aussitôt un terrible cliquetis de ciseaux. L'opinion publique est un peu comme ces sultanes prisonnières en de voluptueux sérails et qui aiment d'autant plus passionnément les cigarettes qu'aucune autre distraction ne leur est possible. Mais il y a autre chose aussi dans toutes les controverses un peu byzantines qu'a soulevées cet anodin projet : il y a la crainte que, par quelque côté, il ne porte atteinte à nos mœurs, à nos douces et chères habitudes qui sont, par un privilège unique, d'autant plus aimées que cet amour est plus ancien. Nous sommes ainsi faits qu'une révolution, une guerre, un cataclysme historique énorme, mais passager, nous émeuvent moins à certains égards que des modifications légères, mais permanentes, de nos us et coutumes. Il y a plus de sagesse qu'on n'imagine dans cet état d'âme. Il y a le sentiment de ce que la géologie moderne a si bien mis en évidence à l'encontre du catastrophisme de Cuvier : la prépondérance dans l'évolution des choses, des actions faibles, mais continues, sur les phénomènes intenses mais accidentels. Mais l'avancement de l'heure légale toucherait-il vraiment à nos mœurs? C'est ce que nous verrons dans un instant.

En tout cas, les questions de ce genre ont toujours soulevé les passions : lorsque l'Angleterre décida de faire commencer l'année au 1er janvier, et non plus à Pâques, comme on faisait jadis et que lord Chesterfield décida que le 1er janvier 1751 on compterait 1752, le peuple fit une émeute, voulant écharper le noble lord, aux cris mille fois répétés de : « Rendez-nous nos trois mois! » Ce fut une belle et imposante manifestation ouvrière. Pourtant, la Parque infernale qui déroule et coupe je ne sais où le fil des choses dut en sourire, si elle a l'occasion de lever le nez de dessus ses ciseaux. Elle sait en effet que la fuite du temps ne dépend pas plus de l'étalon dont on la mesure que notre taille du mètre employé.

*
* *

Voici d'abord comment est né le problème actuellement pendant.

De tout temps les actes de la vie humaine ont été réglés plus ou moins sur le soleil. Celui-ci était non seulement le père nourricier de cette vie, mais il en était le régulateur, et les lois de son mouvement

commandaient ceux des cités et des champs. A vrai dire, suivant les époques, on a pris des libertés plus ou moins grandes avec cette tyrannie du soleil, et comme tant d'autres souverains, il a vu son autorité parfois indiscutée et parfois autocratique, singulièrement tempérée par les convenances de ses sujets. Dans l'antiquité, c'étaient les cadrans solaires, c'était donc l'heure *vraie* qu'on utilisait, mais sans cependant y apporter cette frénésie d'exactitude qu'a provoquée la trépidante activité des temps modernes. Longtemps les patriciens de Rome eurent des esclaves spécialement chargés d'aller quérir l'heure pour la leur rapporter, au cadran solaire du forum. Que devenait l'heure durant le trajet de retour du porteur ? C'est ce que je ne me charge point d'élucider.

Jusque vers la fin du XVIIIe siècle, il en fut ainsi, et les mots midi et minuit correspondaient vraiment aux instans où le soleil était au plus haut et au plus bas de sa course. Mais le soleil est un astre fort irrégulier dans sa marche apparente, et le temps qui s'écoule entre deux midis vrais varie beaucoup d'un bout de l'année à l'autre; la durée d'une heure vraie (supposée la 24e partie d'un jour) n'est pas toujours la même. Pour obvier à cet inconvénient qui obligeait à dérégler continuellement les pendules qui avaient le tort de marcher plus régulièrement que le soleil, on a imaginé un soleil administratif, idéal, sans taches et bien régulier, comme sont seuls les êtres irréels, et qui d'un mouvement uniforme se trouve, au bout de l'année, avoir parcouru le même chemin que l'astre éclatant dont il est le peu brillant second. Ce pâle soleil fictif, dit soleil moyen, définit un jour moyen, un temps moyen, un midi moyen qui ont été employés à Paris dès 1816, pour régler les pendules et la vie civile. C'est alors que, craignant une émeute de la population parisienne qui dès lors était, dit-on, chatouilleuse sur l'heure de ses repas, le préfet M. de Chabrol exigea un rapport du Bureau des Longitudes avant de substituer le midi moyen au midi vrai. Dès ce jour, le temps civil cessait d'être du domaine de la science : il était inutilisable pour les besoins de l'astronomie, il devenait quelque chose de tout à fait conventionnel et il devait être encore bien plus par la suite une hérésie scientifique, comme nous allons voir.

Le soleil vrai ou le soleil moyen dans leur course apparente passent successivement au-dessus des divers méridiens qui, du pôle Nord au pôle Sud, traversent les divers lieux du globe. Il n'est donc pas midi en même temps (ni midi vrai, ni midi moyen) pour des lieux situés à l'Est ou à l'Ouest les uns des autres. Ces différences sont

notables : elles sont de 37 secondes du Point-du-Jour au Pont de Charenton, de 20 minutes entre Paris et Nice, de 27 minutes entre Brest et Paris.

Longtemps chaque ville eut son heure locale. Cela n'avait pas d'inconvénient au temps des diligences, et tant que les bonnes gens, inscrites irrémédiablement dans le petit cercle de leur cité, voyageaient peu. Les chemins de fer et les télégraphes obligèrent à substituer à toutes les heures locales une heure unique pour la France, ce qui fut fait par une loi en 1891. Le temps légal pour tout le pays fut dès lors le temps moyen du méridien de Paris.

Puis nouveau changement. Pour des raisons d'unification internationale analogues aux raisons nationales, qui avaient motivé la loi de 1891, on a songé ensuite à n'avoir qu'une heure légale pour la terre entière. Mais il y a loin de la coupe des théories aux lèvres de la réalité. Et on dut renoncer bientôt à l'idée de l'heure unique universelle : on se serait malaisément habitué, en effet, à lire des dépêches ainsi conçues : « Hier, à Tokio, à midi, quelques instans avant le lever du soleil... » Sur l'initiative des États-Unis, on a finalement décidé que, faute de pouvoir marquer la même heure, toutes les pendules de la terre marqueraient simultanément la même minute ; la terre entière dans ce système est divisée en vingt-quatre fuseaux horaires, correspondant chacun à 15 degrés de longitude, étant entendu que l'heure légale de tous les fuseaux est fondée sur le temps moyen du méridien de Greenwich, cette heure étant la même à l'intérieur de chaque fuseau et augmentant ou diminuant exactement d'une heure, suivant qu'on passe dans un fuseau situé à l'Est ou à l'Ouest du précédent. C'est ainsi que l'Europe a été conventionnellement divisée en trois grands fuseaux.

Après de longues et, avouons-le, fort légitimes résistances, la France a adhéré à ce système qui a retardé de 9 minutes 21 secondes l'heure légale de la France, par une loi votée par la Chambre des députés en 1898 et par le Sénat en... 1911, treize ans après. Ce précédent est assez piquant à l'heure où le projet de loi Honnorat, qui vient d'être adopté par la Chambre, paraît rencontrer au Sénat un accueil un peu dénué de chaleur. Comme ce projet de loi ne prévoit l'avancement de l'heure légale que pour la durée de la guerre, il faut espérer que, si le Sénat a besoin de treize ans pour l'adopter, la loi sera devenue inutile... à moins qu'on ne l'ait modifiée pour la rendre applicable au temps de paix. Que voilà donc des causes d'ajournement en perspective !

Pour compléter ce rapide historique, je dois rappeler qu'un congrès international de l'Heure, réuni à la fin de 1913 à l'Observatoire de Paris, a unifié et organisé la transmission radiotélégraphique de l'heure de Greenwich dans le monde. C'était moins d'un an avant la guerre. C'est là qu'on entendit le fameux professeur Wilhelm Fœrster, de Berlin, célébrer « la collaboration fraternelle du genre humain » et « la France qui depuis deux siècles marche à la tête de l'exploration scientifique du globe. » Il parlait vraiment très bien, ce vieillard, et avec des larmes dans la voix qui mouillaient son léger accent teuton. Depuis, il a signé le célèbre manifeste des 93...

***

Comme on le voit par l'exposé précédent, l'heure légale en France, l'heure qui règle les habitudes de notre vie civile a été fréquemment modifiée en des sens divers et principalement pour des raisons de commodité et d'adaptation à nos besoins. L'heure légale n'est donc nullement une sorte d'idole intangible qu'on ne peut toucher sans sacrilège ; ce qu'on a fait hier, ce qu'on a fait avant-hier, on peut le faire demain, si un progrès peut en jaillir dont profite la collectivité nationale. L'heure légale a montré assez de souplesse dans son histoire pour pouvoir subir un nouveau redressement, si l'utilité s'en fait sentir. Cette utilité existe-t-elle actuellement? Toute la question est là.

Si un aviateur survolant en ce moment notre pays pouvait voir instantanément tout ce qui s'y passe, il constaterait qu'en cette saison, dans les cités et beaucoup de villages, un grand nombre de maisons sont encore closes et abritent des gens endormis longtemps après que le soleil déjà levé verse des torrens de lumière sur ceux qui le dédaignent ainsi. Si notre aviateur refaisait le même parcours après le coucher du soleil, il constaterait au contraire que les lumières artificielles sont allumées pendant longtemps presque partout.

Si on met à part les paysans qui règlent leur vie sur le lever et le coucher du soleil,— et encore cette règle n'est-elle qu'à peu près vraie, — la vie de la plupart d'entre nous est décalée par rapport au soleil, c'est-à-dire que nous vivons beaucoup moins avant le milieu du jour qu'après celui-ci. Il est incontestable en effet que notre vie sociale est réglée sur la pendule, non sur la marche réelle du soleil. La preuve, c'est qu'à Nancy et à Brest les mêmes heures correspondent aux mêmes occupations dans les industries, les administrations, les familles, bien que le soleil se lève et se couche dans la première de ces villes 43 minutes plus tôt que dans la seconde. Une autre preuve

est qu'aucune de nos habitudes n'a été changée, bien qu'on ait depuis 1911 retardé toutes les pendules de 10 minutes. Ainsi les bureaux de poste qui ouvrent, comme on sait, de 8 heures à 20 heures, ouvrent et ferment en réalité 10 minutes plus tard depuis qu'on a adopté en France l'heure du méridien de Greenwich.

Or, au moment où paraissent ces lignes, le soleil se lève à Paris à 4 h. 33 et se couche à 19 h. 4; si donc on avançait les pendules d'une heure, les bureaux de poste useraient de la lumière artificielle pendant une heure de moins chaque jour. Il en serait de même dans toutes les familles où on se lève en ce moment et où on se couche bien après le lever et le coucher du soleil, dans toutes les industries et les commerces où on commence et achève le travail après ce lever et ce coucher.

C'est de ces considérations qu'est né le projet actuellement discuté et qui sous le nom de « Dailygh saving Bill » a vu le jour en Angleterre, où il a été voté au Parlement en deuxième lecture, mais n'a pu franchir la passerelle de la troisième lecture, faute d'une voix de majorité. Nous allons maintenant examiner le plus succinctement possible les diverses objections qu'a soulevées ce projet, les inconvéniens qu'il pourrait présenter et du même coup ses incontestables avantages.

***

On a invoqué d'abord contre ce projet (que nous appellerons pour abréger projet Honnorat, du nom du député qui a pris l'heureuse initiative de le présenter à la Chambre), des argumens d'ordre scientifique. Un des membres les plus distingués de l'Académie des Sciences, M. Lallemand, a notamment présenté ces argumens au cours d'une communication qu'il a faite à titre personnel devant cette assemblée. D'après lui, on serait obligé de conserver l'heure normale actuelle pour les besoins de la science et de la navigation, ainsi que pour les relations internationales ferroviaires et télégraphiques.

J'avoue avoir été d'autant moins convaincu par cette argumentation, que M. Lallemand lui-même l'avait réfutée par avance lorsqu'il parlait en 1911 devant le Sénat en qualité de commissaire du gouvernement, lors de la discussion du projet adoptant l'heure de Greenwich.

Le principal problème de la science et de la navigation où intervient l'heure est celui des cartes et des longitudes. Les longitudes de nos cartes étaient naguère fondées sur l'heure du méridien de Paris. « Le projet, disait alors M. Lallemand répondant à M. l'amiral de

Cuverville, laisse de côté la question du méridien pour les cartes marines... Cette question est tout à fait indépendante de l'heure civile qui règle la vie économique du pays... Pour la marine la situation sera demain ce qu'elle était hier et ce qu'elle est aujourd'hui. » — Et M. Lallemand remarquait aussi, alors, que ce n'est pas l'heure scientifique, mais l'heure civile qui règle les chemins de fer et les postes. — Tout cela, qui était vrai lorsque « l'heure normale actuelle » était celle du méridien de Paris, ne l'est pas moins aujourd'hui que cette heure normale est celle du méridien de Greenwich.

Cela est même, si j'ose dire, plus vrai aujourd'hui qu'en 1911, car il est incontestable qu'au point de vue de la science et de la navigation, l'adoption de l'heure de Greenwich a eu l'inconvénient certain de périmer la valeur et l'usage de toutes nos belles cartes anciennes basés sur le méridien de Paris. Au contraire, aujourd'hui, qu'on avance et qu'on retarde les pendules d'une heure, il n'y aura pas à changer les cartes en usage, puisque l'heure sera basée sur le même méridien initial.

La vérité, et le bref exposé historique que j'ai fait ci-dessus suffisait déjà à le prouver, est que l'heure civile a depuis longtemps cessé d'avoir aucun rapport nécessaire avec l'heure vraie, dont elle est indépendante, et qui seule intéresse directement les astronomes et les savans. Si on modifie la constante arbitraire déjà ajoutée à la différence variable existant entre le temps moyen et le temps vrai, ils n'ont pas à s'en préoccuper.

L'Académie des Sciences a d'ailleurs parfaitement compris que la détermination de l'heure légale n'engage aucune question scientifique et, sollicitée de se prononcer contre le projet, elle s'est refusée à émettre un avis sur un problème qu'elle n'estime pas de sa compétence ni dans ses attributions. Elle est restée ainsi fidèle à l'attitude qu'elle avait adoptée lors des discussions passionnées que souleva naguère le remplacement de l'heure de Paris par celle de Greenwich. Le 25 juillet 1898, en effet, les secrétaires perpétuels de l'Académie, Berthelot et Bertrand, transmettaient au gouvernement la conclusion prise par l'Académie dans cette question et qui était que « ce système ne soulève aucune question de théorie qui puisse motiver l'intervention de l'Académie. En conséquence, elle est d'avis que le soin de se prononcer sur l'adoption de ce système doit être laissé aux pouvoirs publics, seuls compétens pour apprécier l'intérêt d'une telle mesure en ce qui concerne les relations commerciales, économiques et politiques du pays. » Tel est encore le cas aujourd'hui.

Si d'ailleurs on avançait d'une heure l'heure légale française, le système des fuseaux horaires, qui, ne l'oublions pas, correspond à des nécessités pratiques mais non théoriques, ne cesserait pas d'être respecté dans son idée directrice. Cela provient de cette heureuse circonstance de fait que le fuseau oriental est bordé partout par l'Océan. En ce qui concerne les pays situés à l'Est de ce fuseau deux hypothèses peuvent se présenter : ou bien ces pays garderont l'heure du fuseau central et nous aurons la même heure qu'eux, ce qui sera sans inconvénient ; ou bien ils avanceront également leur heure légale ; telle paraît bien être leur intention, et une dépêche nous apprend notamment qu'un décret paru il y a quelques jours dans le *Journal officiel* de Budapesth décide l'avancement de l'heure légale en Hongrie à partir du premier mai. Une autre dépêche plus récente annonce que la même mesure a été prise aussi en Autriche. Dans ce cas, si la France a également avancé son heure légale, celle-ci différera toujours de 60 minutes de celle qui est adoptée dans le fuseau central ; sinon, l'heure française retarderait de deux heures sur celle-ci, ce qui aurait des inconvéniens pratiques qui sautent aux yeux. Donc, dans tous les cas, au point de vue du système des fuseaux, l'adoption du projet Honnorat ne peut avoir que des avantages et aucun inconvénient.

On a émis aussi la crainte que l'adoption de ce projet ne porte un coup à la transmission radiotélégraphique de l'heure par la Tour Eiffel, telle qu'elle a été organisée par le dernier congrès de l'Heure. Cette crainte est chimérique, puisque l'heure envoyée par les stations radiotélégraphiques, du monde entier est toujours uniquement celle du méridien initial de Greenwich et nullement celle d'un autre fuseau.

On a invoqué contre le projet l'opinion hostile de certains savans. Mais d'autres non moins éminens se sont prononcés en sa faveur, notamment en France M. Painlevé et M. Appell, président de l'Académie des Sciences, en Angleterre sir William Ramsay, le savant peut-être le plus éminent du Royaume-Uni, les célèbres astronomes Turner, Robert Ball, etc.

Au point de vue scientifique, la cause est entendue, et j'ajoute que même si, — ce qui n'est pas, je crois l'avoir démontré, — les intérêts de la science pouvaient être ici et momentanément en opposition avec l'intérêt public, celui-ci à l'heure où nous sommes devrait primer ceux-là. Mais le projet Honnorat est-il vraiment d'intérêt public? C'est ce que nous allons voir maintenant.

***

On a dit que la réforme serait inopérante et ne produirait pas plus une économie d'éclairage, qu'on ne diminuerait le froid l'hiver en abaissant le zéro des thermomètres. On a fait à ce sujet beaucoup de plaisanteries du même genre; elles sont peut-être très spirituelles, — ce n'est pas sûr, — mais elles ne sont assurément que cela. Ici en effet les chiffres, les chiffres froids mais sûrs, répondent avec une singulière éloquence : lorsque la France et l'Allemagne ont remplacé par une heure centrale unique les heures locales de chaque ville, elles ont vu augmenter dans des proportions considérables la consommation du gaz dans celles des villes situées à l'Est du pays, elles l'ont vue diminuer dans les villes situées à l'Ouest. Voici par exemple quelques chiffres officiels que, pour ne pas soulever de polémiques, j'emprunte à des villes non pas françaises mais allemandes : tandis qu'à Kœnigsberg (Prusse orientale) la consommation du gaz passait brusquement, entre 1892 et 1893, de 4 250 000 mètres cubes à 4 500 000, pour ne plus varier ensuite, à Dusseldorf (Allemagne occidentale) elle diminuait et passait brusquement de 7 450 000 mètres cubes, à 6 850 000. Ces centaines de milliers de mètres cubes multipliés, comme il convient, comptent dans le budget d'une nation. Quand la Belgique, qui est à l'Est du méridien de Greenwich, a adopté l'heure de celui-ci, on a vu à Bruxelles par exemple la quantité annuelle de gaz consommé augmenter brusquement de 8,3 p. 100, si bien qu'un grand nombre de commerçans croyant à une erreur adressèrent à la ville des réclamations. C'est pour la même raison que la Hollande, qui avait adopté naguère l'heure de Greenwich, est revenue depuis peu à celle d'Amsterdam.

Inversement, en adoptant pour notre vie civile l'heure du fuseau central on économisera chaque jour une heure d'éclairage dans toutes les maisons où on est debout seulement après le lever du soleil et jusqu'après son coucher. Les nombreux millions de charbon ainsi économisés iront fortifier nos industries de guerre, et le fret, dont la crise actuelle est la cause principale de la vie chère, en sera allégé d'autant.

A vrai dire, l'économie ainsi réalisée ne sera sensible que pendant les mois les plus longs. Quel sera, si la loi est votée, le régime adopté pour le semestre d'hiver? Deux systèmes sont en présence: l'un consistant à avoir la même heure avancée toute l'année. Il aurait l'avantage de n'exiger qu'une fois pour toutes un coup de pouce aux pen-

dules, et l'inconvénient d'obliger l'hiver un grand nombre de gens à se lever contre leur gré à la chandelle, ce qui les ramènerait insensiblement aux anciennes habitudes et détruirait, par répercussion, petit à petit, en vertu d'un nouveau décalage progressif de la vie vers le soir, les heureux effets de la réforme. L'autre système consiste à rétablir pour les mois d'hiver l'heure du méridien de Greenwich; cela aura l'inconvénient d'exiger deux coups de pouce par an aux pendules. Les compagnies de chemins de fer consultées déclarent que ce ne sera qu'un jeu pour elles, d'autant qu'elles feront coïncider ces changemens avec leur transformation bisannuelle déjà existante des horaires d'été en horaires d'hiver et réciproquement. Quant aux autres collectivités et aux particuliers, rien ne leur sera plus facile que ce petit changement que connaissent tous ceux qui ont traversé l'Océan ou seulement la frontière suisse : il n'est pas plus pénible d'avancer ou retarder sa montre d'une heure que de la remonter.

*
* *

On a dit aussi qu'il n'y avait pas de raison, si on avance les pendules d'une heure, de ne pas porter cette avance à deux ou trois heures. L'argument ne porte pas. Il y a une chose qui limite pratiquement et qui impose la grandeur de l'avance de l'heure : c'est la quantité dont notre vie civile est aujourd'hui pratiquement décalée vers la nuit. Et il est facile de montrer, — l'espace me manque pour faire aujourd'hui cette démonstration, — qu'une heure d'avance rétablira très sensiblement notre vie dans la norme qui est le jour solaire vrai. En vivant plus au soleil et moins à la lumière artificielle, on améliorera sans aucun doute la santé générale de la nation, et c'est cette considération qui a rallié au projet Honnorat l'Académie des sports.

Il n'y a pas en effet dans le projet Honnorat seulement des considérations économiques à faire valoir. Outre les argumens financiers propres à émouvoir le très grand nombre de nos contemporains qui n'ont dans leur ciel terne d'autres étoiles que les gros sous, il y a des argumens d'un tout autre ordre et qui concernent la santé générale du peuple. Il n'est pas douteux en effet que la vie à la lumière du jour dans les rayons étincelans et microbicides du soleil, est plus saine, plus créatrice de joie, de santé, d'euphorie, que la pâle splendeur de la vie vespérale et nocturne. Ce n'est pas à démontrer, tous les médecins, tous les physiologistes le savent.

Il n'est point jusqu'aux poètes qui ne puissent trouver des raisons d'applaudir à la mesure projetée puisqu'on jouira mieux et

plus des premières heures du jour et que, comme le dit un vers charmant,

Tout le plaisir des jours est dans leur matinée.

Enfin et par une répercussion évidente, tous les travailleurs qui aujourd'hui ignorent le délassement de l'heure exquise qui précède la chute du jour, tous ceux, employés, ouvriers, que la nuit tombante trouve encore sous la lampe tôt allumée, enfermés dans les murs tyranniques où se pétrit le pain quotidien, libérés plus tôt par la nouvelle loi, jouiront enfin de la calme douceur où le jour s'ensevelit.

***

J'ai lu, non pas chez un conteur de fables, mais en des gazettes apparemment fort sérieuses, que le projet Honnorat serait déplorable et funeste parce qu'il nous donnerait l'heure boche. Voilà un plaisant argument.

Tout d'abord, il est inexact que l'heure du fuseau central de l'Europe soit une heure boche : elle est, comme la nôtre et celle de tous les pays ayant adopté le système des fuseaux, une heure anglaise, puisqu'elle est fondée sur le méridien initial de Greenwich. C'est donc une heure anglaise que nous avons aujourd'hui, une heure anglaise que nous aurons demain, si le projet Honnorat est appliqué. L'heure du fuseau central est d'ailleurs aussi celle de notre alliée l'Italie. Au surplus, il est curieux de constater que, tandis que l'Allemagne a une heure fondée sur celle de Greenwich, l'Irlande n'a pas encore adhéré au ystème des fuseaux et a toujours son heure particulière. Cela du reste n'empêche pas les Irlandais n'utilisant pas le méridien de Greenwich de donner du fil à retordre aux Boches qui le possèdent, et cela se passe sur un méridien qui est celui d'Ypres. Je ne pense pas que la perspective d'avoir la même heure que la Russie empêche nos ennemis d'avancer leurs pendules de soixante minutes, si, comme il apparaît aux dernières nouvelles, ils croient y trouver leur avantage. Faisons comme eux et ne nous préoccupons que d'une chose : prendre toutes les mesures qui nous fortifieront. Si l'emploi de l'heure de l' Europe centrale est de celles-là, adoptons-la sans hésiter, car par là même nous nuirons à nos ennemis. — Cela serait vrai même si cette heure était réellement boche.

Allons-nous renoncer à radiographier nos blessés sous prétexte que les rayons X ont été inventés par Rœntgen? Qu'il puisse se trouver des gens sérieux et assurément bien intentionnés pour se conduire

par des argumens de cette sorte, c'est une chose attristante. Elle procède de la même mentalité naïve qui prétendrait exclure l'allemand de nos écoles. Assez de choses tuent en ce moment en France, sans y ajouter le ridicule.

*
* *

Pour finir et à bout d'argumens, on a soutenu qu'il n'était point besoin d'une loi pour obtenir le résultat cherché par le projet Honnorat, et qu'il suffirait d'imposer aux administrations, aux commerçans et industriels, aux particuliers de changer l'horaire de leurs occupations habituelles et de se lever et de se coucher une heure plus tôt. Mais ces mesures administratives seraient inefficaces et révolteraient tout le monde, car elles violenteraient les mœurs et les habitudes; le projet Honnorat au contraire est un artifice qui respecte toutes les habitudes, tous les emplois du temps coutumiers, un « truc, » si j'ose employer ce mot, qui tourne la difficulté au lieu de la heurter de front. Allez donc imposer par des règlemens à un industriel, à un ouvrier, à une Parisienne d'allonger d'une heure le temps qui sépare son lever de son repas, de diminuer d'autant celui qui sépare son dîner de son coucher! Mais si, subrepticement, une belle nuit, vous avancez leur pendule d'une heure, vous aurez obtenu, sans rien brusquer dans leurs habitudes, qu'ils vivent une heure de plus au soleil : le lendemain, ils n'apercevront même plus le changement.

Il est au cadran solaire de la vieille Sorbonne une devise charmante : *Sicut umbra dies nostri*. Mais encore que gracieuse, la comparaison ne me paraît pas exacte. La vie est peut-être moins pareille à une ombre passant dans de la lumière qu'à un de ces rayons de soleil qui pénètrent dans une cave par un soupirail, et où soudain étincellent des myriades de poussières. Celles-ci dansent en tous sens, jouets inconsciens du milieu qui les baigne, puis, le rayon d'or envolé, disparaissent à jamais dans l'ombre sépulcrale. Supposez-les douées du pouvoir de tourner un instant avec l'évanescente lumière : elles auront vibré plus longtemps dans son vivant frisson.

CHARLES NORDMANN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

La dernière quinzaine de mars avait été la quinzaine des Alliés : celle-ci, du 10 au 25 avril, pourrait s'appeler la quinzaine des Neutres. La position des Puissances de l'Entente a été, d'un commun accord entre elles, fixée par la Conférence de Paris ; et voici le moment arrivé, pour quelques-unes au moins des Puissances neutres, de prendre, chacune en ce qui la concerne, une résolution et une position. Les incidens qui se sont récemment produits, les événemens qui se préparent, en font une obligation plus particulièrement pressante pour trois ou quatre de ces États. Ce sont leurs raisons de se déterminer, les considérations d'intérêt ou de sentiment auxquelles ils peuvent obéir, que nous allons sommairement exposer ici.

Prenons la carte et faisons d'un coup d'œil rapide le tour de l'Europe. Les Puissances européennes demeurées neutres aujourd'hui encore, au vingt et unième mois de guerre, sont la Suède, la Norvège, le Danemark, les Pays-Bas, l'Espagne, la Grèce, la Roumanie, la Suisse. Par une coïncidence curieuse, elles se trouvent être, elles aussi, au nombre de huit : faut-il risquer le mot ? ce sont, en face et en regard des huit Puissances de l'Entente, les huit Puissances de l'Attente. Leurs forces sont d'ailleurs inégales, et leur situation géographique ou politique, les circonstances naturelles ou historiques de leur existence, susceptibles d'avoir une influence sur leur conduite, ne sont pas les mêmes pour toutes. Presque toutes pourtant, sept sur huit, sont des Puissances plus ou moins maritimes. Quatre le sont pleinement : les quatre États du Nord, qui, en temps ordinaire, sillonnent et exploitent la mer comme agens de transport, d'exportation et d'importation, pour leur plus grand profit, et à la satisfaction d'autres États moins bien placés, moins favorisés, maintenant engagés dans l'immense conflit ; ces quatre voituriers de la mer sont la Suède, la Norvège, le Danemark, la Hollande. Les trois États du Sud,

Espagne, Roumanie, Grèce, tirent peut-être de la mer, à des degrés divers et avec des étendues de côtes, avec des ressources très différentes, plus de vie qu'ils ne lui en rendent; la Grèce ne peut vivre que d'elle : hors du milieu marin, elle dépérit et s'éteint en quelques jours. Au centre des terres, la Suisse est, pour son approvisionnement, dépendante de ses voisines ; elle a besoin d'une issue ou plutôt d'une entrée, d'un accès et d'une route, vers l'un ou l'autre des marchés du monde.

Mais cette conflagration de l'univers, où a été jetée plus de la moitié du genre humain, ne touche pas seulement l'Europe, ni seulement les possessions ou les colonies extra-européennes des États européens. Déjà le Japon, en Extrême-Orient, s'y est volontairement mêlé. Dans l'hémisphère occidental, il ne s'est pas, depuis deux ans bientôt, passé un mois, sans que les États-Unis se soient vus contraints ou se soient crus obligés d'élever quelque protestation, de faire entendre quelque avertissement. Et ce ne serait pas assez de dire « l'Amérique : » on doit dire « les Amériques, » celle du Sud comme celle du Nord ; car pas une des vingt et une républiques de l'énorme continent n'est restée et ne saurait rester absolument indifférente ; certaines, même, de ces républiques latines, l'A. B. C., l'Argentine, le Brésil, le Chili, ont ressenti profondément, comme toujours, en leur population hétérogène, traversée de courans opposés, les secousses du tremblement de terre.

Ainsi que leur situation géographique et politique, la situation juridique de toutes ces Puissances neutres, européennes ou non, n'est pas, dans la forme, entièrement la même. Le *Recueil des Documens intéressant le droit international* (*guerre de 1914*) ne contient aucune déclaration spéciale de neutralité pour les États scandinaves, ni pour la Grèce, ni pour la Roumanie. Au contraire, les Pays-Bas ont proclamé, dès le 5 août 1914, leur neutralité dans la guerre entre la Belgique et l'Allemagne, entre l'Allemagne et la Grande-Bretagne ; l'Espagne, le 7 août, a proclamé la sienne dans les guerres entre l'Allemagne, la Russie, la France et la Grande-Bretagne, entre l'Autriche-Hongrie et la Belgique ; elle en a fait autant, chaque fois qu'un nouvel État est venu se joindre aux belligérans. Avant la Hollande et l'Espagne, au premier jour, le 4, la Suisse s'était déclarée neutre, avec une solennité qui prouve combien elle savait sa position délicate. De ce premier jour aussi, 4 août, est la « proclamation de neutralité rendue par le Président des États-Unis d'Amérique à l'occasion des guerres entre l'Autriche-Hongrie et la Serbie, l'Allemagne et la Russie, l'Allemagne et la France, » complétée ensuite, du 5 août au

1er septembre, à mesure que le conflit se développait. Sans doute, les différences de forme n'emportent pas nécessairement d'irréductibles différences de fond, entre États qui ont déclaré et États qui n'ont pas déclaré officiellement leur neutralité ; et sans doute il serait téméraire d'en déduire une différence probable d'attitude et d'action. C'est pur hasard (mais le hasard est parfois plein d'apparente logique) si la neutralité de fait, dont se couvrent certaines Puissances qui appartiennent au second groupe, a paru, à plus d'une reprise, avoir quelque chose d'hésitant, ou même de précaire, et comme de suspensif.

Les procédés de l'Allemagne ont mis à une rude épreuve les neutralités même les plus mûrement délibérées et les plus solidement assises, déjà soucieuses, pourquoi le nier ? des difficultés inhérentes à une pareille guerre, et qu'aucune attention n'était capable de leur épargner tout à fait. Quand la moitié de l'humanité s'entretue, il est impossible que l'autre moitié n'en souffre pas et s'en tire sans une écorchure. On aura beau dire que ce serait son droit : il suffit de répondre que c'est impossible. Mais cela n'est vrai que d'une part de contrainte et de gêne inévitable, d'un minimum de mal, d'un mal que, précisément, les neutres ont le droit de voir réduire et que les belligérans ont le devoir de réduire au minimum, qu'en tout cas il est à la fois absurde et criminel d'aggraver. Or, du blocus à la torpille, il y a toute la distance de ce minimum inévitable au paroxysme qui pourrait et qui devrait être évité. Peser au même poids et mesurer à la même mesure ceux qui recourent au blocus régulier et ceux qui usent de la torpille contre des passagers inoffensifs, est une idée qui ne serait venue à personne, voilà seulement deux ou trois ans, lorsqu'il y avait encore un droit international. Il est vrai que les Allemands soutiennent qu'il y en a toujours un, mais que, comme il n'a pas déterminé les conditions de la guerre sous-marine, cette guerre étant restée hors de ses prescriptions, rien de ce qu'on s'y permet ne peut être contraire au droit, et tout, par conséquent, peut lui être conforme. Ce sont de beaux raisonnemens, et on les reconnaît bien là ! Mais une heureuse rencontre veut que trois des chefs d'État ou de gouvernement des Puissances neutres, M. Woodrow Wilson, Président de la République américaine, M. Hammarskjöld, président du Conseil des ministres de Suède, et M. Cort van der Linden, premier ministre néerlandais, soient justement des spécialistes réputés, des maîtres du droit international : il sera malaisé de leur faire accepter cette théorie, où, par une manière de conciliation paradoxale, les

juristes et les diplomates d'outre-Rhin se flattent d'établir l'identité du droit et de la violation du droit.

Pour commencer par les États-Unis, parce qu'un geste énergique fait par eux en ce moment porte assurément très loin, qu'on pense ce qu'on veut de M. Wilson, de ses notes, de ses atténuations, de ses ménagemens et de leurs motifs, on ne lui reprochera pas d'avoir manqué de patience. D'origine écossaise encore toute récente, anglophile affiché, comme ses ouvrages en témoignent, et notamment son livre sur *l'État*, qui n'est guère qu'un hymne à la grandeur britannique, seule comparable à la grandeur romaine, le professeur de l'Université de Princeton n'a désavoué ni ses parentés de race, ni ses affinités de culture, ni ses préférences d'esprit; mais le Président des États-Unis s'est fortement persuadé qu'il avait à se méfier de ces penchans mêmes et à faire un effort sur soi pour se garder impartial et juste. Sa conscience puritaine lui a représenté qu'il n'aurait pas atteint la justice totale, s'il ne l'avait pas réalisée un peu contre ses inclinations ; les réprimer ne serait que redresser la balance. Pardessus tout, il eût voulu la paix. La paix perdue pour les trois quarts de l'Europe, il a continué à la vouloir pour l'Amérique. Et il en a donné publiquement ses raisons, qui sont les unes particulières, les autres générales; les unes d'ordre américain, si l'on peut ainsi dire, et les autres d'ordre humain : « Nous nous sommes tenus en dehors de la querelle, a écrit M. Woodrow Wilson dans son message du 6 décembre 1915. C'était manifestement notre devoir. Non seulement nous n'avions ni part ni intérêt dans les politiques qui semblent avoir amené le conflit, mais il était nécessaire, pour éviter une catastrophe universelle, qu'une limite fût mise à l'extension de cette guerre destructive et qu'une partie de la grande famille des nations maintînt l'état de paix, ne fût-ce que pour prévenir une ruine économique collective et l'effondrement dans le monde entier des industries qui nourrissent et font vivre ses populations. » Sociologue jusqu'en ses habitudes de langage, M. Wilson se montrait préoccupé de maintenir, en un coin du globe, « la structure de la paix, » ce type même d'État ou de société combiné pour la vie des hommes dans la paix, et menacé de disparaître, de s'effacer de leur mémoire même si « la catastrophe » devenait universelle ; Américain, il était naturellement désireux que le coin sauvé du déluge fût l'Amérique, et en fût sauvé par ses soins. En mai 1915, presque immédiatement après l'affaire de la *Lusitania*, il osait prononcer ces mots, qui lui valurent tant d'invectives, aux États-Unis et à l'extérieur, et qui certainement prêtaient au

moins à cette critique de n'être pas dits en leur temps : « L'exemple de l'Amérique doit être un exemple spécial de paix non seulement parce qu'elle ne veut pas se battre, mais parce que la paix est l'influence salutaire qui anime le monde, et que la guerre ne l'est pas. Il y a tel cas où un homme est trop fier pour se battre, tel cas où une nation est tellement dans son droit qu'elle n'a pas besoin de convaincre les autres par la force qu'elle est dans son droit. »

Hélas !... Cependant le ciel américain lui-même s'assombrissait; l'Océan s'emplissait de cadavres ; les pertes, les deuils s'accumulaient et les cœurs se chargeaient de colères, qu'entretenaient et excitaient d'impudentes provocations commises sous le couvert de l'hospitalité. Quel que fût son amour de la paix par la vertu du droit, quelle que fût sa foi dans l'accomplissement de la justice par la stricte observation d'une neutralité impartiale, M. Woodrow Wilson ne pouvait fermer ses yeux et ses oreilles, au point de ne pas voir et de ne pas entendre. Bientôt, il allait être amené à reconnaître qu'il est, à la fin du compte, des choses pour lesquelles une nation doit se battre, et des cas dans lesquels une nation, quoiqu'elle soit manifestement dans son droit, « a besoin de convaincre les autres par la force qu'elle est dans son droit. » — « Il y a, confessait-il, quelque chose que les Américains aiment mieux que la paix : ils aiment mieux les principes qui sont le fondement de leur vie politique. » Le premier de ces principes, évidemment, qu'il est inutile d'écrire, car il est comme « l'essence de la vie pour l'âme nationale, » c'est l'indépendance, la dignité, la souveraineté des États-Unis. Mais, comment M. Wilson ne s'en serait-il pas bien vite aperçu, si, par leurs interventions indiscrètes, des essaims d'« indésirables » n'ont cessé de se rappeler et de vouloir s'imposer à lui ? — il y a, dans tous les États de l'Union, jusque dans l'Est, surtout dans l'Ouest moyen et l'Extrême-Ouest, « des Américains égarés par des sentimens erronés d'allégeance aux gouvernemens sous lesquels ils sont nés. » Des Américains, oui, sur les registres, pour les statistiques ; mais, comme ce sont des échappés d'une nation qui souffre qu'on la renie sans abandonner sa nationalité, qui fait plus et désire être reniée pour être plus efficacement servie, ils sont tout à la fois Américains et ne le sont pas devenus, ne sont plus Allemands et le sont restés : ainsi que, dans l'ancien droit français, le gentilhomme qui avait dérogé par le fait de marchandise ou de labourage chez autrui était « toujours sur ses pieds pour remonter à noblesse, » ils sont toujours debout, dans leur nouvelle patrie, pour retourner à l'ancienne, et coulent des jours prospères entre deux défections. Au

temps de la dernière insurrection de Cuba contre l'Espagne, Cánovas del Castillo me dit plaisamment un jour : « Mes nègres ne sont pas, comme ceux des États-Unis, des nègres blancs. » L'Allemand des États-Unis, plus opiniâtre que le nègre, ne blanchit pas, autrement dit ne « s'américanise » que par exception. Ce sont ces néo-Américains, vieux et persévérans Allemands, cachant, sous un masque adouci de progermains, leur germanisme de plein exercice, qui depuis vingt mois ont assailli le Président de leurs plaintes et de leurs récriminations. Cris, parce que des compagnies américaines fournissaient aux Puissances de l'Entente des armes, des munitions, du blé, des vivres; injures et cris, parce que la flotte anglo-française, maîtresse de la mer, affamait le paisible peuple d'Allemagne, privait de pain ses vieilles femmes et de lait ses petits enfans; injures, cris et menaces, parce que M. Woodrow Wilson ne se décidait pas à conseiller aux citoyens des États-Unis de ne pas voyager sur des navires même neutres, s'ils étaient armés, ne fût-ce que pour leur défense, et mettait ainsi une entrave à la liberté d'action de l'ingénieuse, audacieuse et victorieuse Allemagne. Encore s'ils n'avaient fait que de se plaindre et de récriminer! S'ils n'avaient tendu que des pièges et allumé que des pétards parlementaires! Mais des bombes étaient furtivement déposées dans la cale des bateaux, qui soudain brûlaient le long des quais; les gares et les ports s'embouteillaient; des ponts sautaient ou étaient minés; des usines flambaient : une immense main noire s'était abattue sur les États-Unis, chiffonnait le drapeau, et jouait insolemment avec les quarante-huit étoiles. Une foule d'officieux, d'agens et d'espions s'agitait, tissait ses trames, ergotait, complotait, corrompait, sans plus de souci de se couvrir de honte que de couvrir les autorités de ridicule.

Seulement, sur deux de ces points, la vente des armes et des munitions, la faculté de voyager sur des navires armés pour leur défense, M. Woodrow Wilson s'était souvenu que les Américains ont des principes auxquels ils sont fortement attachés, et, comme il s'agissait de droit positif, il avait, de bonne heure, pris soin de les écrire. En effet, pour ce qui est des armes, dans l'acte même portant « proclamation de neutralité, » acte d'une gravité, d'une majesté religieuse, où le Président parle personnellement : « Moi, Woodrow Wilson, Président des États-Unis d'Amérique, » et daté, en style de diplôme : « Fait dans la ville de Washington, le quatrième jour du mois d'août de l'année de Notre Seigneur 1914, et de la cent trente-neuvième année de l'indépendance des États-Unis d'Amérique, » —

ce qui révèle un des cas dans lesquels, suivant une juste remarque, la République américaine ressemble plus à la monarchie anglaise du temps des Georges qu'à une démocratie moderne ; vers la fin de cette proclamation, M. Wilson avait dit : « Et, par la présente, je préviens tous les citoyens des États-Unis, de même que toutes personnes habitant ou se trouvant sur leur territoire ou sous leur juridiction... que, si *toutes personnes peuvent légalement, et sans restriction vu l'état de guerre,* fabriquer et vendre, à l'intérieur des États-Unis, des armes et des munitions de guerre, ainsi que d'autres articles appelés communément « contrebande de guerre, » cependant toutes personnes *ne peuvent transporter de tels objets à travers les mers* pour l'usage ou pour le service d'un belligérant, pas plus qu'elles ne peuvent transporter des soldats et des officiers d'un belligérant, ou essayer de forcer un blocus légalement établi et maintenu pendant la guerre, *sans encourir le risque d'une capture par l'ennemi* et les pénalités énoncées par le droit des gens à cet égard. »

La règle étant ainsi pleinement et sûrement posée, une circulaire du département d'État ou ministère des Affaires étrangères, du 15 octobre suivant, en donnaitce commentaire que nous résumons : « La vente à un belligérant faite par le gouvernement des États-Unis lui-même constitue un acte contraire à la neutralité; mais la vente à un belligérant de quelque produit des États-Unis, faite par un simple particulier, n'est ni illicite, ni contraire à la neutralité, et l'Exécutif n'a pas, à l'intérieur du territoire, le pouvoir d'empêcher ou de contrôler un pareil acte... L'obligation d'empêcher ces articles de parvenir à leur destination incombe à l'ennemi, et non pas à la nation dont font partie les citoyens vendeurs. Si l'ennemi de la nation qui a acheté les articles de contrebande est incapable de s'opposer à l'arrivée à destination de ces articles, cela est pour lui un des malheurs de la guerre; cette incapacité n'impose, en aucune manière, au gouvernement neutre, l'obligation d'empêcher la vente. » Aussi, lorsque, le 8 janvier 1915, le sénateur Stone, président du Comité des Affaires étrangères, eut transmis au secrétaire d'État, alors M. William Jennings Bryan, la liste des vingt griefs qu'avaient articulés auprès de lui « beaucoup de personnes sympathiques à l'Allemagne et à l'Autriche, » M. Bryan ne se donna que douze jours de répit, et répliqua, article par article, le 20 janvier : 9° *Sur ce que les États-Unis n'ont pas empêché la vente à la Grande-Bretagne et à ses Alliés des armes, munitions de guerre, chevaux, uniformes et autres munitions de guerre, quoique de telles ventes prolongent le conflit :* « Il n'est pas dans le

pouvoir de l'Exécutif d'empêcher la vente des munitions de guerre aux belligérans. » En somme, le gouvernement impérial allemand lui-même avait acquiescé à cette doctrine. Son memorandum du 15 décembre précédent ne disait-il pas que « d'après les principes généraux du droit international, on ne peut blâmer les États neutres de laisser le matériel de guerre aller aux ennemis de l'Allemagne du territoire neutre ou à travers ce territoire, » et que les adversaires de l'Allemagne dans la présente guerre étaient, dans l'opinion du gouvernement impérial, autorisés à « tirer des États-Unis de la contrebande de guerre et spécialement des armes pour une valeur de billions de marks. » Et plus loin, sur le vingtième chef, *Attitude inamicale générale du gouvernement envers l'Allemagne et l'Autriche*, le secrétaire d'État proposait cette explication qui n'a pas dû plaire à tout le monde : « Si quelques citoyens américains, partisans de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie, estiment que l'administration a agi d'une manière injuste pour la cause de ces pays, ce sentiment vient de ce fait que sur la haute mer le pouvoir naval de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie a été jusqu'ici inférieur à celui de la Grande-Bretagne. » Nous n'ajouterons rien, qu'une simple remarque : la date de ces documens (janvier 1915) n'indiquerait-elle pas que l'Allemagne, en son machiavélisme grossier, préparait dès lors « moralement » sa campagne de sous-marins, qui devait s'ouvrir en février?

De même, pour la question des navires armés. Elle a été réglée par une autre circulaire du département d'État (19 septembre 1914), aux termes de laquelle, selon le gouvernement des États-Unis : 1° un vaisseau marchand de nationalité belligérante peut avoir un armement et des munitions de guerre dans le seul dessein de se défendre, sans acquérir le caractère de navire de guerre: 2° la présence d'un armement et de munitions de guerre à bord d'un vaisseau marchand crée bien une présomption que l'armement est pour des buts inoffensifs; mais les propriétaires ou agens peuvent détruire cette présomption par un témoignage démontrant que le vaisseau portait un armement seulement pour sa défense. Ce sont autant de « symptômes » du caractère défensif de l'armement, et par suite de la persistance du caractère de navire marchand, que les canons soient de petit calibre, qu'ils soient en petit nombre, qu'il n'y en ait pas à l'avant, qu'il y ait peu de munitions, que le bâtiment soit monté par son équipage habituel, qu'il suive sa route habituelle, que sa vitesse soit faible, qu'il n'ait embarqué que le charbon et les provisions strictement nécessaires, qu'il ne transporte que des marchandises

non suspectes, qu'il ait reçu des passagers, si ces passagers « sont entièrement incapables d'accomplir un service militaire ou naval du belligérant dont le vaisseau porte le pavillon, ou d'un de ses alliés, en particulier si la liste des passagers comprend des femmes et des enfans. » Notez que ces dispositions ne visent que des navires de commerce battant pavillon d'une puissance belligérante : ainsi que certains codes s'étaient refusés à prévoir le parricide comme trop horrible, on n'avait pas pensé qu'on dût stipuler pour les neutres.

Une phrase, pourtant, de la proclamation de neutralité du 4 août a pu offrir un prétexte aux machinations du gouvernement impérial allemand et de ses correspondans d'Amérique, celle où le Président disait : « Je notifie que tous les citoyens des États-Unis et toutes autres personnes pouvant réclamer la protection de ce gouvernement, *qui se conduiraient mal*, le feront à leur propre péril, et qu'ils ne pourront, en aucun cas, obtenir la protection du gouvernement des États-Unis contre les conséquences de *leur mauvaise conduite*. » On sait le sens très particulier qu'ont, dans la langue juridique et politique de la Confédération, les expressions : « se bien conduire, se mal conduire. » Il n'y avait plus qu'à faire convenir M. Wilson que ce serait s'être mal conduit, comme citoyen américain, que d'avoir pris passage sur un navire marchand armé, que c'était donc avoir perdu la protection des États-Unis et s'être volontairement, à son propre péril, exposé aux torpilles allemandes, transformées en régulateurs innocens de la bonne et de la mauvaise conduite. On sait aussi que M. Woodrow Wilson, si endurant qu'il soit et animé d'un si fort parti pris pour la neutralité et pour la paix, n'a pas eu la souplesse d'échine qu'il eût fallu pour s'incliner. Quand les manœuvres des Allemands d'Amérique ont réussi à en faire appeler du Président au Congrès, dans l'affaire des navires armés, M. Wilson, par une riposte habile, à son tour en a appelé au Congrès des prétentions progermaniques, et il a rangé derrière lui, à d'écrasantes majorités, et le Sénat et la Chambre des représentans. Il y a à peine deux mois de cela. Depuis ces séances mémorables, et qui n'ont pas été de vaines cérémonies, le différend, non encore tranché, de la *Lusitania*, s'est envenimé de l'affaire du *Sussex*, ces jours-ci encore des cas de l'*Inverlyon* et du *Mangam-Abbey*. Mais tout ici-bas a une fin. La « dernière » note de M. Woodrow Wilson, qui était sa neuvième, est partie : c'est plus qu'une note, un memorandum ; et c'est plus qu'un memorandum, un pré-ultimatum ou un quasi-ultimatum. Le seul trait qui la distingue de l'ultimatum formel et catégorique est

qu'aucun délai n'a été fixé pour la réponse. Mais, comme on s'est servi du télégraphe pour l'envoyer, il semble que le temps accordé en pensée ne saurait être très long. Et il n'est pas nécessaire qu'il le soit, puisqu'il n'est pas très long de dire oui ou non. La conclusion de la note est un dilemme : ou renoncer à ces méthodes abominables de guerre sous-marine, ou voir rompre les relations diplomatiques avec la République américaine. L'Allemagne a le choix, mais plus de faux-fuyans, de promesses éludées, d'hypocrisie, de casuistique, de pharisaïsme dilatoire. M. Woodrow Wilson en a assez, il est à bout. Le Président a tenu au courant le Comité des Affaires étrangères, et, d'abord par ce comité, puis directement par un message, il s'est adressé au Congrès lui-même. C'est toujours une chose sérieuse que l'indignation du juste, et c'est une chose redoutable que le courroux du pacifique.

La question est cette fois posée dans son ensemble; non plus celle de la *Lusitania*, ni du *Sussex*, ni de l'*Arabic*, ni de l'*Inverlyon*, ni du *Mangam-Abbey*, mais toute la question de la guerre sous-marine à l'allemande et des droits de l'humanité. Qu'en adviendra-t-il? Il paraît incroyable que l'Empire allemand cède. Il est invraisemblable que la Confédération recule. Alors le comte Bernstorff recevrait ses passeports et serait invité à rejoindre, dans une patrie qui ne leur a point été ingrate, les von Papen et les Boy-Ed. Il pourra, pour se consoler, rédiger ses mémoires en collaboration avec son collègue autrichien Dumba; qu'il dise tout, ils ne manqueront pas de romanesque. Le travail de l'un n'a pas été plus méritoire ou seulement plus correct que le travail de l'autre, ou des autres. Et si la rupture des relations diplomatiques est elle-même dépassée, si les choses se gâtent jusqu'au pire, l'Allemagne pourra se vanter de l'avoir bien voulu. Dans quel intérêt? On a dit que, se sentant dès à présent battue, elle veut l'être par tout l'univers contre elle conjuré, ce qui, pour la dynastie du moins, relèverait, justifierait et presque glorifierait sa défaite. Mais n'est-ce pas un peu subtil, raffiné, compliqué ? Il vaudrait mieux, et elle aimerait mieux ne pas perdre une chance de vaincre. On dit maintenant que l'intention secrète de l'Allemagne serait de forcer les États-Unis à dépenser ou à emmagasiner pour leur compte les armes et les munitions qu'ils fournissaient jusqu'ici aux Puissances de l'Entente, et qui lui feraient moins de mal, juge-t-elle, entre les mains américaines qu'elles ne lui en font entre les nôtres. Ce serait déjà dans le même dessein, de leur faire gaspiller leur poudre, qu'elle aurait suscité au Mexique le mouvement du général

Villa; bien moins pour les occuper ailleurs et les détourner d'elle que pour les séparer et les écarter de nous. Mais qu'est-ce que l'Allemagne veut au juste? Veut-elle la rupture avec la République des États-Unis, ou ne la veut-elle pas? Nous ne tarderons pas à le savoir; et la résolution qu'elle adoptera marquera en un certain sens son degré de chaleur vitale, le degré d'usure de ses forces.

Il y a pour elle de quoi réfléchir. Les plus belles unités de sa flotte marchande sont emprisonnées dans les ports américains: de nombreux navires, dont un seul aurait coûté cinquante millions; la confiscation en serait ruineuse aujourd'hui, désastreuse pour demain, quand, après la guerre, la vie devra reprendre, d'autant plus rapide et d'autant plus intense qu'on aura plus perdu. Pour moins que cela, M. de Tirpitz est tombé peut-être sous les coups de M. Ballin. Mais, d'autre part, s'humilier en cédant, avouer, sur les mers, la maîtrise de l'Angleterre, « que Dieu punisse! » L'Allemagne est, au carrefour, partagée entre sa fortune et son orgueil. Cependant, le ministre de la Guerre des États-Unis, M. Newton Baker, que le Président était allé chercher parmi ses anciens élèves pour être sûr de l'avoir pacifiste à son gré, dirige des préparatifs dans les arsenaux et dans les usines. Le Sénat vote d'urgence une loi militaire. Il faudrait, le cas échéant, estimer à tout son pouvoir le concours de l'armée et de la marine américaines. Mais le terrain et le moment sont tels que, même sans son armée et sans sa marine, les bras croisés, par les seules richesses de ses banques, de ses mines, par l'activité de son sol et de son industrie, la Confédération pourrait apporter à l'Entente une aide triomphante et porter à l'Allemagne le coup définitif. Tout l'exposé de M. Wilson au Congrès s'appuie sur cet axiome fondamental que, si fervent ami de la paix que l'on ait été et que l'on demeure, il est néanmoins des principes pour le maintien desquels on ne peut pas ne pas se battre, que les États-Unis doivent préférer à tout, parce qu'ils sont l'aliment de leur vie, l'essence de leur âme elle-même, et dont les circonstances leur ont en quelque sorte remis la garde : « Nous ne pouvons pas oublier que nous sommes un peu, et par la force des circonstances, les porte-parole responsables des droits de l'humanité, et que nous ne devons pas rester silencieux, alors que ces droits semblent être lancés dans le « maëlstrom » de cette terrible guerre. » Voilà le point qui résume tous les points du débat et qui les domine; ils se réduisent tous à cette espèce de dénominateur commun: « Une pareille façon de faire la guerre, si l'on peut appeler cela faire la guerre, ne peut pas être continuée sans violation évidente des préceptes et des droits de l'huma

nité. » M. Woodrow Wilson l'annonce donc au Congrès : « Conformément à la conception admise des droits de l'humanité, nous avons le devoir de prendre position, maintenant, avec la plus grande solennité et avec la plus grande fermeté. J'ai pris position et je l'ai fait avec la certitude que vous m'approuverez et que vous me soutiendrez. »

Auprès de ce grand événement, peut-être de ce grand commencement d'événemens, tout le reste pâlit. Nous n'avons plus aujourd'hui assez de place pour étudier, comme nous l'aurions voulu, les conditions particulières de la neutralité de chacune des autres Puissances. L'occasion se présentera de les examiner dans le détail. Mais, en gros, ou en somme, leur situation, principalement celle des États du Nord, de la Scandinavie et des Pays-Bas, est, du grand au petit, très analogue; et, le fond étant identique, il n'y aurait qu'à faire, par rapport à ce total, la différence de leurs « équations personnelles. »

Cette analogie, cette identité, c'est ce qui permet à M. Woodrow Wilson de dire : « Nous devons agir, nous le devons au respect de nos propres droits, et à notre sens du devoir comme représentans des neutres du monde entier. » A interpréter largement les mots, elle serait ainsi virtuellement, pratiquement faite, cette Ligue des neutres dont on a plusieurs fois parlé, dont il y eut dans le passé des exemples, et dont l'idée serait venue, ou aurait été suggérée, tour à tour, en Suède, en Roumanie, dans l'Amérique du Sud. Mais elle ne se fait pas pour insinuer, s'il est désormais acquis qu'elle ne saurait être imposée, « la paix allemande, » laquelle d'ailleurs ne parviendrait pas plus à s'insinuer qu'à s'imposer. Le fond identique de la situation des Puissances neutres dans le monde entier, c'est que toutes ont été atteintes « par la violation évidente des préceptes et des droits de l'humanité; » que toutes ont eu des navires coulés corps et biens, contre tout droit et toute humanité ; que toutes comptent et pleurent des victimes parmi les milliers de neutres ou de non-combattans qui dorment, non vengés, dans les profondeurs de l'abîme; que toutes sont travaillées intérieurement par l'or allemand, la presse allemande, l'espionnage allemand; que, chez toutes, quelque Allemand ou quelque suppôt de l'Allemagne prétend mettre l'Allemagne au-dessus de tout, et que par conséquent pas une d'elles n'est plus maîtresse chez elle.

Le jour devait venir, et, s'il n'est encore venu, il est proche, où personne, dans le monde civilisé, ne pourrait rester neutre, et ne point cesser d'être libre, ni cesser d'être humain. Enfin, « le monde entier, » pour reprendre une phrase célèbre, crie contre « une

cruauté si grande, qui, faite sans nécessité et demeurant sans excuse, soulève le ciel et la terre. » Il convenait aux États-Unis, comme les plus forts, et à cause de la figure historique qu'ils tiennent à conserver entre les peuples, il leur appartenait de donner le signal, d'évoquer ces principes éternels et universels, pour la sauvegarde de lesquels, au delà d'une certaine limite, le plus pacifique, le plus patient, le plus doux et le plus humble de cœur est bien contraint d'envisager l'hypothèse de devoir se battre. Seulement, ces principes-là, les droits de l'humanité, il y a vingt mois passés que, nous et nos alliés, nous nous battons pour eux; c'est-à-dire qu'il y a déjà plus de vingt mois que, nous battant pour nous-mêmes, nous nous battons aussi pour les neutres. Qu'ils sortent de leur neutralité ou qu'ils s'y enferment, c'est leur affaire. Nous ne les retenons pas, nous ne les poussons pas. Moralement, par l'adhésion même qu'ils ne peuvent nous refuser; matériellement, par la résistance de Verdun qui commande leur admiration, par la chute de Trébizonde et la désagrégation de l'Empire ottoman, par l'irrésistible vigueur de la pression russe, par le développement gigantesque de l'effort anglais, par l'extension progressive du concours italien, par la ténacité héroïque et sainte de la Belgique, par la résurrection de l'armée serbe, par la pointe que met Salonique au flanc de la coalition, par la disparition des colonies allemandes et l'anéantissement ou la paralysie de la marine allemande, nous nous sentons dans une posture à ne point appeler au secours. Nous payons chèrement, de notre sang, mais nous ne trouverons jamais que c'est trop cher, ce qui fait le prix de la vie. Aux neutres de savoir si, pour vivre sans sacrifice, ils consentent à perdre les suprêmes raisons de vivre. A la vérité, tous les argumens classiques contre une neutralité prolongée intempestivement se retrouvent, dans la conjoncture présente, multipliés, fortifiés, et combien grandis! Nous ne voulons, quant à nous, penser qu'aux plus nobles. Mais, pour de plus intéressés, il ne serait pas hors de saison de songer que, s'il y eut des places dans la maison du maître pour les ouvriers de la onzième heure, l'Évangile lui-même n'ajoute pas qu'il en resta pour ceux de la onzième heure et demie.

CHARLES BENOIST.

Le Directeur-Gérant,

RENÉ DOUMIC.

xcuse,
me les
server
voquer
quels,
ent, le
visager
là, les
alliés,
lus de
battons
qu'ils
ous ne
euvent
ni com-
ésagré-
ression
is, par
éroïque
, par la
arition
e de la
e point
, mais
prix de
consen-
ous les
mpesti-
ltipliés,
penser
rait pas
ison du
i-même
emie.

r.